This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

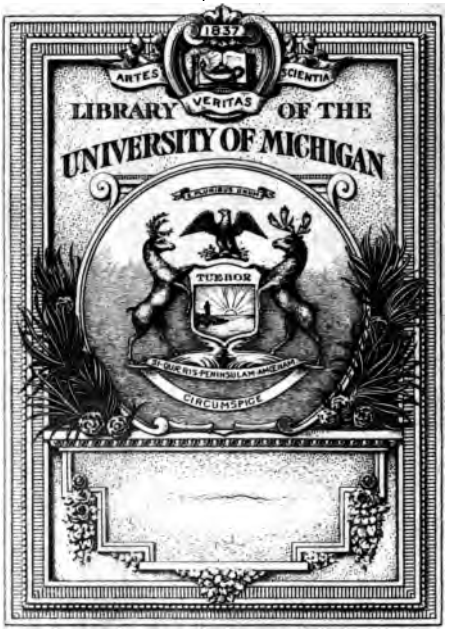
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

HB gp

PN
6450
.T9

MATINÉES SÉNONOISES,

ou

PROVERBES FRANÇOIS, &c.

Tuet, Jean Charles François

MATINÉES SÉNONOISES,

OU

PROVERBES

FRANÇOIS,

SUIVIS de leur origine; de leur rapport avec ceux des langues anciennes & modernes ; de l'emploi qu'on en a fait en poéſie & en proſe; de quelques traits d'hiſtoire, mots ſaillans, & uſages anciens dont on recherche auſſi l'origine, &c. &c.

Occulta Proverbiorum exquiret ſapiens. ECCL.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, rue du Hurepoix;

ET A SENS,

Chez la veuve TARBÉ, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXXIX.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

24 c

Library
allen
10-18-25
18063

PRÉFACE.

IL ne faut pas, dit-on, disputer des goûts : le mien est de rechercher l'origine de nos Proverbes, & des expressions familières & triviales qui abondent dans notre langue. Depuis vingt ans, je n'ai pas lu de livre, sans en extraire tout ce qui étoit relatif à mon objet. Insensiblement mon Recueil s'est grossi ; & j'ai cru qu'après en avoir élagué les choses superflues, le reste formeroit un ouvrage assez intéressant. Ce qui me porte à le croire, c'est que la matière de mon travail n'a été depuis longtems traitée par personne, ou du moins présentée sous le point-de-vue sous lequel elle se montre ici. On va juger si je l'ai mise dans son jour le plus favorable.

Les Proverbes sont mon objet principal. J'ai tâché de n'en admettre que de piquans, soit par eux-mêmes, soit par les choses qu'ils donnoient occasion de dire. Mon

premier but étoit de les faire ſuivre de leur origine : mais je reconnus bientôt l'impoſſibilité de pénétrer juſqu'au berceau de chacun d'eux ; la plupart ſe perdant dans la nuit des tems les plus reculés, ou ſortant d'une ſource obſcure vers laquelle il n'y a plus de route frayée. Quand je n'ai pu arriver à ce but deſiré, je me ſuis contenté d'indiquer l'âge de ces proverbes, en citant les vieux écrivains qui en ont fait uſage (1). Si ce n'eſt point là en découvrir l'origine, c'eſt du moins en approcher. Un proverbe qu'on lit dans Jean de Meun, par exemple, exiſtoit avant lui ; & quand on ſait qu'il remonte au-

(1) J'ai extrait beaucoup de paſſages de nos vieux écrivains, tant poëtes que proſateurs. Bien que ces citations n'aient pas la fraîcheur & l'élégance qui caractériſent les ouvrages des deux derniers ſiecles, je ſuis perſuadé qu'elles feront plaiſir au lecteur. Elles le mettront à même de comparer notre ancienne littérature avec la moderne, de voir combien notre langue a eu de chemin à faire pour arriver au degré de perfection où elle eſt, & de juger ſi les productions de nos Trouvères, qui ont fleuri en-deçà de la Loire, ſont indignes de figurer avec celles des Troubadours dont ſe glorifie le midi de la France.

delà de cinq cens ans, cette connoiſſance équivaut preſque à celle de ſon origine, & doit en tenir lieu lorſqu'elle eſt perdue.

J'ai joint à cette origine, ou ſubſtitué à ſon défaut le rapport de nos Proverbes avec ceux des langues modernes & anciennes. On verra peut-être avec quelque plaiſir les nuances qui, ſur le même ſujet, rapprochent ou éloignent de nos proverbes ceux de quelques peuples voiſins de nous : & cette comparaiſon, ſi elle étoit exactement ſuivie, ſerviroit à faire connoître la différence morale qu'établit entre les nations celle des climats, des uſages & des cultes religieux. Le rapport des proverbes grecs & latins avec les nôtres a auſſi ſon avantage. Il fera connoître quel étoit à Rome & à Athènes le proverbe qui, dans la même circonſtance, répondoit au nôtre, ſi ces proverbes ſont parens, & à quel degré. Ajoutez à ce plaiſir celui de comparer la nobleſſe de l'un avec la baſſeſſe de l'autre, & quand on le peut faire ſans pédanterie, de jet-

ter dans la converſation, ou dans une lettre, quelques proverbes anciens qui, tout vieux qu'ils ſont, ou plutôt par cette raiſon même, ont ſouvent plus de ſel que ce barbare amas

De proverbes traînés dans les ruiſſeaux des Halles.

Comme cette partie de mon Recueil a une teinte d'érudition, & que cette couleur n'eſt pas amie des gens du monde, j'ai ſouſtrait à leurs regards tout ce qui pourroit les choquer; &, ſi l'on excepte un petit nombre de citations grecques que je n'ai pu détacher du texte, j'ai renvoyé toutes les autres à la fin de l'ouvrage. Il m'en a coûté de traiter ſi impoliment les modeles du bon goût, & de dire au père de la poéſie, *Ibis*, *Homere*, *foràs*. Mais le regne des Lettres grecques eſt malheureuſement paſſé: & ſourd à la réclamation de tant de grands hommes qui ſembloient me dire,

Barbarus hìc ego ſum, quia non intelligor illis;

j'ai jugé néceſſaire une excluſion ſans la-

quelle des milliers d'Albert m'auroient dit comme celui de Molière à Métaphraſte :

. . . . . Maître, en diſcourant enſemble,
Ce jargon n'eſt pas fort néceſſaire, me ſemble.
Je vous crois *un* grand *Grec*, *un* grand docteur juré ;
Je m'en rapporte à ceux qui m'en ont aſſuré.
Mais dans un entretien qu'avec vous je deſtine
N'allez point déployer toute votre doctrine,
Faire le pédagogue & cent mots me cracher,
Comme ſi vous étiez en chaire pour prêcher. . . .
Laiſſez donc en repos votre ſcience auguſte,
Et que votre langage à mon foible s'ajuſte. . . .
Laiſſez-*moi* là ces Grecs dont vous voulez parler ;
Eux & mon fils n'ont rien enſemble à démêler.

Quelques perſonnes, auſſi peu amies du latin que du grec, auroient peut-être deſiré que je leur fiſſe également grace des citations latines. C'eût été pouſſer la complaiſance trop loin, & mettre en quelque ſorte mon Recueil à nud, en le dépouillant encore de cette eſpece de parure. Ceux qui auront des raiſons de murmurer ici contre mon indulgence, feront maîtres de paſſer les objets de leur déplaiſir.

Une choſe ſur laquelle les ſuffrages ſeront, je crois, moins partagés, c'eſt l'origine de nos anciens uſages, que j'ai jointe à un bon nombre de proverbes. Cette partie de mon Ouvrage n'eſt pas la moins curieuſe, comme on peut le voir en parcourant les N^os^. 2, 4, 5, 10, 14, 26, 39, 45, &c. &c.

Il eſt rare que l'amour-propre des écrivains ſe montre dans une Préface ; & je ſerois fâché que, dans celle-ci, l'on attribuât au mien une remarque que je ne peux omettre. Sans quitter donc l'attitude modeſte que me commanderoit le ſentiment de ma nullité, quand elle ne me ſeroit pas indiquée par l'uſage, j'oſe obſerver que, ſi un ouvrage de la nature de celui-ci étoit *achevé*, (je prends ce mot dans ſa double acception), il ſeroit du très-petit nombre de ceux qui conviennent à toute eſpece de lecteurs, ſans diſtinction de ſexe, de goût & de pays. Semblable au caméléon, qui prend la couleur de tous les objets qui l'approchent,

il ſeroit amuſant pour les perſonnes gaies, ſerieux pour les gens graves, de miſe à Paris comme en province. Ce volume n'en étant qu'une foible ébauche, on y chercheroit en vain le même mérite: mais j'ai peine à croire qu'on lui en refuſe au moins une partie.

L'homme érudit, dont la vie s'écoule ſi vîte, ſi délicieuſement dans l'étude de l'antiquité, ne pâlit point toujours ſur les monumens poudreux des génies qu'elle a produits: il a beſoin de quelque délaſſement; & peut-il en trouver un qui ſoit plus ſelon ſon cœur, que dans ce Recueil, où par fois il rencontrera ſes amis de toutes les heures, c'eſt-à-dire, les auteurs grecs & latins, & les premiers patriarches de notre littérature? L'homme du monde, au lieu d'aller chercher à grands frais, dans la nuit des ſiecles paſſés, un aliment trop ſubſtantiel pour ſon eſprit délicat & inappliqué, aime mieux voltiger de ſociétés en ſociétés, s'y nourrir des fruits légers d'une converſation en-

jouée, ou du ſuc des fleurs recemment écloſes dans les champs inépuiſables de la littérature bleue. Mais ce monde qu'il aime tant, il ne peut y être continuellement; chaque jour lui ramene, matin & ſoir, la dure néceſſité de languir hors de ſon élément, & de ſe retrouver ſeul avec lui-même. Que faire dans une ſi triſte compagnie? Qu'il daigne admettre ces *Matinées* à ſa toilette, ou dans ſon boudoir: peutêtre auront-elles, comme tant de brochures éphémères, la vertu de le garantir de l'ennui, en lui mettant ſous les yeux des objets aſſez conformes à ſon goût, je veux dire, des origines curieuſes, des traits piquans, des applications de proverbes, &c. (Voyez pour ce dernier article les N^os. 6, 15, 31, 34, 35, 94, 452, &c.) L'habitant de Paris, cette ville riche en tant de raretés que les étrangers viennent admirer de ſi loin, & qu'il connoît à peine de nom, parce qu'il en eſt trop près, puiſera ici quelques connoiſſances relatives au lieu de ſon ſéjour; (Voyez les N^os. 43, 45, 105, 362, 363,

416, &c.) Enfin ce Recueil peut également compter, hors de la Capitale, des lecteurs bénévoles, puiſqu'il y eſt fait mention, non-ſeulement de pluſieurs provinces, comme la Picardie (N^os. 63, 101, 196, &c.); la Normandie (N^os. 42, 43, 88, 115, &c.) le Maine, la Bourgogne, la Champagne, &c ; mais encore un bon nombre de villes ou de bourgs, tels que Beaune, Le Bec, Bourges, Dijon, Orléans, S. Quentin, Rouen, Sens, &c. &c.

La matière ſur laquelle j'ai travaillé, eſt, comme on voit, d'un intérêt aſſez général: reſte à ſavoir ſi la forme eſt auſſi louable que le fond. Dans ma carrière, j'avois deux écueils à éviter. C'eût été donner contre l'un, que de recueillir des choſes frivoles & inutiles, comme a fait un de nos vieux auteurs, dans ſes Recherches de la France. Pour en donner un exemple, il obſerve gravement que le monoſyllabe *phi* étoit à Rome un ſigne d'admiration; au lieu que chez nous, dit-il, « nous n'en uſons qu'aux choſes les

» plus ordes & ſales qui ſe préſentent : » & c'eſt pourquoi nous appelons *Maiſtre* » *Fify* celui qui ſe mesle du meſtier de » curer nos latrines ». On ſent que cette remarque n'a rien de fort intéreſſant.

L'autre défaut eût été d'admettre des étymologies ridicules, & d'encourir par-là le reproche fait à Ménage, à Paul Mérula, à Pierre Le Loyer, & autres étymologiſtes, dont un Arlequin des boulevards ſe moquoit un jour ſur ſes treteaux, en faiſant venir *Chopinus* de *Plato*. Cet écueil eſt trop viſible pour qu'on ne puiſſe s'en garantir, & je voudrois qu'il m'eût été auſſi facile d'éviter le premier. Dans le froment le mieux criblé, il reſte toujours des grains maigres & des pailles inutiles; & je me croirois fort heureux ſi, dans ce Recueil, le bon dominoit aſſez pour faire pardonner le médiocre & le mauvais qui en ſont inſéparables : car *Aliter non fit, Avite, liber.*

D'ailleurs, où eſt l'ouvrage qui plaiſe

à tout le monde ſans exception ? Ce phénix eſt encore à naître. Pour le produire, il faudroit que le ſentiment du bon fût commun à l'écrivain & à toutes les claſſes de lecteurs. Celui-là, dirigé dans ſon travail par un goût éclairé & ſévère, n'offriroit à ceux-ci que des choſes capables de payer les frais de la lecture, & en ſeroit récompenſé par une approbation univerſelle. Pourquoi donc tant d'écrits n'ont-ils d'autre approbation que celle du Cenſeur ? c'eſt que le plus ſouvent ils ont été compoſés en l'abſence du goût & des graces. D'un autre côté, quand un ouvrage ſeroit achevé au point que l'œil de Momus n'y trouvât rien à reprendre, il y auroit toujours des perſonnes aſſez bizarres pour en déſapprouver les plus beaux endroits ;

Selon ſon appétit, le monde ſe repaiſt ;
Qui fait qu'on trouve bon ſeulement ce qui plaiſt. *Regnier.*

Les choſes neuves ne manquent jamais d'être bien accueillies ; & malheureuſement plus d'un Savant ne trouvera ici que

des réminiſcences. Mais pour un lecteur à qui l'on n'apprend rien, il y en a vingt que l'on inſtruit : encore le premier, tout habile que je le ſuppoſe, ne ſera-t-il pas fâché de voir raſſemblés en un corps mille traits analogues, diſperſés auparavant dans autant de volumes où ils étoient introuvables.

Je n'ai pas été peu embarraſſé ſur l'ordre dans lequel je rangerois mes matières. Les jetter au hazard, c'étoit former un cahos, un labyrinthe inextricable ; les placer ſuivant l'ordre des ſujets, c'étoit renoncer à la variété, & maladroitement provoquer l'ennui des lecteurs. Voici le plan auquel je me ſuis arrêté. J'ai diviſé les Proverbes en ſix claſſes. La première eſt deſtinée à ceux qui préſentent une ſentence, un dicton, en un mot, un ſens parfait. Les cinq autres renferment les expreſſions proverbiales, familières, &c., que j'ai ainſi diſtribuées.

2°. Expreſſions proverbiales, &c., qui conſiſtent en un ſeul mot.

3°. Celles qui commencent par un infinitif.

4°. Celles qui commencent par un ſubſtantif ou un adjectif.

5°. Celles qui forment une phraſe complette.

6°. Celles qui conſiſtent dans un adverbe, un membre de phraſe, &c.

Le corps de l'Ouvrage eſt diviſé par Centuries. Dans quelques-unes, on ne verra que des Proverbes de la même claſſe, & d'autres préſenteront un mélange de toutes les claſſes, dont la diviſion ſera exactement obſervée dans la Table des Matiéres. Au moyen de cette Table, on trouvera ſans peine le proverbe dont on aura beſoin.

J'ai conſacré les dernières Centuries à des proverbes grecs & latins : c'eſt, ſelon moi, la fleur de ceux qui ont été raſſemblés par les Parémiographes mo-

dernes. Je devois cet hommage aux amis de l'Antiquité, & je le leur fais dans la confiance qu'ils voudront bien l'agréer.

A la ſuite de ces fleurs que tant de ſiecles n'ont pu faner, j'ai mis, ſous le nom d'*Opuſcules*, quelques bagatelles échappées à ma plume. C'eſt un acte de paternité pour lequel je n'oſe réclamer une indulgence que ſans doute il ne mérite pas; j'obſerverai ſeulement que ces *Opuſcules* ſe réduiſent à un très-petit nombre de pages; & ſi le lecteur craint de les trouver encore trop volumineux, je lui dirai, non pas comme Martial : *Lege pauca, libellus erit*; mais, *Nil lege, nullus erit.*

Il me reſte à dire deux mots ſur le Titre de mon Recueil. Cet Ouvrage ayant été fait à *Sens*, & ma ſanté ne me permettant de travailler que le *matin*, j'ai cru pouvoir l'intituler *Matinées Sénonoiſes.* Ce titre ſimple & vrai (1) a déplu à un de mes

(1) Si le Public daigne agréer ce Recueil, je me pro-

amis, qui vouloit me le faire ſupprimer, en m'alléguant pour raiſon que tout ce qui vient de la Province, eſt mal reçu de la Capitale, & qu'un chef-d'œuvre même, fait hors des barrières de Paris, ne feroit pas fortune dans cette ville, ſi l'on ne cachoit avec ſoin la honte de ſon origine.

Cette obſervation ne m'a point perſuadé. Pourquoi, en effet, un livre rougiroit-il du lieu de ſa naiſſance? S'il eſt bon, il honorera ſa patrie, & le nom de celle-ci, quelle qu'elle ſoit, ne lui peut rien ôter de ſon mérite: s'il eſt mauvais, la ſuppreſſion de ſon origine ne le rendra pas meilleur. Et puis, que faut-il donc pour faire un ouvrage paſſable, dans le genre de celui-ci? Des yeux & une plume. Certes! la Province ſeroit bien diſgraciée des Muſes, ſi Paris avoit le privilege excluſif de faire en littérature un bon uſage

---

poſe d'en juſtifier davantage le titre, en inſérant à la fin d'un ſecond volume, une notice pour ſervir à l'Hiſtoire du Sénonois.

de ces deux inſtrumens. J'ai donc perſiſté à conſerver mon Titre, & je n'ai pas voulu mentir au Public dès la première page. Cette petite ſupercherie eût été un aveu de ma foibleſſe ; & quand on court le riſque de l'impreſſion, on doit avoir quelque bonne idée de ſon ouvrage, fût-il d'ailleurs la plus miſérable de toutes les rapſodies. Au ciel ne plaiſe que le mien ſoit qualifié de la ſorte, & qu'un lecteur impartial, fâché de lui avoir conſacré quelques momens de loiſir, le rejette avec dédain, en lui diſant : *Poteras tutior eſſe domi* !

MATINÉES SÉNONOISES,

OU

PROVERBES FRANÇOIS, *&c.*

ESSAI PRÉLIMINAIRE SUR LES PROVERBES.

De toutes les branches de Littérature, il n'en eſt pas qui ſoit aujourd'hui plus négligée, que celle qui a les Proverbes pour objet. Cette indifférence eſt d'autant plus étonnante que, depuis trente ans, il n'y a pas de genre ſi mince, ſi futile, qui n'ait exercé la plume de quelque homme de lettres. Les Charades elles-mêmes ſe glorifient d'avoir leur écrivain : & les Proverbes reſtent enſevelis dans d'énormes *in-folio*, ſans que perſonne en ait fait encore la matière d'un ouvrage intéreſſant !.... Seroient-ils donc plus mépriſables que les Charades ?

Je ſais que, dans le ſiecle dernier, ils furent frappés d'anathême, par ceux qui contribuèrent à la perfection de la Langue. Vaugelas ne les aimoit pas; d'Ablancourt les a jugés indignes de paſſer du texte de Lucien dans ſa traduction; Nicole dit qu'ils ſont avec grand ſujet mépriſés en notre langue, parce qu'il y a une très-grande baſſeſſe dans ceux dont le peuple ſe ſert; le P. Bouhours les compare à ces habits antiques, qui ſont dans les gardes-meubles des grandes Maiſons, & qui ne ſervent jamais, ou qui ne ſervent tout au plus qu'à des maſcarades ou à des ballets. Ces jugemens ſont rigoureux; les tribunaux dont ils ſont émanés les rendent impoſans: mais juſtifient-ils le mépris qu'on a généralement pour les objets qu'ils condamnent? En attendant que j'examine ſi ce mépris a tourné à l'avantage de notre langue, j'oſe avancer qu'il n'eſt peut-être pas de connoiſſance où le plaiſir & l'utilité ſoient plus conſtamment réunis, que celle des Proverbes: le lecteur en conviendra ſans peine, s'il veut me lire ſans prévention.

Par Proverbes, je n'entends point ces expreſſions baſſes, dépourvues de ſel, de graces, de tout intérêt, en un mot, & juſtement vouées à la boue dans laquelle elles ſont nées. La définition qu'en donne Eraſme, en fait concevoir une idée plus noble. Le Proverbe eſt, dit-il, *Celebre*

dictum, ſcitâ quâdam novitate inſigne; un mot célebre, (c'eſt-à-dire, qui eſt dans toutes les bouches), & recommandable par une forme piquante. Cette définition annonce-t-elle quelque choſe de mépriſable, de puéril? & ne doit-elle pas d'avance, ſinon nous réconcilier avec les Proverbes, au moins nous diſpoſer en leur faveur? Avant de l'expliquer, diſtinguons deux ſortes de Proverbes: l'un proprement dit, & c'eſt celui qui renferme dans une phraſe complete, une vérité relative aux mœurs, aux arts, à la ſanté, &c. Le Proverbe improprement dit n'eſt ſouvent qu'une ſimple expreſſion.

D'apres cette diviſion, on auroit tort de confondre le Proverbe avec la Sentence. Ils peuvent faire corps enſemble, mais ils ſont auſſi très-ſéparables. Le Proverbe n'eſt pas toujours une Sentence, & réciproquement. *Ne confiez pas une épée à un enfant*: voilà tout à la fois un Proverbe & une Sentence cachés ſous le voile de l'allégorie. *Je navige dans le port*, eſt un Proverbe qui n'a rien de ſentencieux; comme ce vers d'Ovide,

Paſcitur in vivis livor, poſt fata quieſcit,

eſt une Sentence qui n'a rien de proverbial. Quelquefois la même penſée ſe trouve dans la Sentence & dans le Proverbe, ſans que la première ait le caractère du ſecond. Tel eſt ce vers d'Ovide,

Tranquillis etiam naufragus horret aquas,

qui préſente la même penſée que notre Proverbe, *Chat échaudé craint l'eau froide.*

Il faut raiſonner de même par rapport à l'Apophtegme, ou, dit notable de quelque perſonne illuſtre. *La femme de Céſar ne doit pas même être ſoupçonnée*, eſt un mot plein de ſens qu'on peut appliquer dans l'occaſion; mais il n'a pas été d'un uſage aſſez commun pour devenir Proverbe. Au contraire, le mot rapporté par Plutarque: *Qui ſemet-ipſum non habet, Samum petit*, « Il ne peut diſ-» poſer de lui-même, & il demande Samos », eſt à la fois Apophtegme & Proverbe. Appliqué d'abord aux Athéniens qui, livrant leur ville aux vainqueurs, demandèrent qu'on leur laiſsât au moins Samos, il paſſa enſuite à ceux qui font des demandes abſurdes, ou qui négligent les choſes les plus importantes pour s'occuper de bagatelles.

Le Proverbe, d'après la définition d'Eraſme, renferme deux qualités eſſentielles, que cet auteur appelle *celebritas* & *novitas*. Ces deux termes, plus aiſés à entendre qu'à traduire littéralement, répondent à-peu-près à ce que nous entendons par fréquent uſage, (que j'appellerai *célébrité*,) & par *intérêt* en littérrature.

Quelles ſont les cauſes de la célébrité des Pro-

verbes ? c'eſt-à-dire, comment un mot, une expreſſion ont-ils pu paſſer de bouche en bouche, & par-là s'éterniſer ſous le nom de Proverbe ? Sans doute il ſeroit très-curieux de connoître quels ont été les auteurs de tous les Proverbes ; comment tant de Sentences, de Dictons ou de ſimples expreſſions ont acquis cette vogue univerſelle, qui les a introduits dans le langage habituel du peuple même. Mais cette connoiſſance étant impoſſible, contentons-nous, pour le préſent, de rechercher les ſources générales des Proverbes. Pour ne parler d'abord que de ceux de notre langue, il eſt probable que beaucoup d'entr'eux doivent leur naiſſance à nos vieux poëtes ; & ce qui m'induit à le croire, c'eſt que la plupart de ces Proverbes ſont rimés. Des perſonnes recommandables par le rang, par l'âge, par le ſavoir ou l'expérience, peuvent en avoir inventé d'autres : ceux qui les ont entendus, frappés de la juſteſſe de la penſée & de la nouveauté de l'expreſſion, les auront répétés dans la même occaſion ; & cette fréquente & continuelle répétition aura enfin donné à ces dits le caractère proverbial.

Il y a plus : je ne crois pas que tant de dictons, aujourd'hui abandonnés aux carrefours par les gens honnêtes, ſoient tous nés dans la fange où ils croupiſſent. Les peuples qui doivent aux lettres la politeſſe qui les diſtingue, étoient avant

elles auſſi ſimples, auſſi groſſiers que ceux chez qui elles n'ont jamais paru : & dans ce regne de la nature inculte, la différence morale n'étoit pas grande entre le roi & ſon dernier ſujet. On regarde comme fabuleux ce qu'on nous raconte des ſiecles Homériques ; que les femmes de la plus haute diſtinction s'occupoient à coudre, à filer, à veiller aux détails domeſtiques ; que Nauſicaa, jeune princeſſe, & fille du roi opulent des Phéaciens, alloit avec ſes femmes à une fontaine pour y laver les vêtemens de toute la famille ; qu'Agamemnon, ce généraliſſime des Grecs, ſelloit lui-même ſon cheval, & rempliſſoit pluſieurs autres fonctions dont l'idée ſeule révolteroit la délicateſſe de nos petits-maîtres. Tel étoit pourtant à-peu-près le genre de vie de nos ancêtres. La plus petite de nos bourgeoiſes éclateroit de rire, ſi on lui diſoit qu'une de nos reines alloit dans ſes offices, & ſavoit le nombre des denrées qui y étoient : le fait n'en eſt pas moins certain. « Je me ſuis apper-» çue, diſoit un jour la reine Frédégonde, qu'on a » volé dans nos ſelliers pluſieurs jambons (1) ».

(1) Parmi les occupations domeſtiques, communes aux femmes de tous les rangs, celles qui conſiſtoient à manier l'aiguille & le fuſeau, finirent chez les grands par avoir la religion pour objet. Telle princeſſe, dont les aïeules avoient travaillé leurs propres vêtemens, ne

Si, dans ces premiers ſiecles de la monarchie, les grands étoient ſi peu diſtingués du peuple pour la vie commune, il eſt à croire qu'ils n'en différoient pas plus du côté du langage. Cela poſé, pourquoi tel Proverbe, qu'on rougiroit aujourd'hui de citer dans une ſociété honnête, auroit-il été exclus de celle des grands? Il eſt même vraiſemblable que pluſieurs de ces dictons, ſi mépriſés maintenant, ſont nés au milieu de la Cour, ou dans la maiſon de quelque puiſſant ſeigneur. Autrefois on ignoroit l'art de creuſer une penſée: cette ſéchereſſe d'idées étoit plus propre à enfanter des proverbes, que la ſtérile fécondité de nos jours (1). On en

---

tint plus l'aiguille que pour broder les ornemens d'égliſe. Il y a peu de ſacriſties conſidérables, qui n'aient quelques chaſubles brodées par des mains royales; & notre dernière Reine, la digne fille de Stanislas le Bienfaiſant, conſacroit ſes momens de loiſir à cette noble & pieuſe occupation.

(1) La même cauſe, à laquelle j'attribue une partie de nos proverbes, eſt, ſelon moi, ce qui les ſoutient aujourd'hui. Ils ſont journellement dans la bouche du peuple. Il n'en fait uſage que parce que ſon eſprit, en quelque ſorte trop matériel pour réfléchir ſur les objets abſtraits & ſpirituels, reſte comme enchaîné aux premiers principes, & ſaiſit à peine les conſéquences qui en réſultent prochainement. Eſſayez de raiſonner avec un homme ſans étude; il ne vous répondra que par des axiômes triviaux

penſoit plus juſte : l'eſprit ne, conſidérant un objet que ſous ſes principales faces, n'étoit pas diſtrait par une foule d'idées ſecondaires & paraſites, qui, fruit d'une imagination déréglée par une méditation trop profonde, nous cachent trop ſouvent la vérité. Auſſi la ſaiſiſſoit-on plus sûrement : on parloit peu, & l'on s'exprimoit par des ſentences courtes, & toujours empreintes du ſceau de la vérité. Ces ſentences, recueillies par ceux qui les entendoient, acquéroient de la *célébrité* en raiſon du rang, de l'expérience, de l'âge de la perſonne qui les avoit produites.

Telles ſont, je crois, les cauſes d'un bon nombre de proverbes françois. Nous en reconnoîtrons de moins générales parmi les ſources qu'Eraſme aſſigne à ceux des Anciens, & qui ſont :

---

ou par des proverbes. C'eſt ce qu'on remarque tous les jours dans le commerage des femmes du peuple. Loin d'approfondir l'objet dont elles s'entretiennent, elles ne l'effleurent pas même, & leur eſprit inculte & groſſier ne fait que ramper autour de ſa ſuperficie. La plupart de nos proverbes doivent leur conſervation à cette pénurie d'idées. Exclus de preſque tous les genres de littérature, employés très-rarement dans les cercles des gens inſtruits, ils ſe perdroient bientôt, ſi le peuple avoit l'habitude & le tems de réfléchir, & qu'il pût les remplacer par des penſées tirées des entrailles des choſes qui font le ſujet de ſes entretiens.

1°. Les oracles des Dieux. Les réponſes qu'ils rendoient par la bouche de leurs prêtres, paſſoient pour infaillibles, & très-ſouvent devenoient proverbes. Telle eſt la ſuivante : *Summum cape, & medium habebis*, dont on verra l'explication dans le corps de cet ouvrage.

2°. Les mots des Sages. L'antiquité les a reçus & célébrés comme autant d'oracles. Tel eſt celui-ci : Δυσκολα τα καλα ; *Ardua quæ pulchra.* Tels ſont encore les ſymboles de Pythagore, qu'Eraſme met au rang des proverbes. Voyez les N^os^. 212, 271 & 409.

3°. Les écrits des Poëtes très-anciens, comme Homère, Pindare, Sapho. Ils ſont pleins de penſées vraies & d'expreſſions vives, qui paſsèrent dans le diſcours familier. Les vers ſe chantoient autrefois dans les repas ; ce qu'ils avoient de plus ſaillant n'échappoit pas aux convives, qui en faiſoient enſuite des applications dans les ſociétés où ils ſe trouvoient : ces applications ſenties & répétées finiſſoient par devenir autant de proverbes.

4°. Les Pieces dramatiques, ſur-tout les Comédies. Si Thalie emprunte du peuple quantité d'expreſſions, en récompenſe elle lui en crée d'autres qu'il adopte & cite par forme de proverbes. Combien n'en devons-nous pas à notre Molière ? C'eſt de lui que nous viennent celles-ci : *Qu'alloit-il faire, dans cette galère ? — Rengaîner un compliment* ; &

pluſieurs autres que j'omets pour revenir aux Anciens. Eraſme qui a recueilli & commenté plus de cinq mille de leurs proverbes, convient que cette moiſſon n'eſt qu'une très-foible partie de celle qu'il auroit faite, s'il avoit pu parcourir toutes les productions des ſcènes Grecque & Romaine. Mais le tems a fait diſparoître ces dépôts ineſtimables de tant de proverbes. Les deux Comédies des Grecs ſont entièrement perdues, à l'exception de onze Pieces du théâtre d'Ariſtophane. On connoît à peine le nom de quelques tragédies Romaines, & l'on n'a ſauvé que celles de Séneque, qui aſſurément ne ſont pas les meilleures. La perte de tant d'écrits précieux ſeroit ici moins à regretter, ſi l'on avoit les proverbes qu'en ont extrait Ariſtote, Chryſippe, Cléarque, Didyme, Tarrhée, & pluſieurs autres. De ces recueils & des commentaires qui les rendoient ſi curieux, il ne nous reſte pas le moindre fragment. Toute notre richeſſe en proverbes anciens eſt due à des écrivains poſtérieurs, Zenobius, Diogénien, Suidas, dont les compilations dépourvues de goût & de critique ſont encore mutilées en bien des endroits. Méritent-ils des reproches, pour avoir extrait ſi peu d'articles, & les avoir préſentés d'une maniere ſi ſeche, eux qui étoient à des ſources ſi pures & ſi fécondes; ou notre reconnoiſſance, de ce qu'ils nous ont tranſmis quelques foibles lambeaux de l'antiquité? C'eſt une queſtion, dit Eraſme,

que je n'ai pas encore décidée. Mais quelqu'un leur attribuera peut-être la perte des originaux que leurs épitomes ont fait négliger, & croira, non ſans fondement, que s'ils n'avoient point porté une main téméraire & preſque ſacrilege ſur les Commentaires de Didyme, de Tharrée & d'autres célebres Parémiographes, au lieu d'abrégés informes qui laiſſent au lecteur toute ſa ſoif, il pourroit aller l'étancher à la ſource même (1).

5°. La Mythologie. Elle a fourni un nombre infini d'expreſſions proverbiales, telles que : *C'eſt un tonneau ſans fond*, tiré de la fable des Danaïdes ; *C'eſt la toile de Pénélope. — Plus belle que Vénus. — C'eſt un Protée. — Tomber de Charybde en Scylla*, &c.

6°. L'Apologue ; comme : *Jetter le manche après la cognée. — Réchauffer un ſerpent dans ſon ſein*, &c.

---

(1) *Superſunt igitur nobis recentiores quidam, ut indiligentes nulloque delectu, ita jejuni quoque mutilique, velut Zenobius, Diogenianus, Suidas. Quibus haud dum conſtitui malam-ne gratiam debeamus, qui ex tam abſolutis copioſiſque autoribus tam paucula quædam, tamque nuda nobis tradiderint ; an bonam, quòd illorum ſtudio qualiacumque fragmenta vetuſtatis ad nos permanarint. Niſi ſi quis id etiam eorum epitomis acceptum ferat, quòd illi neglecti perierunt. Quemadmodum Latini quidam Livii interitum Floro, Trogi Pompeii Juſtino ſolent imputare : neque id prorsùs abs re, meâ quidem ſententiâ.* Eraſm. Adag.

7°. L'Hiſtoire. Nombre de proverbes ont rapport à un trait d'hiſtoire, comme celui-ci : *Vin verſé n'eſt pas avalé*; lequel rappelle le genre de mort qui enleva Ancée, roi de Samos. L'hiſtoire offre encore quantité de perſonnages, dont les noms ont paſſé en proverbe. Ainſi l'on dit d'un envieux, *C'eſt un Zoïle*; d'un critique ſévère, *C'eſt un Ariſtarque*; d'une femme chaſte, *C'eſt une Veſtale*, &c. Certains proverbes viennent à l'appui de quelques faits hiſtoriques, & ſont cités comme preuves de la vérité de ces faits : en ſorte, dit Eraſme, qu'un événement dont ni le marbre, ni le bronze, ni les Lettres mêmes n'ont pu conſerver le ſouvenir, échappe à l'oubli par le bienfait d'un proverbe. Pluſieurs uſages très-anciens, & dont il ne reſte plus le moindre veſtige, doivent le même ſervice à des proverbes qu'ils ont fait naître, & qui, en leur ſurvivant, atteſtent qu'ils ont exiſté : de même que les coquillages marins, ſemés dans les contrées méditerranées, ſont des reliques du déluge.

8°. Une répartie courte & vive, comme ce beau mot de Tibère, *Il faut tondre ſes brebis, & non les écorcher*; la réponſe d'Amyot, *L'appétit vient en mangeant*; &c.

9°. Les Arts. Ces expreſſions : *Avoir le vent en pouppe*; — *Faire naufrage au port*; — *Selon le vent, la voile*, &c., viennent de la navigation; & celles-ci : *Baiſſer la lance*; — *Se battre en retraite*, &c., ſont

de l'art militaire : prises allégoriquement, elles sont devenues proverbiales. La vénerie nous a donné une infinité de proverbes, qui prouvent le goût particulier de nos ancêtres pour la chasse. Tels sont ceux-ci : *De toute taille, bons lévriers* ; — *Bon chien chasse de race*, &c. Sur quoi l'on observera que le caractère ou le goût distinctif d'une nation, d'une province, ou même d'une ville, & le genre d'occupation auquel on s'y livroit autrefois, se connoissent à l'espece de proverbes qui y dominent encore.... Les arts méchaniques mêmes sont une source de proverbes, & ont par-là contribué à la richesse des langues. Pour n'en citer qu'un, la ferrurerie nous a donné : *Mettre les fers au feu* ; — *Battre toujours la même enclume*, &c.

10°. Les gestes du corps. Nous avons dans notre langue, *Demeurer les bras croisés* ; — *Donner le croc en jambe*, &c.

11°. Les êtres animés. Erasme met la femme à la tête de cette classe, & cite le proverbe : *Muliere loquacior.* Vient ensuite une kirielle de proverbes tirés des différens animaux, quadrupedes, oiseaux & poissons. En voici quelques-uns : *Lepore timidior* ; — *Sue indoctior* ; — *Asello stolidior* ; — *Albo corvo rarior* ; — *Luscinia vocalior* ; — *Pisce fanior* ; — *Anguilla magis lubricus*, &c. Notre langue a adopté la plupart de ces expressions, & en a, dans cette espece, un grand nombre d'autres qui lui sont

particulières. Preſque pas un animal, domeſtique ou ſauvage, qui ne lui ait en cela payé un tribut plus ou moins conſidérable. On en trouve la preuve dans le Dictionnaire des Proverbes, dont je tirerai les exemples ſuivans : *Emporter le chat* ; — *Prendre la chevre* ; — *Rompre les chiens* ; — *Lever le lievre* ; — *Siffler la linote* ; — *Prendre la mouche* ; — *Ferrer la mule* ; — *Ecorcher le renard.*

12°. Le caractère diſtinctif des nations. On a, de tout tems, attribué à chaque peuple une qualité dominante & générale. Ainſi les anciens attribuoient aux Carthaginois la perfidie, *Pœno perfidior* ; aux Scythes la groſſièreté, *Scythâ aſperior* ; l'ivrognerie aux Thraces, *Thracibus bibacior* ; la ſtupidité aux Arcadiens, *Arcade ſtolidior* ; la richeſſe aux Arabes, *Arabibus ditior*, &c. Chez nous, on dit d'un homme qui exige durement ce qui lui eſt dû : *C'eſt un Arabe* ; d'un uſurier, *C'eſt un Juif* ; d'un homme qui manque à ſa parole, *C'eſt un Normand.* Nous diſons encore : *Fier comme un Ecoſſois* ; — *Fort comme un Turc* ; — *Querelle d'Allemand*, &c.

13°. Les différens états de la vie. Les anciens diſoient : *Milite glorioſior* ; — *Areopagitâ triſtior* ; — *Cynædo mollior*, &c. Nous avons mille expreſſions pareilles : *Gras comme un Moine* ; — *Hardi comme un Page* ; — *Il ment comme un arracheur de dents*, &c.

La ſeconde qualité du Proverbe eſt tout ce qui

contribue à le rendre intéreſſant, *Novitas*. Je mets avant tout la vérité, fondement eſſentiel de tout intérêt :

Rien n'eſt beau que le vrai ; le vrai ſeul eſt aimable.

On peut appliquer ce vers au proverbe, comme à tous les genres de littérature. Le Proverbe proprement dit doit être le réſultat d'une réflexion ſolide, le produit de l'expérience, en un mot, l'interprete d'une vérité inconteſtable. Auſſi dit-on en proverbe, que *les Proverbes ne mentent pas*. Si quelques-uns paroiſſent porter à faux, c'eſt le plus ſouvent par l'abus qu'en font ceux qui les emploient ſans les entendre.

A la vérité je joins la préciſion. Un proverbe renfermé dans deux ou trois mots eſt d'un prix ineſtimable. La penſée, reſſerrée dans un cercle étroit, en acquiert plus de force & de vivacité ; & quand on l'applique à propos, c'eſt un trait de lumière qui ſe répand ſur tout le diſcours, porte le plaiſir de la ſurpriſe juſqu'au fond de l'ame, & fait chérir la main d'où il eſt parti. Notre langue, que l'on accuſe d'être ſi verbeuſe, n'a rien à envier en cela aux autres idiômes ; & ſi j'avois à la juſtifier du défaut de préciſion, c'eſt dans les proverbes que je prendrois mes moyens de défenſe. Elle en a un grand nombre d'une préciſion étonnante. Le lecteur me ſaura gré de lui donner, par quelques citations,

un avant-goût du plaiſir qui l'attend à quelques pages d'ici. Quoi de plus concis que les proverbes ſuivans : *Paix & peu* ; — *Tout ou rien* ; — *Qui doit a tort* ; — *Qui a compagnon, a maître* ; — *A bon chat, bon rat* ; — *A bon payeur, bon marché*, — *Qui femme a, noiſe a* ; — *Mieux vaut regle que rente* ; — *Enfans & ſots ſont devins* ; — *Mal ſoupe, qui tout dîne* ; — *Peu & bon*, &c. Peut-on dire plus de choſes en moins de mots, & parla-t-on jamais avec plus de préciſion à Rome, à Athènes, même à Lacédémone ?

La rime peut encore être regardée comme une des cauſes de l'intérêt dont nous parlons. Auſſi quand un proverbe eſt un peu long, ou compoſé de deux membres qui correſpondent l'un à l'autre, il eſt preſque toujours rimé dans notre langue, & dans quelques idiômes modernes, comme l'Eſpagnol & l'Italien : ce qui prouve ce que j'ai déja dit, que beaucoup de proverbes ſont tirés des poëtes. La rime leur donne de la grace, & les imprime plus aiſément dans la mémoire. Citons quelques exemples. *A père amaſſeur, ... fils gaſpilleur.* — *A graſſe cuiſine, ... pauvreté voiſine.* — *Qui tard veut, ... ne veut.* — *A bâtir trop ſe hâte, ... qui commence à bourſe plate.* — *Mieux vaut dire, veux-tu du mien ? ... que dire, donne-moi du tien.*

La rime ſe trouve même dans des proverbes d'une propoſition ſimple ; comme : *Affection, aveugle raiſon.*

raiſon. — *Ami de table eſt variable.* — *Expérience eſt grand'ſcience*, &c.

Les anciens, ſans employer la rime auſſi fréquemment que nous, n'ont pas laiſſé d'en faire quelquefois uſage, & ceux de leurs proverbes où elle ſe trouve, ne ſont pas les moins bons. On ſait que les adages fabriqués en latin depuis la chûte de l'empire Romain, ſont preſque tous rimés.

Ce qui donne encore de l'intérêt au proverbe, c'eſt, 1°. Ce qu'Eraſme appelle la choſe même qui en fait le fond, *res ipſa.* Tel eſt le proverbe grec, *Larmes de Crocodile.* Ces deux mots ſemblent s'exclure, en exprimant des objets diſparates; & la réunion de ces objets plaît à l'eſprit qui ſent la juſteſſe de l'application de l'un à l'autre, & de tous deux à un troiſième.

2°. L'ancienneté. Elle donne à un proverbe un éclat nouveau pour ceux dont il n'a frappé les oreilles que rarement. A ce proverbe ſi rebattu, *Chat échaudé craint l'eau froide*, je préférerois celui-ci, tel qu'on le lit dans Guillaume de Lorris: *Eſchaudé doit chaleur doubter.* Ici la penſée n'eſt plus ſi riche; mais le fond en eſt le même, & ce vêtement antique ſous lequel elle ſe montre, la rajeunit en quelque ſorte, & lui donne je ne ſais quoi de gracieux, que l'uſage habituel a fait perdre à l'autre proverbe.

3°. Une alluſion à quelque trait d'hiſtoire. Telle eſt chez nous l'expreſſion, *Coup de Jarnac*, & chez

les anciens, le proverbe, *Lemnium malum*, pour *ingens malum*. Voy. N°. 37.

4°. La hardieſſe ou la ſymétrie de l'expreſſion. Cette phraſe, *In vino veritas*, préſente un tour hardi, & plus proverbial que cette penſée ſimple: *L'homme ivre dit tout ce qu'il penſe.* Il y a de même dans ce proverbe, *Il vaut mieux tendre la main que le cou*, une ſymétrie, ou ſi l'on veut, un jeu d'expreſſions qui flatte plus que cette phraſe triviale, *Il vaut mieux en demander que d'en prendre.* Ce dernier proverbe dit moins que l'autre; & ce qu'il dit, il le dit plus mal.

5°. Certaines Figures. De toutes les formes proverbiales, celle-ci eſt ſans contredit la plus ordinaire. L'allégorie ſur-tout eſt ſi naturelle au proverbe, que Donat & Diomede la lui croient eſſentielle. De la définition qu'ils donnent du proverbe, il réſulte qu'il doit renfermer quelque choſe de ſentencieux ſous un voile plus ou moins tranſparent. En quoi ils ſe trompent: car nombre de proverbes s'énoncent ſans aucune figure; tel eſt celui-ci, *Rien de trop.* Et combien en eſt-il qui n'ont rien de ſentencieux, comme je l'ai fait voir, rien conſéquemment de relatif à la vie morale! Avouons cependant qu'un très-grand nombre de proverbes renferment une métaphore, & que les meilleurs ſont ceux qui, à l'agrément de la figure, joignent l'utilité de la ſentence. Nous allons parcourir les principales figures qui les modifient.

I. La Métaphore. Tel eſt ce proverbe latin : *Res eſt in vado*, lequel répond à notre expreſſion baſſe, *L'affaire eſt dans le ſac.* Les métaphores proverbiales ſont innombrables dans toutes les langues. On en jugera par celles qu'ont fourni les oiſeaux. En voici un exemple tiré d'une comédie d'Ariſtophane, intitulée *Les Oiſeaux.*

On ne reſpire plus que les mœurs des oiſeaux....
Sur ces modeles nouveaux
Se reglent geſte & parole.
On *déniche* de grand matin ;
On *plume*, autant qu'on peut, ſon plus proche voiſin ;
On va *graiſſer la patte* à quelque Commiſſaire.
On *fait le pied de grue*, au lieu de s'ennuyer ;
On *tire l'aile* pour payer.
Et l'on *fait le plongeon*, lorſqu'il eſt néceſſaire.

On voit par cette traduction, que toutes ces métaphores ſont reçues dans notre langue. Les oiſeaux lui en ont encore donné bien d'autres, comme : *Cet homme ne bat plus que d'une aile*, pour dire que ſon crédit, ſon bien eſt diminué. — *On lui a rogné les ailes* ; pour dire, on a retranché de ſon autorité. (Les Latins diſent dans le même ſens, *Pennas incidere* ; & Ciceron, liv. 4. des Lettres à Atticus, dit allégoriquement : *Qui pennas mihi inciderunt, nolunt eaſdem renaſci.*), — *Il en a dans l'aile*, alluſion à l'état d'un oiſeau bleſſé à l'aile, & qui ne peut plus voler ; pour dire, qu'il eſt arrivé à un homme

quelque accident facheux, quelque contretems. Nous disons encore allégoriquement, *Plumer la poule*, pour dire, gagner beaucoup avec quelqu'un, lui tirer de l'argent : ce qui revient à la métaphore précédente, *Plumer un homme.*

II. L'Allégorie, qui n'est qu'une métaphore continuée. Les Grecs disoient d'un homme trompé dans son attente : Λυκος εχανε, *Lupus hiat.* Cette expression allégorique est rendue à-peu-près par notre métaphore basse, *Il est resté la gueule morte.* Nous abondons en allégories; comme, *Il ne faut pas mettre le doigt entre le bois & l'écorce*; pour dire, il ne faut pas trop s'ingérer dans les démêlés entre proches, tels que mari & femme, frère & sœur. — *Qui craint les feuilles, n'aille point au bois*; pour dire, qui craint le péril, ne doit point aller où il y en a sûrement. *&c.*

III. L'Hyperbole. Elle outre-passe la vérité, pour y arriver; comme lorsqu'on dit d'un homme malheureux à qui rien ne réussit, qu'*Il se noieroit dans son crachat.* Cette figure, très-commune dans les proverbes, s'y énonce de différentes façons. D'abord par dénomination; comme quand on dit d'une personne riche, *C'est un Crésus*; d'une voix forte, *C'est une voix de Stentor.* Quelquefois on donne à un homme le nom de la qualité qui domine en lui : les Latins appeloient un scélérat, *Scelus*; un homme déshonoré & flétri, *Dedecus*, ou *Labes*; celui dont le

commerce étoit dangereux, *Peſtis*. Nous diſons de ce dernier : *C'eſt une peſte.*

Secondement, par comparaiſon. Les Anciens ajoutoient par-là à l'eſpece d'hyperbole précédente. Chez eux, le méchant étoit *Nequitiâ nequior* ; le bavard, *Loquacitate loquacior*. Catulle appelle un homme d'un grand appétit, *Pater eſuritionum*.

Enfin par ſimilitude. Telles ſont ces manières de parler : *Melle dulcior* ; *Nive candidior* ; *Spongiâ bibacior* ; *Rubo arefacto præfractior* ; *Crambe recoctâ moleſtior* ; *Floralibus licentioſior*. Cette ſorte d'hyperbole nous eſt très-ordinaire. Nous diſons ſans ceſſe ; *Plus doux que le miel* ; *Plus blanc que neige*, &c.

IV. L'Antithèſe. Cette figure agréable fait le ſel d'un grand nombre de nos proverbes ; en voici quelques exemples : *Bon pays, mauvais chemin.* — *Grand prometteur, petit donneur.* — *Graſſe cuiſine, maigre teſtament.* — *Longue langue, courte main.* — *Froides mains, chaudes amours*, &c.

V. L'Equivoque. Elle n'eſt pas toujours heureuſe en proverbes. Quoi de plus inſipide que celle-ci : *Les jours de jeûne, il eſt fête au palais* ? Cette figure a pourtant donné lieu à des expreſſions plaiſantes ; comme lorſqu'on dit d'un homme obligé de vendre ſes meubles pour vivre, qu'*Il vit de ménage* ; & de celui qui a épouſé une femme laide, qu'*Il l'a manquée belle.*

VI. Le jeu de mots. On en trouve d'excellens

dans toutes les langues. Tel eſt ce proverbe grec ; à l'occaſion d'un ouvrage critiqué, Μωμησεῖται τις μαλλον ἢ μιμησεῖται. On voit ici le jeu de mots & la rime, deux qualités intraduiſibles. Voici le même proverbe en latin : *Carpet aliquis citiùs quàm imitabitur.* C'eſt bien la penſée du grec ; mais où en eſt le ſel & l'agrément ? A ce ſujet, j'obſerverai avec Eraſme, que la plupart des proverbes ont cela de particulier, qu'ils veulent être énoncés dans la langue où ils ſont nés, & que paſſant dans un idiôme étranger, ils perdent beaucoup de leur prix : en cela bien différens de certains vins, qui s'améliorent par l'exportation, & n'acquièrent de la ſaveur & de la légèreté qu'en paſſant d'un hémiſphère dans l'autre (1).

Il ſeroit aiſé de prouver par mille proverbes françois la juſteſſe de cette obſervation, & la richeſſe de notre langue en jeux de mots. Quelques exemples ſuffiront. *Patience paſſe ſcience* ; — *Envie eſt toujours en vie* ; — *Mieux vaut ſavoir qu'avoir* ; — *Il vaut mieux gliſſer du pied que de la langue.* Ce dernier proverbe approche du latin, *Satiùs eſt equo labi quàm linguâ*, mot-à-mot, *Il vaut mieux tomber de cheval que de la langue* : on voit que le

(1) Je dois cette comparaiſon à celle-ci d'Eraſme : *Quemadmodum ſunt & vina quædam, quæ recuſent exportari, nec germanam ſaporis gratiam obtineant, niſi in iis locis in quibus proveniunt,* Er. Adag.

françois, toujours timide, a adouci la hardieſſe de l'expreſſion latine. Tous nos jeux de mots ne ſont pas du mérite des précédens. Nous en avons de ſi recherchés, qu'on peut à peine les entendre; comme ceux-ci, de Gabriel Meurier. *Argent ard gent*; —— *Qui art a, partout part a*; —— *Après poiſſon, noix en poids ſont*, c'eſt-à-dire, en eſtime (1). Cette explication eſt de l'auteur. Les deux autres proverbes auroient également beſoin de commentaires: quel ſens offrent-ils à l'eſprit qui les entend prononcer? aucun; & c'eſt une preuve qu'ils ne valent rien: un proverbe eſt indigne de ſon nom, quand il faut le lire & l'étudier pour le comprendre.

Après avoir montré les ſources des proverbes, & les formes dont ils ſont ſuſceptibles, je pourrois indiquer avec Eraſme les moyens d'en varier l'uſage, de manière à produire le même proverbe ſous différentes formes. Mais comme ces préceptes n'ont rapport qu'aux proverbes des anciens, je n'en extrairai que deux ou trois qui pourront s'appliquer aux nôtres.

Le même proverbe eſt quelquefois ſuſceptible de pluſieurs ſens: pris dans un ſens éloigné, il a ſouvent plus de grace, que dans ſa première ſignifi-

(*) C'eſt le ſentiment de l'Ecole de Salerne, qui en permettant l'uſage, défend l'abus:

Poſt piſces nux ſit, poſt carnes caſeus adſit.
Unica nux prodeſt, nocet altera, tertia mors eſt.

cation. Celui-ci, par exemple, *Pertuſum dolium*, qui ſe dit ordinairement d'un indiſcret & d'un prodigue, ſe dira auſſi très-bien d'une mémoire qui ne retient rien, & d'un ingrat. Eraſme y joint encore l'avare, & c'eſt mal-à-propos, ſelon moi: en vain donne-t-il pour raiſon que la paſſion de l'avare eſt inſatiable, *nunquam expletur*; en ce cas, le proverbe ſeroit applicable à toutes les paſſions, puiſqu'il n'en eſt aucune qui diſe, *c'eſt aſſez*. Loin qu'il puiſſe ſe dire de l'avare, il répugne à l'idée que le mot *avare* réveille ſur le champ dans l'eſprit: cette idée, comme on ſait, eſt celle d'un homme qui amaſſe inceſſamment, & ne lâche jamais rien.

L'ironie communique au proverbe une nouvelle grace, en le faiſant prendre à contre-ſens; comme ſi, en parlant d'un menteur, on diſoit: Soyez attentif, voici la réponſe de l'oracle; *Audi è tripode dicta.*

Le changement d'un mot dans un proverbe le rend applicable à des objets tout différens de celui pour lequel il a été fait. Dans celui-ci: *Hoſtium munera non munera*, (qui en grec préſente un jeu de mots agréable,) on peut ſubſtituer à *hoſtium*, le mot *pauperum*, ou *adulatorum*, ou *poetarum*; parce que les préſens d'un pauvre, d'un flatteur & d'un poëte, étant intéreſſés, ils ceſſent d'être de véritables préſens. Ce proverbe, ainſi détourné, n'eſt plus qu'une alluſion dont la forme proverbiale plaît ſur-tout à ceux qui ſe le rappellent.

On trouvera peut-être que je me ſuis trop étendu ſur la nature du Proverbe : mais perſonne, que je ſache, n'en ayant rien dit dans notre langue, j'ai cru devoir un peu approfondir cette matière. Voyons maintenant ſi ce genre de connoiſſance eſt indigne de toute eſtime.

Pour remettre les Proverbes en honneur, s'il ſuffiſoit de citer les jugemens que pluſieurs écrivains de marque ont portés en leur faveur, ma tâche ne ſeroit pas difficile, & leur cauſe ſeroit bientôt gagnée. Cardan dit que la ſageſſe & la prudence de chaque nation conſiſte en ſes proverbes. Selon Senecé, quoi qu'on diſe contre les proverbes, que certains eſprits, qui ſe prétendent ſupérieurs, veulent renvoyer au bas peuple, il eſt hors de doute qu'ils renferment la quinteſſence de la raiſon & du bon-ſens ; & que c'eſt par un conſentement univerſel de tous les âges & de toutes les nations, qu'ils ont tranſmis le dépôt qui leur a été confié, à tout ce qu'il y a eu de peuples les plus polis depuis le berceau du monde.

De toutes les ſciences, dit Eraſme, il n'en eſt peut-être pas de plus ancienne que celle des proverbes. Ils étoient comme autant de ſymboles, qui renfermoient preſque toute la philoſophie des premiers âges. Les oracles des philoſophes, dans ces tems reculés, étoient-ils autre choſe que des proverbes ? On avoit pour eux tant de reſpect, qu'ils

ſembloient, non pas ſortis de la bouche d'un mortel, mais deſcendus du ciel. C'eſt ce que dit expreſſément Juvenal, en parlant du proverbe *Connois-toi toi-même.* Auſſi les voyoit-on partout inſcrits au frontiſpice des temples, & gravés ſur des colonnes, comme dignes de partager, en quelque ſorte, l'immortalité avec les Dieux dont ils paroiſſoient l'ouvrage.

Ces éloges, tout grands qu'ils ſont, n'ont rien d'exagéré; & il eſt aiſé de les juſtifier en faiſant connoître l'utilité de la ſcience des proverbes, & l'étude qu'en ont fait les Anciens & les Modernes.

Eraſme dit que les proverbes ſont utiles à la philoſophie & à l'art de perſuader, qu'ils contribuent à l'ornement du langage, & que la connoiſſance en eſt indiſpenſable pour l'intelligence des meilleurs auteurs. Il eſt vrai qu'il parle des proverbes grecs & latins: mais quand cet avantage ne ſeroit particulier qu'à eux, il tourneroit toujours à la gloire des proverbes en général; on verra bientôt que ce que cet écrivain attribue aux proverbes des anciens, n'eſt pas entièrement étranger aux nôtres.

Sans entrer dans le détail des ſecours que la philoſophie a reçus de la ſcience des proverbes, je me contenterai d'indiquer, par le témoignage de deux auteurs non récuſables, le rapport qui exiſtoit autrefois entre l'une & l'autre. Si l'on en

croit Ariſtote, les proverbes ne ſont autre choſe que les débris de l'ancienne philoſophie, qui avoit été détruite par les funeſtes révolutions des choſes humaines. Ces particules précieuſes, qui ſurvécurent au corps dont elles furent heureuſement détachées, durent leur ſalut à la petiteſſe de leur volume & à l'élégance de leur forme. Loin donc que les anciens proverbes ne méritent tout au plus que le coup-d'œil dédaigneux du déſœuvrement, on leur doit une attention d'autant plus réfléchie, qu'ils recelent comme des étincelles de cette ſageſſe antique, beaucoup plus clairvoyante dans la recherche de la vérité, que ne furent les philoſophes des âges poſtérieurs (1).

Plutarque compare les proverbes aux myſtères de la religion, dans la célébration deſquels les objets les plus ſaints & les plus relevés, ſont figurés par des cérémonies, en apparence minutieuſes & preſque ridicules. « Car ajoute-t-il, ſous le voile

(1) *Ariſtoteles apud Syneſium exiſtimat nihil aliud eſſe paræmias, quàm reliquias priſcæ illius philoſophiæ, maximis rerum humanarum cladibus extinctæ, eaſque ſervatas eſſe partim ob compendium brevitatemque, partim ob feſtivitatem ac leporem: ideòque non ſegniter nec oſcitanter, ſed preſſiùs ac penitiùs inſpiciendas. Subeſſe enim velut igniculos quoſdam vetuſtæ ſapientiæ, quæ in perveſtiganda veritate multò fuerit perſpicacior, quàm poſteriores philoſophi fuerint.* Er. Adag.

» de ces mots ſi concis eſt caché le germe de la » morale, que les princes de la philoſophie ont dé- » veloppée dans tant de volumes ». Peut-on donner une plus haute idée des proverbes, que de les faire ſervir d'aſyle & de refuge à la morale, cette partie de la philoſophie, la ſeule néceſſaire au bonheur de l'homme, & que l'homme auroit entièrement perdue ſans eux (1)? Ceux qui leur accordent ces éloges, philoſophes eux-mêmes, & philoſophes très-éclairés, ſentoient mieux que perſonne, l'importance de leurs bienfaits. Après des témoignages ſi authentiques, on ne peut donc s'empêcher de reconnoître que les proverbes ont été très-utiles à la philoſophie.

L'éloquence ne leur eſt pas moins redevable pour

(1) Ici l'homme eſt conſidéré comme guidé ſeulement par le flambeau de la raiſon, & non par celui de l'Evangile. On obſervera de plus, que le Héros de ce livre divin ſembloit penſer, ſur les proverbes, à-peu-près comme les philoſophes payens. Il n'a pas dédaigné de s'exprimer plus d'une fois proverbialement, en développant aux Juifs cette morale pure & ſainte, dont il pouvoit bien être l'apôtre, puiſqu'il étoit le modele le plus accompli de toutes les vertus. Faire cet honneur aux proverbes, n'étoit-ce pas reconnoître leur liaiſon avec la morale, & qu'ils en avoient été les dépoſitaires fideles, & ſeuls capables de la conſerver dans un tems où la pratique en étoit devenue ſi rare parmi les hommes?

ce qui concerne la perſuaſion. Ici les témoignages ſont, comme on ſait, d'un très-grand poids. Or un des plus fameux rhéteurs de l'antiquité, Ariſtote met les proverbes au rang des témoignages. Quintilien en parle auſſi comme d'un moyen propre à perſuader. Dans le livre Ve. de ſa rhétorique, il s'exprime ainſi : « Je n'exclus pas même certains » dits qui ſont reçus de tout le monde, & qui » trouvent une créance établie. Car toutes ces choſes » ſe peuvent alléguer avec d'autant plus d'autorité, qu'elles ne ſont point ajuſtées au ſujet, & » qu'elles partent d'un eſprit libre de toute paſſion ; » & l'on ne les a adoptées, qu'à raiſon du caractère de vertu ou de vérité qui leur eſt propre, & » qui les perpétue dans la mémoire des hommes.... » Il y a des mots ſentencieux & des proverbes » qui ſont dans la bouche de tout le monde, ſans » que l'on en connoiſſe l'auteur, & c'eſt pour cela » même que tout le monde s'en ſert ; comme, *Un* » *ami vaut un treſor* ; — *La conſcience équivaut à* » *mille témoins* ; — *Chacun cherche ſon ſemblable* (1). » En effet, ces dits ne ſe ſont conſervés parmi les » hommes, que parce que de tout tems on en a » reconnu la vérité ».

Si la probabilité, ajoute Eraſme, tient un des

(1) *Ubi amici, ibi opes* ; — *Conſcientia mille teſtes* ; — *Pares cum paribus facillimè congregantur.*

premiers rangs dans l'art de perſuader, quoi de plus probable que ce qui ſort de toutes les bouches ? Les proverbes ont un caractère de vérité, auquel l'eſprit ne peut refuſer de ſe rendre. S'ils étoient le dépôt du menſonge, comment une même ſentence auroit-elle été adoptée par cent peuples, différens de langage, de mœurs, d'uſages & de religion ? Comment, ayant à franchir l'eſpace immenſe de tant de ſiecles, qui ont fait diſparoître comme un grain de ſable juſqu'aux maſſes énormes des pyramides, ſeroit-elle parvenue juſqu'à nous, intacte & encore revêtue, pour ainſi dire, de toutes les graces de la jeuneſſe (1) ? Si les proverbes les plus anciens ſubſiſtent encore, c'eſt qu'ils ont en eux-mêmes un principe de vie, plus fort que tous les ſiecles enſemble ; & ce principe eſt la vérité. L'écrivain, quel qu'il ſoit, orateur, philoſophe ou hiſtorien, peut donc invoquer leur

(1) *Si probabilitas ad perſuadendum vel primas obtinet partes, quid quæſo probabilius quàm quod nemo non dicit ? quid veriſimilius quàm id quod tot ætatum, tot nationum conſenſus & velut idem ſuffragium comprobavit ? Ineſt nimirùm, ineſt in his paræmiis nativa quædam & genuina vis veritatis. Alioquin quî fieri potuit ut eamdem plerumque ſententiam in centum dimanaſſe populos, in centum videamus transfuſam linguas ; quæ ne tot quidem ſæculis, quibus nec pyramides obſtiterunt, vel interierit, vel conſenuerit ? ut meritò dictum illud videatur, veritate nihil eſſe robuſtius.* Eraſm. Adag.

témoignage pour étayer une preuve, décider un point de morale, ou garantir la vérité d'un fait. Et combien de fois, chez tous les peuples, anciens & modernes, ce moyen n'a-t-il pas contribué à convaincre l'eſprit & à porter la perſuaſion dans le cœur ?

Un autre mérite également précieux dans les proverbes, au moins ceux des anciens, c'eſt de ſervir à l'ornement du diſcours. Ils y brillent comme autant d'étoiles, & leur éclat frappe agréablement l'eſprit de l'homme de goût (1). Mais il faut qu'ils ſoient employés à propos : une application heureuſe n'eſt rien moins que facile. Le diſcours eſt la nourriture de l'ame : les proverbes ont droit d'y entrer comme aſſaiſonnement, mais ils ne doivent pas faire partie de la nourriture. C'eſt au goût à diſtinguer les alimens qui veulent être plus ou moins relevés, qu'on me paſſe le terme, par cette eſpece d'épice ; & il ſeroit abſurde de la ſemer partout ſans diſcernement & ſans diſcretion. Trop prodigués, les proverbes ſe nuiſent mutuellement & perdent, par-là même, ce qu'ils ont de piquant.

(1) *Si ſcitè & in loco intertexantur adagia, futurum eſt ut ſermo totus & antiquitatis ceu ſtellulis quibuſdam luceat, & figurarum arrideat coloribus, & ſententiarum niteat gemmulis, & feſtivitatis cupediis blandiatur ; denique novitate excitet, brevitate delectet, autoritate perſuadeat.* Ibid.

Ajoutez que la fureur de les accumuler en fait admettre de froids & de forcés. (Rien ne prouve mieux cette vérité que la Comédie des Proverbes du comte de Cramail.) On eſt peu difficile ſur le choix, quand on n'eſt occupé que du nombre; & d'ailleurs la grace n'eſt jamais où ſe trouvent l'excès & l'inutilité. On peut cependant ſe donner une certaine carrière dans le genre familier; mais un ſujet grave demande plus de ſobriété & d'attention dans le choix (1).

Ces beaux préceptes ſont le fruit de la lecture qu'Eraſme avoit faite des auteurs anciens. Les proverbes, loin d'être mépriſables à leurs yeux, étoient par eux regardés comme un des principaux ornemens du diſcours, & comme tels admis dans tous les genres d'écrire, ſans en excepter les plus ſeches diſcuſſions de la philoſophie. Pour ne citer que les Grecs, ouvrez les écrits du grand, je dirois preſque, du divin Platon; par-tout vous y

(1) *Illis (parœmiis) utamur non tanquam cibis, ſed veluti condimentis; id eſt, non ad ſatietatem, ſed ad gratiam.... Crebras captanti parœmias, nonnullas neceſſe eſt admiſcere vel frigidas, vel coactas. Non enim poteſt eſſe delectus, ubi de numero laboratur. Poſtremò gratiam amittit quicquid aut immodicum eſt aut intempeſtivum. In epiſtolis tamen familiaribus licebit paulò liberiùs hoc genere ludere: in oratione ſeriâ, ſicuti parciùs, ita etiam accuratiùs adhibenda.* Ibid.

rencontrez

rencontrez des proverbes. Ariſtote, ce philoſophe ſi ſérieux d'ailleurs, n'a pas dédaigné d'en ſemer dans ſes traités, où ils étincellent comme autant de perles adroitement placées. Théophraſte l'a imité en celà, comme dans le reſte. Et Plutarque, cet auteur d'une gravité ſi ſombre, ſi voiſine de la mauvaiſe humeur, n'a-t-il pas égayé ſon ſtyle par un grand nombre de citations proverbiales?

Les plus fameux écrivains de l'antiquité ayant fait un ſi fréquent uſage des proverbes, la connoiſſance en eſt donc néceſſaire à ceux qui veulent lire ces auteurs avec fruit. Si vous n'êtes éclairé de ce flambeau, un proverbe jetté tout à coup, mais à propos, dans la ſuite du diſcours, vous arrêtera à chaque page, & ne vous préſentera que ténebres. Quelquefois l'auteur mutile un proverbe, & n'en cite qu'une partie, ou même qu'un ſeul mot; comme fait Cicéron dans une lettre où il dit à Atticus: *Subveni, quæſo, dum eſt* αρχη. Ce mot a trait à un vers proverbial dont voici la traduction latine:

Principio præſtat quàm fini adhibere medelam.

Une autre fois, ce ne ſera qu'une alluſion à un proverbe qu'on ne cite pas. C'eſt ce que fait Térence, quand il met ce beau vers dans la bouche de l'eſclave Parmenon:

Plenus rimarum ſum: hàc atque illàc perfluo. Eun. I. 2.

l'objet principal de cette allégorie eſt ſous-entendu, & le poëte ſemble faire alluſion au proverbe *Dolium perfuſum.* Dans ces cas & mille autres pareils, comment ſaiſir le ſens d'un paſſage, ſi l'on n'eſt muni de la connoiſſance des proverbes? Elle répand le plus grand jour ſur l'ouvrage qu'on lit, & en ſoutient l'intérêt: mais ſi l'on n'en a pas quelque teinture, les penſées qui tiennent des proverbes une partie de leur prix, n'en ont point à vos yeux. Souvent même elles vous paroiſſent froides ou obſcures, & vous êtes tenté de ſoupçonner quelque altération dans le texte. C'eſt ce qui eſt arrivé à pluſieurs commentateurs qui, voulant réformer ce qu'ils n'entendoient pas, ont corrompu différens paſſages; & leur plume meurtrière s'eſt plus d'une fois exercée ſur des phraſes proverbiales, que la barbarie, plus indulgente qu'elle, avoit reſpectées.

La connoiſſance de nos proverbes n'eſt pas ici, je l'avoue, d'une utilité auſſi grande que celle des anciens: ſans elle on peut lire les auteurs françois. Notre langue ornée s'eſt éloignée du ſtyle proverbial, à meſure qu'elle s'eſt approchée de la perfection. Elle rejette aujourd'hui avec dédain tous les termes qui ſe ſont avilis en paſſant trop ſouvent dans la bouche du peuple, & les expreſſions proverbiales n'ont pu échapper à la proſcription.

Cette délicateſſe n'eſt-elle pas pouſſée trop loin? Les langues grecque & latine, qui certainement

valoient bien la nôtre, ont gagné à n'être pas ſi difficiles. Chez les peuples qui les parloient, la bouche du dernier artiſan n'avoit pas le triſte privilege de ſalir tous les termes qu'elle prononçoit : ce qui étoit à la fois bien penſé & bien dit, avoit par-là même une beauté abſolue, indépendante de l'uſage populaire ; & cette eſpece de communauté dans le langage, étoit pour ces idiômes une ſource de richeſſes, que le nôtre n'eſt pas à louer de s'être interdite.

Dans les ſiecles où notre langue commença à ſe débrouiller, à ſe débarraſſer du Latin, du Celtique & du Teuton, avec leſquels elle faiſoit un jargon monſtrueux & indigne des Muſes, les auteurs dont la plume encore groſſière eſſaya de l'ébaucher, eurent le bon eſprit de faire uſage des proverbes. Cette forme convenoit ſingulièrement au caractère de *ſimpleſſe* & de naïveté qu'elle montra dans ſes développemens, & qu'elle conſerva juſqu'au regne de Henri le grand. Qu'on parcoure les romans, les chanſons, les ſirventes & autres poéſies de ces tems éloignés, on y verra briller çà & là différens proverbes : & quelques-uns de ces poëtes n'ont même que ce mérite aux yeux d'un de nos critiques. C'eſt par un proverbe que commence le roman du *Graal*, compoſé dans le douzième ſiecle par Chrétien de Troyes :

Qui petit ſeme, petit cuelt ;
Et qui auques recœuillir velt,

En tel leu ſa ſemence eſpande
Que fruict à cent doubles luy rende.
Car en terre qui rien ne valt,
Buene ſemence ſeche & falt.

Le même poëte compoſa le roman *du Chevalier au Lion*, & continua celui de *la Table ronde*. On trouve encore dans ces ouvrages des proverbes & des ſentences, comme :

Toujours doit li fumier puir,
Et tahons poindre & maloz bruire,
Envioux envier & nuire....
Car) molt eſt fox qui ſe demore
De ſon prou faire une ſole hore.

Dans le roman de *Siperis de Vineaux*, compoſé dans le même ſiecle par un poëte que Fauchet croit né en Picardie, on lit pluſieurs penſées qui ont une figure proverbiale, telles que celles-ci :

Car) tielz eſt bien armez, qui po de pouvoir a,
Et tielz eſt mal veſtus, qui au corps bon cuer a....
On porte plus d'honor à un Baron meublé,
Qu'on ne fait à preud'hom vivant en povreté....
Souvent fait-on grant joye encontre ſon tourment...
Tu fais ainſi com cil qui debat le buiſſon;
Puis vient l'oſtoir après qui mange l'oiſillon.

Les proverbes ne ſont pas la partie la moins intéreſſante du fameux roman de *la Roſe*. Guillaume de Lorris les y a moins prodigués encore que ſon continuateur Jean de Meun. On en lira pluſieurs de

ce dernier, dans mon Recueil, & j'en tranſcrirai ici quelques autres :

.... Qui eſt allé, ne peut venir....
Car) acquérir, s'il n'y a garde,
Ne vaut pas ung grain de moutarde....
Aſſez s'échauffe qui bien œuvre....
Aucune fois on ſeult baiſer
La main qu'on vouldroit qui fuſt arſe....
Car) il fait bon le chien *huer*
Tant qu'on ayt la voye paſſée....
Mais) moult eſt fol, ſi Dieu m'amant,
Qui pour jurer croit nul amant.....
Moult a beneurée la vie,
Cil qui par autruy ſe chaſtie.

Dans ſon Codicile, ſujet grave & ſatyrique, ſont les proverbes ſuivans :

N'eſt ſi mal ſourd comme cil, qui ne veult ouir goute.....
Ly péjour ennemi de tous ſont ly privé....
L'en doit avoir le cueur à ce qu'on dit & œuvre ;
Car viande eſt perdue, qui bien ne la ſaveure.....
Nul ne doit, ce dit-l'en, mangier qui ne travaille....
L'en dit communément què beau parler ennuye,
Et que qui a trop vent, que Dieu luy donne pluye.

Au ſiecle où ces vers furent compoſés, la langue n'étoit pas auſſi formée qu'elle le paroît ici. Le roman de la Roſe a été ſucceſſivement dépouillé de ſon premier langage, en paſſant ſous les différentes plumes qui en ont multiplié les copies, &

ſe ſont aviſées d'en rafraîchir les expreſſions, pour le rendre intelligible à leurs contemporains. C'eſt un mauvais ſervice que Marot entr'autres a rendu aux Lettres. Le reproche qu'on a fait à Florus & à Juſtin, par rapport à Tite-Live & à Trogue-Pompée, cet éditeur le mérite, ainſi que ceux qui lui ont donné ce dangereux exemple. Nous aurions encore le texte original, s'ils l'avoient reſpecté. Etoit-il donc ſi difficile & moins important de nous le tranſmettre avec un gloſſaire? Mais revenons à notre ſujet.

On voit que les proverbes faiſoient l'ornement de notre littérature, il y a ſix cens ans. Les écrivains poſtérieurs les admirent auſſi en vers & en proſe. Les poëtes diviſoient aſſez ſouvent une piece de vers par couplets, & chaque couplet finiſſoit par une ſentence ou un proverbe. Guillaume Alexis, religieux de Lire, qui vivoit encore en 1500, a ſuivi cette marche dans ſon *Martyrologe des fauſſes Langues*, *&c.*, ouvrage oublié, malgré les proverbes qu'il renferme; comme:

Cœur penſif ne ſait où il va.
Selon les beſtes, les eſtables.
C'eſt trop aimer, quand on en meurt.
De faux arbre, mauvais ſyon.
De tel ſervice, tel loyer.
De fauſſe langue, faux reproche.
Coup mortel giſt en langue infecte.
De proditeur traiſtres rapports.

Qui mal dit, mal lui ſoit rendu.

Jean Regnier, ſeigneur de Guerchy & Bailli d'Auxerre, a compoſé, vers 1520, des ballades où du Verdier ne trouve de bon que quelques proverbes qui leur ſervent de refrain, comme :

Mais nul ne peut contre fortune.
Faute d'argent fait bailler gaige.
Maintefois cognoiſſance nuit.
Il a bien chaſſé qui a pris.
Vérité ne ſe doit celer.
Teſ chante qui au cœur ſoupire.
Il vainq tout qui a patience.
Envié eſt qui a chevance.
Un jour de reſpit cent ſols vault.
Bonne parole bon lieu tient.

Avant ce gentilhomme poëte, Villon avoit ſuivi plus d'une fois cet uſage de fermer les ſtrophes par un proverbe. J'en tirerai trois exemples de ſon *Grand teſtament.* Après avoir rimé le mot fameux d'un corſaire à Alexandre, il fait ajouter à ce pirate :

Excuſe-moi aucunement ;
Et ſcaches qu'en grand' povreté
(Ce mot dit-on communément)
Ne giſt pas trop grand' loyauté.

Ce proverbe finit une ſtrophe, & le ſuivant une autre :

Néceſſité fait gens meſprendre,
Et faim ſaillir le loup du boys.

Une troiſième eſt ainſi terminée :

Car) de la panſe vient la danſe.

Rabelais eſt celui qui prodigua le plus les proverbes ; & c'eſt peut-être lui qui en dégoûta la nation. La trempe de ſon eſprit, ſon ſtyle mordant & cauſtique, le ton burleſque qu'il prit pour jetter du ridicule ſur les objets de ſes ſatyres, en répandit juſques ſur les proverbes ; & il faut convenir que les ſiens ne ſont pas tous, à beaucoup près, très-honnêtes ni très-nobles. Cependant la langue s'épura : Henri Etienne & Nicod eurent beau recueillir les proverbes comme une portion de ſon tréſor, ils furent inſenſiblement exclus des ſujets graves & ſérieux. Relégués dans la converſation, s'ils oſent encore ſe montrer en littérature, ce n'eſt que dans le genre familier & léger, comme les épigrammes & les lettres ; (encore ici ne cite-t-on guère que les proverbes étrangers.) Thalie veut bien auſſi les regarder comme partie de ſon domaine ; mais elle ne les admet pas tous indiſtinctement. Dans *le Menteur* de Corneille, Cliton dit à Dorante :

Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas la chandelle.

Voltaire exclut ce proverbe de la haute comédie, & v[illegible] l'état des choſes, Voltaire a raiſon. Car il ne faut pas croire que j'aie la folle prétention de rendre à nos proverbes, le droit qu'ils avoient d'entrer dans tous nos ouvrages de littérature : ils

ſont preſque tous incompatibles avec le génie actuel de notre langue. Je dis ſeulement que leur excluſion de tout genre ſérieux & relevé, eſt pour elle une richeſſe de moins, & ne juſtifie pas notre mépris pour tout ce qui s'appelle Proverbe.

La connoiſſance des proverbes anciens eſt certainement néceſſaire, non-ſeulement à celui qui veut lire avec fruit les bons auteurs grecs & latins, mais encore à ceux qui écrivent, ſoit dans la dernière langue, ſoit dans la nôtre. Combien de proverbes anciens dont on peut faire une application ingénieuſe, même en françois! Quant aux nôtres, ſi la connoiſſance en eſt à-peu-près inutile pour lire nos pieces légères, & même nos vieux auteurs, du moins conviendra-t-on qu'elle peut ſervir à ceux qui s'exercent dans les genres où l'on veut bien encore les ſouffrir.

Ne rougiſſons donc pas d'imiter tant de grands-hommes parmi les Anciens, qui ont fait des proverbes l'objet de leurs recherches. Ariſtote connoiſſoit trop bien le prix du tems, pour le perdre à des jeux d'enfant; & puiſqu'au rapport de Diogène de Laërte, il a compoſé un volume ſur les proverbes, il faut bien que cette matière ne ſoit pas dépourvue de tout intérêt. Chryſippe a écrit deux livres ſur le même ſujet, que Cléanthe a auſſi traité. Les petits commentaires de Démoſthène parlent des proverbes de Théophraſte. On a, ſous le nom

de Plutarque, un recueil de quelques proverbes, mais ſans explication. Athénée cite parmi les paré-miographes, Ariſtide & Cléarque diſciple d'Ariſtote. Didyme & Tharrée ont couru la même carrière, & leurs travaux ont été abrégés par Zénodote. Eraſme, toujours ennemi de ces épitomes, regrette encore ici la perte de tant d'originaux ineſtimables. Si nous les poſſédions, dit-il dans l'amertume de ſon ame, je n'aurois pas été réduit à compulſer les maigres recueils de ces écrivains petits & inexacts, qui ont anéanti leurs bienfaiteurs en les dépouillant.

Ces compilateurs, dont le nom ſeul allume la bile d'Eraſme, ſont, comme je l'ai dit, Zénobius, Diogénien, Suidas, &c. Il fait encore moins de cas d'Apoſtolius. Cet écrivain, né à Conſtantinople dans le XV^e. ſiecle, avoit ſous le titre d'Ἰωνια, (*Violier*), compoſé un recueil d'apophtegmes, de proverbes & autres choſes utiles, comme nous l'apprenons d'Ariſtobule ſon fils, dans une préface grecque, au-devant de la *Galeomyomachie*. C'eſt de ce recueil qu'ont été tirés les proverbes d'Apoſtolius, dont la plus ample & meilleure édition parut *in*-4°. grecque-latine, à Leyde, 1619. Eraſme, né en 1467 à Rotterdam, a pu voir ce Violier. Si on l'en croit, la plupart des proverbes d'Apoſtolius ſont tirés de la lie du peuple. Il en cite rarement ſans ajouter ce jugement, *ſapit fæcem*: & à l'occaſion du proverbe 2266, il témoigne quelque

crainte qu'Apoſtolius ne l'ait encore tiré, non des auteurs anciens, mais de ſes compagnons de bouteille (1). Je ſuis fâché qu'Eraſme, dont l'ame étoit ſi belle & l'érudition ſi vaſte, ait lancé un trait ſi peu louable, & que l'envie ou l'humeur ſemble lui avoir mis en main. Quand Apoſtolius n'auroit fait que reſſuſciter dans ſa nation le goût des proverbes, ce ſervice qu'il rendoit aux lettres devoit faire abſoudre les fautes de ſon *Violier* qui, après tout, n'étoit pas ſans mérite, ſi on en juge par l'extrait qui nous en reſte.

Polydore Virgile a fait auſſi un recueil d'*Adages* ou de *Proverbes*. L'abbé Ladvocat place ſa mort à l'an 1555, & dit qu'avant lui aucun des modernes n'avoit encore traité ce ſujet. Eraſme étant mort en 1536, il n'eſt pas vraiſemblable que ſes proverbes ſoient poſtérieurs à ceux de Polydore Virgile. D'ailleurs, une preuve que ceux de ce dernier n'exiſtoient pas, quand Eraſme recueilloit les ſiens, c'eſt qu'il ne cite nulle part Polydore Virgile, au lieu qu'il parle ſouvent d'Apoſtolius. L'auteur grec paroît donc avoir, le premier des modernes, écrit ſur les proverbes anciens. Eraſme a preſqu'en même tems marché ſur ſes traces; & Polydore Virgile ne peut guère revendiquer que la troiſième place.

(1) *Nonnihil vereor, ne & hoc Apoſtolius hauſerit non ex autoribus priſcis, ſed è ſuis combibonibus.*

Quoiqu'il en ſoit, Eraſme a laiſſé ſon précurſeur bien loin derrière lui, & ceux qui l'ont ſuivi ont trouvé la récolte faite, & n'ont pu glaner que quelques épis. Les amateurs des proverbes anciens doivent lui ſavoir bon gré d'avoir raſſemblé en un corps & commenté toutes les expreſſions proverbiales, qui étoient éparſes dans les auteurs grecs & latins; & leur reconnoiſſance n'aura point de bornes, s'ils la meſurent ſur les peines qu'un travail ſi faſtidieux lui a coûtées. On en voit le détail, à la tête de la 1ere. Centurie de la 3e. Chiliade : c'eſt un morceau aſſez long, mais que le plaiſir rendra court au lecteur, parce qu'il eſt curieux & bien écrit.

Donnons maintenant une courte notice de ceux qui, depuis l'établiſſement des Lettres en France, ont travaillé ſur les Proverbes anciens & françois. Comme je ne réſide point dans la Capitale, je n'ai pu les connoître tous : il ſuffira de nommer ceux qui ſont parvenus à ma connoiſſance, à-peu-près (1) ſans le ſecours des bibliotheques publiques.

---

(1) Je dis *à-peu-près* ; car ayant achevé mon Recueil, j'ai fait un voyage à Paris, pour tirer de nouvelles lumières de cette ville qui en eſt le centre. Huit ſéances que j'ai faites, partie à la bibliotheque de S. Germain des-Prés, partie à celle du Roi, ne m'ont pas donné aſſez de tems pour lire & extraire bien des choſes. Au reſte, ſi j'ai rapporté mon porte-feuille preſque vuide, c'eſt que les livres

I. A la tête des Parémiographes modernes, eſt une femme qui, par ſes connoiſſances précoces & multipliées, mérita, dit Marot,

D'avoir le prix en ſcience & doctrine.

C'eſt Chriſtine de Piſe, ou de Piſan, née en 1364, à Veniſe, ſelon quelques-uns, & ſelon La Croix du Maine, à Bologne-la-Graſſe. La Monnoie met les *Proverbes moraux* au nombre de ſes ouvrages, qui ſont preſque tous manuſcrits & dépoſés à la bibliotheque du Roi, ſous le N°. 7395.

II. Jean de la Véprie, prieur de Clairvaux en 1495. Il a recueilli pluſieurs proverbes françois mis en vers latins, & rangés ſelon l'ordre alphabétique par Jean-Gilles de Nocere, ou des Noyers, (*Nucerienſis*), le tout enſemble imprimé à Paris en 1519, par Joſſe Badius. Hubert Suſan a augmenté cet ouvrage de beaucoup d'autres proverbes, imprimés à Paris en 1552. Voici quelques-uns des

---

que j'ai parcourus ne m'ont rien offert que je n'euſſe déja. Un travail plus long m'auroit enrichi davantage, grace aux facilités que me donnoient les perſonnes habiles qui ont la garde des livres. La reconnoiſſance ne me permet pas de taire ici le nom de Dom Pater : ce ſavant Bénédictin m'a étonné par la patience avec laquelle il écoutoit mes demandes, & par ſon zele à y ſatisfaire. J'ai regretté de ne pouvoir à mon gré conſulter ces ſources de ſcience, dont les gardiens vous invitent, par leur affabilité, à venir vous y déſaltérer.

proverbes de La Véprie, avec la traduction de Des Noyers.

A bon chien, bon os.
Oſſa decent fortes fortia quæque canes.

A bon jour, bonne œuvre.
Conveniunt celebri ſolemnia facta diei.

A chair de chien, fauſſe de loup.
Congrua lautitiis jura lupina canis.

A coulons foulz ceriſes ſont amères.
Cerazа jam ſaturis ſunt ſemper amara columbis.

A dur aſne, dur eſguillon.
Aſperior ſtimulus duris eſt aptus aſellis.

A grand homme, grand verre.
Magnus homo latum debet habere ſcyphum.

Après la poire, preſtre ou boire.
Poſt pyra poſce merum, vel mortis ad oſtia clerum.

(L'Ecole de Salerne dit :
Poſt pyra da potum, poſt pomum vade cacatum.)

Bon droit a beſoin d'aide.
Indiget auxilio vel bona cauſa bono.

Il vaut mieux tard que jamais.
Utilius tardè, quàm nunquam diſcere velle.

Longuement procéder, eſt à l'avocat vendanger.
Lis magna eſt rabulæ vindemia grata loquaci.

Quand argent faut, tout faut.
Deficiente pecu-, deficit omne, -niâ.

Qui n'a ſanté, n'a rien ; qui a ſanté, a tout.
Nil habet ægrotus, ſed poſſidet omnia ſanus.

Toutes heures ne ſont pas meures.
Non habet eventum quælibet hora bonum.

III. Pierre Gringore, ſurnommé *Mère-Sotte*. Il floriſſoit en Lorraine vers 1520. On a de lui, entre autres ouvrages, *Notables enſeignemens*, *Adages & Proverbes par quatrains*, imprimés à Paris en 1528.

IV. Pierre Groſnet, ou Grognet, prêtre, né à Toucy près d'Auxerre, vers la fin du quinzième ſiecle. Il a recueilli toutes les ſentences & mots dorés de Séneque, imprimés à Paris en 1534; — Les Mots dorés du ſage Caton, françois & latin, Paris, 1543; — *Adages*, *Proverbes & dits moraux*, imprimés à Paris, *in*-8°, par Denys Janot.

V. Charles de Bovelles, dit *Bovillus*, né à Amiens avant 1500. Il fut chanoine de Noyon & de Saint-Quentin, mourut vers 1535, & fut enterré à la Chartreuſe du Mont-Renaud près Noyon. Il a écrit les *Proverbes & dits ſentencieux avec l'interprétation d'iceux*, imprimés à Paris en 1557. On peut encore conſulter ſes étymologies françoiſes, imprimées *in*-4°. avec ſes œuvres latines de l'origine & & différences des langues vulgaires, chez Robert Etienne, l'an 1533. Ce dernier ouvrage doit être curieux.

VI. René Guillon, Vendômois, né en 1500. Il paroît, par ce qu'en dit La Croix du Maine, qu'il fut profeſſeur de langue grecque à Paris. Car il dit que dans ſes leçons ordinaires, « il annotoit toujours à » ſes diſciples & auditeurs quelques remarques, ſoit » de proverbes, ſoit d'étymologies & conformités

» de notre langue avec la grecque ». Peut-être a-t-il inſéré quelques-unes de ces remarques dans ſon *Tabulæ monſtrantes viam quâ itur rectà in Græciam, &c.*, imprimé à Paris, chez J. Bienné, en 1567.

VII. Gilbert Couſin, dit *Cognatus*, né en 1505, à Nozeret en Franche-Comté. Il fut ſecrétaire d'Eraſme ; c'étoit être à la ſource des connoiſſances relatives aux proverbes : auſſi en a-t-il recueilli plus de cinq cens, qu'on trouve à la ſuite de ceux de ſon maître, le tout imprimé *in-fol. Coloniæ Allobrogum*, 1612.

VIII. Gilles Corrozet, libraire de Paris, où il naquit en 1510. Il a compoſé un ouvrage en vers, intitulé *Hécatongraphie*, & imprimé *in*-8°. à Paris en 1540. Ce ſont des quatrains au nombre de cent, où l'auteur cite ou développe des proverbes anciens & modernes. En voici trois :

Deſſoubz beaulté giſt déception.

Bien ſouvent ſoubz quelque beaulté
Et ſoubz bonne & doulce apparence,
Giſt fallace & desloyauté,
Dont on ne ſait la différence.

Faire tout par moyen.

Qui trop s'exalte, trop ſe priſe ;
Qui trop s'abaiſſe, il ſe deſpriſe.
Mais celui qui veult faire bien,
Il ſe gouverne par moyen.

Ne

Ne cacher la vérité.

Ne veuille ſoubz le muy cacher
La belle éclairante chandelle ;
On a toujours à faire d'elle,
Pour beſoigner ou pour marcher.

IX. Adrien Junius, dit vulgairement *Jonghe*, né à Horn en Hollande, en 1511. Habile dans les langues & les belles-lettres, il exerça encore la médecine avec diſtinction. On a de lui un Recueil de plus de huit cens proverbes grecs & latins, qu'on trouve après ceux d'Eraſme, édition *in-fol.* Genève, 1612.

X. Paul Manuce, né à Veniſe en 1512. Il a fait, *Adagia quæcumque ad hanc diem exierunt, Pauli Manutii ſtudio collecta, in-4°.* Ce Recueil, dont Eraſme a fait les trois quarts des frais, eſt à la bibliotheque du Roi, coté *Z*-1759.

XI. Jean-Antoine de Baïf, originaire d'Anjou, & né à Veniſe, l'an 1531. Je mets ce poëte au nombre des parémiographes, parce qu'il a fait des ſixains tout compoſés de proverbes. J'en tranſcrirai quelques-uns.

1. Le fou à ſon maiſtre ſe joue.
Du char la plus méchante roue
Eſt celle qui crie toujours.
Morte la fille, mort le gendre.
Grand privauté meſpris engendre.
Mauvaiſe garde paiſt les ours.

2. Ventre gras ſens ſubtil n'engendre.
Aux loups ne faut la rage apprendre.
Faiſons comme font nos voiſins.
On ſe trompe de trop ſe plaire.
En dormant ſont pris les plus fins.
Affaires naiſſent de rien faire.

3. Trop de miel mangé s'amertume.
Qui trop à jouir s'accoutume,
Gaſte du plaiſir le plaiſir.
Ce que l'on cherche on ne rencontre;
Qu'on n'y penſe plus, il ſe montre.
Haſtif ſe repent à loiſir.

4. Vin vieux chanſon nouvelle donne.
A un fou ton doigt n'abandonne.
Haine des princes eſt la mort.
Prou nous promettent, peu nous baillent.
Le pain vient à qui les dents faillent.
Qui plaide ſon ſeigneur, a tort.

XII. Jean Le Bon, du pays de Baſſigny, médecin du cardinal de Guiſe, a écrit des *Adages ou Proverbes françois*, imprimés *in*-8°. à Paris, dans le ſeizième ſiecle.

XIII. François Goedt-Hals, Flamand, floriſſoit dans le ſeizième ſiecle. On a de lui en françois un *Recueil de Proverbes anciens, Flamengs & François, correſpondans de ſentences les uns aux autres*, imprimé à Anvers chez Chriſtophe Plantin.

XIV. Gabriel Meurier, né vers 1530, ſavoit très-bien l'anglois & le flamand. Il a écrit, *Tréſor*

des Sentences dorées, Proverbes & dicts communs, réduit ſelon l'ordre alphabétique, &c. imprimé à Paris, & depuis à Lyon en 1577. Ce même ouvrage, imprimé à Rouen en 1578, eſt à la bibliotheque du Roi, coté *Z*- 1782. C'eſt un vrai tréſor de proverbes ou ſentences proverbiales, plus piquantes les unes que les autres. Malheureuſement l'auteur a fait de quelques proverbes un double & triple emploi, en les répétant juſqu'à trois fois en différens endroits de ſon livre, dont on va voir un échantillon.

Aujourd'hui en chere, demain en biere.
A peu parler, bien beſoigner.
Amour fait moult, argent fait tout.
Apprends moult, parle peu, oy prou.
Aſſez gaigne qui mal-heur perd.
Au povre un œuf vaut un bœuf.
Amy de pluſieurs, amy de nully.
A toute heure, chien piſſe & femme pleure.

Bon avocat mauvais voiſin.
Bon gaignage fait bon potage.
Beaulté ſans bonté eſt comme vin eſventé.
Belle chere & cœur arrière.
Bien dire vaut moult, bien faire paſſe tout.
Bien perdu, bien cogneu.
Bouche freſche, pied ſec.

Ce qui ſe fait de nuit, paroît de jour.
Chacun demain apporte ſon pain.
Chacun grain a ſa paille.
Chacun oiſelet gazouille comme il eſt embecqué.

Chapon de huit mois, manger de rois.
Conſeillers ne ſont pas les payeurs.
Contre fortune, force aucune.

Donat eſt mort, Reſtaurat dort.
De gaſpilleur jamais bon amaſſeur.
De jeune marié, ménage malotru.
Deux Jean & un Pierre font un aſne entier (1).
Dormir en haut un tréſor vault.
Dire ne doibs ton ſecret, derriere paroy ne foreſt.
D'injuſte gain juſte daim.
Dieu me garde de quatre maiſons; de la Taverne, du Lombard, de l'Hôpital & de la Priſon.

En beau ſemblant giſt fauſſeté.
En cas haſtif n'y a advis.
En jouant on perd argent & temps.
En un corps grand, bien rarement, ſageſſe prend hébergement.

Faim fait diſner, paſſe-temps ſouper.
Femme bonne vaut une couronne.
Femme ſotte ſe cognoit à la toque.
Femme rit quand elle peut, & pleure quand elle veut.
Feſte n'eſt que de vieux chapons, comme dient tous bons fripons.
Fille trop en rue, toſt perdue.
Fille feneſtriere & trottiere, rarement bonne ménagere.
Fol qui eſt à table & n'oſe manger.
Fol eſt qui a le choix, & prend le pire.
Fol ſemble ſage, quand il ſe tait.

Grand nau veut grand' eau, & gras moine gras veau.

---

(1) Ce proverbe n'eſt pas fort intelligible: *Qui poteſt capere, capiat.*

Grand vanteur, petit faiſeur.

Haſtiveté engendre repentance.
Homme chiche n'eſt jamais riche.
Homme ruſé, tard abuſé.

Jamais geline n'aima chapon.
Il faut pendre le pot au feu ſelon ſon eſtat & revenu.

L'attente tourmente.

Maiſon ſans femme & ſans flamme, corps ſans ame.
Maiſon de terre, cheval d'herbe, ami de bouche, ne valent pas le pied d'une mouche.
Mieux vaut de main battu, que de langue féru.
Mieux vaut un œil que nul.
Mieux vaut acheter qu'emprunter.
Mieux vaut non ſavoir que mal ſavoir.
Mieux vaut une poignée de bonne vie, qu'un muy de Clergie.

Nul ne peut donner des trippes, ſinon celui qui tue ſon pourceau.

Où il n'y a que frire, n'y a plaiſir.
Où femme y a, ſcience n'y a.

Peu de bien, peu de ſoucy.
Pincer l'oreille, l'homme réveille.
Piſſe clair, & fait la figue aux médecins.
Dicton. Parens ſans amis, amis ſans pouvoir, pouvoir ſans vouloir, vouloir ſans effet, effet ſans profit, profit ſans vertu, ne valent pas un feſtu.

Qui bien dort, puces ne ſent.
Qui plaiſir fait, plaiſir attend.
Qui vit à taille & à compte, vit à honte.
Qui peut & n'empêche, pêche.

Qui n'a qu'un ſeul fils, le fait fol.

Rien n'a, qui aſſez n'a.

Sac plein dreſſe l'oreille.
Sur le corps l'ame doit être dame.

Tel eſt mal veſtu, qui eſt fourré de vertu.
Tel a beaux yeux, qui ne voit goutte.
Tel chante qui n'a joie.
Trahiſon plaiſt, & traiſtre deſplaiſt.

Vieil en amour, hiver en fleurs.
Vin ſous la barre bonté ſépare.

L'ouvrage finit par ces trois mots : *Optimum rei, finis.* Que de livres dont on peut dire la même choſe !

XV. François Grudé de la Croix du Maine, né dans le Maine en 1552. Il comptoit de ſon tems douze auteurs qui avoient écrit ſur les proverbes ou adages françois ; ſavoir huit en françois, & quatre en latin. On peut le mettre au nombre des premiers. Car dans un diſcours, (dédié à Mgr. le vicomte de Paulmy en 1579,) il dit qu'il a écrit les *Proverbes ou Adages françois*, avec leur interprétation. Je doute que cet ouvrage ait été imprimé.

XVI. Bellingen. Cet auteur, ſur lequel je n'ai rien trouvé dans Ladvocat, eſt un de ceux qui ont le plus travaillé ſur les proverbes françois. Son ouvrage, imprimé *in*-8°. ſous le titre *Etymologie des*

Proverbes françois, eſt à la bibliotheque du Roi, coté *Z*- 1794. *Les illuſtres Proverbes hiſtoriques & nouveaux*, 2 vol. *in*-12, chez Pepingué, 1665, ne ſont qu'une copie du recueil précédent.

XVII. Jacques Moiſant de Brieux, né à Caën vers 1614, & conſeiller au parlement de Metz. On a de lui les *Origines de quelques anciennes façons de parler triviales*, *in*-12, 1672. Comme cet ouvrage eſt recherché & rare, on me conſeilloit de le faire réimprimer à la tête du mien. Je n'ai pas cru devoir déférer à cet avis, parce qu'en le parcourant je n'ai pu en extraire la valeur de deux pages, ayant déja tiré d'ailleurs tout ce qu'il renferme d'intéreſſant.

XVIII. Gilles Ménage, né à Angers en 1613, eſt, comme on ſait, Auteur des *Origines de la Langue françoiſe*. La meilleure édition eſt celle de 1750, 2 vol. *in-folio*, augmentée par A. F. Jault, docteur en médecine. Je croyois avoir lu dans quelque philologue, que Ménage avoit compoſé les *Origines des Proverbes françois*, & dans cette perſuaſion, je les ai fait chercher à Paris chez tous les libraires & dans toutes les bibliotheques publiques, même celle du Roi. Les recherches ont été inutiles, & il paroît que cet ouvrage n'a exiſté que dans mon imagination. Cependant Ménage parle dans ſes Origines de la Langue françoiſe, d'un *ſien* Traité ſur les expreſſions proverbiales, qui n'exiſte

pas plus que l'origine des Proverbes françois. Peut-être cet ouvrage, resté manuscrit, aura-t-il été perdu dans ses papiers. Quoi qu'il en soit, j'ai consulté son dictionnaire augmenté par Jault, & je n'ai pas perdu tout-à-fait mon tems.

A ces auteurs je pourrois joindre Turnebe, Muret, Jean Ferrier, Piémontois, Jean Frere de Laval, Claude Minos, de Dijon, professeur royal à Paris, Le Duchat, La Monnoye, &c. &c. Mais j'en ai nommé assez pour prouver que la parémiographie n'a pas été négligée dans les trois derniers siecles. Puisse ce foible *Essai* en réveiller le goût, & trouver quelqu'un assez ami des Proverbes, pour refondre mon Recueil, l'amplifier & le perfectionner! Loin de craindre qu'un rival se montre dans la carrière, je l'invite à y entrer, & je finis par ces paroles d'Erasme, sans toutefois prétendre assimiler mon travail à celui d'un si laborieux & si célebre écrivain :

« *Ego meum persolvi pensum, & fessus lampada trado.* » *Succedat qui vices operis excipiat. Ego sylvam ministravi* » *non omninò, sicut opinor, malignam: accedant qui dolent,* » *qui perpoliant, qui variegent.... Non ego vel tantillùm* » *offendar, si quis nostra castigabit eruditior, locupletabit di-* » *ligentior, digeret exactior, illustrabit eloquentior, expoliet* » *otiosior, vindicabit felicior* ».

MATINÉES SÉNONOISES, OU PROVERBES FRANÇOIS, &c.

CENTURIE Ire.

Mélange de toutes les claſſes de Proverbes.

1. *HEUREUX commencement eſt la moitié de l'œuvre.* Les Grecs diſoient (G), *Principium, dimidium totius.* Notre proverbe eſt traduit du latin:

Dimidium facti, qui benè cœpit, habet.

Nous diſons encore, *N'a pas fait qui commence;*

(G) Par-tout où l'on trouvera cette lettre renfermée entre deux crochets, elle annonce une citation grecque, qu'on a renvoyée à la fin de ce volume. Tous les paſſages grecs qu'on rejettera ainſi, ſeront remplacés dans le texte par une traduction latine.

pour dire, que l'eſſentiel eſt de finir quand on a commencé.

---

2. *A bon jour bonne étrenne*, dit-on, quand il arrive quelque choſe d'heureux un jour de fête. Ce proverbe donne lieu, ſelon mon plan, de faire connoitre ici l'origine des Etrennes, ou préſens qui ſe font le premier jour de l'an. On la rapporte au tems où Romulus & Tatiusi régnèrent enſemble à Rome. Tatius, ayant reçu comme un bon augure, des branches coupées dans un bois conſacré à *Strenua*, déeſſe de la force, & qu'on lui préſenta le premier jour de l'an, autoriſa, dit-on, cette coutume dans la ſuite, & donna le nom de *Strenæ* à ces préſens, à cauſe de cette déeſſe qui préſida depuis à la cérémonie des étrennes. Si l'aſſertion de Voltaire eſt vraie, cette origine eſt plutôt celle du mot que de la choſe. « Il y a, » dit-il, des uſages de la vie civile qu'on trouve » établis dans toute la terre. On ſe viſite, par » exemple, au Japon le premier jour de l'année, » & on ſe fait des préſens comme dans notre Eu» rope ». Il n'eſt pas vraiſemblable que les Romains aient porté ce dernier uſage au fond de l'Aſie. Quoi qu'il en ſoit, leurs étrennes étoient de la verveine & des branches ſacrées. Ils offroient encore du miel, des dattes, des figues ſeches, & ils

joignoient à ces fruits une piece de monnoie, qui portoit d'un côté la figure de Janus. Les empereurs recevoient auſſi leurs étrennes; Auguſte aimoit à recevoir celles du peuple, & en deſtinoit le produit à faire faire des ſtatues qu'on plaçoit dans les carrefours. La matière des étrennes varia à Rome ſuivant les tems & les lieux: ſous l'empire de Néron, on donnoit des perles.

Chez les Gaulois, les druides alloient recueillir au nouvel an, le gui de chêne qu'ils diſtribuoient au peuple. Enſuite on donna, comme à Rome, des pieces d'or & d'argent, que notre délicateſſe a converties en bijoux, qu'on peut recevoir & même demander ſans rougir. A ces bijoux ſe joignent les bonbons, qui répondent au miel & aux fruits des Romains..... On donnoit autrefois des étrennes à nos rois, ainſi qu'aux princes de leur ſang. Parmi les manuſcrits de la bibliotheque du Roi, on remarque des livres que Jean, duc de Berri, reçut en étrennes. A la tête d'un de ces livres, intitulé; *Des faits & bonnes mœurs du ſage roi Charles V*, on lit ces paroles: « Lequel livre damoiſelle Chriſ» tine de Piſan donna à mondit ſeigneur à eſtraines, » le 1er. Janvier 1404 ».

---

3. *Bien dire fait rire, bien faire fait taire.* Ce proverbe de G. Maurier peut s'adreſſer à ces gens

éloquens dans la ſpéculation, nuls dans la pratique; & dont la conduite dément ſans ceſſe les beaux diſcours. « Regardez, dit Montagne, que les meilleurs » ménagers ſont ceux qui nous ſavent moins dire » comme ils le ſont, & que ces ſuffiſans conteurs » n'y font le plus ſouvent rien qui vaille. Je ſais » un grand diſeur, & très-excellent peintre de » toute ſorte de meſnage, qui a laiſſé bien piteu- » ſement couler par ſes mains cent mille livres » de rente ».

---

4. *Roi de la feve.* On appelle ainſi celui qui fait le vain, & qui n'a aucune autorité.... Au propre, c'eſt celui à qui eſt échue la feve du gâteau qu'on partage la veille ou le jour de la fête des Rois. L'uſage de *faire les Rois* nous vient des Saturnales, que célébroient les Romains aux calendes de Janvier. Pendant ces fêtes, les écoles étoient fermées, le ſénat vaquoit, & toutes les affaires publiques & particulières étoient comme ſuſpendues; la diſtinction des rangs diſparoiſſoit; l'eſclave mangeoit à la table de ſon maître, & pouvoit impunément lui reprocher ſes défauts: en un mot, tout retraçoit l'égalité de l'Age d'or, en mémoire duquel ces fêtes étoient inſtituées. En certains endroits, on partageoit un gâteau; avant le repas, on mettoit ſous la table un enfant qui repréſentoit Apollon, & on

le conſultoit en criant, *Phœbe Domine*, (Seigneur Apollon,) afin que les portions du gâteau fuſſent diſtribuées ſans préférence. Cet uſage s'eſt conſervé en France, & il y a quelques provinces où les payſans mêmes n'omettent point le cri, *Phœbe Domine.*

---

5. *Poiſſon d'Avril.* Donner un *poiſſon d'Avril*, c'eſt faire faire à quelqu'un une démarche inutile, pour avoir occaſion de ſe moquer de lui. Cette mauvaiſe plaiſanterie n'a lieu que le premier jour d'Avril. Quelques perſonnes lui donnent l'origine ſuivante. Louis XIII faiſoit garder à vue, dans le château de Nancy, un prince de Lorraine, dont il n'avoit pas à ſe louer. Le priſonnier trouva le moyen de tromper ſes gardes, & ſe ſauva le premier jour d'avril, en traverſant la Meuſe à la nage. Ce qui fit dire aux Lorrains que *C'étoit un poiſſon qu'on avoit donné à garder aux François.* Je doute que ce mot ſoit la véritable origine du proverbe, qui doit être antérieur au regne de Louis XIII.... Gilbert Couſin obſerve que de ſon tems on appeloit en France *poiſſon d'Avril*, celui qui fait le métier infame de débaucher les perſonnes du ſexe, parce que le poiſſon, dont il porte le nom chez le bas peuple, eſt excellent à manger dans ce mois-là. Le Duchat croit que ce nom, pris dans un ſens libre, ſe dit par corruption pour *Mercureau*, c'eſt-à-dire,

petit Mercure. Le dieu de l'éloquence étoit auſſi le meſſager des habitans de l'olympe, & ſon nom eſt devenu celui d'un entremetteur de mauvais commerce.

---

6. *Employer le vert & le ſec.* Pour dire, employer tous les moyens poſſibles de réuſſir dans une affaire. A cette expreſſion tirée de l'agriculture, les Latins en ſubſtituoient d'autres qu'ils empruntoient ou de l'art militaire, (*cum haſtâ, cum ſcuto*); ou de la navigation, (*remis veliſque*); ou des mouvemens du corps, (*manibus pedibuſque*). Dans ce dernier cas, nous diſons auſſi, *J'ai tant fait des pieds & des mains*, que j'en ſuis venu à bout.... On attribue à Henri IV une application aſſez heureuſe de notre proverbe, *employer le vert & le ſec.* Une dame de condition, mais vieille & fort ſeche, étant venue en habit vert à un bal que ce prince donnoit, il dit qu'il lui étoit bien obligé de ce qu'elle avoit *employé le vert & le ſec*, pour faire honneur à la compagnie.

---

7. *Porter le haut-de-chauſſe.* Cette expreſſion populaire ſe dit d'une femme qui maîtriſe ſon mari. Hue Piancelle, un de nos anciens poëtes, a compoſé le Fabliau de ſire Hans & de dame Avieuſe,

ſa femme, leſquels combattirent long-tems, dit l'auteur, à qui porteroit le haut-de-chauſſe: mais la femme, après une vigoureuſe réſiſtance, fut enfin contrainte de céder. L'abbé Maſſieu ſoupçonne que ce poëme a donné occaſion à notre proverbe. G. Meurier en cite un, qui donne à la femme encore plus que le haut-de-chauſſe: *Du neuf ramon la femme nettoye ſa maiſon, & du vieil bat ſon baron.....* Du mot *ramon*, qui ſignifioit autrefois *balai*, & dont les Picards ſe ſervent encore, ſont dérivés *ramoner*, *ramoneur*.

---

8. *Porter la cornette.* Voltaire fait entendre que cette expreſſion devroit être le pendant de la précédente: mais on a mieux aimé franciſer le mot grec Κοκκυξ, *Cuculus*. Le Coucou fait, dit-on, ſes œufs dans le nid de la fauvette. Mal-à-propos on a donné ſon nom à l'époux dont la couche eſt ſouillée par un étranger: c'eſt celui-ci qui eſt le vrai Κοκκυξ, & l'infortuné mari, éprouvant le ſort de la fauvette, devroit en porter le nom. Peut-être a-t-on obſervé que *Fauvette* étant féminin ne pouvoit convenir à un homme, & que d'ailleurs ce nom étoit trop doux & trop beau pour déſigner un pareil déshonneur. On aura donc préféré le nom de Κοκκυξ, comme plus dur & plus mortifiant, puiſqu'il rappelle a l'offenſé le ſouvenir de ſon plus

cruel ennemi.... En Italie, le peuple eſt plus conſéquent: il appelle *Boucs* ces ſortes de maris, parce que, dit G. Couſin, leurs femmes les déteſtent *tanquam hircoſos*, ou que les boucs ſont à l'épreuve de la jalouſie. Quelques perſonnes croient que de-là vient l'ornement de tête, qu'on prête à ces époux. D'autres prétendent que c'eſt à la Grece que nous ſommes redevables de l'emblême des cornes; & qu'on y déſignoit par le titre de *Bouc*, Αἴξ, l'époux d'une femme laſcive comme une chevre. En effet ils appeloient *fils de Chevre* les enfans illégitimes que notre canaille appelle *fils de P...* « Mais, dit Vol-» taire, ceux qui veulent s'inſtruire à fond, doivent » ſavoir que nos cornes viennent des cornettes des » dames (1). Un mari qui ſe laiſſoit tromper & » gouverner par ſon inſolente femme, étoit répu-» té porteur de cornes, cornu, cornard, par les » bons bourgeois. C'eſt pour cette raiſon que cor-

(1) Dans le XVe. ſiecle, les *Cornes* étoient le nom de la coëffure des femmes. Sous le regne malheureux de Charles VI, « quelque guerre qu'il y euſt, tempeſtes & » tribulations, les dames & damoiſelles menoient grands » & exceſſifs eſtats, & *cornes* merveilleuſes, hautes & » larges. Et avoient de chacun coſté, en lieu de bourlées, » deux grandes oreilles ſi larges, que quand elles vou-» loient paſſer l'huis d'une chambre, il falloit qu'elles ſe » tournaſſent de coſté, & baiſſaſſent, ou elles n'euſſent » pu paſſer ». *Juv. des Urſins.*

nard

» nard & ſot étoient ſynonymes. Dans une de nos » comédies on trouve ce vers:

» Epouſer une ſotte, eſt pour n'être pas ſot ».

Il paroît par un paſſage de Pline, que les Romains prenoient comme nous le mot Κοκκυξ, pour le ſymbole de l'infidélité dans le mariage. *Coccix*, dit-il, *ova ſubdit in nidis alienis*; *ita plerique alienas uxores faciunt matres.*

Mais pourquoi s'eſt-on accoutumé à mépriſer l'époux d'une femme infidelle, quoiqu'il n'y ait pas de ſa faute? C'eſt, répond Saint-Foix, que, dans les premiers tems de la monarchie, le cas indiquoit particulièrement un homme d'une condition ſervile, attendu que pluſieurs ſeigneurs, même eccléſiaſtiques, prétendoient avoir le droit abſurde de paſſer la première nuit des noces avec l'épouſée de leurs *ſerfs* ou *hommes de corps.*

Le mot que nous avons emprunté des Grecs pour déſigner un mari déshonoré par ſa femme, n'a point de féminin. On diſoit autrefois *acoupi* dans le même ſens, & ce mot-ci étoit des deux genres. Une femme qui ſoupçonne d'infidélité ſon mari,

Si bien enchée (tombe) en jalouſie,
Qu'elle cuide en être *acoupie*. *R. de la Roſe.*

Le mot ſimple étoit *Coupe*. Une femme irritée dit à ſon époux, dans le même roman:

Vengier me fault de ce mesfait.
Car puiſque vous m'avez fait *coupe*,
Je vous ferai de tel pain ſoupe.

Les Grecs appeloient Κακκυζ, le miſanthrope qui fuyoit la ſociété, ou l'inſolent qui vomiſſoit des injures groſſières. Lycophron dans ſon *Alexandra*, dit qu'Ajax étoit (G) :

Futilia jactantem Cuculum convicia.

Le coucou ne chante que ſur la fin du printems. C'eſt pour cela qu'à Rome les paſſans donnoient ſon nom au vigneron qu'ils voyoient occupé dans ce tems à tailler ſa vigne ; lui reprochant par-là ſa pareſſe, & lui faiſant entendre que le coucou ne devoit point le ſurprendre la ſerpette en main. Le vigneron piqué ne manquoit pas de ripoſter, & comme dit Horace de Rupilius :

. . . . . *Regerit convicia durus*
Vindemiator, & invictus, cui ſæpe viator
Ceſſiſſet, magnâ compellans voce cuculum.

9. *Après la panſe, la danſe.* L'Eſpagnol dit : *A panſe chaude, pied endormi.* Ces deux proverbes ſemblent contradictoires, & caractériſeroient bien la gaîté Françoiſe & la gravité Caſtillane, ſi le ſecond ne donnoit à entendre que, quand on a bien mangé, on ne ſe ſoucie pas de travailler ; ce qui

eſt vrai dans tout pays. Le nôtre, en diſant implicitement la même choſe, annonce encore notre goût pour le divertiſſement après un bon repas. En effet, chez nos bourgeois la gaîté redouble au deſſert, & dans certains tems, chacun doit à la compagnie une petite chanſon. On lit dans le *Chevræana*, que notre proverbe étoit pratiqué dans nos provinces, il n'y a pas encore long-tems, & qu'au ſortir d'un bon repas on danſoit au ſon des flûtes & des muſettes. Un mot d'Anacharſis fait voir que cet uſage étoit inconnu aux Scythes de ſon tems. Interrogé par un Grec, s'il y avoit des flûtes dans ſon pays: Il n'y a pas même de vignes, répondit-il. C'étoit dire ingénieuſement que Bacchus eſt le père de la joie, & que ſa fille ne ſe trouve guère où il n'eſt pas. Tous deux régnoient autrefois en Grece : on y chantoit à table, comme on fait chez nous. Si quelqu'un, ignorant la muſique, refuſoit de faire entendre ſa voix ou de toucher la lyre, on lui mettoit en main une branche de laurier ou de myrte, & bon-gré mal-gré il falloit chanter devant ce rameau. Cette plaiſanterie s'appeloit Ἀδειν πρὸς μυρρίνην, *Canere ad myrtum.* Dans la ſuite, cette expreſſion devint proverbiale, & l'on envoyoit *chanter devant le myrte*, tout ignorant qui ne pouvoit jetter un mot dans la converſation de gens inſtruits.

10. *Œufs de Pâques*, ou *Œufs rouges*. On dit familièrement, donner à quelqu'un ſes Œufs de Pâques, pour dire, lui faire quelque petit préſent dans le tems de Pâques. Ces préſens s'appellent à Sens *des Roulées*. Autrefois on les faiſoit d'œufs en eſpeces, comme on fait encore aux curés en quelques lieux de la campagne. Un Papier public expoſe ainſi l'origine des œufs de Pâques. Tous les peuples agricoles de l'Europe & de l'Aſie avoient coutume de célébrer la fête du nouvel an, en mangeant des œufs: cet aliment faiſoit partie des preſens qu'on s'envoyoit ce jour-là. On avoit ſoin de les teindre en pluſieurs couleurs, ſurtout en rouge, couleur favorite des anciens peuples, & des Celtes en particulier. La fête du nouvel an ſe célébroit à l'équinoxe du printems, c'eſt-à-dire, au tems où les Chrétiens ne célebrent plus que la fête de Pâques, ayant tranſporté le nouvel an au ſolſtice d'hiver. De-là il eſt arrivé que la fête des Œufs a été attachée chez eux à la Pâque, & qu'on n'en a plus donné au nouvel an.

Si j'oſois propoſer mes conjectures, j'attribuerois tout ſimplement l'origine des *Œufs de Pâques* à l'eſprit qui animoit les Chrétiens des premiers ſiecles. On obſervoit alors rigoureuſement la loi de l'Egliſe qui interdiſoit, dans le carême, juſqu'à l'uſage du lait, du beurre & du fromage. Encore aujourd'hui l'abſtinence s'étend ſur les œufs, qu'on ne peut

manger ſans une diſpenſe de l'évêque. Après un jeûne ſi ſévère, on ſe permettoit donc une eſpece de régal, le jour de Pâques; & l'on ſe *décarêmoit*, non-pas avec une forte tranche de jambon & de pâté, comme aujourd'hui, mais avec des œufs. C'étoit la nourriture la plus conforme à la ſobriété chrétienne, & alors la plus commune. Les gens de la campagne, qui, pendant tout le carême, avoient eu le tems de faire proviſion d'œufs, alloient les vendre à la ville; & la foire qui ſe tient à Montargis le lundi de *Quaſimodo*, dite *la Foire aux Œufs*, ſembleroit indiquer par ſon nom la denrée qui y abondoit le plus. Quelques payſans en portoient aux bourgeois de leur connoiſſance, afin d'en obtenir, en échange, la continuation de leur bienveillance: (& c'eſt peut-être de-là qu'eſt venu le proverbe, *Donner un œuf pour avoir un bœuf.*) Dans les villes, on en donnoit aux enfans; & pour faire trouver ces préſens plus beaux, plus appétiſſans, on ne les offroit qu'après les avoir colorés en rouge; d'où leur eſt venu le nom d'*Œufs rouges*.

---

11. *Opiner du bonnet.* C'eſt, dans une délibération, être de l'avis des préopinans; comme font ceux qui ne ſavent pas avoir un avis à eux, ni le motiver. Ducange dit que, dans pluſieurs couvens,

l'uſage eſt que les anciens opinent *voce*, de la voix, & les jeunes, *capitis inflexione*, c'eſt-à-dire, *du bonnet.* De-là vient peut-être le proverbe.... A Rome, les Sénateurs opinoient, non par une inflexion de tête, mais *par les pieds.* Cela s'appeloit *in alienam ſententiam pedibus ire*, & ces ſortes d'opinans ſe nommoient *pedarii ſenatores.* Quand le conſul avoit propoſé un objet de délibération, il ordonnoit aux membres de la compagnie de ſe ſéparer ſuivant le parti qu'ils prenoient, & prononçoit cette formule : *Que ceux qui ſont de tel avis paſſent de ce côté-ci ; que ceux qui penſent différemment paſſent de celui-là.* Chaque membre avoit pourtant le droit de parler pour ou contre l'affaire propoſée : mais ceux qui, à cauſe de leur peu d'expérience ou de capacité, n'oſoient ou ne pouvoient ouvrir la bouche, contens du titre de *ſénateurs pédaires*, n'exprimoient leur ſentiment qu'en paſſant du côté qu'ils approuvoient. Laberius dit qu'un pareil avis eſt celui d'une tête ſans langue, *caput ſine linguâ pedaria ſententia eſt.* Sur quoi Eraſme fait cette réflexion : Le crocodile a, dit-on, auſſi une tête ſans langue, mais en récompenſe elle eſt armée de bonnes dents. Semblables à cet animal, bien des gens qui n'ont pas le talent de la parole, n'en ſavent pas moins mordre & emporter la piece. *Nilus*, ajoute-t-il, *procul abeſt à nobis, ſed hoc genus crocodilis plena ſunt omnia.*

Cette réflexion eſt un peu éloignée du ſujet, auquel je reviens pour propoſer un moyen bien ſimple de ſauver à ceux qui ont quelques lumières, la honte *d'opiner du bonnet*: ce ſeroit de recueillir les opinions en commençant par les derniers de la compagnie, & remontant ainſi juſqu'aux premiers. Voici ce que dit à ce ſujet un magiſtrat du XVI^e. ſiecle. « Il y a de grandes raiſons de demander l'ad-» vis des jeunes, premier que des plus anciens; » pour ce que les anciens opinant les premiers, » ils donnent argument à tous les jeunes de les » ſuivre: où, ſi les jeunes opinent les premiers, » il faut qu'ils diſent les raiſons de leur opinion, » leſquelles ou ſont réfutées par les vieux, ou con-» firmées de nouvelles & plus fortes raiſons. Il y » eut un ſénateur Romain qui dit à Tibère dans » Tacite: *Si primo loco cenſueris, Cæſar, habebo* » *quod ſequar.* Et à la vérité, un homme plein d'âge » & de puiſſance n'eſt jamais ſans être ſuivi en ſon » opinion, tant pour mériter ſa faveur, que pour » eſtre aſſeuré que ſon advis n'a pas faute de pru-» dence: où, les jeunes opinant les premiers, il » faut qu'ils diſent ſur quoy ils ſe fondent, & » voit-on bien ſi leur diſcours a quelque ſolidité ».

---

12. *Vous n'en aurez point les gants*: dit-on à celui qui apporte une nouvelle qu'on ſavoit déja,

ou qui propoſe un expédient propoſé avant lui par un autre.... Alluſion à l'ancien uſage de donner une paire de gants à ceux qui apportoient les premiers une bonne nouvelle. Dans le roman de la Roſe, la vieille parlant à l'amant :

Viens-je, diſt-elle, à temps aux gans,
Si je vous dis bonnes nouvelles,
Toutes freſches, toutes nouvelles ?

L'hiſtoire nous apprend que les grands faiſoient préſent de choſes plus précieuſes que des gants. Un prince ſe dépouilloit & donnoit ſon habit au héraut qui lui apportoit une nouvelle agréable. La reine, épouſe de Charles VIII, étant accouchée d'un fils, le 4 Février 1435, le duc de Bourgogne, à qui on en porta la nouvelle, donna au héraut cent riders d'or, & une robe brodée dont il étoit alors vétu. Louis XIV donna en 1676, le gouvernement de Guyenne au duc de Roquelaure, & envoya un de ſes gardes-du-corps le chercher. Lorſque le duc apprit la grace que le Roi lui faiſoit, il préſenta au garde une épée d'or qu'il avoit à ſon côté, & prit celle du garde à ſa place.... Selon Le Duchat, cet uſage de donner des gants nous vient d'Eſpagne où il s'appelle *la Paraguante*. Ce mot, qui ſignifie proprement *pour des Gants*, a été employé par Molière. Dans l'Etourdi, Maſcarille ſe promet de faire empriſonner, ſur un ſoupçon frivole, le rival

de ſon maître, & dit à ce ſujet :

Je ſais des officiers de juſtice altérés,
Qui ſont pour de tels coups de vrais délibérés.
Deſſus l'avide eſpoir de quelque *paraguante*,
Il n'eſt rien que leur art avidement ne tente :
Et du plus innocent, toujours à leur profit,
La bourſe eſt criminelle, & paye ſon délit.

Ici *paraguante* ſignifie un préſent fait en reconnoiſſance de quelque ſervice. A l'égard des femmes, nous appelons le même préſent *des Epingles* ; & les Italiens nomment *la Mancia*, (la Manche,) tout ce qu'ils donnent à un homme du peuple, pour prix d'un ſervice qui ne leur étoit pas dû.

---

13. *Il ne s'eſt pas fait déchirer le manteau* ; pour dire, Il ne s'eſt pas fait prier. Cette expreſſion nous vient des Latins. *Scindere penulam*, ſignifioit chez eux, & ſignifie encore, preſſer un hôte de reſter, lui ſaiſir le manteau, pour l'empêcher de partir. Ciceron, parlant de deux perſonnes qui étoient venues le voir, dit : Ils ſont reſtés, quoique je ne les y aie engagés que foiblement ; *Horum ego vix attigi penulam, tamen remanſerunt.* Aujourd'hui l'on déchire très-peu de manteaux, graces à la facilité avec laquelle ſe prêtent ceux qu'ils couvrent, & à la réſerve de ceux qui les touchent.

---

14. *J'y ai employé toutes les herbes de la S. Jean*; pour dire, J'ai mis en œuvre tous les moyens imaginables pour réuſſir en telle affaire.... On avoit jadis tant de foi à la vertu de certaines herbes, qu'on la croyoit capable d'opérer par le ſeul contact; & c'eſt de-là ſans doute que nous diſons à un homme qui eſt de mauvaiſe humeur ſans qu'on ſache pourquoi, *Sur quelle herbe avez-vous marché aujourd'hui*? Les Romains étoient auſſi *embabouinés* de cette ſuperſtition. Dans Horace, Priape ſe plaint des magiciennes qui venoient aux Eſquilies cueillir des herbes venéneuſes pour en compoſer leurs enchantemens: le tems de la pleine lune étoit celui qu'elles deſtinoient à ces fonctions magiques. Encore à préſent, nos payſans croient que certaines herbes médicinales n'auroient aucune vertu, ſi on les cueilloit dans un mois plutôt que dans un autre. Il eſt ſingulier que notre proverbe aſſigne à cette opération le tems où le ſoleil a fané toutes les herbes, celui de la S. Jean.

A la même époque, c'eſt-à-dire, au tems le plus chaud de l'année, on allumoit, il n'y a pas encore longtems, des feux par toute la France. Il n'y a plus que les campagnes qui aient conſervé cet uſage. Dans quelques villages des environs de Sens, on ne manque pas d'allumer ce feu, la nuit qui précede la S. Jean. Les charbons qui en réſultent ſont regardés comme un préſervatif, je crois, contre

l'incendie, & chacun en emporte chez ſoi. Le moyen de détruire cette ſuperſtition, ſeroit d'en ſupprimer l'occaſion: mais l'ignorance & l'entêtement ſont deux ſoutiens, garans de ſa durée; & il ne ſeroit pas aiſé de faire renoncer ces bonnes gens à une cérémonie ſi ancienne, qu'on ne peut fixer le tems ni le lieu de ſon établiſſement..... Saint-Foix l'attribue aux réjouiſſances qui avoient lieu chez les Grecs & les Romains, aux publications de paix & aux nouvelles de victoires remportées ſur l'ennemi. « Ces réjouiſſances, dit-il, » étoient toujours accompagnées de ſacrifices où » l'on allumoit de grands feux pour brûler les vic- » times. Nous avons eu l'eſprit de conſerver les » feux, ſans avoir de victimes à brûler ». On a prétendu, ſelon Voltaire, que c'étoit une très-vieille coutume pour faire ſouvenir de l'ancien embrâſement de la terre, qui en attendoit un ſecond. J'ai lu ailleurs que ce feu étoit d'abord une illumination, dont la tradition remonte preſque juſqu'à la prédiction qu'en a faite J. C. « Du tems de ſaint » Bernard, ajoute-t-on, elle étoit déja convertie » en feu de joie, & ce Docteur fait remarquer » que cette cérémonie étoit ſi univerſellement pra- » tiquée de ſon tems, qu'elle s'obſervoit même » chez les Turcs & les Sarraſins ». L'origine que donne Gébelin, me paroît la plus vraiſemblable. » Les Feux de la S. Jean, dit-il, ont ſuccédé aux

» feux ſacrés allumés à minuit, au moment du » ſolſtice, chez les Orientaux, qui figuroient par » cette flamme le renouvellement de leur année. » Ces feux de joie étoient accompagnés de vœux » & de ſacrifices pour la proſpérité des peuples » & des biens de la terre. On danſoit autour de » ce feu, & les plus agiles ſautoient par-deſſus. » En ſe retirant, chacun emportoit un tiſon plus » ou moins grand, & le reſte étoit jetté au vent, » pour qu'il emportât tous les malheurs, comme » il emportoit les cendres. Pluſieurs ſiecles après, » lorſque le ſolſtice (d'été) ne fit plus l'ouverture » de l'année, on continua l'uſage des feux dans » le même tems, par une ſuite de l'habitude & » des idées ſuperſtitieuſes qu'on y avoit attachées. » On trouve ces feux de la S. Jean en uſage juſ- » ques dans le fond de la Ruſſie ».

---

15. *Etre ſur un grand pied dans le monde*, c'eſt y jouer un rôle honorable.... Geoffroi Plantagenet, comte d'Anjou, un des plus beaux hommes de ſon ſiecle, avoit au bout du pied une excroiſſance de chair aſſez conſidérable. Il imagina, pour ſe mettre à l'aiſe, de porter des ſouliers dont le bout recourbé étoit de la longueur néceſſaire pour couvrir ſon imperfection ſans le gêner. Chacun voulut bientôt avoir des ſouliers comme ceux du

prince; & la longueur de cette chauſſure, qu'on nommoit *à la Poulaine*, devint, ſurtout dans le XIV^e^. ſiecle, la meſure de la diſtinction. Les ſouliers d'un prince avoient deux pieds & demi de long, ceux d'un haut baron deux pieds. Le ſimple cavalier étoit réduit à un pied & demi, & le bourgeois à un pied.... Un grand ſeigneur qui avoit le pied mignon, ne pouvoit chauſſer un ſoulier de deux pieds & demi, ſans en faire remplir les vuides avec quelque matière douce. Je rapporterois volontiers à cet expédient, notre expreſſion, *Il a mis de la paille dans ſes ſouliers*, ou plus communément, *du foin dans ſes bottes*; pour dire, qu'un homme a beaucoup gagné, mais par des voies illicites. Ce qui étoit vrai à la lettre, du ſeigneur au pied court, le devient allégoriquement de celui qui s'eſt enrichi par des moyens peu honnêtes. C'eſt comme ſi l'on diſoit: Cet homme n'avoit pas la jambe faite pour de ſi grandes bottes; il n'a pu les mettre qu'en les rempliſſant de foin.

L'uſage des ſouliers *à la Poulaine* a fait naître le premier proverbe, qui lui-même a ſouvent donné lieu à des plaiſanteries. Un boſſu voulut un jour en faire uſage contre un homme qui avoit un pied très-grand, mais ſans aucune prétention à la nobleſſe. *Il faut avouer*, lui dit-il, *que vous êtes, monſieur, ſur un grand pied dans le monde.* L'homme au grand pied répondit froidement: *Il eſt vrai*,

monſieur, que la fortune ne m'a pas tourné le dos.

16. *Châteaulandon, petite ville, mais de grand renom; perſonne n'y paſſe qu'il n'ait ſon lardon.* Les habitans de cette ville du Gâtinois paſſoient autrefois pour être moqueurs. Eraſme dit qu'on lui a montré en Picardie une ville qui avoit le même penchant à la raillerie; il auroit bien dû la nommer. C'étoit anciennement le défaut des habitans d'Abydos, ville de l'Aſie-mineure; d'où eſt venu le proverbe, *Ne temerè Abydum*, ſous-entendu *naviges*; c'eſt-à-dire, n'allez pas ſans raiſon à Abydos. Le ſens moral qu'Eraſme donne à ce proverbe, c'eſt qu'il ne faut pas s'expoſer à un danger ſans de fortes raiſons; par exemple, fréquenter la cour des rois, ſéjour de la diſſimulation & des alarmes, lire certains poëtes qui ſont l'écueil des mœurs, &c.

17. *Les chevaux courent les bénéfices, & les ânes les attrapent.* Mot de Louis XII, devenu proverbe. L'Eſpagnol dit: *Le plus chetif pourceau mange le meilleur gland.* L'ignorant obtient ſouvent la récompenſe due à l'homme inſtruit. C'eſt que le mérite eſt modeſte, timide, & n'a d'autre avocat que ſes œuvres: au lieu que l'ignorance eſt pré-

ſomptueuſe, hardie, importune; trois qualités qui menent aujourd'hui à la fortune. C'eſt ce que, dit Sainville, dans *la Gouvernante* de La Chauſſée:

J'ai vu que l'opulence eſt la reine du monde,
Et qu'il faut, quand on veut y faire ſon chemin,
Aller à la fortune avec un front d'airain;
Que l'art d'en impoſer eſt le ſeul art utile,
Qu'une louange aride, une eſtime ſtérile,
Eſt tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

Les Grecs diſoient à-peu-près dans le ſens de notre proverbe (G), *Contigit & malis venatio.* Quand un homme obtient, ſans le mériter, un riche bénéfice, un emploi lucratif & honorable, on peut lui appliquer le proverbe latin: *Mopſo Niſa datur*; c'eſt le commencement de ce vers de Virgile:

Mopſo Niſa datur; quid non ſperemus amantes?

La grace du proverbe eſt dans les noms *Mopſus*, berger mépriſable, & *Niſa*, bergère d'une grande beauté.

---

18. *Quatrevingt-dix-neuf moutons & un Champenois ſont cent bêtes.* On donne à ce dicton groſſier & injurieux, une origine qui a tout l'air d'un conte. Lorſque Céſar faiſoit la conquête des Gaules, le principal revenu de la Champagne conſiſtoit en troupeaux de moutons qui payoient au fiſc un impôt en nature. Le vainqueur voulant favoriſer le

commerce de cette province, exempta de la taxe tous les troupeaux au-deſſous de cent bêtes. Que firent les Champenois? Pour ne rien payer du tout, ils ne formèrent plus chaque troupeau que de quatrevingt-dix-neuf moutons. Cela n'étoit pas ſi bête: mais Céſar, inſtruit de la ruſe, ordonna qu'à l'avenir le berger de chaque troupeau ſeroit compté pour un mouton, & paieroit comme tel. De-là, dit-on, eſt venu le proverbe..... Guillaume de Machault, Trouvère, qui vivoit vers l'an 1300, étoit Champenois, comme le dit ſon épitaphe, rapportée dans le roman du *Cœur d'amour épris*:

> Guillaume de Machault, ainſi avoie nom,
> Né en Champagne fus, & ſi eus grand renom.

La fin du ſecond vers ſemble faire alluſion à notre dicton; elle prouve du moins l'ancienneté du préjugé qui l'a fait naître. De tout tems, on a accordé à certains pays le privilege de ne produire que des ſots; & Voltaire penſe qu'en effet le climat peut influer ſur l'eſprit du peuple qui l'habite. « Il ſe pourroit, dit-il, que la nature eût donné » aux Athéniens un terrein & un ciel plus propres » que la Weſtphalie, & que le Limoſin, à former » certains génies ». Il eſt heureux pour la patrie de Paſſerat, que Voltaire ne l'ait point accolée ici à celle de Muret. Au lieu de citer la dernière, la mention d'Athènes l'invitoit à nommer de préférence

rence la Béotie, pays ſi décrié chez les anciens pour la ſtupidité. Horace, parlant du peu de goût d'Alexandre en matiere de poéſie, dit qu'on l'auroit pris pour un Béotien :

Bœotum in craſſo jurares aëre natum.

Cependant Pindare & Plutarque ſont nés dans ce pays, & c'eſt une preuve que les grands hommes naiſſent par-tout, même dans la patrie des *Moutons*, ſelon Juvenal qui dit que,

Summos poſſe viros, & magna exempla daturos
Vervecum in patriâ craſſoque ſub aëre naſci.

---

19. *Servir quelqu'un à plats couverts*, c'eſt lui témoigner en apparence beaucoup d'amitié, & le deſſervir ſous main.... Je crois que cette expreſſion vient de l'uſage où l'on étoit autrefois en France, de couvrir les choſes qu'on mettoit devant les perſonnes, à qui l'on devoit des honneurs particuliers, ou qu'on leur préſentoit. On *couvroit les plats*, dit Sainte-Palaye, & peut-être le ſel, le poivre, & autres épiceries, qu'on ſervoit ſur la table auprès des Grands. Si on leur offroit des dragées, le drageoir étoit couvert d'une ſerviette. Le cadenas (eſpece de coffret d'or ou de vermeil, où l'on met le couteau, la cuiller, la fourchette, &c.) qui n'appartenoit qu'aux perſonnes du plus haut

rang, eſt encore conſervé à la cour ſur la table des princes, comme un reſte de cette ancienne étiquette. On peut auſſi regarder comme tel, ces antiques ſalières d'argent, à deux couvercles, leſquelles ſervent pour le ſel & le poivre, & ne ſont plus de mode que chez les gens qui tiennent aux vieux meubles.

---

20. *Changement de tems, entretien de ſots.* La pluie & le beau tems ſont l'unique choſe dont on puiſſe parler dans certaines ſociétés. Ce que ſait l'homme inſtruit, n'eſt pas de miſe par-tout.... Je n'ai vu ce proverbe dans aucun auteur ancien : cependant un paſſage de Juvenal porte à croire qu'il exiſtoit de ſon tems. Parlant du cruel Domitien, il dit qu'il y avoit du danger à s'entretenir avec lui, même de la pluie & du beau tems :

Cum quo de pluviis, aut æſtibus, aut nimboſo
Vere locuturi fatum pendebat amici.

---

21. *Boire en chantre*, c'eſt boire beaucoup. Les anciens diſoient, *Ex amphitheto bibiſti*, pour dire, vous avez bu plus que de raiſon. On entendoit par *amphithète*, un grand vaſe à boire, dont l'on ſe ſervoit dans la débauche.... Saint Iſidore dit qu'on n'obtient un chant agréable que par le jeûne

& l'abſtinence. Bien différens de nos chantres ; ceux des anciens jeûnoient la veille du jour où ils devoient chanter, & ne vivoient ordinairement que de légumes, pour ſe rendre la voix plus claire & plus nette : d'où vient que les Gentils appeloient les chantres, mangeurs de féves, *Fabarii.*

---

22. *Si jeuneſſe ſavoit & vieilleſſe pouvoit, jamais diſette n'y auroit.* Suivant l'abbé Suger, on entendit ſouvent Louis VI, ſur la fin de ſa vie, ſe plaindre du malheur de la condition humaine, qui réunit rarement *le ſavoir & le pouvoir.* C'eſt peut-être de-là, dit Velly, que vient ce proverbe.

---

23. *C'eſt la coutume de Lorris, le battu paye l'amende* ; ſe dit quand quelqu'un qui a droit de ſe plaindre, eſt blâmé ou réprimandé. Anciennement l'uſage étoit de régler par le duel la plupart des conteſtations, en matiere civile & criminelle. Le vaincu, toujours cenſé coupable, ſubiſſoit la peine due au crime dont il étoit l'accuſateur ou l'accuſé. C'étoit auſſi par duel qu'on prouvoit ſa créance, à Orléans & ailleurs. Dans la Châtellenie de Lorris, on ſe battoit à coups de poings ſeulement. Si le débiteur étoit vaincu, il payoit ſa dette & une amende de cent douze ſols : mais s'il l'emportoit

ſur ſon créancier, celui-ci perdoit la dette & payoit l'amende. Ainſi, quelle que fût l'iſſue du combat, il étoit toujours vrai de dire que *le battu payoit l'amende*.... Quelques perſonnes prétendent que ce proverbe n'a qu'une ſingularité apparente, laquelle vient de l'équivoque des ſons. La loi, diſent-elles, voulant que ceux qui battent les autres, ſoient punis, elle s'eſt expliquée en ces termes qui tiennent de l'apoſtrophe : *Le bas-tu ? paie l'amende.* Cette explication eſt un peu forcée, & démentie d'ailleurs par ce quatrain dont ſe ſervoient les anciens habitans de Lorris pour exprimer ce point de leur coutume :

C'eſt un proverbe & commun dit,
Qu'à la coutume de Lorris,
Quoiqu'on ait juſte demande,
Le battu paie l'amende.

---

24. *Chercher midi, où il n'eſt qu'onze heures.* Ce proverbe qui ſe dit d'un quêteur de dîners, ne doit pas être d'ancienne date ; car nos pères en avoient un qui place l'heure du dîner bien avant midi. Le voici :

Lever à cinq, dîner à neuf,
Souper à cinq, coucher à neuf,
Fait vivre d'ans nonante-neuf.

On diſoit de même en latin : *Surge quintâ, prande*

nonâ, *cœna quintâ*, *dormi nonâ*; *nec eſt morti vita prona.* Tel étoit le régime de vie du tems de Louis XII. Aujourd'hui les choſes ont bien changé, & l'on pourroit ainſi parodier le proverbe latin : *Surge undecimâ*, *prandè tertiâ*, *cœnâ undecimâ*, *dormi* (*ſi potes*) *poſt mediam noctem ſecundâ*; *ſic eſt morti vita prona.* Sous François I, on recula beaucoup l'heure des repas : cependant les gens de qualité bien réglés dînoient au plus tard à dix heures, & ſoupoient à ſix. Charles V dînoit auſſi à dix heures, mais il ſoupoit à ſept, & toute la cour étoit couchée à neuf heures. C'eſt encore l'uſage de bien des maiſons religieuſes, qui ne ſe diſtinguoient point alors de la vie commune. Sous le regne d'Henri IV, l'heure du dîner à la cour étoit à onze heures pour l'ordinaire, & à midi au plus tard : ce qui s'eſt conſervé long-tems ſous Louis XIV. Les artiſans ont retenu une partie de l'ancien uſage, en faiſant trois repas ; le premier à neuf heures, le ſecond à deux, & le dernier au coucher du ſoleil. Après quoi, ils ſe mettent au lit, pour en ſortir le lendemain avec l'aurore. Cette vie eſt plus conforme au vœu de la nature, que celle des gens du monde, qui ſe levent & ſe couchent ſi tard. N'eſt-il pas bien honorable pour nos femmes de l'un & de l'autre ſexe de ſe rendre applicable ce que l'Ecriture dit des ours & des lions ; *Ortus eſt*

ſol..... & in cubilibus ſuis collocabuntur ?

25. *Bourguignon ſalé.* En 1422, il y avoit à Aigues-mortes une compagnie de Bourguignons. Les bourgeois maſſacrèrent cette garniſon; & de peur que l'exhalaiſon des cadavres n'infectât l'air, ils firent un grand trou dans lequel ils les jettèrent & les couvrirent de ſel. Telle eſt, ſelon quelques-uns, l'origine de ce ſurnom. Paſquier la fait remonter au tems où les Bourguignons, réſidant au pays de de-là le Rhin, étoient toujours en querelle avec les Allemands au ſujet de leurs ſalines. « Qui nous peut donner à penſer que » leurs voiſins, les voyant en ce point piquez, » & continuer leurs diſcordes, au ſujet du ſel, » s'induiſirent facilement à les appeler *Salez* ».

26. *A la Saint-Martin, on boit le bon vin.* Cette fête eſt depuis très-longtems chez nous un jour de réjouiſſance, même pour le peuple. Nos ayeux, qui avoient beaucoup de dévotion à Saint-Martin, en célébroient la fête à table, après l'avoir célébrée à l'égliſe. La joie bacchique qui en réſultoit, a fait terminer par ce vers plaiſant,

Bibere Martinus non ſinit eſſe breve,

une épigramme compoſée pour juſtifier un poëte

d'avoir fait *bi* long dans *bibere*.... Ces ſortes de réjouiſſances étoient, dans la primitive égliſe, de petits feſtins de charité, qu'on appeloit par cette raiſon *Agapes*. Les payens, après avoir immolé des animaux à leurs idoles, mangeoient auſſi en commun ce qui reſtoit des victimes. Pour les attirer à la vraie religion, Saint Grégoire le Grand, en défendant ces ſacrifices, dit qu'on pouvoit retenir le feſtin & permettre au peuple, après le ſervice divin aux fêtes ſolemnelles, de ſe régaler modeſtement les uns les autres, dans de petites loges de verdure qu'on feroit proche des égliſes. C'eſt apparemment de cet uſage que ſont venues ces eſpeces de foires qui ont lieu, les jours de fêtes patronales, près des égliſes où l'on voit des boutiques portatives, & des tentes qui ſervent de cabarets. Cette conjecture eſt appuyée par le ſentiment de Paſquier. Il prétend que les danſes, feſtins & autres divertiſſemens, uſités les jours de fêtes paroiſſiales, nous viennent des payens qui, aux jours des fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de leurs fauſſes divinités, ſe livroient à toute eſpece de débauches & d'intempérance, & cela ſous les yeux des chrétiens, « qui ne ſe pouvoient bon-» nement garder de ſe trouver en tels jeux publics, » bien que ce ne fuſt par dévotion, ains ſeule-» ment pour ſe recréer.... Cela fut cauſe, ſi je ne » m'abuſe, que pour empêcher le peuple de ſe trou-

» ver en la ſolemnité de feſtes payennes, on to-
» léra en noſtre religion les danſes, banquets &
» allégreſſe, ſouffrant aucunement un mal pour
» empêcher un pire. Et de-là, ſi y prenez garde,
» il n'y a feſte de village, je veux dire, où l'on
» célebre la feſtte du Saint parochial, que par meſme
» moyen on ne l'accompagne de danſes & ban-
» quets ».

Quelqu'un a prétendu que les réjouiſſances de la Saint-Martin ont ſuccédé à une fête payenne, nommée *Pithoégies*, d'un mot grec qui ſignifie tonneau à mettre le vin. Les Athéniens la célébroient en l'honneur de Bacchus, au mois *Antheſterion* qui répond à notre mois de Novembre. C'étoit la ſaiſon où l'on ouvroit les tonneaux pour goûter le vin; & tant que duroient les *Pithoégies*, on donnoit à boire à qui en vouloit. Ces fêtes ont à la vérité beaucoup de reſſemblance avec la nôtre : mais celle-ci leur doit-elle ſon établiſſement? Je crois plutôt que la même cauſe a opéré chez nous le même effet. La Saint-Martin eſt le tems où l'on goûte les vins. La concurrence de cette opération avec la fête du Saint étoit un double motif de réjouiſſance. Auſſi diſoit-on *Martiner*, pour dire boire plus que de raiſon, & l'ivreſſe où l'on tomboit dans ce tems s'appeloit *le mal Saint-Martin.*

27. *Avoir bon nez*, c'eſt avoir de la ſagacité, prévoir les choſes de loin. Cette expreſſion familière, tirée de l'odorat, fait le ſel d'une des ſoixante-treize pieces de vers compoſées par d'Alibray contre Montmaur, & intitulées l'*Antigomor* :

Par-deſſus les plus rafinés,
Gomor d'avoir bon nez ſe vante.
Il n'eſt cuiſine qu'il n'évente ;
N'eſt-ce pas avoir fort bon nez ?

Montagne en a fait auſſi uſage. En notre langue, dit-il, « il s'y rencontre des fraſes excellentes, » & des métaphores, deſquelles la beauté fleſtrit » de vieilleſſe, & la couleur s'eſt ternie par ma- » niement trop ordinaire. Mais cela n'oſte rien du » gouſt à ceux qui *ont bon nez* ».

D'un homme fin, on diſoit figurément à Rome qu'il étoit *emunctæ naris*, & au contraire un eſprit dépourvu de ſagacité étoit *mucoſis naribus*, ou *naris obeſæ*. Martial dit *habere naſum*, pour dire avoir de la pénétration. « Quand je lis la » plupart des ouvrages de Scaliger, dit Gui Patin, » je ne les entends point, je baiſſe humblement la » tête, en me ſouvenant de ce qu'a dit Martial : » *Non cuicumque datum eſt habere naſum* ».

---

28. *Avoir un pied de nez*, c'eſt être honteux

de n'avoir pas réuſſi dans ce que l'on vouloit. Regnier dit en ce ſens, *avoir le nez fait comme un cervelas*:

> J'ai bien un avis d'autre étoffe,
> Dont Du Luat le philoſophe
> Déſigne rendre au conſulat
> Le nez fait comme un cervelas.

Ce dernier vers ſignifie, en termes obſcurs, que ce Du Luat prétendoit, dans une affaire par lui entrepriſe contre les juge-conſuls de Paris, les rendre honteux & confus.... Ces expreſſions ſont empruntées d'un conte de Verville. Le jour de Noël, un chapelain ſe chauffoit dans la ſacriſtie, devant un bon feu, ſur lequel il faiſoit griller du boudin pendant qu'on diſoit matines. Arrive l'heure d'aller encenſer. Mon homme jette ſon boudin dans ſa manche, & court à ſa fonction thuribulaire. Malheureuſement la manche n'étoit pas bien boutonnée. Le mouvement du bras l'ouvrit & fit paſſage au boudin qui ſauta au nez du doyen que le chapelain encenſoit. La figure décanale déconcerta la gravité du chœur, & de-là vint le proverbe, *avoir un pied de nez*.

On dit dans le même ſens, *être camus*. « Voilà » des harangueurs bien *camus* », dit Montagne. Un compilateur de proverbes donne la même ſource à ces deux ſortes d'expreſſions, en diſant

qu'il eſt également honteux d'avoir le nez trop court & de l'avoir trop long. Moi j'admire le génie des langues, qui de l'organe d'un ſeul ſens ont tiré l'image de tant d'idées différentes. Le nez, ſimplement pris, figure la ſageſſe & la prévoyance; & c'eſt ſous cet emblême que les Egyptiens repréſentoient ces deux qualités. Long, il eſt le ſimbole de la fineſſe; trop long ou camus, celui de la confuſion; aquilin, celui de la raillerie, à laquelle Pline dit que les anciens avoient conſacré cette partie du corps. Horace dit *naſo ſuſpendere adunco*, pour dire railler quelqu'un, s'en mocquer. Montagne a traduit cette image, en diſant que Diogene *hochoit du nez* le grand Alexandre. L'expreſſion étoit bien hardie pour une langue auſſi timide que la nôtre : auſſi n'a-t-elle pas fait fortune.

---

29. *Un ſot en trois lettres*, eſt un homme dont la ſottiſe eſt bientôt exprimée, puiſqu'il n'y a que trois lettres dans l'adjectif *ſot*. Le Pays ayant dit à Linière : Vous êtes un ſot en trois lettres; vous en êtes un, vous, lui répondit Linières, en mille que vous avez compoſées.... A Rome, on appeloit ironiquement *Trium litterarum homo*, celui qui ſe donnoit pour un homme de famille honnête. Ceux qu'on nommoit *Ingenui* avoient trois noms; ſavoir, le prénom, le nom & le ſurnom, comme

Marcus Tullius Cicero : & quand on parloit d'eux dans un écrit, on ne les déſignoit que par les lettres initiales de ces noms, M. T. C. ; de-là le proverbe latin.

---

30. *La poule ne doit point chanter devant le coq.* Ce proverbe eſt mot-à-mot dans Moliere. Jean de Meun a dit long-tems avant lui :

C'eſt choſe qui moult me déplaiſt,
Quand poule parle & coq ſe taiſt.

Pour dire que la femme ne doit rien décider en préſence de ſon mari. G. Meurier cite un vieux proverbe encore plus exigeant : *Femme à ſon tour doibt parler, quand la poule va uriner.* Un vers de Sophocle, devenu proverbe, recommande le ſilence au ſexe, comme ſon plus bel ornement (G) :

Decus addit uſque feminis ſilentium.

Eraſme fait à ce ſujet une réflexion que je tranſcris ſans la traduire : *Mulier, animal naturâ loquax, nullâ re magis cohoneſtatur quàm ſilentio, maximè apud viros, quum de rebus ſeriis agitur.* Homère veut auſſi que les hommes décident, dans les affaires ſérieuſes (G) :

. . . . . *Fueritque viris oratio curæ.*

---

31. *Les Rois ont les mains longues.* Un ſouverain peut dire comme l'Apollon de la Fable :

Je vois de loin, j'atteins de même ;

& la diſtance des lieux ne met pas ceux qui l'offenſent, à couvert de ſon reſſentiment. Ce proverbe eſt dans Ovide :

An neſcis longas Regibus eſſe manus ?

En voici une belle application. L'électeur de Mayence aidé des troupes de Louis XIV, aſſiégeoit la ville d'Erfort, en 1664. Prädel qui les commandoit, ſomma les habitans de ſe rendre. Ceux-ci répondirent qu'il n'avoient pas mérité la partialité de la France. « Nous avons eu, ajoutèrent-ils, une ancienne alliance avec le grand » Henri, à qui nous prêtâmes dix mille florins, » dans le tems qu'on lui diſputoit la couronne » que votre maître porte aujourd'hui.... Si *les* » grands *Rois ont les mains longues*, ils doivent » auſſi garder une longue mémoire des moindres » ſervices qu'on leur a rendus ».

Comme les rois ont beaucoup de gens qui éclairent les démarches & recueillent les paroles de ceux qui leur ſont ſuſpects, les Grecs ont dit, & les Italiens diſent après eux en proverbe, que *les princes ont beaucoup d'yeux & beaucoup d'oreilles.* Ils ont également, dit Eraſme, un grand nombre

de mains, de pieds, &c. Après quoi, il ajoute en parlant d'un roi qui ſeroit le tiran de ſes peuples : *Vide cujuſmodi portentum ſit tyrannus, & quàm formidandum, tot oculis iiſque emiſſitiis, tot auribus iiſque tam aſininis ac longis, tot manibus, tot pedibus, tot ventribus, (ne reliqua parùm honeſta commemorem,) inſtructum.*

---

32. *Revenir à ſes moutons*, c'eſt revenir à un propos commencé & interrompu. Cette expreſſion eſt tirée de la farce de Patelin, où un marchand, plaidant contre un berger qui lui avoit volé pluſieurs moutons, quittoit ſouvent le diſcours pour parler d'une piece de drap, que l'avocat de ſa partie lui avoit auſſi eſcroquée : de ſorte que le juge ne comprenant rien à ce galimatias, lui cria pluſieurs fois de *revenir à ſes moutons*. C'eſt auſſi le conſeil que donna un critique à madame Deſhoulières, qui après avoir fait l'excellente idylle, intitulée *les Moutons*, avoit compoſé une mauvaiſe tragédie..... Ciceron quittant une digreſſion pour rentrer dans ſon ſujet, a dit, *domum redeamus*. On diſoit encore, dans le même ſens : *Dic, Poſthume, de tribus capellis*. Ce vers termine une épigramme de Martial, dont voici l'imitation :

Pour trois moutons qu'on m'avoit pris,
J'avois un procès au bailliage.

Guy, le phénix des beaux eſprits,
Plaidoit ma cauſe & faiſoit rage.
Quand il eut dit un mot du fait,
Pour exagérer le forfait,
Il cita la fable & l'hiſtoire,
Les Ariſtotes, les Platons.
Guy, laiſſez-là tout ce grimoire,
Et retournez à vos moutons.

Le monde eſt plein de gens qui tombent dans le même défaut. Ont-ils un fait à raconter ? ils ſe perdent dans un préambule qui n'a ni fin, ni rapport au ſujet. En quoi ils reſſemblent au poëte Antimaque, qui écrivant l'hiſtoire des guerres de Lacédémone, étoit encore à ſon préambule ſur la fin du trente-ſixième livre. C'eſt bien d'un pareil ouvrage qu'on pouvoit dire : *Magnum proœmium audiendi cupido.* Ce proverbe eſt la condamnation de tout exorde inutile : ſi court qu'il ſoit, il eſt toujours trop long pour l'auditeur avide de jouir. A Athènes, le héraut qui annonçoit aux rhéteurs qu'ils pouvoient haranguer le peuple, leur recommandoit de le faire ἄνευ προοιμιων καὶ παθων, *ſine proœmiis & affectibus.* A combien d'orateurs & d'écrivains on pourroit dire : Parlez, puiſque vous le voulez ; mais au fait ſur le champ, & point de *pathos* !

---

33. *La peur a bon pas.* Ceux qu'elle ſaiſit, ont

des ailes aux pieds, dit Virgile : *Pedibus timor addidit alas.* Le ſoldat timide recule au moindre danger ; & comme il n'expoſe pas ſa mère à pleurer ſa mort, on diſoit de lui : *Timidi mater non flet.* Ce proverbe a un autre ſens dans Cornelius Nepos, vie de Thraſibule. Par *timidus*, l'auteur entend un homme ſage & prudent. Or un tel homme ne donne aucune alarme à ſa mère, parce que celui qui prévoit le plus, riſque toujours le moins. C'eſt en ce ſens que Montagne a dit : Encore faut-il du courage à craindre.

---

34. *Une mâchoire épaiſſe*, eſt un homme d'un eſprit lourd, qui cherche ſes mots, les choiſit mal, & les prononce avec une lenteur fatigante.... Un particulier un peu gros incommodoit ſon voiſin au parterre du théâtre françois : « Quand on eſt » auſſi *épais*, dit celui-ci, on devroit bien reſter » chez ſoi. — Monſieur, reprit l'homme gros, il » n'appartient pas à tout le monde d'être *plat* ». On voit qu'une équivoque a été payée par une autre, & que l'homme *épais* ne l'étoit que de corps.... Notre adjectif *épais*, pris pour *ſans eſprit*, répond au latin *pinguis* qui faiſoit la même équivoque. Horace prie Mercure d'engraiſſer ſes troupeaux & tout ce qui lui appartient, excepté pourtant ſon eſprit :

Pingue

Pingue *pecus domino facias & cætera, præter Ingenium.* Sat. II. 6.

Il faut avouer que le Dieu ne fait pas la même grace à tous les riches.

---

35. *Garder le mulet*, c'eſt s'ennuyer à attendre quelqu'un. Le mulet étoit la monture de nos ancêtres. Quand un maître avoit affaire dans une maiſon, il faiſoit garder ſon mulet à la porte. Cette fonction n'étoit pas amuſante, quand il falloit attendre long-tems. De-là eſt venue l'expreſſion familière *Garder le mulet...* Un babillard qui ſe promenoit avec un de ſes amis, entra dans une maiſon où il n'avoit, diſoit-il, qu'un mot à dire. L'ami l'attend à la porte, & aſſez longtems pour perdre patience. L'autre, revenu enfin, lui dit d'un ton plaiſant : Vous gardiez donc-là le mulet ? — Non, reprit l'ami un peu piqué, mais je l'attendois.

---

36. *Croquer le marmot*, autre expreſſion familière qui ſignifie la même choſe que *Garder le mulet.* Elle vient peut-être de ce que les enfans qu'on fait attendre dans une rue, s'amuſent à *croquer*, c'eſt-à-dire, à deſſiner groſſièrement ſur les murailles quelques *marmots*, ou ce qu'ils ap-

pellent des *bons-hommes*... *Marmot* eſt le nom qu'on donnoit autrefois aux petits ſinges. De-là, dit M. de Paulmy, on a appelé les petits garçons *marmots*, & les enfans *marmaille*. De-là encore *marmoter*, pour dire parler entre ſes dents, ſans rien prononcer, comme font les ſinges.

---

37. *Sentir un peu plus fort, mais non pas mieux que roſe*, c'eſt exhaler une odeur infecte. Regnier a fait uſage de cette expreſſion dans les vers ſuivans :

Ainſi ce perſonnage, en magnifique arroy,
Marchant *pedetentim*, s'en vint juſques à moy ;
Qui ſentis à ſon nez, à ſes levres décloſes,
Qu'il fleurdit bien plus fort, mais non pas mieux que roſes.

Les Groenlandoiſes, après s'être lavées dans l'urine, croient exhaler une odeur ſuave. C'eſt leur eau de ſenteur, & quand une fille s'eſt ainſi parfumée, on dit : *Elle ſent la demoiſelle.* Les femmes de l'île de Lemnos avoient l'odorat plus délicat, & le firent voir aux dépens de leurs maris qui les empoiſonnoient par la puanteur de leur haleine. Laſſes de ces ſacrifices continuels à la déeſſe Méphitis, elles réſolurent d'y mettre fin ; & un beau jour, ſecondées de Thoas, elles aſſaſſinèrent ces malheureux époux. Ce remede violent a fait naître

le proverbe *Lemnium malum*, pour dire un malheur déplorable & ſans exemple. Euripide en fait mention dans ſon *Hecube*.

---

38. *Des femmes & des chevaux, il n'y en a point ſans défauts.* Il y a moins de groſſièreté dans ce proverbe grec (G):

Ignis, fretumque & mulier, hæc mala tria.

Euripide fait faire à Médée cet aveu peu honorable pour le ſexe (G):

Sumus quidem quales ſumus, nos feminæ;
Neque enim malæ auſim dicere.....

Un Spartiate s'excuſoit d'avoir épouſé une naine, en diſant qu'entre les maux il falloit choiſir le moindre.

Comme j'aurai occaſion de citer pluſieurs proverbes qui tirent ſur le ſexe, je ſuis bien aiſe de lui faire ici ma profeſſion de foi relativement à ces proverbes. Je les regarde en général comme des plaiſanteries, ou comme le fruit de la prévention. Il en eſt beaucoup qui conviennent aux hommes auſſi bien qu'aux femmes, & qui ſont démentis par la juſtice qu'ont rendue à celles-ci pluſieurs philoſophes de l'antiquité. Montagne, qui dans l'occaſion n'épargne pas le ſexe, trouve qu'à

tout prendre il vaut à-peu-près le nôtre, & il appuie ſon témoignage de ceux de Platon & d'Antiſthène. Voici comme il s'exprime : « Je dis que » les masles & femelles ſont jettez en meſme » moule ; ſauf l'inſtitution & l'uſage, la différence » n'y eſt pas grande. Platon appelle indifféremment les uns & les autres à la ſociété de toutes » eſtudes, exercices, charges & vacations guerrières & paiſibles, en ſa république. Et le philoſophe Antiſthènes oſtoit toute diſtinction entre » leur vertu & la noſtre. Il eſt bien plus aiſé d'acuſer l'un ſexe que d'excuſer l'autre. C'eſt ce » qu'on dit, le fourgon ſe mocque de la poële ».

---

39. *On chante tant Noël, qu'il vient.* Pour dire qu'une choſe longtems attendue arrive enfin..... Ce proverbe eſt fondé ſur l'uſage où l'on étoit de chanter Noël, longtems avant qu'il arrivât. *Noël, Noël*, étoit le refrain dont rétentiſſoient les égliſes. On chantoit auſſi des cantiques relatifs à la naiſſance du Sauveur. Dans la ſuite, on mit ſur les airs de ces cantiques des paroles profanes ; & c'étoit à qui chanteroit ces ſortes de Noëls. Les plus fameux ſont ceux de la Monnoye. Ils ſont écrits, dit l'abbé d'Artigny, avec toute l'élégance & la délicateſſe du patois Bourguignon ; & ſous un air négligé, ils renferment des beautés & des graces

inimitables. Un des plus jolis eſt celui où Blaizote, fille de Dijon, prend la réſolution de ſe donner à Dieu, & dit à ſon amant :

Devé lu j'anraige,
Veille, peute & mauſſaige,
Devé lu j'anraige
De me tonai ſi tar.
J'ai tor ſan dôte;
Toi ſeul u tôte
Lai meire-gôte :
Lu po ſai par
N'airé mazeu ran que le mar.

Ce qui ſignifie :

Devers lui j'enrage,
Vieille, laide & peu ſage,
Devers lui j'enrage
De me tourner ſi tard.
J'ai tort ſans doute ;
Toi ſeule eus toute
La mère-goutte :
Lui pour ſa part
N'aura déſormais que le marc.

Dans la traduction de ce couplet en patois Bourguignon, on remarquera que notre langue fournit exactement mot pour mot, meſure pour meſure, rime pour rime. C'eſt un haſard qu'il ait pu être rendu ſi heureuſement.

Dans l'Eſprit des Journaux, Janvier 1783, on

donne aux Noëls l'origine ſuivante. Marot a traduit en vers françois une partie des pſeaumes, qui furent chantés par les Proteſtans ſur des airs qui couroient la ville. Les Catholiques oppoſèrent bientôt aux pſeaumes de Marot des cantiques ſpirituels qui n'étoient pas chants d'Egliſe. De-là, dit-on, l'origine de nos Noëls, dont le ſujet n'eſt pas toujours relatif à la naiſſance de Jeſus-Chriſt... C'eſt-là auſſi, ſelon moi, celle des cantiques que l'on fait chanter par le peuple dans quelques paroiſſes, aux aſſemblées de dévotion particulières.

---

40. *Il y a laiſſé ſes houſeaux*, ſe dit d'un homme qui eſt mort en quelque occaſion. Le mot *Houſeaux* n'eſt d'uſage que dans ce proverbe, au lieu duquel bien des gens diſent, *Il y a laiſſé ſes guêtres*.... Les houſeaux étoient une chauſſure de jambe contre la pluie & la boue, comme ſont les guêtres, les bottines, &c. Il paroît, par un paſſage de Jean de Meun, que les houſeaux étoient autrefois la chauſſure des habitans de Paris, même des femmes. Car ce poëte, parlant de la manière dont Pygmalion habilla ſa Vénus d'ivoire, dit :

N'eſt pas de houſeaulx eſtrennée,
Car el n'eſt pas de Paris née.
Trop ſeroit rude chauſſemente
A pucelle de tel jouvente.

41. *Se faire montrer au doigt*, c'eſt ſe faire moquer publiquement, ſe rendre ridicule par ſa conduite. Joinville dit en parlant de la canoniſation de S. Louis : « Grand déſonneur ſera à ceux » de ſon lignaige, qui ne le vouldront enſuir, & » ſeront *montrez à le doy* : en diſant, que a tart » le bon ſaint omme euſt fait telle mauvaiſtié, » ou telle villenie ».... Ce geſte qui parmi nous eſt un ſigne de mépris, ſe prenoit en bonne part chez les anciens. *Etre montré au doigt*, ſignifioit jouir d'une grande eſtime. C'eſt dans ce ſens qu'il faut prendre ce vers de Perſe :

At pulchrum eſt digito monſtrari *& dicier, hic eſt.* Sat. 4.

Démoſthène ne put ſe défendre d'un ſentiment de vanité, à la vue d'une marchande d'herbe qui le montroit au doigt en diſant à ſes voiſines : *Tenez, voilà Démoſthène.* C'étoit auſſi le foible d'Horace, qui dit à un de ſes protecteurs : Si les paſſans me montrent au doigt, c'eſt à vous que j'en ſuis redevable :

Totum muneris hoc tui eſt
Quòd monſtror digito prætereuntium:

On ſent qu'aujourd'hui un poëte ne tiendroit pas ce langage à ſon Mécène. Au reſte, s'il étoit autrefois honorable d'être montré au doigt, le choix

de ce doigt n'étoit pas indifférent, du moins à Rome. L'*index* avoit ſeul ce privilege. Employer pour ce geſte le ſuivant, étoit une marque de dériſion & de mépris : ce qui venoit d'une fonction baſſe que rempliſſoit ce doigt, appelé *verpus*, *à verrendo podice*. On l'appeloit encore pour cette raiſon *impudicus* & *infamis*. Martial, parlant d'un vieillard qui n'avoit jamais été malade, dit qu'il montroit ce doigt aux plus fameux médecins, c'eſt-à-dire, qu'il ſe moquoit d'eux :

Oſtendit digitum, ſed impudicum,
Alconti, Daſioque, Symmachoque.

---

42. *Un Normand a ſon dit & ſon dédit.* Ce reproche, fait aux Normands, vient d'une ancienne coutume encore en vigueur chez eux. Les contrats n'y ſont valables que vingt-quatre heures après la ſignature : pendant ce tems, les parties ont celui de faire leurs réflexions, & celle qui ſe répent du marché peut ſe dédire. De-là vient qu'on appelle *Normand* celui qui manque à ſa parole. On raconte d'un étranger qu'en priant Dieu, il diſoit : « Tu » nous a promis, Seigneur, de nous aſſiſter dans » nos peines ; tu ne t'en dédiras point, car tu n'es » pas *Normand* ».

On dit encore, *répondre en Normand*, pour dire, ne dire ni oui, ni non, dans la crainte d'être ſur-

pris & de s'engager. Il y a des gens qui ont autant d'horreur pour *oui* & *non*, que l'avare en a pour le verbe *donner*; à toutes les queſtions qu'on leur fait, même les plus indifférentes, ils répondent par des périphraſes, pour éviter de prononcer l'un ou l'autre de ces monoſyllabes : manie ridicule, & fatigante pour ceux qui en ſont témoins.

---

43. *Qui fit Normand, il fit truand.* Ce vieux proverbe s'eſt dit, ſelon Paſquier, de ce que les Normands étoient chargés de *trus* & impôts, plus que les autres provinces. *Tru* ſignifioit tribut; d'où s'eſt fait *truand*, pour dire un homme que la ſurcharge des impôts a réduit à la néceſſité de *truander* ou mendier pour vivre. A Paris, les rues de la grande & de la petite *Truanderie* ſont ainſi nommées, de ce que là étoient les bureaux où ſe percevoient les droits impoſés ſur les denrées. En Picardie, *truand* ſignifie encore un pareſſeux, un fainéant. Dans le Roman de la Roſe, il ſe prend pour un homme qui gueuſe par fainéantiſe :

Quand je voy tout nuds ces *Truans*
Trembler, ſur ces fumiers puans,
De froit, de fain, crier & braire,
Conte ne fais de leur affaire.

---

44. *Un Manceau vaut un Normand & demi.* Engilbert, évêque du Mans en 680, avoit le droit de faire battre monnoie. La monnoie du Maine étoit plus eſtimée que celle d'Anjou & de Normandie; un denier Manceau valoit un denier & demi Normand, & deux deniers Angevins. De-là le proverbe, pour reprocher aux Manceaux qu'ils portent encore plus loin que les Normands les défauts qu'on attribue à ceux-ci.... Un de nos anciens poëtes, Jacques de la Taille, (mort en 1562, âgé de vingt ans, & auteur de ſix tragèdies,) a écrit dans ſes œuvres, qu'il louoit Dieu, entr'autres choſes, de ne l'avoir pas fait naître au Maine ou en Normandie, mais en Beauſſe. Quel étoit le motif d'une façon de penſer ſi ſingulière? Si ce poëte croyoit que tous les individus de ces provinces vérifient les dictons qu'on a faits ſur elles, les pays qui les avoiſinent devoient être compris dans ſon acte de louanges, par la raiſon que *la liſière eſt*, dit-on, *pire que le drap.*

---

45. *Faire gerbe de fouare à Dieu*, c'eſt laiſſer pour la dîme ce qu'il y a de plus mauvais. En latin, *decumanus* eſt ſynonyme de *magnus*. Un payſan Romain appeloit un gros œuf, *decumanum ovum*, & le matelot nommoit *decumanus fluctus*, une vague conſidérable: on croyoit alors que le

dixième œuf étoit plus gros que les neuf pondus auparavant, & que la dixième vague étoit plus forte que les précédentes. De-là Ovide dit: *Decimæ ruit impetus undæ.* A voir la mauvaiſe foi que l'on met dans le paiement de la dîme, qui dans l'origine étoit la dixième partie d'une récolte, la part de Dieu ne peut être appelée *decumana*, dans le ſens que ce mot avoit autrefois. Les payens n'immoloient pas non-plus les victimes les plus graſſes, & ſouvent ces victimes n'avoient que la peau ſur les os. Les Thyſetes faiſoient pis encore: après s'être repus de la chair des animaux, ils en recueilloient les os pour les offrir à leurs dieux. De tous ces ſacrifices on diſoit en proverbe, que des mâchoires & des cornes en faiſoient toute la matière; *Sacra nihil ſunt præter malas & cornua.* Ce proverbe, cité par Stobée, peut s'appliquer à une table ou l'on fait maigre chère. Pris dans ſon ſens propre, il prouve, comme le nôtre, que de tout tems l'intérêt a été le ſeul Dieu auquel on ait ſacrifié avec zele & loyauté.

Fouare eſt un vieux mot qui vient de *foderum*, & ſignifie de la paille. En Picardie, on appelle *feure* une botte d'avoine, battue & dépouillée de ſes grains. L'Univerſité de Paris avoit autrefois ſes écoles des deux côtés de la rue, dite *du Fouare*, à cauſe de la grande conſommation que les écoliers faiſoient de la paille, ſur laquelle ils étoient aſſis dans

les claſſes. Anciennement il n'y avoit auſſi ni bancs ni chaiſes dans les égliſes ; on les jonchoit de paille fraîche & d'herbes odoriférantes, ſur-tout à la Meſſe de minuit & aux autres grandes fêtes (1). Au lieu de s'aſſeoir pendant l'office divin, on reſtoit debout ou à genoux, comme cela ſe pratique en Ruſſie. Notre clergé a retenu une ombre de cet uſage, en ſe logeant dans des ſtalles où les eccléſiaſtiques s'appuient ſur des ſaillies, eſpece de ſieges qu'on leve & baiſſe à volonté, & qu'on nomme *miſéricordes*, comme pour rappeler qu'ils n'ont été accordés que par grace, & que ſans eux on ſeroit toujours debout. Mais la réalité de l'uſage eſt ſtrictement obſervée par les enfans de chœur. Ces petits êtres, en faveur de qui l'âge ſemble réclamer le ſiege de *miſéricorde*, reſtent ſans *miſéricorde* droits comme des piquets, tant que dure l'office.

---

46. *Mettre quelqu'un au ſac*, c'eſt dans le ſtyle familier, le convaincre, le mettre hors d'état de répondre. Je ne ſais ſi le trait ſuivant a donné lieu à cette expreſſion ; mais il ſe préſente ici trop na-

---

(1) Les grands ſeigneurs étoient alors dans l'uſage de couvrir de joncs les appartemens où l'on s'aſſembloit. Une maiſon parée étoit *domus juncata*: de-là notre verbe *joncher*.

turellement, pour que je l'omette. Rauber, gentilhomme Allemand, ſe rendit très-célebre par ſa force, par la hauteur de ſa taille, & ſur-tout par ſa barbe, qui lui deſcendoit juſqu'aux pieds, & remontoit de-là juſqu'à la ceinture ; de ſorte qu'il étoit obligé de la rouler autour d'un bâton. L'empereur Maximilien II lui donna pour femme Hélene Scharſegim, ſa fille naturelle ; mais elle fut le prix d'un combat aſſez plaiſant. Lorſqu'il la demanda en mariage, il eut pour concurrent un cavalier Eſpagnol, brave & bien né comme lui, mais d'une taille encore plus avantageuſe. L'empereur, ne voulant rien donner à la faveur, déclara que le plus fort des deux épouſeroit la princeſſe, & voici comme il éprouva leur vigueur. On les fit lutter chacun un ſac à la main, & celui qui enfermeroit ſon adverſaire devoit être vainqueur. Le combat s'engage donc en préſence de l'empereur ; les deux rivaux y déploient toutes leurs forces, que l'amour redouble. Enfin Rauber l'emporte, & *met* l'Eſpagnol *au ſac.*

---

47. *Planter là quelqu'un pour reverdir.* Cette expreſſion populaire ſignifie laiſſer quelqu'un dans un endroit, ſans venir le reprendre comme on le lui avoit promis. On dit auſſi *Laiſſer ſur le vert*, pour dire négliger, abandonner. Regnier, parlant des

poëtes qui s'occupent plus des mots que des choſes, dit qu'ils prennent garde

> . . . . . Si la voyelle à l'autre s'uniſſant,
> Ne rend point à l'oreille le vers trop languiſſant;
> Et *laiſſent ſur le vert* le noble de l'ouvrage.

Ailleurs il dit :

> Je ſuis parmi ces gens comme *un homme ſans vert.*

C'eſt-à-dire, comme un homme pris au dépourvu. Dans les XIII, XIV & XV^e^. ſiecles, il falloit, pendant les premiers jours du mois de Mai, porter ſur ſoi une branche ou un feuillage, en un mot, quelque verdure; ſans quoi, on s'expoſoit à recevoir un ſeau d'eau ſur la tête. Celui qui le jettoit, diſoit en même tems, *Je vous prends ſans vert.* Dans la ſuite, comme l'ablution rendoit le jeu trop ſérieux, on la remplaça par d'autres peines moins fortes; & c'eſt par alluſion à ce jeu qu'on dit figurément *Prendre quelqu'un ſans vert*, pour dire le ſaiſir au dépourvu.... Dans le Menteur, Sabine dit de Dorante,

> Mais ſachez qu'il eſt homme à *prendre ſur le vert.*

Il paroît que *prendre ſur le vert* ſignifie ici jouir d'avance. Du tems de Corneille, on appeloit *le vert* le gazon du rempart ſur lequel on ſe promenoit. De-là vient le mot *boule-vert*, c'eſt-à-dire; *vert* à *boule*, à jouer à la *boule.* On prononce au-

jourd'hui *boulevard*; corruption qui paroît être l'ouvrage du peuple, quoique le peuple continue de dire *boulevert*. Le nom de *vert* se donnoit auſſi au marché aux herbes.

---

48. *Sa langue va comme un cliquet de moulin*, dit-on d'un babillard. A cette expreſſion triviale répond celle des anciens, *Architæ crepitaculum*, le hochet d'Architas. Ce philoſophe de Tarente, habile méchanicien, avoit inventé, pour l'amuſement de l'enfance, une eſpece de hochet qui rendoit des ſons de lui-même, *quod ſuapte ſponte ſonabat*. Le bavard étoit encore appelé *Citeria*. On entendoit par ce mot une petite ſtatue qui rendoit un ſon continuel, & que l'on portoit dans les fêtes publiques pour amuſer le peuple. Aujourd'hui, dit Eraſme, on ne promene pas dans les rues ces ſortes de marionnettes : bien des gens en ont chez eux de naturelles, & beaucoup plus bruyantes que celles qui étoient façonnées par l'art. *Nunc in pompis non circumfertur citeria ; ſed multi citerias habent domi facilitiis illis multò magis obſtreperas.....* Eupolis a dit du babillard, qu'il eſt (G),

Ad garriendum præcipuus & optimus,
Verùm ad loquendum nemo minùs idoneus.

c'eſt-à-dire, très-habile à *jaſer*, à rendre des ſons

comme la pie, mais abſolument incapable de *parler*, de dire des choſes raiſonnables. Ces deux verbes *jaſer* & *parler* répondent à ceux du vers grec, qui eſt bien plus beau que ſa traduction. Selon le proverbe Italien : *Qui parle ſeme, & qui ſe tait recueille.* Le grand parleur ne ſeme rien. Auſſi les Arabes diſent-ils de lui :

C'eſt un moulin dont on entend le bruit,
Et dont jamais on ne voit la farine.

Célimène dit du même, dans le Miſanthrope :

Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goutte,
Et ce n'eſt que du bruit que tout ce qu'on écoute.

---

49. *Manger à table ronde*, c'eſt ſe trouver à un repas d'où l'on a banni la cérémonie & l'étiquette. Les chevaliers de la table ronde formoient, dit-on, un ordre inſtitué par Arthur, premier roi des Bretons, vers l'an 516. La *Table ronde* d'où ils tiroient leur nom, fut une invention d'Arthur qui, voulant établir entre les chevaliers une parfaite égalité, imagina ce moyen d'éviter le cérémonial & les diſputes du rang au ſujet du haut & bas bout de la table (1). Le P. Papebrok a prétendu

(1) La table des anciens avoit auſſi le haut & le bas bout. Ceux qui étoient au premier, *in ſummo lecto* ac-

qu'avan-

qu'avant le x^e. ſiecle on ne connoiſſoit aucun ordre de chevalerie. Cela poſé, l'exiſtence de celui-ci ſeroit une chimère. C'eſt le ſentiment de Voltaire, qui attribue l'invention de la table ronde à Edouard III, roi d'Angleterre. « La grande table ronde établie, dit-il, par lui à Vindſor, à laquelle ſe rendoient tous les chevaliers de l'Europe, fut le » modele ſur lequel les Romanciers imaginèrent » toutes les hiſtoires des chevaliers de la Table » ronde, dont ils attribuèrent l'inſtitution fabuleuſe au roi Arthur ». Fabuleuſe ou non, c'eſt elle qui a donné naiſſance à notre expreſſion.... Un proverbe latin dit: *Rotundæ quàm quadratæ menſæ præſtat accumbere.* G. Meurier en donne la raiſon:

A ronde table n'y a débat,
Pour eſtre plus près du meilleur plat.

Bovelle, conſidérant le premier proverbe relativement à la perſonne qui traite, prétend qu'il déſigne ce qu'on appele un homme *tout rond*, c'eſt-à-dire, franc, ſimple & ſans affectation. Les Romains

---

cumbebant, & ceux du ſecond s'appeloient *imi ſubſellii viri.* On mettoit au bas bout les paraſites & autres perſonnes peu conſidérables. Chez nous, le bas bout n'eſt pas plus recherché: on le préfère pourtant à la *petite table*, où l'on rejette le frétin de la compagnie, quand il ne peut avoir place à la grande.

employoient dans le même ſens les mots *rotundus & teres*. Horace loue le ſage en diſant qu'il eſt *totus teres atque rotundus* (1), c'eſt-à-dire, *tout uni & tout rond*. Aujourd'hui ces expreſſions déſignent une ſimplicité exceſſive, laquelle exclut une certaine fineſſe qui eſt l'annonce de l'eſprit. C'eſt dans ce ſens que Gros-René dit ingénûment :

Je ſuis homme fort rond de toutes les manières.

Un homme que nous n'avons point, & qu'avoient les anciens, c'eſt un homme *quarré*. Ils entendoient par *homo quadratus* un homme à l'épreuve de tout événement, & en état de braver les careſſes de la bonne fortune & les coups de la mauvaiſe.

---

50. *Il faut faire la croix à la cheminée*, dit-on à la vue d'un événement agréable & inattendu, par exemple, à l'arrivée d'un ami qu'on n'a pas vu depuis longtems. Je vais haſarder quelques conjectures ſur l'origine de cette expreſſion, ſur la-

---

(1) Le P. Sanadon ſépare *totus* de *teres*, & lit ainſi : *In ſe ipſo totus ; teres atque rotundus*. Selon lui, *teres atque rotundus* ſont une métaphore tirée d'un globe uni, ſans inégalités ; & ce ſens eſt juſtifié par le vers qui ſuit immédiatement :

Externi ne quid valeat per leve morari.

quelle je n'ai rien lu nulle part. Les anciens marquoient d'une pierre blanche les jours heureux, & d'une noire les malheureux. C'eſt ce que fait entendre ce premier vers de la ſeconde ſatyre de Perſe :

Hunc, Macrine, diem numera meliore lapillo.

Horace dit plus clairement qu'on marquoit avec de la craie ce qui étoit louable, & avec du charbon les objets de haine. Regarderons-nous, dit-il, comme ſages ou comme fous les enfans d'Arrius :

Quorsùm abeant ? Sanin' ? cretâ an carbone notandi ?

Les Romains ont pu nous tranſmettre cet uſage, dont il ne nous eſt reſté enſuite que l'expreſſion. Cela eſt d'autant plus probable qu'autrefois on écrivoit *croye* pour *craie*. L'équivoque de *croye* avec *croix* aura pu corrompre le proverbe, qui étoit peut-être énoncé ainſi : *Il faut mettre la croye à la cheminée.* Ou ſi l'on veut, nos pères, en ſuivant l'uſage de leurs vainqueurs, auront préféré, en qualité de Chrétiens, la marque d'une croix à toute autre figure. Cette croix, devant être blanche, comme ſigne d'un événement heureux, on ne pouvoit la tracer que ſur un endroit noir ; ce qui a fait choiſir la cheminée. (Encore à préſent, cette partie de la maiſon eſt pour quelques payſans, qui

ne ſavent pas écrire, leur regiſtre de dépenſe & de recette).

Au reſte, une figure tracée avec la craie n'a pas toujours été chez nous priſe en bonne part. Au tems de la chevalerie, les chevaliers s'en ſervoient pour noter d'infamie les portes des dames qui méritoient leur cenſure. Au rapport du chevalier de la Tour, Meſſire Geoffroy « diſoit que » quant il chevauchoit par les champs, & qu'il veoit » le chaſteau ou manoir de quelque dame, il demandoit tousjours à qui il eſtoit : & quant on » lui diſoit, *il eſt à celle*, ſe la dame eſtoit blaſmée » de ſon honneur, il ſe fuſt avant tort (plutôt » détourné) d'une demi-lieue, qu'il ne fuſt venu » juſques devant la porte : & là prenoit ung petit » de *croye* qu'il portoit & notoit cette porte, & » y faiſoit ung ſignet, & s'en venoit. Et auſſi » au contraire, quant il paſſoit devant l'oſtel de » dame ou damoiſelle de bonne renommée, ſe » il n'avoit trop haſte, il la venoit veoir & huchoit : *Ma bonne amye, je prie à Dieu que en » le bien & en ceſt honneur il vous veuille maintenir au nombre des bonnes* ».

51. *Traître comme Judas.* On connoît l'origine de ce proverbe.... Autrefois une trahiſon noire ſe nommoit *la trahiſon de Ganelon.* Du Tillet fait de

Ganelon un archevêque de Sens, « qui prit par » grande ingratitude, & contre ſon ſerment de » fidélité, le parti de Louis de Germanie, en l'in- » vaſion qu'il fit du royaume de France contre » Charles le Chauve. Celui-ci l'accuſa du crime » de leſe-majeſté au concile de l'Egliſe gallicane, » aſſemblé de douze provinces, au Forsbourg de » Toul en Lorraine, l'an 859; & de lui eſt tourné » en proverbe, *la trahiſon de Ganelon* ». Cet archevêque eut encore l'audace d'excommunier & de dépoſer Charles le Chauve. Auſſi quand on parloit d'un méchant & d'un trompeur, on diſoit, *c'eſt un Ganelon.* Son vrai nom étoit Guenilon ou Wenilon.

---

52. *Dame qui moult ſe mire, peu file.* L'Eſpagnol dit : *Plus la femme regarde ſon viſage, plus elle détruit ſa maiſon.* Notre vieux proverbe eſt plus ſimple, plus analogue à la bonhommie de nos peres. Le mot qui le commence & celui qui le termine font la leçon à nos dames, en leur rappelant l'occupation de celles qui les ont précédées dans les mêmes états, il y a pluſieurs ſiecles. Qu'il y a loin de ce bon vieux tems au nôtre ! Là une quenouille entourée d'une épaiſſe fuſée chargeoit le ſein des femmes de condition même relevée; aujourd'hui, leurs doigts délicats peuvent à peine

ſoutenir le poids d'une aiguille. Auſſi le ſolide a-t-il fait place au frivole. Au lieu de ces toiles, fortes & ſerrées, dont les dames faiſoient regorger leurs armoires, & qui étoient le produit de leurs travaux, on ne voit plus ſortir de leurs mains qu'un tiſſu de fil d'araignée, où, comme dans l'ouvrage de cet inſecte, on admire l'art, en murmurant contre ſon inutilité. Le malheur eſt que ce travers a gagné tous les états. Artiſan, artiſte, écrivain même, chacun dans ſon travail ſonge plus à l'élégance, à la fineſſe de la forme, qu'à la richeſſe, à la ſolidité de la matière. Enfin tout n'eſt plus que colifichet & *crême fouettée*. Il eſt vrai que, dans cette corruption générale, chaque état peut encore montrer quelques individus qui tiennent au goût antique; &, pour rentrer dans notre proverbe, on voit encore des dames qui connoiſſent l'uſage du rouet: mais elles ſont clair-ſemées, & d'un âge à emporter bientôt avec elles cette foible & dernière image de la ſimplicité de nos pères.

C'eſt par le miroir que le mal a commencé; & Montagne ſe plaignoit déja de l'abus qu'en faiſoit le ſexe. « Je vois, dit-il, avec deſpit en pluſ» ſieurs meſnages, monſieur revenir mauſſade & » tout marmiteux du tracas des affaires, environ » midy que madame eſt encore après à ſe coëffer » & attifer en ſon cabinet. C'eſt à faire aux Roynes:

» encore ne ſais-je ». Dans les bons ſiecles même, le miroir étoit donc le plus doux paſſe-tems de quelques dames ; & pour avoir la faculté d'admirer leurs graces à toute heure du jour, elles portoient avec elles cet inſtrument auparavant fixé dans leur toilette, & il faiſoit partie de leur ajuſtement. Jean des Caurres, principal du collége d'Amiens dans le XVI^e. ſiecle, parle, dans ſes Œuvres morales, de l'uſage où étoient les femmes de porter un miroir ſur le ventre. Il avoue que cet uſage n'étoit encore particulier qu'aux courtiſanes & *Damoiſelles maſquées*. Puis il ajoute : « Si eſt-ce qu'avec le temps il n'y aura bour-» geoiſe ni chambrière, qui par accoutumance n'en » veuille porter ». On trouve des veſtiges de cette mode dans les anciens portraits, où l'on voit, dit M. Rigoley de Juvigny, un miroir pendu à la ceinture des femmes, au côté droit, & non ſur le ventre.... Cet uſage ſeroit fort inutile aujourd'hui, que tout n'eſt que glaces dans les appartemens. Les jeunes perſonnes, très-contentes de ce goût moderne, ont lieu de ſe mirer & admirer tout à leur aiſe. Cette fonction ne plairoit pas à tout leur ſexe, ſi chacune d'elles s'y voyoit telle qu'elle eſt. Mais l'amour-propre rend toutes les glaces infidelles. Le ſeul miroir qui ne mente pas, & qui, bon-gré malgré, introduiſe la vérité dans l'ame, c'eſt celui dont parle le proverbe Chinois ;

Il n'eſt ſi bon miroir que plus belle que ſoi.

53. *Baiſſer la lance*, *baiſſer pavillon*, *rendre les armes*, &c. expreſſions familières qui ſignifient fléchir, ſe reconnoître inférieur ou vaincu. Chez les Romains, lever le doigt étoit un aveu d'infériorité. Perſe dit en ce ſens :

Nil tibi conceſſit ratio, digitum exere, peccas.

On diſoit encore, *dare manus*, *dare herbam*. L'uſage de donner de l'herbe au vainqueur remonte au tems de la vie paſtorale. Ceux qui étoient vaincus à la courſe ou autrement, cueilloient de l'herbe dans l'endroit même, & l'offroient au vainqueur comme un hommage rendu à ſa victoire. C'eſt de-là qu'à Rome la couronne obſidionale étoit faite d'un gazon que l'on cueilloit dans le lieu où elle venoit d'être méritée. On trouve l'expreſſion *dare herbam* dans beaucoup d'auteurs, pour dire s'avouer vaincu. *Quid ego*, dit Symmaque, *de hoc plura ? cùm ſim tibi dicto audiens, atque herbam dederim voluntati tuæ.*

Moiſant de Brieux cite comme expreſſion proverbiale cette phraſe : *Il a bien fait, il aura de l'herbe.* Elle vient évidemment du proverbe, *dare herbam*. Théophile en a fait le ſel d'une plaiſanterie contre Malherbe :

Ce poëte Malherbe,
Qu'on tient ſi parfait,
Il aura de l'herbe,
Car il a bien fait.

---

54. *Le pain lui viendra, quand il n'aura plus de dents*, ſe dit d'un homme qui attend un bien encore éloigné. Les anciens diſoient : *Expecta bos aliquando herbam.* Le bœuf qui laboure une terre ne mangera pas de ſitôt l'herbe qu'elle doit produire. On raconte un trait de caractère bien plaiſant, & qui vient à mon ſujet. A Naples, les pages d'un bailli de Malte, homme d'une avarice ſordide, lui ayant repréſenté qu'ils n'avoient pas de linge, & que leurs dernières chemiſes s'en alloient par lambeaux, il fit venir ſon majordome, & devant eux lui dit d'écrire à ſa commanderie, que l'on eût à ſemer du chanvre pour faire du linge à ces meſſieurs. Là-deſſus, les pages s'étant mis à rire : « Les petits coquins, reprit le bailli ! » les voilà bien contens, à préſent qu'ils ont des » chemiſes ». C'étoit bien le cas de dire à chacun d'eux, *expecta bos*, &c. Car on ne pouvoit encore leur appliquer cet autre proverbe, *Adhuc tua meſſis in herbâ eſt.*

---

55. *La nuit tous chats ſont gris.* Dans l'obſ-

curité, tous les objets ſont égaux, & l'on ne peut en diſtinguer le plus ou le moins de perfection. Quand la lumière eſt éteinte, diſent les Grecs, il n'y a plus de différence entre les femmes (G). *Lucernâ ſublatâ, nihil diſcriminis inter mulieres.* Eraſme donne à ce proverbe une interprétation peu favorable au ſexe. Henri Etienne l'en reprend avec raiſon, & prétend qu'il ſignifie que, pendant la nuit, toutes les femmes ſont les mêmes quant à la figure, & qu'Hélène n'a aucun avantage ſur Hécube. Ne regarder que la beauté dans le choix d'une épouſe, c'eſt vouloir, comme diſoit la mère d'Alexandre, ſe marier pour les yeux, ou ſuivant l'expreſſion de Corneille, *épouſer un viſage.*

---

56. *Qui m'aime, me ſuive.* Montagne attribue à Cyrus ce mot devenu proverbe. « Ce prince exhortoit ſes ſoldats en diſant : *Qui m'aimera, ſi me ſuive* ». Notre roi Philippe de Valois en a auſſi fait uſage. A peine ſur le trône, il fut engagé à la guerre contre les Flamands. Comme ſon conſeil ſembloit improuver cette guerre ; « Et vous, » ſeigneur Connétable, dit il à Gaucher de Châtillon, que penſez-vous de ceci ? Croyez-vous » qu'il faille attendre un tems plus favorable ? — » Sire, répondit Châtillon, qui a bon cœur, a » toujours le tems à propos ». A ces mots, Phi-

lippe ſe leve, court au connétable, l'embraſſe & s'écrie : *Qui m'aime, me ſuive.*

---

57. *Se débattre de la chape à l'Evêque* ; en latin, *de capâ Epiſcopi litigare* : c'eſt conteſter ſur une choſe à laquelle on n'a, ni on ne peut avoir d'intérêt, ou ſe débattre de quelque choſe, pour en tirer chacun ce que l'on pourra. Ce proverbe, très-ancien chez nous, eſt très-ordinaire en Berri, où ſubſiſte encore la coutume qui apparemment y a donné lieu. Lorſque l'archevêque de Bourges met pour la première fois le pied dans ſa cathédrale, pour en prendre poſſeſſion, le peuple qui eſt à la porte, ſe jette, dit-on, ſur la chape dont ce prélat eſt revêtu, & qui ne tient qu'à un fil de ſoie ; & on la met en pieces, chacun ſe battant à qui en aura un morceau.... Le P. Longueval, (Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane,) fait venir ce proverbe de l'abus de piller les meubles de l'évêque, après ſa mort. Cet abus ſubſiſtoit en France, dans le IX^e^. ſiecle, & l'empereur Charles le Chauve en fit ordonner la ſuppreſſion par le concile de Pontion. Ce qui étoit alors l'effet condamnable d'un vil intérêt, avoit auparavant un motif louable. Dans la primitive Egliſe, quand un évêque mouroit, ſes peuples, pénétrés de vénération pour ſes vertus, pleuroient amérement ſa mort, &

chacun tâchoit d'avoir la moindre partie de ſes vêtemens, que l'on convoitoit, non pour leur prix intrinſeque, qui étoit à-peu-près nul, mais parce qu'ils étoient la dépouille d'un Saint.... A l'abbaye du Bec en Normandie, j'ai été témoin d'une cérémonie qui vient ſans doute de la même ſource. Sur la fin d'Août, on y célebre la fête du bienheureux Herloin, ſeigneur Danois qui fonda cette abbaye vers l'an 1034, & en fut le premier abbé. La dévotion attire, ce jour-là, un grand concours de peuple, qui ſe porte en foule dans une chapelle où ſe voit le tombeau du Saint, orné de fleurs artiſtement rangées. Les religieux qui s'y rendent en proceſſion, avant la Meſſe, n'y pénetrent qu'avec peine, tant l'affluence eſt grande. Mais le plus difficile eſt d'en ſortir: car dès que la ſtation eſt finie, le peuple accourt de tous les coins de la chapelle, & ſe rue, avec un tumulte dont on n'a point d'idée, ſur les fleurs qui décorent le tombeau. L'homme ſenſé, que la curioſité ou la dévotion a conduit dans ce lieu, témoin de ce pillage ſaintement indécent, ſe garde bien d'y prendre part, & ſe tire de la preſſe comme il peut,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

---

58. *C'eſt un prêter à ne jamais rendre*, dit-on

d'une choſe que l'on prête à un homme qui ne la rendra pas. Sénecé a fait uſage de ce proverbe dans cette épigramme :

Pour acheter un bien qui ſe vend par décret,
Il me faut mille écus ; prête-les moi, Cléandre ;
Opulent, bon ami, tu ne peux t'en défendre.
—— Arcas, à te prêter je n'aurois pas regret ;
Mais n'eſt-ce pas emprunt fait pour ne jamais rendre ?
—— Qui diable t'a dit mon ſecret ?

Prêter & *donner* ſont ſynonymes dans l'eſprit de mille perſonnes qui vous demandent de l'argent ou autre choſe. On emploie de préférence le premier verbe, parce qu'il effarouche moins que le ſecond ; on y joint même des promeſſes de rendre, que le vent emporte avec la choſe prêtée. Jean de Meun dit de certaines femmes :

Fole eſt qui ſon amy ne plume,
Juſques à la dernière plume.

Comment s'y prendre pour en venir à bout ? le voici :

Se elle voit qu'il s'apperçoive
Qu'il luy donne plus qu'il ne doive,....
Et ſentira qne de donner
Ne l'oſe elle mais (plus) ſermonner :
Lors luy doit prier qu'il luy preſte,
Et puis luy jure qu'elle eſt preſte
De luy rendre à tel jour dicté
Tel comme il luy aura preſté.

Mais bien eſt par moy deffendu ;
Que jamais riens n'en ſoit rendu.

---

59. *Il ne ſe mouche pas du pied*, ſe dit d'un homme fin, à qui il n'eſt pas aiſé d'en impoſer. Je croirois ce proverbe dérivé de celui des Latins, *Homo emunctæ naris.* Un homme qui ne pourroit *ſe moucher* que *du pied*, n'auroit pas le nez bien propre, il ne ſeroit pas *emunctæ naris*, c'eſt-à-dire, dans le ſens figuré des Latins, qu'il ne ſeroit point fin. Nous diſons dans le même ſens, *il n'eſt pas manchot*, & cette expreſſion vient à l'appui de ma conjecture.

Ce proverbe s'entend auſſi d'une perſonne qu'on ne joue pas impunément, & qui mérite des égards. Il a ce dernier ſens dans les vers de Moliere, où Dorine dit, méchamment & par ironie, à Mariane qui n'a pas le courage de refuſer la main de Tartuffe :

Monſieur Tartuffe, oh ! oh ! n'eſt-ce rien qu'on propoſe?
Certes, Monſieur Tartuffe, à bien prendre la choſe,
N'eſt pas un homme, non, *à ſe moucher du pied*,
Et ce n'eſt pas peu d'heur que d'être ſa moitié.

---

60. *Il eſt à moi, à vendre & à dépendre*, pour dire, c'eſt un homme qui m'eſt entièrement dévoué,

j'en puis faire ce que je veux; en latin, *in ære meo eſt*.... *Dépendre* ſignifioit autrefois *dépenſer*.

L'avoir n'eſt fait que pour *deſpendre*,

dit Jean de Meun. Le duc de Bellegarde, qui étoit gaſcon & entendoit la raillerie, demanda un jour à Malherbe lequel valoit mieux de dire *dépenſé* ou *dépendu*. Le poëte répondit que *dépenſé* étoit plus françois, mais que *dépendu*, *pendu* & *rependu* étoient plus propres pour les Gaſcons.

---

61. *Il y a remede à tout, fors à la mort*... Dans l'Etourdi, Anſelme dit :

On n'a point pour la mort de diſpenſe de Rome.

Thomas à Kempis dit exactement la même choſe : *Nemo impetrare poteſt à papâ bullam nunquam moriendi, nec obtinere pecuniâ præbendam jugiter manentem.* Moliere avoit-il lu Thomas à Kempis, ou bien eſt-ce une rencontre ? On va en lire une qui n'eſt pas ſi facile à croire que celle-ci.

---

62. *Les beaux eſprits ſe rencontrent*, dit-on à un homme qui a la même penſée qu'un autre ſur un même ſujet. Cet effet du haſard eſt aſſez commun; mais ce qui arriva à Racan eſt preſque

incroyable. Etant en garniſon à Calais à l'âge de dix-neuf ans, il fit ces quatre vers :

Eſtime qui voudra la mort épouvantable,
Et la faſſe l'horreur de tous les animaux :
Quant à moi, je la tiens pour le point deſirable,
Où commencent nos biens & finiſſent nos maux.

Quelque tems après, il revint à Paris, & récita comme ſien ce quatrain à ſon ami Ivrande. Celui-ci lui dit qu'il ne donnoit point dans le panneau, qu'il ſavoit très-bien que ces vers étoient de Matthieu, & que c'étoit le premier quatrain de ſes *Tablettes de la vie & de la mort.* Racan qui n'avoit jamais vu ce livre, ſoutint long-tems que Matthieu ne pouvoit avoir fait ces vers, & ne ſe rendit que lorſqu'Ivrande les lui eût fait lire dans les *Tablettes* de Matthieu. Ménage à qui Racan a ſouvent raconté cette hiſtoire, la regardoit comme véritable : mais il doutoit fort, & avec raiſon, de ce que dit Léonardo Salviati. Cet auteur Italien avance qu'un poëte de ſon tems, qui n'avoit jamais vu les ſonnets du cardinal Bembo, en avoit fait de tout ſemblables. On conviendra qu'il faudroit avoir la foi robuſte d'un Apella, pour croire un tel miracle. Au reſte, il n'y a guère de poëtes à qui il n'échappe quelques vers, qui ſe trouvent dans d'autres poëtes. Grotius dit que cela lui eſt arrivé, ſans qu'il eût à ſe reprocher le moindre

moindre plagiat. Ne lit-on pas dans Voltaire des vers entiers de Racine ? Ces rencontres ſont ſouvent des réminiſcences, & prouvent que la mémoire eſt un meuble dangereux dans la compoſition.

63. *Les Picards ont la tête chaude* : c'eſt-à-dire, qu'ils ſe fâchent aiſément. C'eſt peut-être à ce dicton que fait alluſion le troiſième vers de l'ancien proverbe :

De pluſieurs choſes Dieu nous garde,
De toute femme qui ſe farde,
De la fumée des Picards,
Avec les boucons des Lombards.

Valois prétend que le mot *Picard* vient de *Piquer*, pris pour *offenſer*, *choquer*, parce que ceux qu'il déſigne ſe piquent de peu de choſe ; & il ajoute que, par la même raiſon, leurs voiſins, qui ont le même défaut, ont été appelés *Flamands*, de *flamme*, comme ſi l'on vouloit dire qu'ils prennent feu aiſément. Quoi qu'il en ſoit, ſi les Picards ſont *iraſci celeres*, ils reviennent auſſi vîte qu'ils ſe fâchent, & l'on ſait que les perſonnes vives ne ſont pas les moins ſociables. Cette vivacité eſt l'effet de la franchiſe pour laquelle ils ſont renommés, ainſi que pour la bravoure. On croit même, (& cette étymologie eſt plus vraiſemblable que la précédente,) que le nom de

Picard vient de l'intrépidité & de l'adreſſe avec laquelle ils manioient la *pique*, arme dont ils ſe ſont les premiers ſervis à la guerre.

---

64. *Perdre la tramontane*, c'eſt être déconcerté, ne ſavoir où l'on en eſt, perdre la tête... Au propre, c'eſt perdre de vue l'étoile du Nord, qui ſert à conduire les vaiſſeaux ſur la mer, & qui s'appelle *Tramontane*. On nomme de même, ſur la Méditerranée & en Italie, le vent du Nord. Ce mot, en latin *Tranſmontanus*, vient de ce que ce vent ſouffle du côté qui eſt au-delà des monts, à l'égard de Rome & de Florence.... Ce proverbe doit être né avant l'invention de la bouſſole, parce qu'alors il étoit plus aiſé qu'aujourd'hui de s'égarer ſur mer. L'auteur des *Faſtes de la marine françoiſe*, (M. Turpin,) attribue à notre nation la gloire d'avoir introduit en Europe l'uſage de la bouſſole. La fleur de lys, que tous les peuples de cette partie du monde, excepté les Suédois, impriment à la pointe de l'aiguille, en eſt un témoignage impoſant. Du moins eſt-il certain que nos anciens navigateurs en faiſoient uſage, & qu'ils appeloient la pierre d'aimant *Marinette*. Hugues de Bercy, poëte contemporain de Saint Louis, en fait mention dans ſa *Bible-Guyot*. A l'occaſion du pôle arctique, qu'il appelle *Tramontane*, il dit:

Icelle eſtoile ne ſe muet:
Un art ſont que mentir ne puet,
Par vertu de la *Marinette*,
Une pierre laide & noirette,
Où li fer volontiers ſe joinct.

Voltaire prétend que ces vers ſont du XIV^e. ſiecle, & par-là donne un démenti à Fauchet. Selon lui, la direction de l'aimant vers le Nord ne fut trouvée que vers la fin du XIII^e. ſiecle; & Flavio Goia, citoyen d'Amalfi au royaume de Naples, ayant bientôt après inventé la bouſſole, marqua l'aiguille d'une fleur de lys, parce que cet ornement entroit dans les armoiries du roi de Naples, qui étoit de la maiſon de France.... Les Chinois font honneur de la même invention à Thcheou-Kong, fameux aſtronome qui vivoit plus de mille ans avant J. C.

---

65. *Voilà un plaiſant Céleſtin*, pour dire, voilà un impertinent, un ſot, &c. Cette expreſſion devroit ſignifier un homme gai, plaiſant, &c. ſi l'on avoit égard à ſon origine. Autrefois à Rouen, les Céleſtins n'étoient exempts de payer l'entrée de leur boiſſon, qu'à condition qu'un de leurs frères précéderoit la première des charrettes ſur leſquelles on voituroit cette boiſſon, & ſauteroit d'un air gai, en paſſant devant la maiſon du gouverneur

de la ville. Un jour, un de ces frères ayant paru devant les charrettes, plus gaillard que ceux qu'on avoit vus juſqu'alors, le gouverneur ne put s'empêcher de dire : *Voilà un plaiſant Céleſtin.*

66. *Payer en gambades*, ou *en monnoie de ſinge*, c'eſt donner de mauvaiſes raiſons à un créancier, pour éloigner le paiement.... Dans les premiers ſiecles de la monarchie, les jeux des mimes conſiſtoient en récits bouffons & en geſticulations. Ceux qui faiſoient des tours d'adreſſe ou de force avec des épées ou des bâtons, s'appeloient *Balatores*, bateleurs. Ils alloient de ville en ville ; & lorſque, dans leur route, ils avoient à payer des péages, ils étoient autoriſés par les ordonnances à ſatisfaire le péager par leurs jeux ou les tours de leurs ſinges. Dans un tarif fait par S. Louis pour régler les droits de péage à l'entrée de Paris, il eſt dit « que » le marchand qui apporte un ſinge pour le ven» dre, paiera quatre deniers ; que ſi le ſinge appar» tient à quelqu'un qui l'ait acheté pour ſon plai» ſir, il ne donnera rien ; que s'il eſt à un joueur, » celui-ci le fera jouer devant le péager, qui ſera » tenu de ſe contenter de cette monnoie ». De-là ſont venues les expreſſions *payer en gambades*, &c.

67. *C'eſt la cour du roi Pétaud, où tout le monde*

eſt maître, ſe dit d'une maiſon, ou d'une compagnie ſans regle, ſans ſubordination, & où le chef n'a pas plus d'autorité que ſes inférieurs.

Chacun y contredit, chacun y parle haut;
Et c'eſt tout juſtement la cour du roi Pétaud. *Mol.*

On dit auſſi en deux mots, *C'eſt une Pétaudière*..... Autrefois en France, toutes les communautés ſe nommoient un chef qu'on appeloit *Roi*. Les mendians mêmes en avoient un, & par plaiſanterie on l'appeloit *Pétaud*, du verbe latin *peto*, je demande. On juge bien qu'un pareil roi n'avoit pas grande autorité ſur ſes ſujets. De-là le proverbe.

---

68. *Faire voir à quelqu'un ſon béjaune*, c'eſt lui montrer qu'il ſe trompe, qu'il eſt un ignorant..... Ce proverbe, dont le dernier mot ſe dit par corruption pour *bec jaune*, eſt tiré des oiſeaux niais, (les oiſons par exemple,) qui ont le bec jaune. Dans le Roman de la Roſe, la vieille dit à Bel-accueil:

Bien fait qui jeunes gens conſeille.
Sans faulte ce n'eſt pas merveille,
Si n'en ſavez quartier, ne aulne;
Car vous avez le bec trop jaune.

Dans les colleges de Paris, il y avoit jadis un droit établi ſur les nouveaux venus, qu'on ap-

peloit *Béjaunes*, ainſi que ce droit de bien-venue. Un ſtatut de la nation de France en 1336, fait mention du béjaune que payoient tous ceux qui commencoient à régenter. Les étudians étoient également ſoumis à ce droit. L'intendance en étoit commiſe, dans les écoles de théologie, à un particulier qu'on nommoit *l'Abbé des Béjaunes*. Le jour des Innocens, il conduiſoit par la ville les béjaunes, monté ſur un âne, & l'après-dînée il les aſpergeoit d'eau. En 1476, cet homme n'ayant pas rempli ſon office, il intervint ſentence qui le condamna à huit ſols d'amende.... Les clercs de la Baſoche de Paris appellent, dit-on, encore *Lettres de Béjaune* celles qu'on leur donne pour atteſtation du ſervice qu'ils ont fait chez les procureurs, quand ils veulent être reçus à pareilles charges.

---

69. *Il faut ménager la chevre & le chou*, c'eſt-à-dire, agir ſelon le lieu, le tems, & pourvoir à deux inconvéniens contraires. Suidas cite d'Ariſtophane un vers hexamètre qui cache le même ſens ſous une autre allégorie (G):

Dextrum in calceolo, lævum verò in podoniptro.

C'eſt-à-dire, il a, *ou* il met le pied droit dans un ſoulier, & le gauche dans un vaſe à laver les pieds... Notre proverbe vient d'une queſtion faite à des

enfans, pour les accoutumer à réfléchir & à trouver des expédiens. Voici la queſtion. Un homme a un bateau fort petit, dans lequel il faut qu'il paſſe un loup, une chevre & un chou, mais l'un après l'autre. Lequel des trois prendra-t-il le premier ? Si c'eſt le loup, voilà le chou en proie à la chevre. S'il prend le chou, le loup étranglera la chevre. Prendra-t-il la chevre ? ce ſera toujours le même embarras pour le voyage ſuivant ; & pendant qu'il viendra chercher ce qu'il aura réſervé pour le troiſième, ou la chevre ou le chou ſeront mangés. Il y a pourtant un moyen. C'eſt de prendre d'abord la chevre ſeule ; le chou reſte avec le loup qui n'y touche pas. Au ſecond voyage, on prend le chou & l'on ramene la chevre, au lieu de laquelle il faut paſſer le loup, qui, étant à l'autre bord auprès du chou, n'y fera aucun tort. Alors le maître revient, reprend la chevre reſtée ſeule, & *ménage* ainſi *la chevre & le chou.*

---

70. *Qui compte ſans ſon hôte, compte deux fois*; pour dire qu'on ſe trompe ſouvent, quand on fait quelque projet ſans la participation de celui de qui l'exécution dépend en tout ou en partie. La raiſon de ce proverbe, pris dans le ſens propre, eſt que l'hôte a intérêt de ſavoir ſi celui qu'il a hébergé, ne s'eſt point trompé dans ſon calcul. Cette erreur

n'étoit pas à craindre, avant l'établiſſement des auberges. Les anciens n'en avoient pas. On logeoit chez des particuliers, à qui l'on rendoit la pareille dans l'occaſion. On donnoit la moitié d'une piece de monnoie, ou d'une autre marque appelée *Teſſera*: celui qui la portoit, étoit reçu comme un ami de la maiſon, ou comme un ancien hôte. On la conſervoit précieuſement, & elle paſſoit des pères aux enfans. Ce droit d'hoſpitalité étoit ſi reſpecté, qu'on établit des hôpitaux, (du latin *hoſpes*,) en faveur des paſſans qui n'avoient pas de connoiſſances dans les endroits où leurs affaires les appeloient. Ils étoient reçus & défrayés de tout dans ces maiſons publiques. Dans la ſuite, les hôpitaux en Europe ſont devenus la retraite des ſeuls pauvres, comme l'obſerve Borel.... La plupart de ceux où l'on reçoit les malades, & qu'on nomme Hôtels-Dieu, ſont placés auprès des cathédrales, & dirigés par les chanoines. L'origine de cet uſage peut ſe rapporter au concile d'Aix-la-Chapelle en 816. On lit dans les ſtatuts de la regle des chanoines, leſquels furent dreſſés par ce concile, à la demande de l'empereur Louis-le-Débonnaire: « Les » évêques établiront un hôpital pour recevoir les » pauvres, & lui aſſigneront un revenu ſuffiſant, » aux dépens de l'égliſe. Les chanoines y donne- » ront la dîme de leur revenu, même des obla- » tions, & un d'entr'eux ſera choiſi pour gouver-

» ner l'hôpital, même au temporel. Les chanoines » iront, au moins en carême, laver les pieds des » pauvres : c'eſt pourquoi l'hôpital ſera tellement » ſitué qu'ils puiſſent y aller aiſément ».

---

71. *Faire le diable à quatre*, c'eſt faire du tapage autant que quatre diables enſemble. On lit dans *l'Irréſolu* de Deſtouches :

J'aime à dormir le jour, puis à courir la nuit,
A jurer, à médire, à férailler, à battre ;
Mon père, ſur cela, me fait le diable à quatre.

Au commencement du XVI^e. ſiecle, on ne repréſentoit ſur le théâtre françois que des myſtères, des farces, & ſurtout des diableries. Dans ces dernières pieces, les acteurs étoient vêtus de peaux noires & d'habillemens affreux. Il y avoit les petites & les grandes diableries : celles-là étoient repréſentées ſeulement par deux diables, & les grandes par quatre. Le proverbe eſt venu de ce que les quatre diables faiſoient un vacarme épouvantable. Ils pouſſoient des hurlemens, jettoient des feux par la bouche, &c. Toutes ces gentilleſſes diaboliques ne nous amuſeroient pas extrêmement : mais tel étoit le goût de ce ſiecle ; on ne craignoit pas plus la vue & les jeux de ces figures infernales, qu'on ne craint aujourd'hui d'en prononcer le nom.

72. *Attendez-moi ſous l'orme*, dit-on, pour faire entendre à quelqu'un qu'on ne compte point ſur ce qu'il promet, ou qu'on ne ſe trouvera pas à un rendez-vous..... Les François, iſſus d'un peuple chaſſeur, & chaſſeurs eux-mêmes, conſervèrent longtems, dit Sainte-Palaye, l'uſage de ſuſpendre à des arbres antiques les têtes des animaux qui étoient tombés ſous leurs coups (1). C'eſt peut-être de cet uſage qu'eſt venu celui d'avoir à la porte des châteaux & près de nos égliſes, un orme ou quelqu'autre arbre remarquable par ſon antiquité, ſa groſſeur & l'étendue de ſes branches. Pluſieurs de nos anciennes coutumes font mention de ce fait.... C'étoit auſſi ſous un de ces arbres, planté devant la porte du manoir ſeigneurial, que les juges tenoient autrefois leur juriſdiction. On appeloit ces ſieges *les Plaids de la porte*; & comme cet arbre étoit preſque toujours un orme, on diſoit à un homme qu'on menaçoit d'aſſigner & de traduire en

(1) Le goût de nos pères pour la chaſſe étoit une ſuite de celui qu'ils avoient pour la guerre. Un Franc coupoit la tête à l'ennemi qu'il avoit tué, l'emportoit chez lui, & la clouoit ſur ſa porte, ſurtout ſi cet ennemi avoit paſſé pour un homme redoutable. Saint-Foix penſe que de-là eſt venue la coutume de clouer ſur la porte des châteaux un oiſeau de proie, ou la tête de quelque animal carnaſſier.

juſtice, *Attendez-moi ſous l'orme*, expreſſion qui a paſſé dans le diſcours familier.

---

73. *Rompre la paille avec quelqu'un*, c'eſt lui déclarer ouvertement qu'on n'eſt plus ſon ami.

Quand deux amis ſe ſont brouillés,
On dit que la paille eſt rompue.
Cette comparaiſon dans le public reçue
Sera-t-elle du goût des eſprits *ampoullés* ?
Je n'en ſais rien. Vaille que vaille,
Il eſt certain que l'amitié,
Comme elle eſt aujourd'hui ſur pié,
N'eſt pas plus forte qu'une paille.

Chez les Gaulois, & à leur exemple, chez les Romains, la priſe de poſſeſſion des terres ſe faiſoit par la délivrance d'une houſſine d'aulne, ou en donnant un fêtu ou brin de paille; ce qui s'appeloit *infeſtucation ſeigneuriale*. Au contraire, le déguerpiſſement ou deſſaiſiſſement, qu'on nommoit *exfeſtucation*, ſe faiſoit en rompant quelques brins de paille. Depuis, on a dit, *Rompre la paille*, pour dire, rompre l'amitié.... *Rompre*, mis abſolument, ſignifie la même choſe. Dans le XII^e^. ſiecle, on ſe ſervoit encore de ſignes extérieurs pour déclarer ſes ſentimens. Envoyer à un homme une paille briſée ou un jonc *rompu*, annonçoit une brouillerie, une *rupture*.

74. *Qui fit Breton, fit larron.* Bellingen, qui cite ce proverbe, obſerve qu'il eſt dit plutôt pour la rime que par vérité, les Bretons n'étant pas plus adonnés au vol que les autres peuples. Le marquis de Paulmy les taxe d'un défaut moins conſidérable ; c'eſt d'aimer à boire. C'eſt à eux que nous devons, dit-il le mot *Trogne.* Il vient du Bas-Breton *Tron*, (viſage). « Comme les Bas-Bretons » ſont aſſez bons buveurs, & qu'ils ont le viſage » enluminé, on s'eſt ſervi de ce mot de leur langue » pour ſignifier une mine ſemblable à celle qui leur » eſt ordinaire ».

75. *Devenir d'Evêque Meûnier*, c'eſt paſſer d'un état honorable à un autre bien inférieur. Les anciens diſoient en ce ſens, paſſer de la claſſe des chevaux à celle des ânes, *ab equis ad aſinos*; ſous-entendu *tranſire....* Benſerade a fait de notre proverbe l'application ſuivante. Etant à Toulouſe avec l'évêque d'Amiens, ils allèrent enſemble voir le fameux moulin de Baſacle. Il leur vint l'idée à tous les deux de demander au roi la permiſſion d'en établir un pareil : ce qui leur fut accordé. « Pour » moi, dit le poëte au prélat, je riſque peu, & » je puis gagner beaucoup ; mais vous, monſei- » gneur, vous deviendrez *d'Evêque Meûnier* ».

Quelques perſonnes diſent que ce proverbe vient par corruption d'*Evêque Aumônier*. Selon elles, il peut ſe faire qu'un évêque ſerve d'*aumônier* à un prélat plus grand ſeigneur que lui; mais il n'y a pas d'apparence qu'il puiſſe jamais devenir *meûnier*.... D'autres ſe tiennent à la lettre du proverbe, & croient qu'il vient de Spifame qui, d'évêque qu'il étoit, fut contraint de ſe faire meûnier pour ſubſiſter. Jacques-Paul Spifame étoit fils de Jean Spifame, ſeigneur de Pacy, près Sens (1). Il fut fait chanoine de Paris, abbé de

(1) Pacy eſt un hameau conſidérable qui appartient aujourd'hui à Mde. Megret d'Étigny. Cet endroit, où il y a un château ſeigneurial, eſt à une demi-lieue du bourg de Véron, ſa paroiſſe. A l'entrée de ce bourg eſt une belle fontaine, dite *de S. Gorgon*, dont les eaux, ont, dit-on, la vertu de pétrifier ce qu'on y jette. Priſes par immerſion, elles ſont bonnes contre les hernies. Elles ſortent de leur ſource par un aqueduc, font tourner un moulin à quelques pas du baſſin, & vont ſe perdre dans la prairie voiſine. Joachim du Bellay, bon poëte latin & françois, a fait ſur cette fontaine une piece de Vers latins, qu'il adreſſe à J. Spifame, évêque de Nevers. Il feint que la nymphe Véronis, fille d'Apollon & de Vérona, vint au monde ſur les bords du lac Benaco. Elle étoit belle, ſage, & uniquement livrée aux exercices de Diane. Un jour qu'elle pourſuivoit une biche, le Dieu du lac la vit, & la deſira pour épouſe. Véronis, inſtruite de ſon deſir, cherche à lui échaper par la fuite. Son amant vole après

Saint-Paul de Sens, enfin évêque de Nevers en 1547. On ſait qu'entraîné par l'amour d'une femme, veuve d'un procureur nommé le Grêle, il ſe retira avec elle à Genève, où il ſe fit Calviniſte. On ſait auſſi que, ſoupçonné de vouloir rentrer dans le ſein de l'Egliſe catholique, & accuſé d'avoir fabriqué un faux contrat de mariage

---

elle, & il l'auroit atteinte, ſi Diane n'eût changé en eau cette chaſte nymphe. Véronis, ainſi métamorphoſée, continue ſa route, & voyageant ſous terre, quitte l'Italie, coule ſous les montagnes des Allobroges, arrive en France, & vient enfin ſe repoſer dans le voiſinage de Sens. *Linquimus*, dit-elle,

Linquimus Allobrogum montes, Alpeſque nivoſas,
Tangimus & fines, Gallia pulchra, tuos.
Finibus & Senonum feſſæ requievimus. Illic,
Illic tam longæ meta reperta fugæ.

Deſcription de la Fontaine, vertu de ſes eaux, &c.

Illic herboſo paulatim ceſpite campus
In tumulum ſurgit, hâc via aperta mihi eſt....
Quem mirere magis, latè porrectus in orbem
Fons ſcatet, atque imo vortice torquet aquas.
Hinc furit emiſſus ſinuoſo è gurgite rivus,
Limoſuſque *fluit, duraque ſaxa creat.*
Dura ſilex Cererem rapido demittit ab orbe;
Quodque opus eſt amnis, fontis & illud opus.
Inde per herboſum trepidanti murmure callem
Noſtra ſuum tinidè lympha recurrit iter;

avec la femme qu'il avoit, il fut décapité à Genève en 1566. Mais on ne trouve nulle part aucune preuve qu'il ait été réduit à ſe faire meûnier pour avoir du pain.

---

76. *Homme fin, ſe leve matin.* Ce proverbe de G. Meurier a rapport à cette expreſſion, *Vous avez cru prendre la mère au nid; vous ne vous êtes pas levé aſſez matin*: c'eſt-à-dire, vous n'êtes pas aſſez fin pour m'attraper. Ceux qui veulent lever un nid, & prendre la mère avec les petits, ſortent du lit de bon matin: ſans quoi, ils manqueroient leur coup. De-là l'expreſſion proverbiale qui nous eſt commune avec les Eſpagnols.... Les Hébreux diſoient, *ſe lever dès le matin*, pour dire, ſe hâter & faire tous ſes efforts afin de venir à bout de

---

Atque iterùm liquido ſub terram mergitur amne.
Nunc quoque virginei cura pudoris ineſt.

La Piece eſt terminée par l'éloge du ſeigneur de Pacy.

Pacciades Nymphæ, Satyri Dryadeſque puellæ
Hìc agitant lætos nocte ſilente choros;
Alterniſque canunt divini fontis honores,
Spiſamique ſui nomen in aſtra ferunt,
Qui pecus immundum noſtris procul arcet ab undis,
Et ſacri fontis me jubet eſſe Deam.

quelque choſe. Dans les Proverbes de Salomon, Dieu dit des pécheurs : *manè conſurgent, & non invenient me*; c'eſt-à-dire, ils feront divers efforts pour me chercher, & ils ne me trouveront point.

77. *Mettre pinte ſur chopine*, c'eſt faire débauche de vin.... *Chopine* vient du Phénicien *chopen*, qui ſignifie la paume de la main. En Phénicie, on diſoit *frapper un traité*, pour dire, faire un traité; & c'eſt de-là que chez nous, après un marché fait, le peuple frappe dans la main en diſant, *Paie chopine*. Ainſi le nom vulgaire de la meſure du vin qui ſe boit parmi le peuple après un accord, vient de l'action qui l'a précédé.... L'auteur à qui je dois cette étymologie, obſerve que « nos langues » vivantes contiennent non-ſeulement des mots » Phéniciens, gréciſés & latiniſés, que nous tenons » de ces derniers peuples, mais auſſi un plus grand » nombre d'autres qu'ils n'ont point eus, & que » nos pères n'ont pu acquérir que par le canal » direct des commerçans de Phénicie. Mais pour » trouver ces étymologies, il ne faut pas ſe » conduire par les mêmes principes dont nous » nous ſervons pour chercher nos étymologies » dans le grec & le latin. Comme l'écriture des » langues orientales étoit ſingulière & difficile à » lire, les anciens Européens ont ſouvent lu de

» droite

» droite à gauche ce qu'il falloit lire de gauche » à droite ; & par-là ils ont renverſé les mots & » preſque les ſyllabes. C'eſt ainſi que de *cathenoth* » vêtemens, l'inverſe *thounecath* a donné *tunica* ; » *luag* avaler, a donné *gula* gueule ; *hemer* vin, » *merum*. *Turaph* prendre, s'eſt changé en *raphta*, » d'où *raptus* chez les Latins, & *attraper* chez » les François. De *geber* le maître, & de *gebereth* » la maîtreſſe, nos pères ont fait *berger* & *bergerette*. » Notre adjectif *blanc* vient de *laban* ou *leban*, » qui ſignifie la même choſe dans le Phéni- » cien, &c. »

78. *Mal de tête veut repaître.* Nos anciens diſoient : *Douleur de teſte veut manger, douleur de ventre veut purger*.... On dit encore à celui qui ſe plaint d'un mal de tête, que *c'eſt le mal des beaux eſprits* ; ſans doute parce que le travail de tête, le plus fatigant de tous, eſt inconnu aux perſonnes ſtupides. Dans un cercle de dames, un petit-maître ſans eſprit ſe plaignoit d'un grand mal de tête, & ajoutoit que c'étoit le mal des beaux eſprits. Une dame lui répliqua : Vous avez donc le mal des autres.

79. *A barbe rouſſe & noirs cheveux, ne te fie ſi tu ne veux.* Les Eſpagnols diſent : *Faux de nature, Mat. Sépon.*

les cheveux noirs, la barbe rouſſe. Les mêmes diſent encore : *Homme roux & femme barbue, de loin les ſalue.* Ce proverbe, aſſez mal traduit par Céſar Oudin, répond à celui-ci des François :

Homme roux & femme barbue,
Que de quatre lieues les ſalue,
Avec quatre pierres en ta main,
Pour t'en ſervir s'il eſt beſoin.

Les Romains n'avoient pas bonne idée d'un homme qui avoit des cheveux roux & la barbe noire ; & ſi avec cela, il étoit borgne & boîteux, il ne pouvoit plus être honnête-homme ſans miracle :

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine læſus,
Rem magnam præſtas, Zoïle, ſi bonus es. Mart.

La chevelure rouſſe étoit eſtimée chez les Juifs ; au moins il eſt dit de David, au premier livre des Rois, *Erat autem rufus & pulcher aſpectu.* Quelqu'un a prétendu que cette couleur étoit commune chez les Gaulois Sénonois, & il cite en preuve ce vers du huitième livre de l'Enéide :

Aurea cæſaries ollis atque aurea veſtis.

Ces cheveux, figurés en or par Vulcain, pouvoient être blonds, & non pas roux.... Un avocat de Caen, nommé Pierre l'Eguillard, publia en 1580, pluſieurs quatrains françois en l'honneur des barbes

rouges, imprimés à Caen, avec des notes, sous le titre de *Pogonétythrée.*

---

80. *Au nouveau, tout est beau:*

Omnis principio res nova grata suo. Desnoyers.

Ce proverbe signifie que la nouveauté a des charmes pour tous les hommes, & que par amour pour elle, ils se dégoûtent bientôt de ce qui les flattoit auparavant. L'arrivée d'une personne de connoissance fait d'abord plaisir, & trois jours après, on s'en lasse; *ante triduum exactum putet.* Plaute dit en ce sens: *Piscis nequam est nisi recens*, le poisson n'est bon que quand il est frais. *L'hôte & le poisson, passé trois jours, puent*, dit le proverbe Espagnol. Meurier fait de cette pensée un jeu de mots: *L'hoste & le poisson, en trois jours, sont poison.*

---

81. *C'est la mer à boire*, se dit d'un travail long & pénible, d'une chose dont l'exécution est difficile. Pybrac a fait de ce proverbe un usage ridicule, en disant:

Votre père! ah, Monsieur, c'est une mer à boire.

Le trait qui suit peut avoir donné lieu à cette expression. C'étoit la coutume des anciens de se proposer des questions embarrassantes, & ils mettoient

beaucoup d'honneur à les réſoudre. Le roi d'Ethiopie fit un jour à Amaſis, roi d'Egypte, une propoſition abſurde; c'étoit de *boire la mer*: & il lui promit, s'il en venoit à bout, de lui céder un grand nombre de villes. Amaſis fort embarraſſé, s'adreſſa au philoſophe Bias, qui lui répondit: « Je » ne vous conſeille pas de *boire la mer* pour ac» quérir quelques méchantes villes; mais dites au » roi d'Ethiopie que vous le ferez à condition » qu'il détournera les fleuves qui viennent ſe ren» dre à la mer; que vous voulez bien avaler la » mer, mais non pas les fleuves qui entrent de» dans ». Cet expédient tira Amaſis d'affaire..... Dans la vie d'Eſope, on lit le même trait ſous le nom de Xantus, que le fabuliſte tira du même embarras par le même moyen.

---

82. *Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.* Ce vers de Boileau, devenu proverbe, convient à un inconſtant qui change d'état ou de parti, ſans pouvoir ſe fixer à rien. Eraſme dit, après Ciceron, qu'il eſt *modò palliatus, modò togatus.* D'un tel homme, on dit encore, *C'eſt une girouette.* Les anciens diſoient, *C'eſt une femme.* L'inconſtance a toujours été regardée comme l'apanage du ſexe : *Varium & mutabile ſemper, fœmina.* VIRG. C'eſt pour cela, ſans doute, que les

Italiens appellent *cœur de femme* (cor di donna) la plante que nous nommons *ſouci*, & qui ſe tourne d'un côté le matin, & le ſoir de l'autre.... On a lu longtems ſur une fenêtre du château de Chambort, ce petit diſtique de François Ier.

Souvent femme varie,
Bien fol eſt qui s'y fie.

Ce prince l'y avoit gravé avec ſon diamant, dans un moment de rêverie, & ſans doute d'humeur contre le ſexe.

---

83. *Ce que femme veut, Dieu le veut.* La Chauſſée verſifie ainſi ce proverbe :

Ce que veut une femme eſt écrit dans le ciel.

Montagne fait une peinture bien naïve de l'opiniâtreté des femmes. « J'ay cogneu cent & cent femmes, (car ils diſent que les teſtes de Gaſcogne ont quelques prérogatives en cela,) que vous euſſiez pluſtoſt faict mordre dans le fer chaud, que de leur faire deſmordre une opinion qu'elles euſſent conçeue en cholere. Elles s'exaſperent à l'encontre des coups & de la contrainɛte. Et celuy qui forgea le conte de la femme, qui pour aucune correction de menaces & baſtonnades, ne ceſſoit d'appeler ſon mari pouilleux, & qui précipitée dans l'eau, hauſſoit encore, en s'é-

» touſſant, les mains, & faiſoit au-deſſus de ſa » teſte ſigne de tuer des poux; forgea un conte » duquel en vérité tous les jours on void l'image » expreſſe en l'opiniaſtreté des femmes ». Bien des hommes, auſſi entêtés que les femmes, ne démordent jamais d'un parti qu'ils ont pris; & c'eſt en parlant des deux ſexes, que S. Auguſtin cite le proverbe: *Quod volumus ſanctum eſt.*

---

84. *Chanter pouille à quelqu'un*, c'eſt lui dire des injures groſſières, telles que s'en diſent les gens du peuple, & proprement l'accuſer d'avoir de ces animalcules, fils & compagnons de la malpropreté: car je crois que c'eſt d'eux que vient le mot *pouilles*; à moins qu'on ne le tire du vieux verbe *pouiller*, qui ſignifioit vêtir un habit, & dont il nous eſt reſté le compoſé *dépouiller*. Chez le peuple, *ſe pouiller* ſignifie s'injurier; ce qui revient à l'expreſſion *habiller* quelqu'un de la belle manière. Offenſer un homme mort, c'eſt, dit Montagne, *faire la figue* à un aveugle, & *dire des pouilles* à un ſourd. M. Le Monnier a employé cette expreſſion dans ſa traduction de Perſe, & rendu ces mots, *canere ocyma* (1), par *chanter pouilles*.... Nous diſons,

---

(1) *Ocymum* ſignifie baſilic. Les anciens, en ſemant le baſilic, le chargeoient d'imprécations. C'étoit-là, ſelon

s'injurier comme des harengères; les Grecs diſoient, *comme des boulangères*. Dans les Grenouilles d'Ariſtophane, Bacchus dit à Eſchyle: Convient-il que des poëtes de mérite s'injurient comme des femmes de boulangers?

85. *Faire la figue à quelqu'un.* Cette expreſſion, qu'on vient de voir dans Montagne, eſt auſſi dans Regnier:

Et la fraude fit lors la figue au premier âge.

Elle ſignifie ſe moquer de quelqu'un, en faiſant quelque grimace, & vient de l'italien, *far la fica*. Les Milanois, s'étant révoltés contre Frédéric, avoient chaſſé de leur ville l'impératrice ſon épouſe, montée ſur une vieille mule nommée *Tacor*, ayant le dos tourné vers la tête de la mule, & le viſage vers la queue. Frédéric les ayant ſubjugués, fit mettre une figue dans le derrière de Tacor, & obligea tous les Milanois captifs d'arracher publiquement cette figue avec les dents, & de la remettre au même lieu ſans l'aide de leurs mains, à peine d'être pendus ſur le champ, & ils étoient obligés de dire au bourreau qui étoit préſent, *Ecco*

eux, un moyen sûr de le faire lever mieux, & pouſſer plus abondamment.

la fica. La plus grande injure qu'on puiſſe faire aux Milanois, eſt de leur faire la figue, en montrant le bout du pouce ſerré entre les deux doigts voiſins. De-là ce proverbe a paſſé aux autres nations..... Les Latins, par dériſion, montroient le troiſième doigt, comme l'atteſte ce paſſage de Juvenal, *meditumque oſtenderet unguem. Unguem* eſt mis pour *digitum*, & ſignifie le doigt voiſin de l'index. Ce doigt, que Juvenal appelle *medium*, parce qu'il ſépare les quatre autres doigts en deux nombres égaux, étoit réputé *infame* chez les Romains, pour la raiſon qu'on peut voir, N°. 41.... Chez nous, montrer ce doigt étendu avec l'index, eſt un ſigne de dériſion, & cela s'appelle *faire* ou *montrer les cornes.*

86. *Faire la nique*, eſt un autre ſigne de moquerie ou de mépris, lequel ſe fait en hauſſant ou ſecouant le menton. On dit, en ſtyle badin, faire la nique aux richeſſes, aux honneurs, pour dire, mépriſer les richeſſes, &c.

Les maux terminés en *ique*
Font aux médecins la *nique.*

Nique vient de l'allemand *nicken*, ou du celtique *niq*, qui ſignifie hocher la tête.... *Faire une niche*, c'eſt-à-dire, un tour de malice ou d'eſpiéglerie, vient peut être de la même ſource.

87. *Donner un œuf pour avoir un bœuf*, c'eſt rendre de petits ſervices intéreſſés, faire un petit préſent pour en recevoir un grand. Eraſme cite un proverbe latin où ſe trouve auſſi un jeu de mots : *Pileum donat, ut pallium recipiat.* Les anciens diſoient en ce ſens : *Tribus minis inſumptis, duodecim imputat....* Rien de ſi commun que les dons intéreſſés. Les trois quarts des hommes ſuivent les conſeils que la vieille matrone donne à Bel-accueil dans le roman de la Roſe :

Sur toutes *riens* gardez ces points :
A donner ayez clos les poings,
Et à prendre les mains ouvertes.
Donner eſt grant folie certes,
Se n'eſt un pou (un peu) pour gens attraire,
Quant on en cuide ſon *preu faire.*

Riens du premier vers, mis pour *choſes*, vient de *res* & n'étoit pas autrefois négatif.... *Preu faire* ſignifie faire ſon profit. *Preu* vouloit dire *bien*, & notre mot *profit* vient de *preu faire*, *preu fiet.*

88. *Adroit comme un Prêtre Normand*, pour dire, mal-adroit, gaucher. Saint Gaucher, prêtre de Normandie (1), dont on fait mémoire dans le

(1) C'étoit le nom de baptême de Sainte-Marthe, qui le changea en celui de *Scévole.*

bréviaire de Rouen, paroît avoir donné lieu à cette ironie proverbiale, qui porte ſur l'équivoque du mot *gaucher*, lequel déſigne le Saint & un homme qui ne ſe ſert que de la main gauche..... Chez nous, la civilité interdit l'uſage de cette main pour préſenter quelque choſe, couper ſon pain, &c. Toutes ces fonctions appartiennent à la droite, qui doit les faire, comme l'aumône, à l'inſu de ſa ſœur. Ce point gothique de notre première éducation eſt obſervé ſi ſcrupuleuſement, qu'une mère paſſeroit à ſon fils une action vicieuſe, plutôt qu'une *gaucherie*. Un jour, un enfant grondé par ſa bonne, pour avoir fait uſage de la main gauche, lui appliqua un ſoufflet de la même main. La mère qui étoit préſente, au lieu de punir cet acte de colère, lui dit d'un ton grave & pédanteſque : « Eh bien, mon fils, toujours de la » main gauche ! vous êtes donc incorrigible ! » Une autre dame avoit accoutumé ſa fille à faire uſage indifféremment de ſes deux mains, au point que l'enfant travailloit, couſoit, écrivoit même avec autant de facilité de la gauche que de la droite. Laquelle de ces deux femmes méritoit plus l'honneur de la maternité ?

Nous diſons encore, d'un homme qui ne ſait pas ſa langue, qu'*il parle françois comme une vache Eſpagnole*. Cette expreſſion triviale, analogue à la précédente, peut être fondée ſur une équivoque

pareille. Quelle eſt cette équivoque ? Ici *Davus ſum, non Œdipus.*

---

89. *A goupil endormi rien ne chet en la gueule.* Ce vieux proverbe ſignifie qu'on ne gagne rien à reſter les bras croiſés, & que le bien ne vient pas en dormant.... *Goupil* eſt un vieux mot qui ſignifie *Renard*, & vient de *vulpes*, *vulpillus*. De ce mot on a fait *goupillon*, à cauſe de la reſſemblance qu'a le goupillon avec la queue du renard.

Tous les auteurs François qui ont parlé du renard, juſqu'au commencement du XIII^e^. ſiecle, ne nommoient cet animal que *Goupil* ou *Voulpil*. On prétend, dit Saint-Foix, que le mot de *Renard* nous eſt venu d'un nommé *Rainard* ou *Reginald*, comte de Sens, politique ruſé, & grand hypocrite; que comme on lui ſuppoſoit le caractère du renard, deux poëtes du tems donnèrent ſon nom à cet animal, & que ce nom a été ſubſtitué depuis, dans notre langue, à celui de *Voulpil*.

---

90. *Dorer la pilule*, c'eſt adoucir par de belles paroles l'amertume d'un refus, ou ſous des apparences flatteuſes eſſayer de déterminer quelqu'un à une choſe pour laquelle il a de la répugnance...

Cette figure eſt tirée des apothicaires, qui dorent ou argentent leurs pilules, pour en mettre la vertu à l'abri des impreſſions de l'air, ou pour que le malade puiſſe les avaler ſans en ſentir le goût. *Si la pilule avoit bon goût, on ne la doreroit pas*, dit le proverbe Eſpagnol.

---

91. *Avaler la pilule*, c'eſt faire une choſe qui répugne, recevoir un affront ſans mot dire. Jean Ferrier cite ce proverbe latin : *Pilulæ ſunt glutiendæ, non manducandæ*; pour dire, qu'il faut oublier les injures. De même que les pilules ſont déſagréables au goût, quand on les mâche, & qu'avalées ſans paſſer ſous les dents elles font du bien à l'eſtomac : ainſi pour que les injures n'aient rien d'amer & de mordicant, *ut nihil habeant quod mordeat*, on doit les dévorer ſans s'y arrêter par le ſouvenir. Molière diſoit que le mépris eſt une pilule qu'on pouvoit bien avaler, mais qu'on ne pouvoit guère la mâcher ſans faire la grimace. Un plaiſant a comparé cette grimace à celle d'un chat qui boit du vinaigre.

---

92. *A chaque oiſeau ſon nid paroît beau*, ou, *Il n'y a point de petit chez ſoi.* Quelque bien qu'on ſoit ailleurs, fût-on dans un palais, & traité, comme

on dit, *à bouche que veux-tu*, on eſt encore mieux dans ſa propre maiſon, quand même on n'y auroit pas toutes ſes aiſes. Rien n'eſt ſi naturel à l'homme que le goût de la propriété, & ſurtout de la liberté, qui eſt la première & la plus douce de toutes les propriétés. Soyez maître de l'univers; il vous manquera quelque choſe, ſi vous ne l'êtes pas de votre perſonne : au lieu que ce dernier avantage donne un prix ſingulier à la moindre poſſeſſion. C'eſt quelque choſe alors de pouvoir ſe dire le maître du plus chétif domicile, quelque part qu'il ſoit ſitué :

Eſt aliquid quocumque loco, quocumque receſſu,
Unius ſeſe dominum feciſſe lacertæ. Juv.

Pannard a dit un peu longuement, mais avec vérité :

Un petit aſyle champêtre
Plaît toujours aux yeux de ſon maître....
Lorſque l'on ſe promene, il eſt bien doux de dire :
Je marche en ce moment ſur quelque choſe à moi.
Ce ruiſſeau dont le frais m'attire,
Ce tilleul, cet ormeau qu'agite le zéphyre,
Cette fleur que je ſens, cette autre que je voi,
Sont autant de ſujets à qui je fais la loi.
Tout rit où l'on a de l'empire,
Tout eſt charmant où l'on eſt roi.

Auſſi les anciens donnoient-ils le nom de *royaume* à la propriété foncière de chaque particulier. « Si

» nous n'avions pas été chez vous, nous ne l'au-
» rions pas ſouffert; *Id, niſi in tuo regno eſſemus,*
» *non tuliſſemus* », dit Scévola dans l'Orateur de Ciceron. *In tuo regno* eſt mis pour *in tuâ villâ*. Nous diſons auſſi communément, *Chacun eſt roi dans ſa maiſon*, où

---

93. *Le Charbonnier eſt maître chez ſoi.* Voici l'origine de ce proverbe. François Ier. s'étant égaré à la chaſſe, arriva chez un charbonnier, qui, le voyant bien vêtu, le prit pour un chaſſeur de la ſuite du Roi. Il le régala à ſouper de ſon mieux: mais il prit la première place à table, en lui diſant qu'il ne la cédoit à perſonne, parce que *le Charbonnier étoit maître chez lui.* Il lui fit manger du ſanglier, & lui recommanda de n'en rien dire *au grand nez*; c'eſt ainſi que le peuple appeloit ce prince. La ſuite du roi étant arrivée dans ce moment, & ayant nommé François Ier, le charbonnier ſe crut perdu, & tomba à ſes genoux. Mais le prince le raſſura, lui pardonna, & même lui fit du bien.

---

94. *Il eſt du bois dont on les fait*, c'eſt-à-dire, il a les talens, les qualités requiſes pour obtenir telle ou telle dignité. Un gentilhomme diſoit au maréchal de la Meilleraye: Si je ne ſuis pas maréchal de France,

je ſuis du bois dont on les fait. Vous avez raiſon, répartit le maréchal ; quand on en fera de bois, vous y pourrez prétendre..... Je crois que cette expreſſion vient d'un proverbe grec qu'Apulée attribue à Pythagore (G) : *Non è quovis ligno fiat Mercurius.* Un tronc de figuier ſuffiſoit pour en faire la ſtatue d'un dieu auſſi groſſier que Priape ; mais il falloit un bois plus précieux pour Mercure, le dieu des beaux arts. Regnier a traduit ce proverbe :

De tout bois, comme on dit, Mercure on ne façonne.

---

95. *Fumée, pluie, & femme ſans raiſon, chaſſent l'homme de ſa maiſon....* Le P. Sanlecque démentoit ce proverbe, quant au ſecond inconvénient. Le toit de la maiſon qu'il occupoit étoit délâbré, & toutes les fois qu'il pleuvoit, une partie de ſa chambre ſe trouvoit inondée. Alors, au lieu de déloger, il changeoit ſon lit de place. En moins d'un an, il lui fit faire le tour de ſa chambre, en cherchant toujours un endroit où il fût à l'abri de la pluie. Il compoſa, dit-on, à ce ſujet, une piece de vers intitulée, *Les promenades de mon lit.* Cette eſpece d'inſouciance lui auroit fait appliquer en Grece le proverbe cité par Apoſtolius (G) : *Qui domi compluitur, hujus ne Deum quidem miſeret.*

---

96. *Il a chié dans ma malle juſqu'au cadenas.* Cette graſſe hyperbole ſe dit d'un homme dont on a grand ſujet de ſe plaindre, & qu'on ne veut plus voir.... Un Suiſſe qui voyageoit en France, & ne ſavoit guère de françois, ſe trouva dans une auberge avec un homme de ſa connoiſſance, qui chia phyſiquement dans ſa malle. Quelque tems après, on vint à parler de cet homme; & quelqu'un diſant qu'il lui déplaiſoit ſouverainement, & qu'il avoit *chié dans ſa malle*: Morbleu! reprit le ſuiſſe, ce coquin-là chie dans la malle de tout le monde.

---

97. *C'eſt le Greffier de Vaugirard, il ne peut écrire quand on le regarde....* Cet homme tenoit ſon greffe dans un endroit où il ne recevoit de lumière que par une petite fenêtre; & quand on le regardoit par-là, il ne pouvoit écrire faute de jour.

---

98. *Il reſſemble au Chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle....* Jean ſecond, duc de Montmorency, voyant que la guerre alloit ſe rallumer entre Louis XI & le duc de Bourgogne, fit ſommer à ſon de trompe ſes deux fils, Jean de Nivelle & Louis de Foſſeuſe, de quitter la Flandre, où ils avoient des biens conſidérables, & de venir ſervir le roi. Ni l'un ni l'autre ne comparurent.

parurent. Leur père irrité les traita de *Chiens* & les déshérita. De-là eſt venu ce proverbe très-commun, ſurtout en Flandre.... Le Dictionnaire de Trévoux donne une origine différente. Jean de Montmorency, ſeigneur de Nivelle, ayant donné un ſoufflet à ſon père, fut cité au parlement, proclamé & ſommé à ſon de trompe pour comparoir en juſtice. Mais plus on l'appeloit, plus il ſe hâtoit de fuir du côté de la Flandre. On le traitoit de *chien*, à cauſe de l'horreur qu'on avoit de ſon crime & de ſon impiété.

La Fontaine a fait uſage du proverbe précédent, au commencement de ſa fable intitulée *le Faucon & le Chapon* :

Une traîtreſſe voix bien ſouvent vous appelle :
Ne vous preſſez donc nullement.
Ce n'étoit pas un ſot, non, non, & croyez-m'en,
Que *le chien de Jean de Nivelle.*

---

99. *Aller au-devant de quelqu'un avec la croix & la bannière*, pour dire, lui faire une réception honorable. Dans les cérémonies de l'égliſe, le plus grand honneur que le clergé puiſſe faire à quelqu'un, c'eſt de l'aller chercher en proceſſion, précédé de la croix & de la bannière. Cet uſage eſt très-ancien ; car Joinville dit de S. Louis : « Quant » le roy arriva en Acre, ceulx de la cité le vin-

» dront recevoir juſques à la rive de la mer, » o (avec) leurs proceſſions, à trez-grant joye ».

D'un homme qui ſe fait attendre, on dit qu'*il faut aller le chercher avec la croix & la bannière.* Voici ce qui a donné lieu à ce proverbe. Les chanoines de Bayeux ſe levoient autrefois la nuit pour chanter les Vigiles, depuis appelées *Matines.* Ils avoient une façon ſingulière de punir ceux de leur corps qui demeuroient au lit pendant les matines des grandes fêtes. Immédiatement après l'office, les habitués de l'égliſe alloient avec la croix, la bannière & le bénitier, au logis du chanoine abſent, & faiſoient par cette proceſſion une eſpece de réprimande publique à ſa pareſſe. Cet uſage duroit, dit-on, encore en 1640.

---

100. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.* La reine Blanche, épouſe de Louis VIII, ayant reçu à la meſſe le baiſer de paix, le rendit à une femme publique, que ſon habillement faiſoit croire mariée & d'une condition honnête. La reine fut piquée de la mépriſe, & pour n'y être plus expoſée, elle obtint du roi une ordonnance qui défendoit aux courtiſanes de porter des robes à queue, à collets renverſés, avec *ceinture dorée.* Ce réglement fut mal obſervé. Les honnêtes femmes s'en conſolèrent par le témoignage de leur conſ-

cience, & en diſant : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée* ; ce qui eſt devenu proverbe.

Sainte-Palaye n'approuve point cette origine, & la rapporte au tems où les tournois ruinèrent une grande partie des nobles, & dégradèrent la chevalerie au point qu'elle devint le prix, non plus du courage & de la vertu, mais de l'adreſſe, de la force, & même de l'intrigue & de l'opulence. C'eſt peut-être, dit-il, pour cette eſpece de chevaliers que fut mis en vogue ce proverbe, *Bonne renommée, vaut mieux que ceinture dorée* (1). On l'a mal-à-propos appliqué ſeulement aux dames, puiſque la ceinture ou le ceinturon d'or faiſoit également partie de l'habillement & de la parure des chevaliers.

L'uſage des ceintures eſt, dit le Dictionnaire des Origines, de la plus haute antiquité. Les Juifs ne pouvoient manger l'agneau paſchal, ſans en avoir, & leur grand prêtre étoit obligé d'en prendre une dans les ſacrifices. Les Grecs & les Romains en portoient : les peuples d'Orient les jugent encore néceſſaires ; & il n'y a guère plus d'un ſiecle qu'en France elles étoient pour le ſexe, non-plus une marque d'honneur, mais une ſimple parure. Aujourd'hui elles n'ont pas même ce dernier avantage. Dans

(1) Dans les tournois, mille cris perçans faiſoient retentir à pluſieurs repriſes le *nom* du vainqueur : uſage qui, dans notre langue, a formé le mot de *renommée*. (*Sainte-Palaye.*)

pluſieurs villes de province, quelques femmes âgées & d'une condition médiocre, conſervent le vieil uſage d'appliquer une ceinture ſur une robe à plis, fermée par le bas. Les dames du bon ton rougiroient de ſe montrer ſous cet accoûtrement gothique. Celles qui ſe mettent en *Lévite*, ſont pourtant ceintes d'un large ruban, dont les deux bouts raſeroient la terre, ſi le zéphir ne prenoit la peine de les ſoulever & de les faire agréablement voltiger. Cet uſage pourroit bien ramener celui de la *Ceinture dorée*: mais il n'y a qu'une grande révolution dans nos mœurs qui puiſſe remettre en vogue ces robes de crêpon, dont la forme & la couleur étoient modeſtes comme les perſonnes qui les portoient.

FIN de la première Centurie.

CENTURIE II^e.

Expreſſions proverbiales, familières ou triviales, qui conſiſtent en un ſeul mot.

101. *AGA.* Interjection de ſurpriſe & d'admiration, qui n'eſt uſitée que chez le peuple. En hébreu rabbinique & en grec, *Aga* & *Agan* ſignifient admirer, s'étonner. Les bonnes gens qui diſent : *Aga, Pierrot, viens voir une belle choſe*, ſeroient bien étonnés, dit M. de Paulmy, ſi on leur apprenoit que ce qu'ils diſent vient de l'hébreu ou du grec (1).

Un payſan Picard qui dit *Je ſuis hodé*, pour dire, je ſuis fatigué du chemin, n'apprendroit pas avec moins de ſurpriſe que ce mot *hodé* vient du grec Ὁδός, qui ſignifie *chemin*. Là-deſſus, on peut faire deux queſtions. Si ce mot eſt grec, comme

(1) La Monnoye tire *Aga* de l'impératif du vieux verbe *Agarder*, (regarder). Au lieu de dire *Agardez*, le peuple diſoit *Aga*. Quelquefois, au lieu d'abréger le mot, on l'allongeoit en diſant, *Agardez-mon*. La ſyllabe *mon* vient du latin *modò*; comme ſi l'on eût dit, *Vide modò*.

il y a grande apparence, comment a-t-il été s'établir si loin de son berceau, & dans une province qui n'a eu aucune communication avec la patrie d'Homère? Pourquoi un terme si énergique, & si digne de figurer dans notre langue, reste-t-il abandonné à des payſans? Il ſeroit auſſi long que difficile de répondre à la première queſtion. Quant à la ſeconde, j'obſerverai que le beſoin, qui crée les mots, les ſoutient auſſi dans un état plutôt que dans un autre. Les gens du peuple, dont la vie eſt toute différente de celle des gens du monde, expriment les affections qui leur ſont propres, par des termes auſſi inconnus à ceux-ci que la cauſe qui les a fait naître. Tel eſt en Picardie le mot *hodé*, néceſſaire au payſan qui fait ſes voyages à pied, & abſolument inutile au bourgeois, qui ne voyage qu'à cheval ou dans une chaiſe. Ainſi l'on s'éloigne du langage du peuple, à meſure qu'on s'éloigne de ſon genre de vie. Dans les ſiecles où régnoient la ſimplicité & la bonhommie, le langage étoit le même pour tous les états, parce que tous les individus, de quelque condition qu'ils fuſſent, étoient ſoumis aux mêmes beſoins. Vint enſuite le luxe qui porta le riche à ſe diſtinguer du pauvre par une vie plus commode, & lui fit éprouver mille beſoins factices & créer des termes pour les faire connoître. De-là deux langues dans la même nation: celle du peuple, qu'on appelle *jargon*, & qui eſt la langue

mère, la langue de la nature, dont elle exprime les besoins, & rien de plus; & celle des gens aisés, qu'on nomme la langue nationale, quoiqu'il n'y ait que les deux ou trois vingtièmes de la nation qui la parlent.

---

102. *Aigrefin*. Nom d'une petite monnoie qui avoit cours en France, il y a plusieurs siecles. Aujourd'hui c'est un terme injurieux pour désigner, dit M. de Pajulmy, un petit officier de peu d'importance. On le prend aussi pour un homme qui cherche à tromper, à faire des dupes, le tout à son avantage.

---

103. *Aliboron*. On appelle *Maître Aliboron*, ou *Aliborum*, un homme qui fait le connoisseur, sans se connoître en rien. Huet conjecture que ce mot est le génitif d'*alibi*, & que *Maître Aliborum* a été dit d'abord d'un homme habile à trouver des *alibi*; ou que ce nom a été donné par dérision à un avocat ignorant, qui plaidant en latin, & voulant dire qu'un homme n'étoit pas recevable à ses *alibi*, dit: *Nulla habenda est ratio istorum aliborum*. Quoi qu'il en soit, La Fontaine donne ce nom à l'âne:

Arrive un troisième larron,
Qui saisit Maître Aliboron.

---

104. *Amphitrion.* C'eſt celui qui donne à manger, ou qui paie pour pluſieurs une certaine dépenſe. Molière fait dire à Soſie que le véritable Amphitrion eſt celui chez qui l'on dîne. Depuis, ce mot eſt devenu proverbe.... Chez les anciens, celui qui donnoit le repas, fourniſſoit auſſi le bain. C'eſt par ce titre qu'il eſt déſigné dans la IVe. Satyre du Ier. Livre d'Horace. « De douze perſonnes » qui mangent à la même table, il s'en trouve » toujours une qui ſe plaît à picoter les autres, » à la réſerve de celui *qui fournit l'eau*, (du maître » de la maiſon).

Sæpè tribus lectis videas cœnare quaternos,
E quibus unus amet quâvis aſpergere cunctos,
Prœter eum qui præbet aquam..... »

Chez nos ancêtres, on donnoit à laver avant le repas. Des trompettes annonçoient l'heure de ſe mettre à table; ce qu'on appeloit *Corner l'eau.* Cette coutume, dit Le Duchat, s'obſerve encore dans les cours d'Allemagne, & l'on voit dans Froiſſard que, ſous Charles V, elle avoit auſſi lieu en France & en Flandre. *Voyez le* No. 419.

---

105. *Badaud.* Sobriquet qu'on donne aux Pariſiens. « Eſt-ce pour avoir *battu* le *dos* des Nor» mands? Eſt-ce à raiſon de l'ancienne porte *Bau» daye* ou *Badaye*, ou du caractère du Pariſien qui

» s'amuſe de tout ? Quelle que ſoit l'étymologie, » on veut dire que le Pariſien qui ne quitte pas ſes » foyers, n'a vu le monde que par un trou ». *Tableau de Paris.*

Selon Fréron, les Pariſiens faiſoient autrefois un grand commerce par eau. De-là ils furent nommés en celtique *Badaw*, c'eſt-à-dire, hommes de bateaux. La reſſemblance de ce mot avec celui de *Badaud*, autre terme de la même langue, qui ſignifie *Sot*, l'a fait confondre avec le dernier : d'où eſt venu le ſobriquet par lequel on déſigne les habitans de Paris.

Le Dictionnaire de Trevoux tire *Badaud* du latin barbare *badaldus*, fait de *badare*, qui ſignifie *béer*. On diſoit autrefois en France, *bader*, pour dire tenir la bouche béante.... Voltaire croit auſſi que *Badaud* vient de l'italien *badare*, qui ſignifie regarder, s'arrêter, perdre ſon tems. Mais en bon Pariſien, il ne veut pas qu'il ſignifie ſot, niais, ignorant. « Si on a donné ce nom au peuple de » Paris, plus volontiers qu'à un autre, c'eſt uni- » quement, dit-il, parce qu'il y a plus de monde » à Paris qu'ailleurs, & par-conſéquent plus de » gens inutiles qui s'attroupent pour voir le pre- » mier objet auquel ils ne ſont pas accoutumés, » pour contempler un charlatan, ou un charretier » dont la charrette ſera renverſée, & qu'ils ne re- » leveront pas. Il y a des Badauds partout, mais

» on a donné la préférence à ceux de Paris ». De *Badaud*, ſont dérivés *badauder*, *badauderie*. Lorſque Ménage fit imprimer ſes Origines de la Langue Françoiſe, Journel, ſon imprimeur, refuſa de mettre ſous la preſſe ce qui regardoit la *badauderie* de Paris. A Dieu ne plaiſe, diſoit-il, que j'imprime rien contre ma patrie. Cette naïveté inſpira ces quatre vers à Ménage :

De peur d'offenſer ſa patrie,
Journel, mon imprimeur, digne enfant de Paris,
Ne veut rien imprimer ſur la *badauderie* ;
Journel eſt bien de ſon pays.

Parmi les vieilles façons de parler, qui ſont devenues proverbiales, il y en a qui, comme la précédente, ſe rapportent à des peuples dont elles nous font connoître le caractère ou les défauts qu'on leur attribuoit autrefois. Dans les poëtes qui ont écrit avant le XIIIe. ſiecle, on trouve les ſobriquets ſuivans : *Li Buveor d'Aucerre*, *li Maſfart de Verdun*, *li Uſuriers de Mès*, *li Mangeor de Poictiers* ; c'eſt-à-dire, les Buveurs d'Auxerre, les Fainéans de Verdun, les Uſuriers de Metz, les Gourmands de Poitiers.... D'autres vieux proverbes nous apprennent les talens particuliers des peuples de quelques provinces, comme : *Li meillor Archer en Anjou*, *Chevalier de Champagne*, *Eſcuyer de Borgoigne*, *Sergent* (Fantaſſin) *de Hennault*, ...

Quelques-uns nous font connoître que tel ou tel pays étoit renommé pour certaines productions de la terre, comme : *Oignons de Corbueil*, *les Eſchaloignes d'Eſtampes* ; d'autres pour certains animaux, comme : *Le Harant de Feſcant*, *les Lamproyes de Nantes*, *les Eſcrevices de Bar*, *les Roucins de Bretagne*, *les Chiens de Flandre* ; d'autres enfin pour quelque commerce, fabrique ou manufacture, comme : *L'Eſcarlate de Gant*, *le Camelin de Cambray*, *le Bléou d'Abbeville*, *les Coteaux de Pierregort*, *le Coivre de Dinant*, *la Toile de Borgoigne*, *le Tapis de Rains*, &c. *Voyez le* N°. 196.

106. *Baloche.* Le Dictionnaire de Trevoux dit qu'on donne ce nom, chez les Capucins & autres religieux, à ceux qui ne prêchent ni ne confeſſent : êtres inutiles, qui ont bien des confrères dans les compagnies ſéculières.

107. *Banqueter.* Il ne fait que *banqueter*, dit-on d'un homme qui ſe trouve ſouvent à de grands repas. Ce verbe vient de la débauche des anciens François, qui, après avoir fait bonne chère, avoient coutume de faire emporter les tables, & demeurant aſſis ſur les *bancs*, recommençoient à boire ; ce qui s'appeloit *banqueter*.... Caſeneuve croit qu'il

vient plutôt de ce qu'anciennement aux feſtins où peu de perſonnes étoient appelées, on ſe ſervoit de *bancs* au lieu de tables. Dans les bonnes maiſons, ces bancs demeuroient ordinairement couverts de quelque beau tapis, comme le ſont à préſent nos tables de jeu.

---

108. *Bardot.* On appelle ainſi, dans une compagnie, celui ſur qui les autres ſe déchargent de leur tâche.... Au propre, c'eſt un petit mulet.

---

109. *Baudet.* Nom de l'âne, qu'on donne à un homme ſtupide..... Ménage le tire de *Baldettus*, diminutif de *Baldus*, nom propre.

---

110. *Bedaine.* Gros ventre. On diſoit autrefois *Bedondaine*, de *bis* & *dondaine.* On appeloit *Dondaine* un inſtrument de guerre à jetter des pierres. Comme cette machine étoit groſſe & courte, on a appelé de gros ventres des *Dondaines*, & enſuite *Bedaines*; & *groſſe Dondon*, une femme courte & groſſe. (*Guichard.*)

---

111. *Béguine.* Nom qu'on donne quelquefois par dériſion aux femmes dévotes. S. Louis établit dans

un grand nombre de villes des communautés de femmes qu'on appeloit *Béguines*, du nom de leur voile ou de la perſonne qui les inſtitua. Les uns diſent que ce fut Lambert, ſurnommé *le Begue*, prêtre de Liege; d'autres veulent que ç'ait été ſainte Begue, ſœur de ſainte Gertrude.... Ce mot eſt dans le roman de la Roſe.

Tantoſt Abſtinence-contrainte
Veſt une robe cameline,
Et s'aourne (ſe pare) comme Beguyne.

---

112. *Belître.* Gueux, homme de néant. De l'Allemand *Bettler*, qui ſignifie un mendiant. Autrefois ce mot n'avoit rien de choquant. A Pontoiſe, les confrères pélerins de la confrairie de S. Jacques, portoient le nom de *Belîtres*, & ce nom n'étoit pas odieux.... Montagne a fait de ce mot un adjectif féminin. « Deſdaignons cette faim de renommée & » d'honneur, baſſe & *beliſtreſſe*, qui nous le fait » coquiner de toute ſorte de gens, (*Quæ eſt iſta* » *laus quæ poſſit è macello peti?*) par moyens ab- » jets, & à quelque prix que ce ſoit. C'eſt déshon- » neur d'être ainſi honoré ».

---

113. *Benêt.* Synonyme de Sot. Ce mot vient de *Benoit*, nom d'un Saint, & ſe prononçoit au-

trefois de même. On lit dans le roman de la Rose :

De Dieu & du bon saint Benoist,
Puissent-ils tous estre benoist !

114. *Berner* quelqu'un, c'est le tourner en ridicule. Au propre, c'est le faire sauter en l'air par le moyen d'une couverture, comme on fit à Sancho-Pansa. Ce mot vient de *Berne*, vieux mot qui signifioit un habillement que les Latins ont appelé *sagum*, & avec lequel on bernoit.

Ibis ab excusso missus in astra sago,

a dit Martial, pour dire, vous serez berné. De-là, *sagatio*, bernement.

115. *Bigot.* Ce nom, synonyme d'hypocrite, se donnoit autrefois à une personne opiniâtrément attachée à sa façon de penser. Il vient de l'allemand *Bey-Gott*, ou de l'anglois *By-God*, qui signifie *par Dieu.* Selon Cambden, les Normands furent appelés *Bigots*, & voici pourquoi. Raoul leur duc, recevant en mariage la princesse Gisla, fille de Charles-le-Simple, & avec elle l'investiture du duché de Normandie, refusa de baiser les pieds du roi, en signe de vassélage, à moins que le roi ne l'aidât lui-même à faire cette action. Pressé de rendre l'hom-

mage en la forme ordinaire, il répondit *No by God*, c'eſt-à-dire, non par Dieu. De-là le roi prit occaſion de l'appeler *Bigod*, ou *Bigot*, nom qui paſſa enſuite à ſes ſujets.

---

116. *Bobo.* Petit mal. Pour faire oublier à un enfant un léger mal qui le fait pleurer, on ſouffle ſur ce mal, en diſant; *Il eſt beau, ah qu'il eſt beau!* Du mot *beau* ſouvent répété, eſt venu, dit Le Duchat, celui de *bobo*. *Voyez le* N°. 132.

---

117. *Cafard.* Hypocrite. Il vient peut-être de l'arabe *cafara*, qui ſignifie nier. Le Duchat le dérive de *capa*, manteau à capuchon, habit de moine. De *capa* on aura fait par corruption *capha*, d'où eſt venu *caphardum*, qui ſignifie la même choſe. Ducange dit que ce dernier mot ſignifioit chez les anciens une eſpece de couverture de tête.

---

118. *Cagnard.* Fainéant, lâche & ſans cœur. Ce terme populaire ſignifioit autrefois tout homme qui mendioit par fainéantiſe, & voici l'étymologie que donne Paſquier. « En ma grande jeuneſſe, ces fainéans avoient accoutumé au temps d'eſté de venir loger ſous les ponts de Paris, gar- » çons & garces pesle-mesle..... Il me ſouvient

» qu'autrefois, par cri publique émané du prévôt » de Paris, il leur fut défendu ſur peine du fouet » de plus y hanter. Ce lieu eſtoit appelé le *Cai-* » *gnard*, & ceux qui le fréquentoient, *Caignar-* » *diers*, parce que, tout ainſi que les *canards*, ils » vouoient leur demeure à l'eau ». Montagne appelle *Caignart* un méchant village, où les voyageurs ne trouvent rien. « En ces voyages, vous » ſerez arreſté miſérablement en un *Caignart* où » tout vous manquera ».

---

119. *Cagot.* Faux dévot. En Béarn & dans quelques endroits de la Gaſcogne, on appelle *Cagots* ou *Capots* des familles qu'on prétend deſcendues des Viſigots. Ceux qui les compoſent ſont cenſés ladres & infects; & il leur eſt défendu par la coutume de Béarn, ſous les peines les plus ſévères, de ſe mêler avec le reſte des habitans. Ils ont une porte particulière pour entrer dans les égliſes, & des ſieges ſéparés. Leurs maiſons ſont écartées des villes & des villages. Il y a des endroits où ils ne ſont point admis à la confeſſion. Ils ne ſont pas reçus en témoignage; anciennement on leur faiſoit la grace de compter ſept d'entr'eux pour un témoin ordinaire. Ils ſont preſque tous charpentiers..... On fait venir leur nom de *Caas Goths*, c'eſt-à-dire, *Chiens de Goths*. Cette dénomination injurieuſe leur eſt reſtée avec

le

le ſoupçon de ladrerie, en haine de l'Arianiſme dont les Goths faiſoient profeſſion.

120. *Caillette.* Nom qu'on donne aux femmes frivoles & babillardes, parce que les cailles, dit M. de Paulmy, ſont timides & jabotent ſans ceſſe.

121. *Capon.* Homme faux, diſſimulé & hypocrite. Je le tirerois volontiers de notre mot *cape*, eſpece de manteau. Un homme de ce caractère vit pour ainſi dire *ſous la cape*, ou ſous le maſque. Saint-Foix penſe que ce mot vient de ce que, ſous Philippe le Bel, la communauté des Juifs s'appeloit *ſocietas Caponum*, & la maiſon où ils s'aſſembloient, *domus ſocietatis Caponum.* Cette dénomination marquoit le mépris qu'on faiſoit de ceux de cette nation. Philippe le Hardi les obligea de porter une corne ſur la tête. Il leur étoit défendu de ſe baigner dans la Seine; & quand on les pendoit, c'étoit toujours entre deux chiens.

122. *Chafouin.* Maigre, de petite taille. Les *chats* font volontiers leurs petits dans le *foin*; delà, peutêtre, dit Le Duchat, on a appelé *Chafouin* un enfant mal-propre, comme un petit chat que

ſa mère n'a pas encore lêché. Cette étymologie ne paroît pas heureuſe.

123. *Chamailler.* Se *chamailler*, c'eſt diſputer avec beaucoup de bruit. On diſoit originairement *camailler*, pour dire, frapper les ennemis à grands coups d'épée: ce verbe venoit de ce que les principaux coups étoient donnés ſur le *camail.* Car le *camail* n'a pas toujours été un habillement de chanoine (1), il ſignifioit autrefois une armure qui couvroit la tête & le cou. Ce mot, pris pour habillement de guerre, eſt fort ancien. Dans les poéſies Provençales, manuſcrit d'Urfé, on lit:

E gardatz qu'il capmail
Faitz laſſar per meſura.

c'eſt-à-dire, Que votre camail ne ſoit ni trop lâche ni trop ſerré; qu'il ſoit lacé bien juſte.

124. *Chape-chûte.* Chercher *chape-chûte*, c'eſt chercher occaſion de profiter du malheur d'autrui.

(1) Il en eſt de même de l'Aumuſſe. On ne la portoit pas, comme à préſent, ſur le bras. Elle ſervoit à couvrir la tête, & n'étoit point particulière aux chanoines. Dans le XIV^e^. ſiecle, tous les hommes la portoient indifféremment, & le chapeau ſe mettoit par-deſſus.

Ce mot, ſelon Le Duchat, ſignifie une aubaine, ſurtout en matière de bénéfice, comme ſi l'on trouvoit la *chape* de quelqu'un qui l'auroit laiſſé *cheoir*.

---

125. *Chien.* Ce mot eſt pris en mauvaiſe part chez preſque toutes les nations. Il exprime chez nous, 1°. le dépit. *Ce chien d'homme*, dit-on de celui qui traverſe nos projets.... 2°. le mépris : *Cela n'eſt pas tant chien*, pour dire, ſi mépriſable.... 3°. l'impiété. *Il vit comme un chien*, c'eſt-à-dire, il n'a ni foi ni loi, &c.

Les Turcs donnent ce nom aux Chrétiens. Chez les Anglois, donné au maſculin, il n'eſt pas bien offenſant; on le joint toujours avec un adjectif qui en détermine le ſens. *A sly dog*, *a ſelli dog*, c'eſt-à-dire, ſot chien, niais chien. Au féminin, c'eſt de toutes les injures, celle qui fâche le plus les femmes. « Tant qu'il vous plaira, diſent-elles; *but » why a bitch*, mais pourquoi *chienne*? ».... Chez les Allemands, certaines fonctions auprès des chiens, celle, par exemple, de gardeur, de meneur, de prévôt de chiens, exprimée par le mot *Hundes vogt*, eſt une injure atroce qui ne peut ſe laver que dans le ſang.

Les Grecs appeloient *Cyniques*, du mot Κυων, ceux qui, à l'exemple de Diogène, faiſoient profeſſion de fouler aux pieds la pudeur & les bien-

ſéances. Ils définiſſoient le paraſite, un chien qui vit des lavures des mains; en latin, *canis vivens è magdaliâ*. Par *magdaliâ*, l'on entendoit du ſon ou de la mie de pain, avec laquelle les convives ſe dégraiſſoient les mains après le repas, & qui faiſoit celui des chiens.... Chez les Romains, le mot *Canis* étoit l'expreſſion de la haine: *odit cane pejus & angue*, dit Horace. On appeloit *canina facundia*, l'éloquence d'un orateur mordant, & *caninum prandium*, un repas où l'on ne ſervoit pas de vin.

« Pourquoi, demande Voltaire, le mot de *Chien* » eſt-il devenu une injure? On dit par tendreſſe, » *mon moineau*, *ma colombe*, *ma poule*: on dit » même *mon chat*, quoique cet animal ſoit traître. » Et quand on eſt fâché, on appelle les gens » *chiens*..... Les plus zélés partiſans du chien » doivent confeſſer que cet animal a de l'audace » dans les yeux, que pluſieurs ſont hargneux, qu'ils » mordent quelquefois des inconnus, en les prenant » pour des ennemis de leurs maîtres. Ce ſont-là » probablement les raiſons qui ont rendu l'épithete » de *chien* une injure ».

En latin, le diminutif *catellus* étoit un terme de careſſe. Préſentez, dit Horace, des pommes à un enfant mutin, il n'en veut point: Prenez, *mon petit chien*, (nous dirions, *mon chat*,) il n'en fera rien. Otez-les-lui, vous lui en donnez l'envie:

Porrigis irato puero quum pomà, recuſat ;
Sume, catelle, *negat. Si non des, optet....*

Le françois ne pourroit ſouffrir cette expreſſion *mon petit chien*, qui cependant eſt plus raiſonnable que *mon chat*. Car un petit chien a quelque choſe de plus mignon & de plus aimable que la perfide douceur d'un Rominagrobis. C'eſt cette amabilité, attachée à l'enfance du chien, comme à celle des autres animaux, qui a fait mettre, chez les Latins, le mot *catellus* au nombre des termes de careſſe. Le refus que nous avons fait de la même grace au mot qui répond chez nous à *catellus*, eſt une preuve que nous déteſtons, plus que ne faiſoient les Romains, toute idée de rapport avec le chien. Mais comment accorder cette antipathie avec le goût de nos dames pour cet animal ? Elles aiment les petits chiens, & ne voudroient pas faire du mot *petit chien* le ſigne de leurs careſſes. Ce mot répugne tant à notre langue, que quand on fait de l'animal qu'il déſigne, un ſymbole de la tendreſſe, (ce qui n'a lieu que quand on veut jetter quelque ridicule ſur l'amitié d'une perſonne pour une autre bien inférieure en âge,) on exprime ce ſentiment par le mot de *toutou*, nom que les enfans donnent au chien, & qu'on leur emprunte.

---

126. *Claude.* On ſe permet quelquefois cette ex-

preſſion à l'égard d'une perſonne à qui l'on veut dire honnêtement qu'elle n'a pas le ſens-commun. *Vous êtes bien Claude*, lui dit-on. Je crois que l'empereur Claude, qui n'étoit rien moins que ſpirituel, a légué ſon nom à ceux qui lui reſſemblent. Quand ſa mère parloit d'un imbécille, elle diſoit qu'il étoit plus bête que ſon *Claude*: *meo Claudio ſtultior*.... L'auteur de *Claude* & *Claudine*, opéra comique en vaudevilles, termine ſa piece par ce couplet:

Quand une piece eſt applaudie,
C'eſt pour nous un très-grand bonheur;
Cela redouble notre envie
De plaire encore au ſpectateur.
Mais quand l'amateur fait la mine,
Et ne veut point revoir l'acteur,
La piece alors eſt la *Claudine*,
Et le vrai *Claude*, c'eſt l'auteur.

---

127. *Coq-à-l'âne.* Diſcours ſans ſuite & ſans liaiſon; comme ſi quelqu'un, après avoir parlé de ſon *coq*, parloit ſoudain de ſon *âne*, dont il n'étoit pas queſtion. Ménage dit que Marot a inventé cette expreſſion, aujourd'hui indéclinable, & qu'il fit une épitre intitulée, *du Coq à l'Ane.* D'autres prétendent qu'elle vient d'une vieille fable, où l'on introduit un *coq* raiſonnant avec un *âne*.... On fait auſſi des *coqs-à-l'âne*, quand on ne s'entend pas,

& ils deviennent agréables, quand on s'en tire par une mauvaiſe plaiſanterie. Quelqu'un aſſuroit que ſa bru étoit une jolie brunette. On lui obſerva qu'elle étoit blonde. Cela eſt vrai, reprit-il, mais elle eſt ma *bru*, & elle eſt *propre*, c'eſt donc une *bru-nette*.

---

128. *Coqueluche.* Il eſt la *coqueluche* de la cour, de la ville, dit-on d'un homme fort en vogue & recherché de tout le monde. Alluſion à la coqueluche ou capuchon dont on ſe coëffoit autrefois.... On dit dans le même ſens, *ſe coëffer* de quelqu'un, pour dire, s'entêter, ſe prévenir en ſa faveur.

---

129. *Culot.* Le dernier né d'une famille. Au propre, c'eſt l'oiſeau le dernier éclos d'une couvée. Les payſans d'Anjou appellent *cloſcul* le poulet qui ſort le dernier de l'œuf, & après lequel le *cul* de la poule eſt *clos* & fermé.

---

130. *Dame.* Eſpece d'adverbe qui ſert à affirmer ou à marquer la ſurpriſe : telle eſt la définition que donne de ce mot le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe. Il n'en eſt peutêtre pas qui ſorte plus fréquemment de toutes les bouches. « *Dame*, je » ne badine pas ; *Dame*, arrangez-vous », diſent

le bourgeois & le payſan. Sans m'épuiſer en conjectures ſur l'origine de ce terme, je me contenterai d'en hazarder deux.

1°. Ne ſeroit-il pas le fragment d'une expreſſion qu'employoient nos pères, quand ils affirmoient ou promettoient une choſe. On ſait qu'ils étoient très-dévots, & qu'ils juroient communément par différens ſaints, ſelon les circonſtances où ils ſe trouvoient. Comme on rendoit un culte particulier à la ſainte Vierge, il eſt probable qu'on juroit auſſi par elle, en diſant *Par Notre-Dame.* Ce qui appuie cete conjecture, c'eſt le mot *Trédame*, exclamation des Halles, qui ſignifie *en vérité*, & ſemble être un reſte du ſerment *Par Notre-Dame.* Dans ce cas, notre mot *Dame* auroit eu le ſort de l'*Hercle* des Latins, qui, après avoir ſignifié, *Ita me Hercules adjuvet*, dégénéra en ſimple ſigne affirmatif.

2°. On obſervera, comme une choſe aſſez ſingulière, qu'en France où les dames exercent un empire ſi doux, toutes les bouches s'accordent à prononcer ſans ceſſe un nom deſtiné à un ſexe auquel les cœurs de l'autre rendent hommage. Peut-être ce mot nous vient-il de la chevalerie, où chacun, chevalier & trouvère, juroit ſouvent par ſa *Dame*, par la *Dame de ſes penſées.* Vraie ou fauſſe, cette conjecture donnera lieu à une digreſſion, que le lecteur me pardonnera, quand il l'aura lue. Un des traits qui caractériſèrent davantage le François,

lors de la chevalerie, & dont il conſerve encore des traces qui le diſtinguent de toute autre nation, étoit, dit Sainte-Palaye, ce goût ſi raffiné pour la galanterie, cet attachement pour le beau ſexe, joint à une bravoure qu'aucun obſtacle ne pouvoit arrêter, lorſqu'il s'agiſſoit de ſervir les dames & de leur plaire. Mais cette galanterie, plus ſage que celle de nos jours, ne portoit nulle atteinte aux mœurs publiques. Les loix de la chevalerie qui défendoient de médire des dames, les obligeoient à mettre plus de décence dans leur conduite. On lira avec plaiſir ce que le chevalier de la Tour, auteur du XIVe. ſiecle, écrivoit à ce ſujet à ſes filles, dans un ſtyle naif & rival de celui d'Amyot. Parlant des fêtes où ſe raſſembloient les dames & les chevaliers :

« S'il advenoit, dit-il, par aucune adventure » que dame ne damoiſelle (1) que eut mauvais » renom, ne qui fuſt blaſmée de ſon honneur, ſe » miſt avec une bonne dame ou damoiſelle de » bonne renommée, combien qu'elle feuſt plus » gentil-femme, (plus noble,) tantôt ces bons » chevaliers de leurs droits n'avoient point de honte » de venir à elles devant tous, & de prendre les

(1) La dame, comme épouſe du chevalier, avoit le pas ſur la damoiſelle, qui n'étoit femme que d'un écuyer.

» bonnes, & les mettre au-deſſus des blaſmées;
» & leur diſoient devant tous : *Dame, ne vous*
» *deſplaiſe ſe ceſte dame ou damoiſelle va devant.*
» *Car combien qu'elle ne ſoit pas ſi noble ou ſi riche*
» *comme vous, elle n'eſt point blaſmée, ains eſt*
» *miſe au compte des bonnes*; *& ainſi ne dit l'on*
» *pas de vous, dont il me déplaiſt. Mais l'en fera*
» *honneur à qui l'a deſſervi*, (mérité,) *& ne vous*
» *en mereveillez pas.* Ainſi parloient les bons che-
» valiers, & mettoient les bonnes & de bonne
» renommée les premières, dont elles mercioient
» Dieu en leur cueur de elles eſtre tenues nette-
» ment. Et les autres ſe prenoient au nez & baiſ-
» ſoient le viſaige, & recevoient de grant ver-
» gongnes. Et pour ce étoit bon exemple à toutes
» gentilz-femmes : car pour la honte qu'elles
» oyoient dire des autres femmes, elles doub-
» toient & craignoient à faire mal à point. Mais,
» dieu-mercy, aujourd'hui on porte auſſi bien
» honneur aux blaſmées comme aux bonnes, dont
» maintes y prennent mal exemple, & dient que
» c'eſt tout ung.... Mais toutes fois c'eſt mal dit
» & mal penſé. Car en bonne foy, combien que
» en préſence on leur face honneur & courtoyſie,
» quant l'en eſt parti d'elles, l'en s'en bourde.
» Mais je penſe qu'il vaulſeit encore mieux devant
» tous leur monſtrer leurs faultes & leurs folies,
» comme on faiſoit en celluy temps dont je vous
» ai parlé ».

On voit par ce paſſage, qu'au ſiecle du chevalier de la Tour, c'eſt-à-dire, il y a quatre cens ans, la galanterie françoiſe avoit beaucoup perdu de la noble & vertueuſe franchiſe qui la diſtinguoit. Et aujourd'hui !..... (*Voyez le N°. 50, à la fin*).

---

131. *Dévergondé.* Adjectif du ſtyle familier, qui s'applique à une perſonne, ſurtout à une fille, qui mene publiquement une vie libertine. La pudeur eſt l'apanage du ſexe; & quand une fille l'a perdue, on dit que c'eſt une *Dévergondée.* Ce mot vient de *deverecundatus.* Son ſubſtantif eſt *vergogne*, qui vient de *verecundia*, comme le prouve le mot analogue *Burgundia*, Bourgogne.

---

132. *Dodo.* On emploie ce mot en parlant aux enfans. *Faire dodo*, ſignifie dormir. Une nourrice, pour endormir ſon enfant, le berce en diſant *dodo*; c'eſt-à-dire, *dors, dors.* Car c'eſt de ce verbe répété à l'impératif qu'eſt formé ce mot. Chez les Latins, les nourrices répétoient le mot *lalla*, à leurs nourriçons qu'elles berçoient. Perſe fait mention de cet uſage dans ce vers de la ſatyre troiſième :

Cur non... iratus mammæ lallare recuſas ?

M. le Monnier traduit ainſi : Que ne vous fâchez-

vous contre votre bonne, & ſon *Dodo*, *l'enfant do*?

A l'occaſion de ce mot, on pourroit faire une queſtion, futile en apparence, mais au fond aſſez intéreſſante. Les termes que prononcent les petits enfans, ſont preſque tous compoſés de deux ſyllabes identiques; comme *papa*, *maman*, *lolo*, *nanan*, &c. D'où vient la forme de ce langage? Un enfant, à la vue d'un objet qu'il deſire, ne pouvant en prononcer le nom, s'exprime par un monoſyllabe, qu'il accompagne d'un geſte démonſtratif, & que l'impatience lui fait répéter. La mère, qui entend à demi-mot, court à l'objet demandé, & le préſente au poupon, en prononçant, de concert avec lui, le monoſyllabe, ſans en omettre la répétition. C'eſt ainſi que peuvent s'être formés les noms des objets qui affectent les enfans; & comme le procédé de la nature eſt un partout, il eſt probable que partout ce langage eſt analogue. Parmi les mots qui le compoſent, il en eſt qui ſont de l'invention des mères; tels ſont ceux dont les élémens conſiſtent dans la première lettre ou ſyllabe des mots de la langue commune: comme *lolo* qui vient évidemment de *lait*; *dodo*, de *dormir*, &c. Ceux qui n'ont aucune reſſemblance avec les mots communs, ſont l'ouvrage des enfans; comme *dada* cheval, *toutou* chien, &c.

Se feroit-on attendu que, ſur un langage ſi peu

raiſonné, quoique naturel (1), des parens d'un certain ton euſſent formé les noms qu'ils donnent aujourd'hui à leurs enfans ? Au lieu de les appeler *Pierre* ou *Louis*, comme on faiſoit autrefois, ils ont fabriqué des noms dérivés de ceux dont ré-

(1) Les hommes qui ont créé la première langue n'ont guère plus conſulté la raiſon. De même que les enfans, ils ont dû exprimer en mots très-courts leurs différens beſoins, & les objets qui frappoient leurs ſens. Il étoit queſtion alors, non de proférer des phraſes nombreuſes & bien cadencées, mais de ſe faire entendre ; & l'on ne pouvoit arriver à ce but que par des ſignes compoſés des mouvemens des yeux, de la main & de la langue. C'eſt ce que dit Lucrece :

> . . . . . *Utilitas expreſſit nomina rerum,*
> *Non aliâ longè ratione, atque ipſa videtur*
> *Protrahere ad geſtum pueros infantia linguæ,*
> *Cùm facit ut digito quæ ſint præſentia monſtrent.*

Les ſons qui ſortoient de la bouche, devoient être ſimples & répétés comme les autres ſignes. A meſure que la langue s'eſt formée, la répétition a ceſſé, & le monoſyllable eſt reſté attaché à l'objet que l'on vouloit repréſenter. Ainſi, après avoir dit, je ſuppoſe, *pain, pain*, comme font les enfans, on a ſimplement appelé *Pain* ce que nous entendons par ce mot. L'idiôme Breton eſt plein de termes monoſyllabiques, qui viennent des Celtes. De-là, un auteur de nos jours a conclu & eſſayé de prouver que la langue qu'on parle en Bretagne eſt la mère & la plus ancienne de toutes les langues.

tentit le berceau, & qui ſont d'une mignardiſe, d'une fadeur qui auroit ſoulevé le cœur d'une Sabine, ou d'une dame de Lacédémone. Qu'une nourrice appelle ſon enfant, *mon chou*; rien d'étonnant à cela. Mais pourquoi, rendu à ſa famille, eſt-il baptiſé du nom de *chouchou*? En redoublant ce doux ſon, on prétend apparemment appuyer davantage ſur le nom de l'objet idolâtré, & peindre d'une manière plus naïve le ſentiment du cœur. Je veux que cette expreſſion de tendreſſe ſoit avouée de la nature: mais on devroit ſe l'interdire, à l'égard d'un enfant en qui la raiſon eſt développée; & l'on avouera que le nom de *chouchou*, ou de *fanfan*, &c. donné par un père à un fils de quinze ans, ſonne aſſez mal aux oreilles ſenſées qui l'entendent.

---

133. *Dorloter.* Se *dorloter*, c'eſt ſe traiter délicatement, chercher ſes aiſes. Du vieux mot françois *Dorelot*, qui ſignifioit mignon.

---

134. *Ecornifleur.* Synonyme de paraſite. Ménage le fait venir du vieux verbe latin *excornicularе*, dérivé de *cornicula*. Selon le P. Labbe, un Ecornifleur eſt celui qui cherche à remplir les *cornes*, ou le bout de quelque table. Je préférerois la

première étymologie, qui d'ailleurs a quelque rapport au nom de *Corbeau*, que les Grecs donnoient au Parasite.

---

135. *Ecoute s'il pleut.* Un *écoute s'il pleut* est celui qui attend patiemment qu'il lui vienne quelque bonne fortune, sans travailler à se la procurer. Le peuple Sénonois le prend pour l'objet même attendu, & quand on promet à quelqu'un un bien éloigné & sur lequel il ne compte pas, il répond quelquefois, *Voilà un bel écoute s'il pleut....* Au propre, c'est un moulin à qui l'eau manque souvent, ou qui ne va que par des écluses.

---

136. *Escogriffe.* Qui prend hardiment, sans demander. On dit aussi d'un homme de grande taille & mal bâti; *C'est un grand escogriffe.* Huet le fait venir par corruption d'*hypogriphe.* Dans le Dictionnaire de la langue françoise on le dérive d'*escroc* & de *griffe.* Cette origine vaut mieux. Ces deux mots signifient quelque chose de crochu : car *escroc* vient de *croc.*

---

137. *Espiegle.* Fin, éveillé. Tiré de *Tiel Ulespiegle*, héros d'un Roman Allemand, espece de fi-lou qui vivoit, dit-on, en 1480.

138. *Fanfreluches.* Bagatelles, ornemens vains & de peu de valeur. Au propre, ce ſont des flammeches qui s'élevent en l'air, quand on brûle des feuilles, du papier, &c. Ce mot, qui vient de l'Italien *fanfaluga*, eſt très-vieux dans notre langue. Je l'ai vu en deux endroits du Romàn de la Roſe. D'abord ſubſtantivement :

Que me revalent ces garlandes, (guirlandes)
Ces coeffes à dorées bendes.....
Et ces tiſſus & ces ceintures,
Dont ſi chier couſtent les ferrures ;
Que me vallent telz *farfelues* ?

Dans le ſecond paſſage, le mot eſt adjectif. Parlant des plaiſirs du monde, le poëte dit :

Les choſes dedans contenues,
Sont frivoles & *fafelues.*

139. *Feſſe-Matthieu.* Avare. Ce mot eſt pour *face de Matthieu.* On a fait S. Matthieu patron des uſuriers, que l'on prétend pouvoir reconnoître à leur phyſionomie... Le mot corrompu *feſſe* mis pour *face*, a peut-être occaſionné cette expreſſion, *il ſe feroit feſſer pour un liard.* Dans l'Etourdi, Maſcarille dit de Trufaldin :

Car

Car enfin en vrai ladre il a toujours vécu,
Il ſe feroit feſſer pour moins d'un quart d'écu.

Rabelais appelle les avares *Poltrons à chiche face.* On dérive *poltron* de *pollice truncus* (1). Un avare n'a plus de *pouce*, lorſqu'il faut en jouer, c'eſt-à-dire, donner de l'argent.

---

140. *Fiacre.* Il eſt fait comme un *fiacre*, dit-on d'un homme mal habillé, & mal arrangé, comme ſont les cochers des carroſſes de place à Paris, qu'on appelle *Fiacres*, ainſi que leurs conducteurs.... On donne deux origines du nom de ces carroſſes. La première eſt rapportée par le Père Labat. Je me ſouviens, dit-il, d'avoir vu le premier carroſſe de louage qu'il y ait eu à Paris. On l'appeloit le carroſſe à cinq ſols, parce qu'on ne payoit que cinq ſols par heure. Il logeoit à l'image *Saint-Fiacre*, d'où il prit ſon nom en peu de tems;

---

(1) Un acte de lâcheté, commun dans le Bas-Empire, ſur-tout en Italie, prouve la vérité de cette étymologie. Les privileges des ſoldats vétérans paſſoient à leurs enfans mâles qui ſe deſtinoient à la profeſſion des armes. Quelques-uns de ceux-ci, prétendant jouir des privileges de leurs pères, ſans partager leurs fatigues, *ſe coupoient le pouce*, pour ſe rendre inhabiles au ſervice. C'étoient bien là de vrais *poltrons.*

nom qu'il a communiqué ensuite à tous ceux qui ont suivi.... Voici l'autre origine. Un moine du couvent des Petits-Pères, qui s'appeloit *Fiacre*, mort en odeur de sainteté, étoit si révéré, que chacun vouloit avoir son effigie. Cette vénération alla si loin, qu'on le peignit sur les portières des carrosses de place. D'où leur est venu le nom de *Fiacres*. Ces voitures ont été inventées au milieu du XVII^e^ siecle par un nommé Sauvage.

141. *Fier-à-bras* ou *Fer-à-bras*. Fanfaron. Quelques grands guerriers, qui s'étoient distingués dans les combats, prirent le nom de *Fierabras* ou *Bras de fer*. Depuis on a ainsi appelé par dérision les faux braves. *Voyez le N^o^. 191.*

142. *Freluquet*. Jeune-homme léger, frivole & dont tout le mérite consiste dans la parure. Ce mot, diminutif de *frelu*, signifie proprement un gueux dont les habits sont déchirés & chargés de *freloques*.

143. *Futé*. Fin, rusé. Du latin *fustis*, qui est aussi la racine de *futaie* dans l'expression, bois de *haute-futaie*. De-là on dit, un *futé merle*, pour dire un fin merle; comme qui diroit, un merle qui a

fréquenté les bois & vu du pays, par oppoſition aux oiſeaux niais, qui ne s'éloignent pas du lieu de leur naiſſance.

144. *Galimatias.* Diſcours embrouillé, qui ſemble dire quelque choſe, & ne dit rien. Selon Trévoux, ce mot vient de *polymathie*, qui ſignifie diverſité de ſciences; parce que ceux qui ont la tête pleine de pluſieurs ſortes de ſciences, ſont ordinairement embrouillés, & s'expliquent mal..... Huet croit qu'il a été formé dans les plaidoyers qui ſe faiſoient autrefois en latin. Il s'agiſſoit d'un coq appartenant à une des parties, qui s'appeloit *Matthias.* L'avocat, à force de répéter les mots *gallus* & *Matthias*, ſe brouilla, & au lieu de dire *gallus Matthiæ*, il dit *galli Matthias.* Ce qui fit nommer ainſi dans la ſuite les diſcours embrouillés.

145. *Gargote.* Petit cabaret, où l'on donne à manger à bas prix. Par extenſion on appelle ainſi une penſion, ou même une maiſon particulière, où l'on vit mal & malproprement. De *gurguſtium*, ſelon Ménage, ou de l'allemand *Gar-Kuche* ſelon Le Duchat.

146. *Gazette.* C'eſt une perſonne qui rapporte

tout ce qu'elle entend dire. D'une femme qui recueille toutes les nouvelles, & qui ſe plaît à les répandre, on dit qu'elle eſt la *Gazette du quartier*.... Les gazettes, ou recueils de nouvelles imprimées, s'introduiſirent en Italie au commencement du XVIe. ſiecle, & c'eſt de la langue italienne qu'on doit tirer l'étymologie de ce mot. Il dérive, non du mot latin *gaza*, tréſor; mais, ou d'une petite monnoie de Veniſe, qui étoit le prix qu'on donnoit pour la lecture des nouveautés manuſcrites qu'on y publioit; ou du mot italien *Gazza*, dont on a fait le diminutif *Gazzi*, le petit babillard.... Théophraſte Renaudot, né à Loudun & médecin de Paris, fut en 1631 l'inventeur de la Gazette de France. Cette feuille, qu'il nomma *Gazette*, eſt le plus ancien de nos écrits périodiques. En 1665, M. de Sallo, conſeiller au Parlement de Paris, donna naiſſance au Journal des Savans, le premier des Journaux qui aient paru dans la république des lettres. En 1672, M. de Viſé fit paroître pour la première fois le Mercure, ſous le nom de Mercure François. Le Mercure *galant* lui ſuccéda, & fut ainſi nommé de M. *Galand*, profeſſeur au college royal, qui le compoſoit. Enfin il prit le titre de Mercure de France qu'il conſerve encore aujourd'hui.

Les papiers publics étoient connus du tems de Ciceron, & l'on peut regarder comme leur pre-

mier éditeur, chez les Romains, Cælius dont les lettres forment le huitième livre de celles de cet orateur. Ciceron ayant été nommé proconſul de Cilicie, recommanda à Cælius, ſon ami, de lui envoyer, pendant ſon abſence de Rome, un détail des événemens les plus intéreſſans. En conſéquence, Cælius choiſit pluſieurs coopérateurs; & tandis qu'il les chargeoit de compiler les decrets du ſénat, les édits, les proclamations des préteurs & la chronique du jour, lui-même s'étoit réſervé la rédaction plus importante des affaires politiques, & découvroit à ſon ami les ſecrets de l'état.

---

147. *Gredin.* Ce mot très-injurieux vient de *Gradin.* Autrefois chez les grands ſeigneurs, des valets du dernier ordre ſe tenoient toujours ſur les degrés (*gradins*) de l'eſcalier, ſans entrer jamais dans l'appartement. On les nommoit *Gredins*, & leur nom eſt devenu une injure.... Les Gaſcons mettent ſouvent un *e* pour un *a*. Un évêque des environs de Toulouſe, entendit dire à un eccléſiaſtique de ſon cortege, *ras de chauſſée.* Il en badina avec les autres, & demanda quelle eſpece de *rats* c'étoit que les *rats de chauſſée.* « Bon! monſeigneur, » répondit quelqu'un, monſieur nous en dit bien » d'autres; il dit toujours les *gradins* de l'autel, » pour les *gredins* de l'autel. »

148. *Grigou.* Dans le tems des Croiſades, les François avoient conçu un grand mépris pour les Grecs, qu'ils avoient trouvés lâches, traîtres & vils. Revenus en France, ils traitoient de *grecs* les plus mauvais ſujets. On les a d'abord appelés *Grieux*, enſuite par corruption *Grigous*. On dit aujourd'hui d'un homme qui mene une vie retirée, & qui mange ſeul: *Il vit comme un Grigou.* Ces ſortes de gens s'appeloient chez les Grecs, *Monophages.*

149. *Griſette.* Nom qu'on donne aux filles de baſſe condition, qui portoient autrefois un vêtement nommé *Griſette*, parce qu'il étoit d'une petite étoffe griſe, de peu de valeur.

150. *Gueule-fraîche.* C'eſt un homme toujours prêt à manger. *Frais* ſe prend ici dans le ſens de repoſé, en état de travailler. C'eſt ainſi qu'on dit des troupes *fraîches*, pour dire des ſoldats qui ne ſont pas fatigués & qui peuvent combattre.

151. *Guinguette.* Ce mot ſe dit familièrement d'une petite maiſon de campagne, comme on ap-

pelle *Vide-bouteille* une petite maiſon avec un jardin près de la ville.... Au propre, *guinguette* eſt un petit cabaret, tel qu'on en voit aux environs de Paris, où le peuple va boire l'été, les dimanches & fêtes. Ce mot vient de ce que l'on ne boit dans ces cabarets que de méchant vin vert, qu'on appelle *ginguet* ou *guinguet*, tel que celui qu'on recueille près de Paris. Le Duchat fait venir *ginguet* par corruption, de *quà hinc quà hâc*: il paroît en venir comme *alfana* vient d'*equus*.

---

152. *Hurluberlu*. Ce mot eſt une onomatopée, c'eſt-à-dire, la peinture de la choſe qu'il exprime. Il eſt adjectif, ſubſtantif & adverbe. Pris ſubſtantivement, il ſignifie un homme qui agit étourdiment, ſans prendre garde à ce qu'il fait. *C'eſt un hurluberlu*, dit-on.

---

153. *Jacobins*. Notre poéſie, dans le XV^e^. ſiecle, n'étoit pas difficile dans le choix de ſes images. Car Villon a employé ce mot qui rappelle une idée peu agréable:

> Je crache, blancs comme coton,
> *Jacobins* auſſi gros qu'un œuf.

Ménage donne de ce terme une explication dont je ferai grace au lecteur.

154. *Jarnicoton.* Eſpece de jurement burleſque, dont on rapporte ainſi l'origine. Henri IV avoit la malheureuſe habitude de dire à tout moment, *Je renie Dieu.* Le P. Coton, ſon confeſſeur, lui fit ſentir l'indécence de cette expreſſion. Le roi répondit qu'il n'y avoit pas de nom qui lui fût plus familier que celui de Dieu, excepté peutêtre celui du P. Coton. « Eh bien, ſire, reprit le Jéſuite, » dites donc, *Je renie Coton* ». Le même prince avoit encore ſouvent à la bouche le mot *Ventre-ſaint-gris.* Par ce mot, il entendoit Saint François d'Aſſiſe, en tant qu'il étoit, dit Le Duchat, *ceint* d'une corde & vêtu de *gris.*

155. *Ladre.* Exceſſivement avare; c'eſt-à-dire, un homme qui n'eſt nullement ſenſible aux beſoins de l'indigence, & pour qui la plus légère dépenſe eſt un ſacrifice pénible, auquel il ne ſe décide qu'après de cruels combats,... Dans le XIII^e. ſiecle le nombre des lépreux étoit ſi conſidérable en France, qu'il n'y avoit preſque ni ville, ni bourgade, qui ne fût obligée de bâtir un hôpital pour les retirer. On nommoit ces maiſons *Ladreries*, parce qu'elles étoient ſous l'invocation de S. Lazare, que le peuple, par corruption, appeloit *Saint*

Ladre; & les malades avoient le nom de *Ladres*. Dans la ſuite, ſoit que ce fût l'effet d'une plus grande propreté, ou de l'uſage du linge, le mal diminua & s'éteignit tout-à-fait. Il n'en eſt reſté que le nom, (*Ladrerie*,) qui ſignifie figurément une vilaine & ſordide avarice.

---

156. *Loup-garou.* Homme d'une humeur farouche, qui fuit la ſociété..... Au propre, c'eſt un homme que le peuple ſuppoſe être ſorcier, & courir les champs, transformé en loup. Caſeneuve dit que ce mot eſt compoſé de *Loup* & *garez-vous*, c'eſt-à-dire, détournez-vous. Huet le fait venir de plus loin, de *gyrovagus*, & ajoute que de *garou* s'eſt formé le mot *garouage*, en latin *gyrovagatio.*

---

157. *Maître-Gonin.* Homme fin & ruſé. Selon Brantôme, Maître Gonin étoit un fameux magicien, ou ſoi-diſant tel, qui par des tours merveilleux de ſon art, divertiſſoit la cour de François Ier. Régnier parlant d'un vêtement, dit:

> Pour aſſurer ſi c'eſt ou laine, ou ſoie, ou lin,
> Il faut en devinaille eſtre Maiſtre-Gonin.

Ce magicien a donné lieu à ces expreſſions populaires: *C'eſt un Maître-Gonin*, *Voilà un tour de Maître-Gonin.*

158. *Malôtru.* C'étoit le nom d'un abbé françois, homme ſingulier qui vivoit en 1640. Il étoit, comme on dit, laid en cramoiſi, & s'habilloit toujours d'une manière groteſque. Il avoit en tout tems neuf calottes ſur la tête, afin de ſe garantir du froid. Sa perruque n'étoit jamais peignée, & il ſembloit prendre à tâche de la mettre de travers. Ajoutez à cela qu'il portoit neuf paires de bas, l'une ſur l'autre, & autant de culottes. L'auteur de qui j'ai tiré ce rare portrait, prétend que ce bizarre perſonnage a donné ſon nom à ceux qui lui reſſemblent. Il méritoit bien cet honneur; mais ce nom, ainſi que le ſens qu'on y attache, eſt fort antérieur au ſiecle dernier. Paſquier dit qu'on le trouve dans Hugues de Bercy, contemporain de S. Louis. Jean de Meun, qui vécut à-peu-près dans le même tems, l'a employé dans ſon Roman de la Roſe:

> Mais) que raiſon n'y ſoit pas creuë,
> La chetive, la malôtrue.

Enfin Rabelais dit, à l'occaſion des écoliers du college de Montaigu: « Mieulx ſont traictez les » forcés entre les Maures & Tartares, que ne » ſont ces *malautrux* audict colliege ». Le ſens de ce mot dans cette phraſe, pourroit faire croire, dit Le Duchat, qu'il vient de *malè-aſtroſus*, comme

qui diroit *déſaſtreux*, c'eſt-à-dire, né ſous une conſtellation maligne. Mais ce commentateur aime mieux dériver *malautru* de *malè aſtructus*, mal bâti. C'eſt ce dernier ſens qu'on donne aujourd'hui à ce mot, qui s'écrit *malôtru*.

---

159. *Maraud* ou *Maroufle*. Terme de mépris & d'injure, qui ſignifie coquin, fripon. Le Duchat le tire de *marra*, eſpece de houe; comme ſi l'on vouloit dire que celui qu'on nomme ainſi, eſt un ruſtre qui n'eſt bon qu'à manier *la marre*.... Un autre auteur veut que *maraud* vienne de l'hébreu *maroud*, qui ſignifie un gueux, ou du grec Μιαρος... Un autre encore dit que nous devons aux Eſpagnols le mot *maraudeur*, qui vient d'un de leurs officiers généraux. Cependant *maraudeur* ſembleroit venir de *maraud*. Comment, parmi tant d'étymologies, diſtinguer la véritable?

---

160. *Marionnette*. On appelle ainſi une petite perſonne, homme ou femme, qui va toujours ſautillant; ſemblable à ces petites figures de bois ou de carton, que l'on fait danſer pour amuſer les enfans, & qui ſe nomment auſſi *Marionnettes*. Ce mot eſt le ſecond diminutif de *Marie*, nom de

la plupart des filles. On a appelé les petites filles, *Marion*, & les très-petites, *Marionnette.*

161. *Martin-bâton.* C'eſt, dit Trévoux, un bâton dont on frappe les ânes qu'on appelle *Martin*: comme ſi l'on diſoit le *bâton* à *Martin.*

162. *Micmac.* Intrigue ſecrette pour quelque mauvaiſe vue: *On ne connoît rien à tout ce micmac.* Huet dit que, dans le Pérou, on donne ce nom aux colonies qui paſſent d'une province dans une autre. Ce mot a paſſé en Eſpagne, & de-là chez nous.

163. *Mouche.* On nomme ainſi à Paris les eſpions de police. Ces ſortes de gens ſe trouvent partout, comme les *mouches.* Plaute donne le même ſens à cette expreſſion. Dans le *Mercator*, on lit: *Muſca eſt pater meus*; *nihil poteſt illum clam haberi*..... Les Grecs appeloient ainſi les paraſites.

164. *Nabot*, *Nabote.* Terme de mépris, qui ſe dit d'une perſonne d'une très-petite taille. M. de Paulmy le tire de l'Eſpagnol *nabo*, qui ſignifie gros navet.

165. *Olibrius.* Terme burleſque. On dit, *Faire l'olibrius*, pour dire, faire l'entendu, le glorieux... C'étoit le nom d'un ſénateur Romain, qui épouſa Placidie, fille de Valentinien III, & que l'arien Ricimer, tyran de Rome, fit proclamer empereur d'Occident en 472. Son regne ne fut que de trois mois. Il eût peutêtre vécu plus longtems dans la vie privée. Comme il n'entendoit rien à gouverner, on aura donné ſon nom à ceux qui, comme lui, s'ingèrent dans des affaires auxquelles ils ne ſont pas propres.

---

166. *Papelard.* Hypocrite. L'endroit nommé à Paris *le Terrain*, près de Notre-Dame, s'appeloit en 1258, *Mota Papelardorum*, la motte aux *Papelards*. C'étoient apparemment d'honnêtes citoyens qui auront eu dans leur famille quelque hypocrite, dont le nom ſera devenu proverbe. Quoi qu'il en ſoit, telle étoit la ſignification de ce mot, dès le XIIIe. ſiecle. Dans le Roman de la Roſe, Faux-Semblant dit des religieux ou eccléſiaſtiques, trop livrés au monde :

Qui peut tel béguin excuſer,
Tel *Papelart*, quand il ſe rend (donne à Dieu),
Puis va mondains délitz (plaiſirs) quérant,
Et dit que tous les a laiſſiez,
Et il en veult eſtre engraiſſiez ?

C'eſt le mâtin qui gloutement
Retourne à ſon vomiſſement.

---

167. *Paraſite.* C'eſt celui qui fait métier d'aller manger à la table d'autrui. « Dix-huit à vingt mille » hommes dînent régulièrement, (à Paris,) le lundi » chez le marchand, le mardi chez l'homme de » robe, & progreſſivement ils achevent la ſemai- » ne, en montant d'étage en étage. Dans cette » claſſe, ſont les agréables & les beaux parleurs, » les muſiciens, les poëtes, les abbés, les céli- » bataires, &c.... On appeloit autrefois ces hom- » mes-là des *Paraſites*; terme injurieux & ſot, in- » venté par la dureté, l'avarice & l'égoïſme. *Ta- bleau de Paris* »..... Ce mot étoit chez les Grecs un titre honorable. Ils offroient aux divinités champêtres les prémices de leurs fruits, leſquelles conſiſtoient ſurtout en bled & en orge. Les miniſtres chargés de recueillir ces prémices, étoient nommés *Paraſites*, c'eſt-à-dire, ceux qui ont ſoin du bled. Les Paraſites, établis chez les Romains qui les prirent des Grecs, furent d'abord très-conſidérés : mais ils s'avilirent enſuite, en s'introduiſant dans les maiſons opulentes, par les plus baſſes flatteries; de ſorte qu'on nomma *Paraſites* les bas complaiſans qui achetoient, par des éloges outrés, la dernière place dans un feſtin.

168. *Patelin.* Homme ſouple, faux & artificieux, qui vous conduit à ſes fins par des manières flatteuſes & inſinuantes. Ce mot, qui a produit *pateliner* & *patelinage*, vient de l'avocat *Patelin*, principal perſonnage d'une farce très-eſtimée de Paſquier, & intitulée : *La Farce de Maiſtre Patelin.* Cette piece, qui paroît avoir été faite du tems de Louis XI, a été imprimée *in*-16, à Paris en 1564, par Etienne Groulleau.... La Monnoye fait venir ce mot du bas latin *paſta*, de la pâte, d'où on a formé le verbe *appâter*, dans la ſignification d'*attirer* par des manières flatteuſes, comme par un appât, pour faire tomber dans le piege.

169. *Pénard.* On appelle par mépris, *vieux pénard*, un vieillard uſé par le plaiſir. Le Duchat croit que ce mot eſt une corruption de *poignard*. Je le dériverois plutôt du latin *penis*.

170. *Penaud.* Embarraſſé, honteux. Se dit par corruption pour *péneux*, de *pœna*. Un homme confus eſt dans un état de *peine* & de ſouffrance.

171. *Pied-plat* ou *Plat-pied.* On appelle ainſi par

mépris un homme de baſſe naiſſance, & qui ne mérite aucune conſidération. Ce mot vient de ce que les payſans portent des ſouliers *plats*, & preſque ſans talons.

172. *Piffre.* Homme gros, replet, qui a le viſage bourſoufflé comme s'il jouoit de la flûte. Ce terme bas vient de l'allemand *pfeiffer*, joueur de flûte.

173. *Pimbêche.* Terme de mépris pour déſigner une femme impertinente, qui fait la précieuſe. Le diſcours familier eſt plein de mots, dont on ne peut deviner l'origine, parce qu'ils n'ont aucun rapport à la choſe qu'ils expriment. La belle-ſœur de Deſpréaux, femme de Jérôme Boileau, ſon frère aîné, avoit un talent tout particulier pour inventer des noms ridicules & des injures populaires; comme un grand *frélampier*, un *épétier*, pour un homme d'épée; une grande *bacoule*, une *pimbêche*, &c. C'eſt ce qui donna occaſion au poëte de dire :

Il faut voir de quels mots elle enrichit la langue.
Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tome augmenter Richelet.

174. *Pot-pourri.* On appelle de ce nom un écrit compoſé

composé du ramas de plusieurs choses assemblées sans ordre, sans liaison & sans choix. On dit encore d'un homme qui, parlant sur quelque matière, confond tellement les choses & les circonstances qu'on n'y comprend rien : *Il a fait un pot-pourri de tout cela....* Au propre, on appeloit autrefois *pot-pourri* le bouilli qu'on faisoit *pourrir* de cuire, & qui étoit composé de bœuf, de mouton, de veau, de lard & d'un grand nombre de différentes herbes. Ce salmigondis d'herbages & de différentes viandes étoit servi sur la table, dans le pot même où le tout avoit cuit; & nos pères y puisoient du bouillon, après qu'on en avoit tiré & jetté pêle-mêle dans un grand plat la viande & les légumes.

---

175. *Poulet.* En Italie, les vendeurs de poulets portoient autrefois les billets-doux aux femmes. Ils glissoient le billet sous l'aile du plus gros, & la dame avertie ne manquoit pas de le prendre. Ce manege ayant été découvert, le premier messager qui fut pris, fut puni par l'estrapade, avec des poulets vivans attachés aux pieds. Depuis ce tems, *poulet* est synonyme de billet-doux. Montagne en a fait usage dans cette phrase : « De ce même pa-» pier où il vient d'escrire l'arrêt de condamna-» tion contre un adultère, le juge en desrobe un » lopin, pour en faire un *poulet* à la femme de *Mat. Sénon.*

» ſon compagnon ». Une princeſſe a fait de ce terme la matière d'une équivoque. La Varenne, un de ceux qui ont le plus favoriſé les plaiſirs de Henri IV, étoit ſurintendant des poſtes. Il avoit d'abord appartenu à Catherine, ſœur de ce prince, depuis ducheſſe de Bar. Son emploi chez elle étoit de piquer les viandes; & comme il y excelloit, elle l'avoit donné au roi ſon frère. Catherine paſſant par Paris pour aller en Lorraine, vit La Varenne, ſon ancien cuiſinier, & ſachant ſon emploi auprès de Henri IV, elle lui dit : La Varenne, tu as plus gagné à porter les *poulets* de mon frère, qu'à piquer les miens.

---

176. *Prétentaine.* On dit, *courir la prétentaine*, pour dire, aller çà & là ſans deſſein. Ce mot eſt une onomatopée, formée, dit Ménage, du bruit que font les chevaux en galopant; *prétantan*, *prétantan*, *prétantaine.*

---

177. *Quiproquo.* On diſoit autrefois *quid pro quo.* Dans les XIIIe. & XIVe. ſiecles, les médecins intituloient ainſi les chapitres où, au lieu de telle ou telle drogue, ils en ſubſtituoient une autre équivalente en vertu. Et comme les apothicaires au lieu des drogues ordonnées qu'ils n'avoient pas,

en donnoient, de leur chef, d'autres moins bonnes, on a dit de-là *quid pro quo*, d'abord pour une mépriſe d'apothicaire, (d'où eſt venu le proverbe: Dieu nous garde d'un *quid pro quo* d'apothicaire.) enſuite pour toutes ſortes de mépriſes. Depuis on a prononcé *quiproquo*, & cette prononciation plus douce a prévalu.

---

178. *Ragoter*, *faire des ragots*. Cette expreſſion triviale ſignifie ſe plaindre, murmurer. Ragot étoit un bélître fameux du tems de Louis XII. De ce nom eſt venu *ragoter*, parce que les gueux ſont toujours ſur le ton plaintif. *Argot*, qui eſt le nom qu'on donne à leur jargon, peut auſſi venir de *Ragot*, par une légère tranſpoſition de lettres..... Ragot ſignifie encore un petit homme court, & M. de Paulmy le tire du nom d'une groſſe rave noire & épaiſſe, (en latin *rapum*,) qui croît en Limouſin.

---

179. *Ramponer* ſignifioit autrefois railler, ſe moquer, & même boire, ivrogner. (Borel dit qu'en Languedoc une querelle faite mal-à-propos s'appelle une *rampone*.) Ce verbe a de nos jours repris faveur, à l'occaſion de *Ramponeau*, fameux cabaretier de la Courtille, près Paris, lequel donna

lieu à des ſcènes plaiſantes en 1760. « Il abreu-
» voit la populace altérée de tous les fauxbourgs,
» à trois ſols & demi la pinte. Une affluence ex-
» traordinaire rendit ſon cabaret trop étroit, &
» l'emplacement s'élargit bientôt avec ſa fortune.
» Il enrichit la langue d'un mot nouveau, & com-
» me c'eſt le peuple qui fait les langues, ce mot
» reſtera. On dit *ramponer*, pour dire, boire à la
» guinguette, & un peu plus qu'il ne faut. *Tableau de Paris* ». Ce cabaretier fut viſité par des princes, & Voltaire a fait rimer ſon nom avec celui de J. J. Rouſſeau :

> . . . . . Notre ſcène épurée,
> Du vrai beau qu'on cherchoit eſt enfin décorée.
> Nous avons les remparts (1), nous avons *Ramponeau*;
> Au lieu du Miſanthrope, on voit Jacques Rouſſeau
> Qui, marchant ſur ſes mains & mangeant ſa laitue,
> Donne un plaiſir bien noble au public qui le hue.

Aujourd'hui, malgré la prédiction qu'on vient de lire, le verbe *ramponer* eſt tombé en déſuétude, ou du moins ſon regne ne s'étend guère plus loin que la Courtille. Parmi ces ſortes de mots, il en eſt qui ſubſiſtent longtems; comme ceux de *lambin* & *lambiner*, par exemple, qui viennent de *Lambin*, profeſſeur du XVI^e. ſiecle, homme fort lent

(1) Les comédies jouées ſur les boulevards.

qui s'appéſantiſſoit ſur les plus petits objets. Mais, en général, ces mots ne ſurvivent pas longtems à la vogue de leurs auteurs, ſurtout quand ceux-ci ſont de la trempe & de la claſſe de Ramponeau. Il n'appartient qu'aux hommes de génie de créér des mots durables : encore ont-ils bien de la peine à réuſſir. Quelle guerre n'a-t-on pas faite au mot *proſateur*, inventé par Ménage ? Il ne fut admis dans la langue que cinquante ans après ſa naiſſance, & cela, par la cabale des académiciens de ce tems, qui diſoient : Ménage a fait *proſateur* ; eh bien, nous le déferons.

---

180. *Rater*, c'eſt manquer ſon coup. Ce verbe eſt auſſi actif ; & d'un homme qui n'a pu obtenir une charge qu'il demandoit, on dit : *Il a raté cette charge.* Au propre, il ſe dit d'une arme à feu qui manque à tirer : *Son fuſil a raté....* M. de Paulmy ſoupçonne que ce verbe vient de quelque hiſtoire de chaſſeur, qui, ayant longtems couru après un bon gibier, n'aura pris qu'un *rat.* D'autres ſavans le tirent du latin *erratum.*

---

181. *Ratier.* On dit d'un homme plein de caprices : *C'eſt un ratier*, ou *il a des rats.* Selon un auteur qui a écrit l'hiſtoire des rats, c'eſt une façon

ſimple & très-phyſique d'expliquer les biſarreries & les inégalités d'un homme, que de ſuppoſer qu'il a la tête remplie de *rats* qui s'y promenent, & qui par leurs différens mouvemens y déterminent ſes penſées & ſes volontés. Pour moi, dit l'abbé Desfontaines, je crois que cette façon de parler vient de *ratum*, qui ſignifie une penſée, une réſolution, un deſſein. On dit tous les jours, *Cet homme a des idées*, pour dire qu'il a des folies dans la tête. Or, comme *rat*, (vieux mot françois, formé du latin *ratum*,) a la même prononciation que *rat*, (*mus*,) on aura entendu l'expreſſion au ſens figuré.

---

182. *Rebus.* Pris au figuré, ce mot ſignifie de mauvaiſes plaiſanteries, de mauvais jeux de mots. *C'eſt un diſeur de rebus....* Au propre, c'eſt une équivoque de la peinture à la parole. Un exemple de Marot fera comprendre la définition :

> Car en rebus de Picardie,
> Une faulx, une étrille, un veau,
> Cela fait *Etrille Fauveau.*

Les écrans étoient autrefois chargés de ces miſérables jeux d'eſprit, appelés *Rebus de Picardie*, parce qu'anciennement en Picardie les clercs de la baſoche faiſoient, tous les ans au carnaval, certains libelles, qu'ils intituloient *De REBUS quæ ge-*

runtur; c'eſt-à-dire, libelle de ce qui ſe paſſe dans la ville. Ces clercs, traînés dans un tombereau, liſoient publiquement ces libelles par les rues.

---

183. *Ribote*, *Riboter*, *Riboteur*. Ces mots, dont ſe ſert le bas peuple, viennent peut-être de *Ribaud*. On parle, ſous Philippe II, d'une eſpece de ſoldats appelés *Ribauds*, (*Ribaldi*,) qui ont beaucoup de rapport avec ce qu'on appelle aujourd'hui en guerre *enfans perdus*. C'étoient des déterminés qu'on mettoit à la tête des aſſauts, &c. Le libertinage outré auquel ils s'abandonnoient, a rendu par la ſuite leur nom infame en France. On le donna depuis indifféremment aux jeunes débauchés qui fréquentoient les mauvais lieux, & aux femmes ou filles qui ſe proſtituoient.... Les *ribauds*, pris dans ce dernier ſens, avoient un chef qui portoit le titre de roi, ſuivant l'uſage établi alors de donner cette auguſte qualité à ceux qui avoient quelque commandement ſur les autres. Ainſi l'on diſoit fort ſérieuſement, *le roi des merciers*, *le roi des mégiſſiers*, *le roi des ménestriers*, &c. Celui des *ribauds* connoiſſoit de tous les jeux de dez, de brelans & autres qui ſe jouoient pendant le voyage de la cour. Il levoit deux ſols par ſemaine ſur tous les logis des *bourdeaulx & des femmes bourdelie-*

res (1). Le nom de cet officier fut ſupprimé ſous le regne de Charles VI; mais l'office demeura, & ce qu'on appeloit le roi des *Ribauds*, fut nommé grand prévôt de l'hôtel, charge qui ſubſiſte encore de nos jours.

Le Duchat écrit *ribaux*, & tire ce mot de *rive*. C'étoient, dit-il, proprement des jeunes-gens robuſtes, qui gagnoient leur vie à charger & à décharger les denrées qu'on embarquoit ou qu'on débarquoit à la Grêve. Un paſſage du roman de la Roſe rend cette étymologie probable :

> Chétif n'eſt s'il ne le cuide eſtre,
> Soit roi, chevalier, ou *ribaulx*.
> Mais *ribaulx* ont les cueurs ſi baulx,
> Portant ſacs de charbon en Greve,
> Que la peine point ne leur greve.

Dans les réglemens de Vaultier, archevêque de

(1) Ce mot vient de l'allemand. Dans les tems les plus reculés, le ſexe en Allemagne occupoit des appartemens ſouterreins & même fortifiés, pour empêcher des excès auxquels les Germains étoient alors fort enclins. On donnoit à cette brutalité le nom de *furor Teutonicus*. Dans la ſuite, les hommes trouvèrent le moyen de pénétrer dans ces retraites, qui, au lieu de demeurer des aſyles de chaſteté, devinrent des lieux de proſtitution; & leur premier nom qui, dans la langue du pays, étoit *Bord*, ou petite maiſon, ſe changea en celui de *B*.....

Sens, les clercs débauchés & qui font le métier de bouffon, ſont condamnés à être tondus par les évêques. Le texte porte : *Clerici ribaldi, maximè qui vulgò dicuntur de familiâ Goliæ.* Le P. Longueval traduit *ribaldi* par débauchés. Mais, demande-t-il, que ſignifie *qui dicuntur de familiâ Goliæ?* Vaultier parlant de clercs qui ſe faiſoient bouffons & jongleurs, *Golias* étoit peut-être un fameux comédien, qui a laiſſé ſon nom à ceux qui marchoient ſur ſes traces. Dans pluſieurs conciles, ces clercs ſont appelés *Goliardi.* Notre mot *gaillard* reſſemble beaucoup à celui de *goliardus.* Viendroit-il de-là? Ce n'eſt pas le ſentiment de M. de Paulmy, qui le tire de *Gallus ardens*, coq ou gaulois hardi.

---

184. *Ric-à-ric.* Faire une choſe *ric-à-ric*, c'eſt-à-dire, à la rigueur. Ménage croit qu'il vient de *rigidus.*

---

185. *Rodomont.* Fanfaron, qui vante ſes prétendus beaux faits pour ſe faire valoir. Le Duchat le tire du latin *rodere montem*, un ronge-montagne.

---

186. *Roger-Bontems.* Roger de Collerye, qui vivoit en 1538, étoit prêtre, poëte, & ſecrétaire

de Jean Baillet, évêque d'Auxerre. Il avoit pris le ſurnom de *Bon-tems*. Comme la gaieté forme à-peu-près le caractère de ſa poéſie, l'abbé Lebœuf préſume que de-là on a depuis appelé *Roger Bon-tems* tout homme qui ne ſonge qu'à ſe divertir.... Dans Trévoux, on attribue l'origine de ce mot à un ſeigneur du Vivarais, homme ſans ſouci, qui ſe donnoit du *bon tems*, & qui s'appeloit réellement *Roger Bon-tems*.

---

187. *Roué*. Ce mot ſe prenoit, il y a trente ans, en très-mauvaiſe part. Aujourd'hui on l'adoucit par une épithete qui n'eſt guère faite pour lui. *C'eſt un aimable roué*, dit-on d'un homme du monde qui n'a ni vertus ni principes, mais qui donne à ſes vices des dehors ſéduiſans, qui les ennoblit à force de grace & d'eſprit. Cette idée complexe a encore donné lieu à cette autre expreſſion, *Tous les roués ne ſont pas ſur la roue*. Voici ce qui a pu mettre en vogue ce mot, devenu proverbial dans ce qu'on appelle la bonne compagnie. Un ivrogne ſort d'un cabaret, place de Grêve. On avoit fait une exécution. Il étoit nuit: le patient hurloit ſur la roue, la douleur lui arrachoit des juremens & des imprécations. L'ivrogne, levant la tête vers l'échafaud, prend pour lui ces injures, & dit tout haut: « Ce n'eſt pas tout que d'être *roué*, il faut en-

» core être poli ». Paris s'amouracha de ce mot insensé ; il fit fortune dans tous les cercles..... L'auteur du Tableau de Paris, à qui je dois ce trait, blâme avec raison les gens honnêtes d'employer si souvent un mot dont l'idée ne rit certainement pas à l'imagination. Il révolteroit moins, s'il étoit plus ancien. Le mot de *bourreau* n'est guère plus agréable. Cependant quand l'impatience nous arrache cette exclamation, *ah ! bourreau !* personne n'en est offensé, pas même celui à qui elle s'adresse. C'est que le long usage du mot, joint à sa signification détournée, l'a dépouillé de l'horreur qu'inspireroit le souvenir de son acception propre, si on le proféroit moins communément.

---

188. *Routier*, qui a beaucoup d'expérience & de pratique. Ce mot ne va guère sans l'adjectif *vieux* ; comme, *C'est un vieux routier.* Il vient de *route*, (comme le même mot pris pour un livre qui marque les routes,) & fait entendre, au figuré, ce que le livre appelé *Routier*, signifie au propre.... Dans le XII^e^. siecle, on appeloit *Routiers*, (en latin *Ruptarii*,) des troupes de bandits, la plupart Flamands ou Allemands, qui couroient la France, portant partout le fer & le feu, toujours prêts à combattre sous les enseignes des princes qui leur proposoient une grosse paie. L'étymologie

la plus ſimple de ce mot eſt le verbe latin *rumpere*, briſer, parce que ces brigands mettoient tout à feu & à ſang. Quelques-uns prétendent que c'étoient des troupes réformées, *turmas ruptas*, *dimiſſas*, qui, comme c'eſt l'ordinaire, ſe raſſembloient pour piller & ravager. Ces bandits ſe nommoient auſſi *Brabançons*, parce que les principaux étoient du Brabant; & *Cottereaux*, parce qu'ils étoient armés de grands couteaux qu'on appelle en toulouſain des *Cotterels*.

189. *Sabouler*, c'eſt tourmenter, tirailler quelqu'un, le veautrer, pour ainſi dire, dans le *ſable*. Verbe populaire, que M. Huet tire de *ſabulare*.

190. *Sac-à-vin*. Nom que les femmes du peuple donnent à leurs maris, quand ils ſont ivres. On conſeilla à un homme tourmenté d'une colique de vents, de boire ſon vin pur. La Monnoye a fait ſur ce remede un quatrain, dans lequel le malade dit:

Moi, qui mettois auparavant
Toujours un peu d'eau dans mon vin,
Pour ceſſer d'être ſac-à-vent,
Je ſuis devenu ſac-à-vin.

En latin, on appeloit un grand buveur *lagena*, & l'on a dit d'un ivrogne pendu: *Lagena pendet, non homo*.

Un chanoine d'Evreux s'appeloit Jean *Bouteille*, & ne rougiſſoit point de ce nom, ſi l'on en juge par la cérémonie dont il voulut que fût accompagné l'obit qu'il fonda. Pendant cet obit, on étendoit ſur le pavé, au milieu du chœur, un drap mortuaire, aux quatre coins duquel on mettoit quatre bouteilles pleines du meilleur vin, & une cinquième au milieu; & les chantres qui aſſiſtoient au ſervice, étoient condamnés à vuider le tout. La pénitence étoit douce pour ces meſſieurs, & l'eût été ſans doute davantage, ſi le fondateur ſe fût appelé *Sac-à-vin.*

Puiſque nous ſommes revenus à ce mot, j'obſerverai qu'autrefois on mettoit le vin dans des outres ou ſacs de peau enduits de *poix* en dedans. Le Duchat prétend que de cet uſage eſt venu notre mot *poinçon*, qu'il traduit par *vas piceum.* Du datif *piceo*, il fait le ſubſtantif *piceo*, *piceonis*, poinçon.

---

191. *Sacripan*, ou *Sacripend.* Ménage tire ce mot de *Sacripante*, perſonnage du Roland furieux de l'Arioſte. Au rapport de Voltaire, les *Condottieri*, chefs de Spadaſſins italiens, prenoient autrefois des noms faits pour intimider la populace. L'un s'appeloit *Taille-cuiſſe*, l'autre *Fier-à-bras*, ou *Fracaſſe*, ou *Sacripend.* Ces noms, dont la plupart ſe donnent aujourd'hui par ironie à de faux braves,

ont été inventés dans les croiſades, ou formés depuis ſur le patron de ceux qu'on donnoit alors aux guerriers d'une valeur & d'une force extraordinaires. Le P. Maimbourg rapporte ſur ces deux qualités réunies, des traits qui, s'ils étoient plus croyables, rendroient leurs auteurs dignes de porter ces noms terribles. Parmi les princes croiſés, pluſieurs allioient la force de Milon à la bravoure d'Achille. A la bataille de Jaffa, Richard *Cœur de lion*, roi d'Angleterre, ſe jette, avec dix ſeigneurs, à cheval comme lui, au milieu des Sarrazins, coupe bras & jambes à ceux qui emmenoient priſonnier le ſeigneur de Mauléon, & d'un grand coup de ſabre, abat au général ennemi la tête & le bras droit au-deſſous de l'épaule. Ce trait, tout *fort* qu'il paroît, n'eſt rien auprès des deux ſuivans, que je vais copier dans Maimbourg, en élaguant le luxe des phraſes incidentes dont ſa narration eſt embarraſſée.

Au ſiege d'Antioche de Syrie, « Godefroi fit une » action dont toute la terre a parlé, comme d'un » prodige de valeur & de force. Un des principaux » chefs des ennemis, d'une taille bien au-deſſus du » commun des hommes, courut à lui tout écumant » de rage, l'épée haute, & lui en déchargea un ſi » terrible coup, qu'il fendit en deux l'écu que ce » prince avoit hauſſé en même tems, en détournant » un peu la tête pour parer à ce coup. Alors Go-

» defroi ſe dreſſant ſur ſes étriers, lui donna un
» ſi furieux revers, que le coutelas l'ayant pris
» au-deſſus de l'épaule droite, & paſſant en écha-
» pe tout au travers de la poitrine juſqu'au côté
» gauche, fit tomber à terre cette moitié du corps
» avec la tête; & l'autre demeurant encore ſur la
» ſelle, fut emportée dans la ville par le cheval,
» que les éperons ébranlés par l'impétuoſité de ce
» mouvement, piquoient ſans ceſſe, & y fit voir
» un effroyable ſpectacle qui mit la conſternation
» partout ».

L'autre trait n'eſt pas moins ſurprenant. Maimbourg le rapporte après Nicetas, hiſtorien grec, & le place en 1190. L'armée de l'empereur Fréderic *Barberouſſe* éprouva toutes les horreurs de la famine dans la campagne d'Iconium : juſques-là qu'on fut réduit à manger les mulets & les chevaux, qui d'ailleurs ne pouvoient être conſervés, faute de fourages. « Un cavalier allemand, d'une taille &
» d'une force extraordinaires, ne pouvant ſe ré-
» ſoudre à ſe défaire de ſon cheval qui, pour ſa
» foibleſſe, n'étoit guère en état de le porter,
» marchoit à pied, en le menant à petit pas, bien
» loin après les autres, lorſqu'il ſe vit tout à coup
» attaqué par cinquante Turcs, qui ſe mirent tous
» à décocher leurs fleches contre lui. Mais ce vail-
» lant homme, les regardant d'un œil fier & mé-
» priſant, recevoit tous les coups ſur ſon bouclier,

» qu'il tenoit de la main gauche dans laquelle il
» avoit passé la bride de son cheval ; & tenant de
» l'autre son épée, alloit toujours son chemin, sans
» se détourner d'un seul pas & sans s'arrêter : jus-
» qu'à ce qu'un d'entr'eux, plus résolu que les
» autres, laissant son arc & poussant son cheval,
» alla fondre sur lui, le sabre à la main, & lui
» en déchargea un grand coup, qui ne fit non plus
» que contre un rocher. Alors ce fier intrépide,
» ne pouvant assener son coup à son aise de bas
» en haut, s'adresse au cheval, & lui ramene un
» tel coup de son épée, qu'il lui fauche par le
» milieu les deux jambes de devant : & comme
» en même tems le pauvre cheval fut tombé sur
» ce reste de jambes, sans que le cavalier pour
» cela fût encore hors de la selle, il lui déchargea
» en cet instant un si furieux coup sur la tête, que
» l'ayant fendu jusqu'au dessous de la ceinture,
» l'épée donna même au travers de la selle jus-
» qu'au cheval, qui en reçut une blessure. Cela
» épouvanta si fort les autres Turcs, que prenant
» ce soldat pour un démon plutôt que pour un
» homme, ils se mirent à fuir, laissant là ce héros,
» qui poursuivit froidement son chemin jusqu'au
» camp, où il arriva longtems après les autres ».

L'histoire ancienne n'a rien qui égale cet acte de vigueur. Mais n'est-il pas controuvé, ou du moins beaucoup exagéré ? Et l'écrivain que Voltaire appelle avec

avec tant d'affectation *le déclamateur Maimbourg*, ne mérite-t-il pas également l'épithète de *crédule*? Au surplus, quand on accorderoit à la fiction la moitié de ce fait, il en resteroit encore assez pour assurer au héros une place distinguée parmi tous les *Taille-cuisses* & *Bras-de-fer* possibles. C'est bien dommage que l'histoire n'ait pas conservé le nom de cet homme unique, en considération duquel j'espère qu'on me pardonnera la longueur de cet article.

---

192. *Safre.* Gourmand, glouton. Ce terme populaire que Perion dérive du grec Σαπρος, *putridus*, vient plutôt, selon le Dictionnaire de Ménage, de *saporus*, & signifie dans nos vieux auteurs, vif, folâtre, enjoué.

---

193. *Sagouin.* Nom de certains grands singes du Brésil. Ceux de la petite espece sont nommés *Sapajous.* Ces mots sont tirés de la langue des Sauvages. Comme ces grands singes mangent fort malproprement, on donne leur nom à ceux qui leur ressemblent.

---

194. *Saugrenu.* Un discours saugrenu est un discours absurde, ridicule, & pour ainsi dire, mal as-

faiſonné. On prend auſſi cet adjectif dans le ſens de libre, déshonnête. Ménage le tire du latin barbare *ſaligranutus*. D'autres le font venir du mot *ſaugrenée*, en bas latin *ſangranata*, qui ſignifioit des pois non pilés ni froiſſés, mais entiers, qu'on mangeoit avec du ſel, de l'huile & du vinaigre.

---

195. *Simagrée.* Se dit de certaines façons d'agir affectées, & vient de *ſimiæ*, ſi l'on en croit Ménage.

---

196. *Sobriquet.* Eſpece de ſurnom qui le plus ſouvent ſe donne par dériſion à une perſonne. Auſſi Ménage le forme-t-il du latin *ſubridiculum*. Moiſant de Brieux, le conſidérant ſous l'idée d'injure, l'a dérivé du grec ὑπερλιχον; & La Monnoye en fait le diminutif de l'eſpagnol *ſobre*, (ſur, outre, par-deſſus,) parce que ce nom burleſque eſt une addition au véritable nom.... La plupart des noms de famille n'étoient autrefois que des ſobriquets. Il y en a, comme on ſait, de toutes couleurs, *Le Blanc*, *Le Rouge*, *Le Vert*, &c., de toutes dimenſions, *Petit*, *Le Gros*, *Le Court*, *Le Long*, &c., & de beaucoup d'autres eſpeces dont on verra bientôt quelque échantillon. Ces noms, dont l'application pouvoit être fondée dans ſon principe, contraſtent quelquefois avec la qualité de ceux qui les portent;

ce qui donne lieu à des plaiſanteries. N'eſt-il pas ſingulier en effet qu'un Therſite s'appelle *Le Beau* ou *Joly*, & un Pygmée *Le Grand*; que l'on donne le nom de *Le Gros* ou *Le Gras* à un ſquelette, & celui de *Le Maigre* à un homme ſur la poitrine duquel deſcend un menton à triple étage, & qu'on ne peut voir entrer dans une compagnie, ſans ſe rappeler le vers de Juvenal:

Montani quoque venter adeſt abdomine tardus.

Au reſte, l'homme ayant été créé ſociable, il falloit à chaque individu un nom particulier, & cette marque diſtinctive étoit néceſſaire au bon ordre, ſans lequel on ne peut concevoir l'exiſtence d'une ſociété durable. Mais un nom ſuffiſoit, & ſi l'on s'en fût contenté, le choix eût été plus facile. Il paroît que l'on ſe bornoit là en France, avant le VIII^e^. ſiecle. Sur la fin du X^e^. & au commencement du XI^e^, on voulut avoir des ſurnoms, & l'uſage en devint fréquent. On les tira des qualités qui dominoient en chaque particulier, ainſi que des divers objets de la nature; & des êtres en qui la raiſon & l'orgueil ſont preſque inſéparables, oublièrent l'un & l'autre, au point d'adopter, ou plutôt de recevoir les noms des animaux les plus mépriſables. On en portoit même qui réveilleroient aujourd'hui des idées déshonnêtes, & qu'on rougiroit de proférer. Nos bons aïeux n'y regardoient

pas de ſi près : à préſent, pour ſe conſoler de la honte qu'il y a à porter les noms ignobles de *Cochon*, *le Chien*, *l'Ane*, &c. il faut qu'une riche ſucceſſion y ſoit attachée. L'on a même trouvé le ſecret de dépoſer ce fardeau humiliant, ſans y renoncer : c'eſt de le remplacer par un nom de fantaiſie que l'on donne pour un nom de fief, & qui ſouvent ne l'eſt pas plus que celui qu'avoit adopté le frère du grand Corneille, & dont Molière s'eſt moqué. Par ce moyen, tel bourgeois, rival du gentilhomme, eſt chargé de trois noms qu'il doit originairement, l'un au beſoin, l'autre à la plaiſanterie, & le troiſième à la baſſeſſe du ſecond.

Parmi les ſurnoms, donnés d'abord la plupart comme ſobriquets, & dont un grand nombre ſubſiſtent encore de nos jours, les uns venoient de l'état de ceux à qui on les donnoit ; comme Pierre *Boulanger* (*piſtor*), Robert *le Coq* (*coquus*) : d'autres, du caractère ou de la naiſſance ; comme Richard *le Fol* (*inſanus*), Guillaume *le Bâtard* (*baſtardus*). Quelques-uns étoient dérivés du nom paternel : de-là, ceux qui dans notre langue ſont terminés en *ſon* qui ſignifioit *fils* ; comme *Jeanſon*, c'eſt-à-dire, fils de Jean ; *Jacqueſon*, *Coleſſon*, *Pierſon*, pour dire fils de Jacques, de Nicolas, de Pierre. C'eſt ce que ſignifient auſſi chez les Anglois, les ſurnoms *Fitz-Jean*, *Fitz-Pierre*, *Fitz-Haimon*,

Bien des ſurnoms ont été donnés par badinage. En voici quelques-uns tirés de Ducange, & que je laiſſerai en latin. Vivien *nimium habens frumentum*, Bernard *mala parola*, Rahier *tineoſus*, Guérin *ſine barbâ*, Guérin *rabiardus*, Garnier *oculus canis*, Archambauld *pejor lupo*, Pierre *maliloquus*, Hubert *minat bovem.*

Nos princes mêmes étoient ſoumis à l'uſage des ſurnoms, ou ſobriquets; témoins les comtes d'Anjou, Foulques *le Roux* (*rufus*), & Geoffroi *Griſegonelle* (*griſagonella*). Mais les femmes mariées ne portoient que le nom de leurs époux. On ne donnoit auſſi que rarement des ſurnoms aux évêques, aux clercs, & aux moines. Leurs dignités & leurs titres ſuffiſoient apparemment pour les déſigner; & d'ailleurs, des ſobriquets ne convenoient pas plus à des gens d'égliſe, que des noms de titres ſéculiers tirés des ſeigneuries. C'eſt de-là peut-être que les évêques ſont dans l'uſage de ne ſigner que leur nom de baptême; à moins que la ſuppreſſion de celui de famille ne ſignifie qu'en ſe conſacrant à Dieu, ils ont quitté tous leurs parens, & ne connoiſſent plus pour leur famille que les peuples confiés à leurs ſoins.

La cauſe générale des ſobriquets n'eſt pas difficile à deviner. Elle exiſte dans le penchant qui porte l'homme à contrôler ſon ſemblable. Nulle part on ne ſuit ce penchant avec moins de re-

tenue, que dans les campagnes, où les rangs ſe rapprochent & ſont, pour ainſi dire, confondus. J'ai vu un village, où il n'y avoit pas un payſan qui n'eût un ſobriquet. Chacun le recevoit ſans murmurer, le portoit paiſiblement, & y répondoit comme à ſon nom de baptême. Ces eſpeces de ſurnoms paſſoient autrefois des pères aux enfans, & comme je l'ai dit, ils remplaçoient avec le tems les noms de famille, qui ſe perdoient d'autant plus aiſément, qu'ils n'étoient pas conſignés dans un acte de baptême en forme & écrit ſur des regiſtres publics. L'établiſſement de ces regiſtres empêche aujourd'hui les ſobriquets de ſe perpétuer au préjudice des noms de famille, & l'on n'y en fait mention qu'à l'égard des gens du peuple; encore faut-il qu'ils ſoient d'ancienne date, & qu'ils ſervent à diſtinguer deux branches de la même famille.

La manie qui attache des ſobriquets aux particuliers, n'a pas épargné les habitans mêmes de la plupart des villes, collectivement pris. On en a vu des exemples au N°. 105. On dit encore, *Les ânes de Beaune* (Voyez le N°. 405); *Plus fou que ceux de Béziers*, & c'eſt même aujourd'hui une eſpece de proverbe injurieux, que dans chaque maiſon de Béziers il y a la chambre du fou. Je rapporterai, après le Dictionnaire de Trévoux, les ſobriquets de pluſieurs villes de Picardie. On

dit, les *friands* de Noyon, les *fots* de Ham, les *ivrognes* de Péronne, les *cocus* de Nesle, les *dormeurs* de Compiegne, les *finges* de Chauny, les *beyeux* de Saint-Quentin; les *corbeaux* de la Fère, les *larrons* de Vermand, &c. Il ſeroit curieux de connoître l'origine de ces ſortes de ſobriquets. La groſſièreté de quelques-uns indique leur ancienneté & le degré de foi qu'on doit y ajouter. Finiſſons par quelques remarques ſur pluſieurs de ceux qu'on vient de lire.

Il y avoit à Ham une compagnie de *Fous* ou de *Sots*, (ces deux mots étoient ſynonymes, & ſe prenoient en bonne part); leur chef, nommé le prince des *Sots*, les recevoit en folâtrant. Ces Fous montoient ſur un âne, dont ils tenoient la queue au lieu de bride. Cette farce étoit apparemment une petite imitation de la *Fête des Fous*, cérémonie ridicule & impie qui, au XIII^e. ſiecle, avoit lieu dans l'égliſe de Paris, le jour de la Circonciſion, dans d'autres cathédrales, le jour de l'Epiphanie, & ailleurs, le jour des Innocens (1)..... Les Arquebuſiers de Chauny ont un Singe dans leur

(1) On conſerve dans la bibliotheque du Chapitre de Sens un manuſcrit en vélin, avec des miniatures où ſont repréſentées les cérémonies de la *Fête des Fous*. Le texte en contient la deſcription. La proſe de l'Ane s'y trouve. On la chantoit à deux chœurs, qui imitoient par inter-

étendart. C'eſt peutêtre-là, dit Trévoux, l'origine de leur dénomination. Il eſt également poſſible qu'ils aient adopté ce ſigne pour faire connoître de quelle ville étoit leur compagnie, & la diſtinguer par-là des autres, au rendez-vous général pour les prix: dans ce cas, l'origine du ſobriquet reſteroit inconnue.... Celui-ci, *les Beyeux de Saint-Quentin*, taxe les habitans de cette ville d'être curieux, & de regarder les étrangers au nez; défaut commun à toutes les petites villes. *Beyeux* vient du vieux verbe *béer* (regarder), encore uſité en Picardie. De-là l'expreſſion proverbiale, *béer* ou *bailler aux corneilles*, pour dire, rêver les yeux ouverts & levés en l'air.... *Larrons de Vermand.* Cet endroit, ville autrefois célebre, puiſqu'il a donné ſon nom au Vermandois, n'eſt plus qu'un village. Déchu de ſa gloire, il ne partage plus avec les villes que le triſte honneur du ſobriquet. Lorſque quelqu'un de ce lieu, dit Le Vaſſeur dans les Annales de Noyon, paſſe par les villages des environs, s'il eſt reconnu

---

valles, & comme par refrain, le braire de cet animal..., Cet abus a régné dans cette Egliſe, comme dans preſque toutes les autres du royaume. Mais elle a été une des premières à le réformer, comme il paroît par une lettre de Jean Leguiſe, évêque de Troyes, à Triſtan de Salazar, Archevêque de Sens. Cette lettre eſt de la fin du quinzième ſiecle, & il paroît par ſon contenu que la Fête des Fous étoit déja abolie dans l'Egliſe de Sens.

pour un habitant de Vermand, chacun le *houppe* (1), & crie enſuite, *Voilà un des Larrons de Vermand.*

197. *Talmouſe.* Terme populaire qui, pris au propre & eu égard à la ſignification des mots qui le compoſent, ſignifie un coup donné du plat de la main ſur le nez de quelqu'un, & qui lui *tale* la *mouſe* ou la *muſe.* Le même mot, (ainſi que celui de *caſſe-muſeau*,) ſignifie par antiphraſe cette tarte farcie de fromage, dans laquelle, dit Le Duchat, le nez s'enfonce quand on mord dedans.

198. *Tartuffe.* Hypocrite. Molière ſe trouvant un jour chez le nonce du pape, avec deux eccléſiaſtiques, dont l'air mortifié & hypocrite rendoit aſſez bien l'idée qu'il avoit alors dans la tête, en travaillant à ſa comédie de *l'Impoſteur*, on vint préſenter à ſon Excellence des truffes à acheter. Un de ces dévots, qui ſavoit un peu d'italien, à ce mot de truffes, ſembla, pour les conſidérer, ſortir tout à coup de ſon recueillement, & choiſiſſant ſaintement les plus belles, il s'écrioit d'un air riant: *Tartufoli, ſignor Nuntio, tartufoli.* Mo-

(1) *Houpper*, ſignifie en Picard, pouſſer un cri auſſi long que l'haleine peut s'étendre. Ce cri eſt un ſigne de joie très-uſité chez les payſans du Vermandois.

lière prit de-là l'idée de donner à ſon Impoſteur le nom de *Tartuffe*.

199. *Tintamare.* Bruit éclatant accompagné de déſordre. Paſquier le dérive de *tinter* & de *marre*, parce que, dit-il, les vignerons s'annoncent l'heure de midi, en ſonnant ſur leurs *marres* ou hoyaux.

200. *Turlupin.* Mauvais plaiſant. *Turlupiner* quelqu'un, c'eſt le tourner en ridicule. Selon le Dictionnaire de Ménage, on diſoit vraiſemblablement autrefois *Tirelupin*, comme qui diroit un homme qui, après avoir mangé des ceriſes, en lance les noyaux au nez des gens. *Lupin* vient de *lobes*, dans la ſignification où l'on dit, *paître de lobes* ou *de baies*, pour dire, *turlupiner* quelqu'un, c'eſt-à-dire, lui donner à ronger les os & les noyaux, après qu'on a mangé la chair & le fruit.

FIN de la ſeconde Centurie.

CENTURIE III^e.

Proverbes qui forment un ſens parfait, & préſentent une Sentence, un Dicton, &c.

201. TROIS *femmes font un marché.* Gentius traduit ainſi ce proverbe; *Tres mulieres nundinas faciunt*, & l'attribue aux Allemands. Je le crois de tous les pays où les femmes aiment à cauſer; il eſt très-uſité en France... Nos pères diſoient: *Deux femmes font un plaid, trois un grand caquet, quatre un plein marché.* G. Meurier.... Le proverbe Chinois dit: *La langue des femmes eſt leur épée, & elles ne la laiſſent pas rouiller.* Auſſi dans un des livres claſſiques de cet empire, le babil fatigant eſt-il marqué comme une des ſept cauſes de divorce que les épouſes ont à craindre.

202. *La chandelle qui va devant, vaut mieux que celle qui va derrière.* Sous l'écorce groſſière de ce proverbe, eſt cachée une penſée bien belle; ſavoir, que les aumônes qu'on fait durant ſa vie, ſont plus méritoires que les legs pieux qu'on laiſſe

après ſa mort. Voici comme s'exprime Jean de Meun ſur l'obligation de l'aumône :

Je ne dy pas qu'on donne quanqu'on * a acqueſté,
Mais ſelon l'aiſement que Dieu t'aura preſté ;
De moult moult, de pou pou, de néant voulenté:
De tout ce peut avoir chaſcun à grant planté **.

Le troiſième vers, ſingulier par ſa forme, dit plus que cette ſentence de l'Ecriture, dont il ſemble être la traduction : *Si multùm tibi fuerit, abundanter tribue, ſi exiguum, exiguum impertire.* Tob. 4.... Rabirius fait dire à Antoine, après la journée d'Actium : *Hoc habeo quodcumque dedi,*

Les biens que j'ai donnés ſont les ſeuls qui me reſtent.

C'eſt la penſée de Martial :

Quas dederis, ſolas ſemper habebis opes.

Si cela eſt vrai, comme on n'en peut douter, le coffre-fort d'un avare n'eſt qu'un ſac percé, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture : *Qui mercedes congregavit, miſit eas in ſacculum pertuſum.*

---

203. *Grande chère & petit teſtament, les prêtres ſont trop riches.* Les Eſpagnols diſent, *Bonne mar-*

---

* Tout ce qu'on a. ** Abondamment.

mite & mauvais teſtament. C'eſt le propos d'un diſſipateur, qui aime mieux manger ſon bien que de l'amplifier pour ſes héritiers. Ce que notre proverbe ajoute, *les prêtres ſont trop riches*, a trait à l'uſage où l'on étoit ſous le regne de S. Louis, de léguer en faveur de l'égliſe une portion de ſes biens, c'eſt-à-dire, la dixième partie. De la néceſſité de racheter ſes péchés par des aumônes, on avoit conclu que tout pécheur étoit obligé, ſous peine d'être damné, de faire quelque donation aux égliſes. Cette erreur devint bientôt une loi, & une loi à laquelle les pauvres ſe ſoumettoient comme les riches. On raconte qu'une pauvre vieille, n'ayant rien de mieux à donner, porta un jour, en avancement d'hoirie, un petit chat à l'offrande, diſant qu'il ſerviroit à prendre les ſouris de l'égliſe, & qu'il étoit de fort bonne race.... C'eſt à ces legs multipliés qu'on doit attribuer en partie les richeſſes des maiſons religieuſes, & ſans doute ils contribuèrent à y introduire le relâchement: auſſi G. Meurier cite-t-il ce proverbe; *Mieux vaut gaudir de ſon patrimoine, que le laiſſer à un ribaut moine.*

---

204. *A quelques-uns le bien vient en dormant.* François Ier, ou plus vraiſemblablement Louis XI, « voyageant par ſon royaume, étant entré un peu » devant l'heure de Vêpres dans une égliſe, (N. D.

» de Cléry,) comme quelqu'un qui avoit couru la » poſte, lui demanda en don un bénéfice de col- » lation royale, vacant par le décès du poſſeſſeur » d'icelui, & que le roi à l'inſtant vit, à l'un des » coins du chœur, un pauvre prêtre qui dormoit, » après l'avoir fait éveiller, lui donna le bénéfice, » pour lequel l'autre, à force de courir par plu- » ſieurs journées, s'étoit mis en péril de ſe rompre » le col, & commanda lettres lui être expédiées, » diſant qu'il vouloit en cet endroit faire trouver » véritable le proverbe qui dit qu'*à aucuns les biens* » *viennent en dormant* ». (Du Verdier.)

---

205. *Il n'y a pas de bonne fête ſans lendemain.* Proverbe fondé ſur un uſage établi dans toutes les claſſes de la ſociété. Les gens du peuple, qui ſe divertiſſent le Dimanche, font ſouvent ce qu'on appelle *le Lundi.* Le bourgeois ne donne guère à manger, ſans faire auſſi un lendemain: ce ſecond jour eſt ordinairement conſacré aux amis du ſecond ordre, aux protégés, qui trouvent encore fort bons les reliefs échappés au gala de la veille.... Les Romains avoient également leurs lendemains, qu'ils appeloient *repotia*, du verbe *repotare*, parce qu'on y achevoit de boire, & ſans doute de manger ce qui reſtoit du jour précédent. On verra cette expreſſion dans le N°. ſuivant.

206. *Il n'eſt chère que de vilain*; pour dire qu'un avare, quand il donne à manger, le fait avec une profuſion ridicule. Si ce proverbe regarde les avares, il y en a donc de pluſieurs eſpeces. Le vrai vilain, celui qui juſtifie le mieux ſon nom, n'eſt pas cet homme dont le cœur reſſerré par une économie ſordide, ſe dilate par fois juſqu'à tout jetter par les fenêtres: c'eſt ce Staberius qui, trop fidele à ſon caractère, ſans ceſſe amaſſe pour amaſſer, vit comme un gueux, afin de mourir riche, & ne donne point à manger une ſeule fois dans l'année. Il a pourtant ſes jours de fête: mais il les célebre ſeul avec les malheureux condamnés à jeûner avec lui. Horace fait une deſcription agréable d'un de ces galas qui ne ſont beaux qu'en peinture. « Quand, vêtu de ſa » robe blanche, il fait un lendemain de noces, » quand il célebre le jour de ſa naiſſance, ou quel- » qu'autre fête, il fait par épargne ſes libations avec » du vin tourné, il aſſaiſonne ſes choux d'une huile » qui porte au nez: encore la verſe-t-il lui-même » goutte à goutte d'une cruche de deux livres, qui » eſt toute ſa proviſion; mais en revanche, il n'é- » pargne pas ſon meilleur vinaigre:

Quinquennes oleas eſt & ſylveſtria corna,
Ac niſi mutatum parcit defundere vinum; &

Cujus odorem olei nequeas perferre [*licebit* (1)
Ille repotia, *natales*, *aliosve dierum*
Festos albatus (2) *celebret*] *cornu ipse bilibri*
Caulibus instillat, *veteris non parcus aceti.* (3) »

207. *Aussitôt pris*, *aussitôt pendu*, dit-on, pour marquer la promptitude avec laquelle on fait une chose. La malheureuse destinée de MM. Brisson, Larcher & Tardif, membres du Parlement & du Châtelet, a donné lieu à ce proverbe. La faction des Seize fit arrêter ces illustres défenseurs de l'autorité royale, le 16 Novembre 1591. Ils furent pris à neuf heures du matin, confessés à dix, & pendus à onze.

208. *Du vin du crû que Dieu nous garde.* Au propre & au figuré, chacun aime ce qui vient de son crû. Celui qui a des vignes préfère son vin au

(1) Pour *licet*, lors même que.....

(2) La robe blanche étoit à Rome l'habit de cérémonie, ce que chez nous le peuple appelle *l'habit des Dimanches.*

(3) Perse a fait (Sat. IV, 26, & Sat. VI, 19.) deux portraits de l'avare, imités en partie de celui d'Horace. J'invite le lecteur à les lire, & je suis persuadé que la comparaison lui fera le plus grand plaisir.

vin

vin de la meilleure côte ; & le rimeur trouve les fruits de ſa verve pour le moins auſſi bons que les vers de Racine. Mais les vrais gourmets ſont avec raiſon en garde contre ces productions domeſtiques ; & quand l'honnêteté les empêche d'en dire leur avis, ils diſent tout bas, & en peſtant contre le régal qu'on prétend leur faire : *Du vin du crû que Dieu nous garde.* Un de nos poëtes a fait ſur ce proverbe les vers ſuivans.

Du vin du crû que Dieu nous garde ;
Eſt un dicton que je regarde
Comme bon ou mauvais, ſuivant les cas divers.
Qu'un ſot me débite ſes vers,
En m'offrant le vin qu'à Nanterre,
Argenteuil ou Chaillot, lui produiſit ſa terre ;
Du vin du crû je dirai *Fi* !
Mais ſi deux vignerons de Champagne ou Bourgogne
Entr'eux ſe faiſoient un défi
A qui de ſes vins vieux rougiroit mieux ma trogne ;
Si, tout en trinquant, en buvant,
Les convives m'alloient liſant
L'un, les vers de Piron, l'autre, de La Fontaine,
Je leur dirois : « Liſez, verſez,
» Verſez, ma taſſe n'eſt pas pleine ;
» Verſez, liſez toujours, encor, jamais aſſez.
» Verſez tout en liſant, mais en verſant qu'on liſe ».
Vive le vin du crû, deviendroit ma deviſe.

---

209. *Les morts ont tort.* Le duel, aujourd'hui ſagement défendu par les loix, étoit autrefois au-

toriſé, même commandé par elles, ſous le nom de Jugement de Dieu. On décidoit d'une affaire civile par cette procédure ſanguinaire. Un héritage étoit-il conteſté? celui qui ſe battoit le mieux avoit raiſon, & les différends des citoyens ſe jugeoient comme ceux des nations, par la force. D'après quelques monumens rapportés dans Ducange, il paroît que les vaincus étoient quelquefois pendus, quelquefois décapités ou mutilés. Si l'on en croit Voltaire, les évêques, les abbés, à l'imitation des Parlemens, ordonnèrent auſſi le combat en champ clos dans leurs territoires. Yves de Chartres reproche à l'archevêque de Sens d'avoir autoriſé ainſi trop de duels pour des affaires civiles. Geoffroi du Maine, évêque d'Angers, obligea, l'an 1100, les moines de Saint-Serga, de prouver par le combat que certaines dîmes leur étoient dues; & le champion des moines, homme robuſte, gagna leur cauſe à coups de bâton.... C'eſt des loix de ces combats que viennent les proverbes, *Les morts ont tort, les battus paient l'amende.* Voy. le N°. 23.

---

210. *Courte meſſe & long dîner.* Les auteurs de ce proverbe étoient plus gourmands que dévots. Il eſt toujours vrai, quant à ſa première partie: mais, au grand regret des paraſites, la ſeconde eſt démentie par l'uſage qui s'établit chez les riches,

à qui l'on peut appliquer ces vers de Martial :

Has vobis epulas habete, lauti ;
Nos offendimur ambulante cœnâ.

Ecoutons là-dessus un écrivain de nos jours. « Le poëte, qui dévore comme un loup, trouve » que le tems des repas est furieusement abrégé. » Il a beau se rabattre chez le fermier-général ; » celui-ci raccourcit ses repas comme le grand » seigneur, & le financier lui-même n'a plus de » ventre. Oh ! comment le poëte n'a-t-il pas » déja fait une satyre contre ces repas succincts ? » Il est passé, le bon tems de la gourmandise. » Le service change en un clin d'œil, comme une » décoration d'opéra. Mais qui mange là-bas, ne » servant & n'écoutant personne, de très-mauvaise » humeur pour peu qu'on l'interrompe ? C'est un » Académicien vorace. Il sait qu'il n'a pas de tems » à perdre, il regrette le siecle de Charlemagne, » où l'on restoit quatre heures à table. O ! quelle » force prodigieuse a l'estomac d'un Académicien ! » Venez le voir manger, cela est plus curieux que » tout ce qu'il pourroit vous dire ».

---

211. *L'habit ne fait pas le moine.* Il ne suffit point de porter les marques extérieures de sa profession ; il faut encore en avoir l'esprit, les talens,

& en remplir les devoirs. Ménage a dit que la chauſſe fourrée d'un docteur étoit un grand ſacrement, c'eſt-à-dire, le ſigne viſible d'une ſcience inviſible. En effet, le bonnet ne fait pas le docteur, ni la barbe le philoſophe, ni la robe le magiſtrat, &c.; & trop ſouvent, pour le malheur de la ſociété, le ſigne eſt ſéparé de la choſe ſignifiée:

L'ignorant a porté la robe de Cujas. *Volt.*

Tout homme dont le mérite ſe réduit aux marques de ſa dignité, n'eſt, ſelon le proverbe grec, qu'*un ſinge ſous la pourpre.* Ces ſortes de ſinges, dit Eraſme, ne ſont pas rares dans les cours. Otez-leur la pourpre, le collier, les pierres précieuſes; vous ne verrez plus que des hommes fort ordinaires, *meros cerdones deprehendas.*

Selon Trévoux, notre proverbe « vient de la » queſtion agitée autrefois, ſi le noviciat & l'habit ſuffiſoient pour être capable d'un bénéfice » régulier. Il a été jugé qu'il faut être profès: ce » qu'on doit entendre pour les collations ordinaires; » car il en vient pluſieurs de Rome, *pro cupiente* » *profiteri*, ce qui oblige ſouvent à ſe faire moine » dans ſix mois ».

Ne pourroit-on pas également attribuer ce proverbe à l'uſage où l'on étoit, dès le XI^e. ſiecle, d'embraſſer, ſur la fin de ſes jours, l'état monaſtique, ou de demander en mourant, à être enterré

avec un habit religieux ? C'eſt ce que faiſoient nos plus grands ſeigneurs, & ceux même dont la conduite n'avoit pas été très-édifiante. Cet uſage ſubſiſtoit auſſi chez les Grecs. Théodore, leur empereur, & ſchiſmatique opiniâtre, mourut dans un habit de moine. Il valoit mieux, dit à ce ſujet un de nos hiſtoriens, qu'il mourût dans ſon lit impérial, en renonçant au ſchiſme, que de mourir dans le ſchiſme en prenant un habit de moine.

Quelle que ſoit l'origine de notre proverbe, on le lit dans nos plus anciens poëtes. Jean de Meun dit, dans le roman de la Roſe :

Tel a robe religieuſe ;
Doncques il eſt religieux.
Ceſt argument eſt vicieux.
Il ne vault une vieille royne (1) :
La robe ne fait pas le moine.

Rutebeuf, l'un de nos Trouvères, commence un Fabel par le même proverbe, qu'il développe ainſi :

Li abis ne fait pas l'ermite.
S'uns hom en hermitage habite,
C'il eſt de poures draz veſtus,
Je ne pris mie deux feſtus
Son habit ne ſa veſteure,

(1) *Royne* eſt mis pour *raine*, c'eſt-à-dire, grenouille. Autrefois on diſoit *renouille*, diminutif de *raine*, qui ſe dit encore en Picardie.

C'il ne maine vie auſſi pure
Coume ſes abis nous démonſtre.
Mais maintes gens font bele monſtre;
Et merveilleux ſemblant qu'il vaillent,
Il ſemblent les aubres qui faillent,
Qui furent trop bel au florir.
Bien devroient teil gent morir
Vilainement & à grant honte.
Un proverbe dit & raconte
Que tout n'eſt pas or c'on voit luire....

---

212. *Pour bien connoître un homme, il faut avoir mangé un minot de ſel avec lui*; c'eſt-à-dire, l'avoir pratiqué longtems. Ce proverbe eſt très-ancien, & ſe lit dans Ariſtote & Cicéron.... L'uſage du ſel remonte juſqu'à la plus haute antiquité. Pythagore vouloit qu'il y en eût toujours ſur la table, parce qu'il nous rappelle le ſouvenir de la juſtice dont il eſt le ſymbole, en conſervant tout ce qu'il aſſaiſonne. Chez nous, comme autrefois chez les Hébreux, il eſt celui de la ſageſſe; & c'eſt en ce ſens que J. C. a dit à ſes Apôtres, *Vous êtes le ſel de la terre*, pour dire, c'eſt à vous de préſerver les hommes de la corruption du ſiecle..... Le ſel eſt appelé *divin* dans Homère, & les anciens avoient pour lui un reſpect ſuperſtitieux. C'eſt-là ſans doute l'origine de ceſte crainte puérile qui fait évanouir des femmelettes ignorantes, à la vue d'une ſalière renverſée ſur la table. Comme autrefois les amis

ſe donnoient fréquemment à manger, l'uſage du même ſel & du même pain étoit le lien qui les tenoit unis, & le ſel répandu paſſoit dans les eſprits foibles pour la marque d'une rupture prochaine. Pour la même raiſon, Pythagore ne vouloit pas que l'on rompît le pain, qui ſervoit à unir les amis. Aujourd'hui l'on ne tient aucun compte de ce précepte: mais, ce qui revient au même, j'ai vu des gens qui, pour tout au monde, ne voudroient pas faire préſent d'un couteau à un ami, parce que, ſelon eux, un tel don *coupe* & diſſout l'amitié.

Il eſt vraiſemblable que l'école de Pythagore a enfanté une partie de ces vaines *obſervances*, auxquelles tant de gens peu éclairés ſont ſoumis encore aujourd'hui. Ce philoſophe, en donnant ſes ſymboles, vouloit, par la voie des ſens, amener l'homme à la connoiſſance & à la pratique des points de morale les plus néceſſaires à ſon bonheur. Mais l'homme, trop peſant pour s'élever au-deſſus de la lettre des préceptes, s'y eſt arrêté, a pris l'allégorie pour la choſe qu'elle cachoit à ſes foibles yeux, en a tiré des conſéquences abſurdes, & s'y eſt fixé dans la pratique, avec d'autant plus de ſécurité, qu'elles couloient, ſelon lui, des principes d'un philoſophe pour lequel ſes diſciples avoient toujours eu la plus aveugle déférence. De-là tant d'effets moraux attribués par la ſottiſe à des cauſes purement phyſiques. *Voyez le* N°. 409.

213. *A Carême-prenant, chacun a beſoin de ſa poële*, dit-on populairement à ceux qui empruntent une choſe dont on a beſoin ſoi-même. Ce proverbe vient de l'uſage où l'on eſt, de tems immémorial, de ſe régaler, les jours gras. Les femmes du commun s'amuſent alors à faire frire dans la poële des beignets, où autres pâtes dans leſquelles il entre du lait, du beurre & des œufs. Nos pères ne dédaignoient pas ces ſortes de friandiſes; exacts obſervateurs de la loi du carême, ils diſoient, en les mangeant, une eſpece d'adieu aux ingrédiens dont elles étoient compoſées, & dont l'uſage alloit leur être interdit.... Les maſcarades qui ont lieu dans le carnaval, ſont un reſte des bacchanales célébrées par les Romains. Ces folies qui, le premier jour du carême,

Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcunt,

ſont, dans certains pays, remplacées, le Dimanche ſuivant, par une autre folie, moins bruyante peut-être, mais tout auſſi pitoyable. Ce jour s'appelle le Dimanche des *Brandons*, (vieux mot qui ſignifie *tiſon*), & voici l'origine de ce nom. Dans les environs de Donchery-ſur-Meuſe en Champagne, les enfans brûlent, ce jour-là, de la bourre ou des torches de paille dans les rues. Le payſan ne croi-

roit pas ſa maiſon en ſûreté, ſi l'on négligeoit cet uſage. Ailleurs les gens de la campagne vont, la nuit de ce jour, avec des torches de paille allumées, parcourir les arbres de leurs jardins, & les apoſtrophant les uns après les autres, ils les menacent, s'ils ne portent du fruit cette année, de les couper & de les brûler. Cette pratique paroît venir des payens, qui, au mois de Février, couroient les nuits avec des flambeaux allumés pour ſe purifier & procurer le repos aux mânes de leurs parens & de leurs amis. Peutêtre auſſi faiſoit-on la même choſe, avant le retour du printems, pour purger les arbres des chenilles, dont les œufs commencent à éclore aux premières chaleurs; ſans cette précaution, qui inſenſiblement aura dégénéré en ſuperſtition.

---

214. *La gourmandiſe tue plus de gens que l'épée.* Ce proverbe, que l'expérience juſtifie tous les jours, nous vient du latin: *Gula plures occidit quàm gladius.* Beaucoup de gens aiſés trouvent la mort dans ce qui, pris modérément, prolongeroit leur vie, & c'eſt à table qu'ils reçoivent le germe des maladies qui les enlevent. Le payſan, qui ne mange que des choſes communes, eſt forcé de s'arrêter quand il eſt raſſaſié, parce que l'appétit, ſeul aſſaiſonnement de ſa nourriture groſſière, étant ſatisfait,

celle-ci n'a plus rien qui l'excite à paſſer les bornes; au lieu que le riche, qui mange preſque toujours ſans faim, ſupplée à ce défaut par un appétit perfide que l'art homicide d'un cuiſinier lui fabrique à grands frais, & qui, loin de ſe régler ſur le beſoin de la nature, ſemble croître & s'aiguiſer à meſure que l'eſtomac ſe remplit.

---

215. *Les gros poiſſons mangent les petits*; c'eſt-à-dire, les puiſſans oppriment les foibles. Oppien prétend que ce proverbe eſt vrai au propre comme au figuré, & que ce qui reſpire ſous l'eau eſt ſoumis à la loi du plus fort, dont le foible devient la pâture, parmi les poiſſons de la même eſpece. Si cela eſt, la gent aquatique partage ſeule ce privilege avec l'homme. Les autres animaux reſpectent ordinairement leur eſpece, &, comme on dit, les loups ne ſe mangent pas.... Notre proverbe étoit connu des Grecs. Dans Polybe, *vivre en poiſſon*, ſignifie ne connoître de loi que celle du plus fort.

---

216. *Peu & bon.* C'eſt la deviſe des tables où regne la délicateſſe ſans profuſion. Nos pères ignoroient cette manière de régaler leurs amis. Leur table étoit chargée de viandes de toute eſpece, accumulées dans le même plat; ce qui faiſoit un mé-

lange peu appétiſſant. L'abondance des viandes étoit auſſi la manie des anciens : ils aimoient les pieces tremblantes, mais elles étoient d'un autre volume que les nôtres. Athénée dit, après Hérodote, que chez les Perſes, les riches ſe faiſoient ſervir, au jour anniverſaire de leur naiſſance, un bœuf, un âne, un cheval & un chameau entiers, cuits devant le feu & plus ſouvent au four. De-là le proverbe, *ſolidos è clibano boves*, (ſous-entendu *præbere*,) pour déſigner une table où la profuſion l'emporte ſur le goût & l'élégance, *barbarica copia*. A ces cadavres énormes, ſi propres à faire le repas d'une compagnie de loups, Eraſme préféroit avec raiſon un perdreau bien gras & cuit à point : ici du moins on éprouve, au lieu de nauſées, l'aiguillon de l'appétit, & l'eſtomac reçoit avec plaiſir un aliment dont le volume eſt proportionné à ſa capacité.

---

217. *A grands ſeigneurs peu de paroles* ; pour dire, qu'il faut leur expliquer en peu de mots ce qu'on a à leur faire entendre. Les grands, & en général les maîtres, ne ſont pas moins laconiques à l'égard de leurs inférieurs & de ceux qui les ſervent. C'eſt la penſée d'un proverbe grec, dont voici la traduction : *Omnis herus ſervo monoſyllabum, at ſupplicare longum.* Qui commande a bientôt fait :

quand un maître a parlé, il ne reſte qu'à obéir. Un monoſyllabe ſuffit pour manifeſter une volonté qui fait loi :

Sic volo, ſic jubeo, ſit pro ratione voluntas.

Le rôle d'un ſuppliant eſt tout différent. Que de mots il faut dire pour en obtenir un ſeul ! Encore n'oſe-t-on fatiguer les oreilles de la divinité dont on réclame la bienfaiſance. On s'adreſſe aux heureux diſtributeurs de ſes graces ; & ſouvent, pour prix de toutes les peines qu'on s'eſt données pour réaliſer ſes eſpérances, on apprend qu'on n'a plus rien à eſpérer.

Eraſme obſerve que les ſeigneurs ménagent les ſyllabes, non-ſeulement quand ils parlent à leurs domeſtiques, mais encore lorſqu'ils les nomment. Dans l'antiquité, les eſclaves n'avoient qu'un nom, & très-court ; Epicure appeloit le ſien *Mus*. Chez nous, ces noms ne paſſent guère deux ſyllabes ; & c'eſt bien aſſez pour des hommes qui, dans l'ordre ſocial, ne ſont que des cirons imperceptibles. Il n'en eſt pas de même de leurs maîtres. Ces dieux de la terre ſont des êtres trop conſidérables pour ſe déſigner par un chétif diſſyllabe, & leurs noms doivent être l'image de leur grandeur. Auſſi en portoient-ils autrefois de très-longs ; *Ariobarzane*, *Megalodore*, *Nabuchodonoſor*, & dans Plaute, *Polypyrgopolinice*, &c. Les noms modernes n'ont pas

cette meſure ; c'eſt un défaut auquel on a remédié en les multipliant. Un ſeigneur, peu content de ſon nom de famille, le fait eſcorter, à la moindre occaſion, des noms de tous les endroits qui lui appartiennent : on n'omet pas le plus petit fief ; & cette litanie eſt toujours terminée par un *&c.*, qui ſemble dire, qu'on n'eſt pas encore au bout, mais qu'on ne veut point aller plus loin, dans la crainte de fatiguer le lecteur. Cette vanité ridicule eſt preſque un acte de modeſtie, ſi on la compare à ce qui ſe pratique en Eſpagne. Là, tout le monde prétend être noble, & le prouver par une ſuite de noms, dont les élémens combinés ſuffiroient pour la compoſition d'un diſcours. Le plaiſant de la choſe, c'eſt que cette manie regne juſques dans la claſſe des pauvres. Tel qui mendie ſon pain, en auroit à donner, s'il avoit, en revenu journalier, autant de nos patards, qu'il eſt chargé de noms.

---

218. *A battre faut l'amour*, c'eſt-à-dire, les mauvais traitemens font ceſſer l'amour. Ce proverbe eſt, dit-on, démenti par les femmes de Ruſſie : battues par leurs maris, elles les en aiment bien davantage (1). Malheur à un M. Robert qui s'aviſeroit

(1) *Experientia teſtatur fœminas Moſcoviticas verberibus placari.* Drex. de jejunio. Lib. 1. cap. 2.

de mettre les holà. La femme, mécontente de ſa charité indiſcrette, lui diroit, comme Martine battue par Sganarelle: « Voyez un peu cet impertinent qui veut empêcher les maris de battre leurs » femmes! » Chez nous, une chanſon Provençale & Languedocienne attribue le même goût aux filles de Montpellier (1):

Lei caſtagniou dou brazié
Petoun kan ſoun pas mordudes:
Lei filiou dé Mounpelié
Plouroun kan ſoun pas battudes.

C'eſt-à-dire: Les châtaignes qu'on met dans le feu, petent & crevent quand elles ne ſont pas fendues; les filles de Montpellier pleurent, lorſqu'elles ne ſont pas battues.

G. Couſin cite un diſtique latin, qu'il dit être connu de toute la terre, & qui revient à notre ſujet:

Nux, aſinus, mulier, ſimili ſunt lege ligati:
Hæc tria nil rectè faciunt, ſi verbera ceſſent.

(1) Ce goût bizarre étoit, dit-on, celui du poëte Deſbarreaux, & du paraſite Montmaur. Celui-ci, pour ſe guérir des accès de mélancolie auxquels il étoit ſujet, ſe faiſoit fuſtiger à tours de bras. C'eſt ce que témoigne un manuſcrit de la main du comte de Brienne, Louis-Henri de Loménie, autrefois ſecrétaire d'état, & depuis père de l'Oratoire. Il y eſt dit, page 540: « Les fous ſe font » fouetter par divertiſſement, tels que Montmaur & au-

Plutarque n'eſt guère plus galant que l'auteur de ces vers, puiſqu'il ſoumet le beau ſexe à la férule. Un bourgeois de Verdun mettoit ce précepte en pratique à l'égard de ſon épouſe, qui étoit très-jolie. Un jour qu'il l'avoit extrêmement maltraitée, on en fit des plaintes à M. de Feuquières, gouverneur de la ville, qui envoya chercher ce mari peu endurant. Celui-ci ſe juſtifia de ſon mieux; & comme il diſoit au gouverneur que, s'il connoiſſoit la méchanceté de ſa femme, il ne le condamneroit pas, un voiſin qu'il avoit amené avec lui, lui dit doucement par-deſſus l'épaule: « Compère, il y a raiſon partout; on ſait bien qu'il » faut battre une femme, mais il ne faut pas l'aſ» ſommer ». Ce trait, tiré des Mémoires de l'abbé Arnaud, abbé de Chaumes, a été rimé ainſi par le chevalier de Cailly :

Battre ta femme de la ſorte,
Sous tes pieds la laiſſer pour morte,
Et d'un bruit ſcandaleux les voiſins alarmer!
Tu vas paſſer pour un infâme.
Compère, l'on ſait bien qu'il faut battre une femme;
Mais il ne faut pas l'aſſommer.

Cette naïveté, qui fait rire aujourd'hui, n'en eût

» tres que j'ai connus, qui ſe portoient mieux quand on » les avoit bien étrillés, & en rioient à gorge déployée, » comme de quelque choſe de fort divertiſſant ».

pas été une, du tems de Saint Louis. Les maris exerçoient alors ſur leurs femmes une puiſſance preſque ſans bornes. Si l'on en croit Beaumanoir, l'uſage les autoriſoit à battre *à loiſir* ces malheureuſes; on leur recommandoit ſeulement de ne les point tuer, eſtropier ou mutiler. Ceux qui ne vouloient point uſer d'un remede ſi révoltant, y ſuppléoient par un acte de dévotion. Dans l'égliſe de Saint-Hilaire, paroiſſe de Paris, il y a eu pendant longtems une confrairie, où les gens mariés ſe faiſoient inſcrire, pour obtenir de Dieu, par l'interceſſion du Saint, qui avoit été marié lui-même, la grace de vivre en paix avec leurs femmes... Le rôle odieux de battant n'a pourtant pas toujours excluſivement appartenu aux maris. Jean Belet parle d'un uſage qu'on regardoit de ſon tems comme une pratique religieuſe, dans pluſieurs provinces: la femme battoit ſon mari, la troiſième fête de Pâques; & le lendemain le mari battoit ſa femme. Ce qu'ils font, dit Belet, pour montrer qu'ils ſe doivent la correction l'un à l'autre, & empêcher qu'ils ne ſe demandent dans ce ſaint tems le devoir conjugal.

---

219. *L'appétit vient en mangeant.* C'eſt la réponſe que fit Amyot au roi Henri III, (ſelon d'autres, à Charles IX,) qui lui témoignoit ſa ſurpriſe de

de ce qu'ayant paru borner ſon ambition à un petit bénéfice, il demandoit enſuite l'évêché d'Auxerre.... Nous diſons encore, après les Grecs, *La beſace du mendiant n'eſt jamais pleine*: en latin, *Mendicorum loculi ſemper inanes.* Zénodote dit que ce proverbe eſt tiré de Callimaque. On peut l'appliquer à ces importuns qui fatiguent leurs amis par des demandes continuelles, ou à ces riches qui n'ont jamais aſſez, ou enfin à ceux qui ſont eſclaves d'une paſſion que rien ne peut aſſouvir.

---

220. *Les petits préſens entretiennent l'amitié.* Monteſquieu a fait de ce proverbe un mot piquant. Il diſputoit ſur un fait avec un conſeiller du parlement de Bordeaux. Celui-ci, après pluſieurs raiſonnemens débités avec feu, dit: Monſieur le préſident, ſi cela n'eſt pas comme je vous le dis, je vous donne ma tête. « Je l'accepte, répondit froidement Monteſquieu; les petits préſens entretiennent l'amitié ».

---

221. *Jeune chair, & vieux poiſſon.* C'eſt-à-dire que la chair des jeunes animaux eſt ordinairement meilleure à manger, que celle des vieux; & qu'au contraire les vieux poiſſons valent mieux que les jeunes.... A l'occaſion de ce proverbe, je conſi-

gnerai ici une obſervation qui ſurprendra plus d'un lecteur : c'eſt que le poiſſon eſt un aliment peu ſain pour l'homme qui ſe porte bien, & dangereux pour les malades. Selon l'auteur de cette aſſertion, l'on a beau dire qu'à volume égal le poiſſon charge moins l'eſtomac que le bœuf. Comme il contient plus d'alkali volatil, il doit paſſer plus vîte à la putréfaction ; & pour prix d'une digeſtion plus facile & plus prompte, on met dans ſon ſang des principes de corruption qui s'y développeront tôt ou tard. Auſſi voit-on qu'en général les peuples ichthyophages vivent moins & ſont ſujets à plus de maladies que les autres. Parmi nous, ceux qui, comme les Chartreux, par exemple, mangent habituellement du poiſſon, ont le teint livide, les chairs molles, les levres décolorées, les gencives noires, l'haleine inſupportable.

---

222. *Le vin eſt le lait des vieillards.* C'eſt, dit-on, ce qui les ſoutient. Dréxelius, jéſuite Allemand, n'eſt pas du tout de cet avis. Il prétend que, plus le vin a de force, moins il convient à un eſtomac affoibli par l'âge ou la maladie. Selon lui, c'eſt une erreur très-meurtrière, de croire qu'un mauvais eſtomac ſe rétablit par l'uſage d'un bon vin étranger, avalé ſans mêlange d'eau. Entre l'eſtomac & la nourriture qu'il reçoit, il doit y avoir

de la proportion; de manière que la chaleur de l'un ne ſoit pas plus grande que celle de l'autre. Quand donc vous donnez à un eſtomac froid un vin fort & ſpiritueux, le défaut de proportion entre l'un & l'autre tourne néceſſairement au préjudice du premier. Bon vin & mauvais eſtomac ne s'accordent pas enſemble. A un eſtomac foible, il faut un vin léger & toujours trempé.

L'auteur appelle à l'appui de ſa thèſe les plus fameux médecins de l'antiquité & de ſon ſiecle. Entre les modernes, François Vallois, médecin de Philippe II, roi d'Eſpagne, dit en effet : « Je » ne trouve rien de plus inſenſé que de préten» dre ranimer la chaleur des vieillards, en leur » permettant de boire beaucoup de vin, & de » vin pur. Plus cette liqueur a de chaleur, plus » l'eſtomac doit en avoir auſſi pour la digérer. » Sans quoi, elle s'aigrit dans un eſtomac froid, » elle étouffe le reſte de chaleur naturelle, en» gendre les maladies, & accélère la mort. Je ne » crois donc pas que le vin ſoit *le lait des vieil*» *lards* : au contraire, je penſe qu'ils doivent le » mêler d'eau, & quand ils approchent du terme » de la vie, ſe l'interdire abſolument, & ſe mettre » à l'eau miellée ou bouillie (1) ». Thomas Mer-

(1) *Quare* vinum eſſe lac ſenum *non valdè probo. Cen*

man, médecin des ducs de Bavière, avoit coutume de dire que le bon vin eſt auſſi difficile à digérer, qu'une forte tranche de bœuf (1).

C'eſt aux gens de l'art à prononcer dans une cauſe auſſi intéreſſante. Mais en ſuppoſant leur jugement favorable à Dréxelius, ils ne ſeront guère plus écoutés que les médecins de ſon tems. Croire qu'un bon vin vieux a la vertu de réparer les forces d'un eſtomac délâbré, eſt une opinion ſi ancienne, ſi générale, ſi profondément enracinée dans les eſprits, qu'il eſt moralement impoſſible de faire régner en ſa place l'axiôme : *Vinum potens, vinum nocens.* Quoi qu'il en ſoit, Dréxelius propoſe trois moyens de conſerver la ſanté; c'eſt de renoncer à toute eſpece de fruits, de faire tous les jours un exercice modéré, de manger peu & ne boire qu'un vin ordinaire & trempé :

Ut tibi non malè ſit, fuge quidquid in arbore creſcit.
Virtes ſervabis, ſi rura frequenter obibis.
Bacchus amet Glaucum, victum quoque ſumito paucum.

ſeo potiùs ſenibus ſenſim eſſe dandum dilutius, uſque dum in extremo ſenio conſtitutis, toto vino detracto, detur pro eo mulſa aut decocta aqua. Satius enim eſt permittere calori naturali ſenſim venire ad naturalem interitum, quàm vino obruere, & ſenectam facere miſerabiliorem & breviorem.

(1) *Vinum bonum non minùs difficulter digeritur, quàm Bubulæ carnis prægrande fruſtum.*

223. *D'une buſe on ne ſauroit faire un épervier.* On lit dans le roman de la Roſe :

J'ay ouy, ce n'eſt d'huy ne d'hier,
Dire qu'on ne peut eſpervier
En nul tems faire d'ung buyſard.

Le buyſard, aujourd'hui *buſe*, eſt un oiſeau de proie, qu'il eſt impoſſible de dreſſer. Nos ancêtres, grands amateurs de la chaſſe, employoient à cet exercice le ſecours de l'épervier qu'on dreſſoit à arrêter & rapporter le gibier. On portoit ſur le poing cet oiſeau, qui étoit auſſi commun que le ſont à préſent les chiens de chaſſe; & une dame de château ne ſe montroit guère en public, ſans avoir un épervier ſur le poing. Cet uſage a fait naître le proverbe, qui ſignifie qu'on ne peut faire d'un ſot un habile homme.... D'un homme incapable de ſcience, les anciens diſoient, *Aſinum ſub fræno currere doces.* Le cheval eſt né pour la courſe, & non pas l'âne. Inſtruire un ſot, c'eſt apprendre à l'âne à courir :

Infelix operam perdas, ut ſi quis aſellum
In campum doceat parentem currere fræno. Hor.

Chez les Grecs, enſeigner un diſciple ſans talens, c'étoit mettre du pain dans un four froid; en latin, *in frigidum furnum panes immittere.*

224. *Il n'y en a point de plus embarraſſé que celui qui tient la queue de la poële*, pour dire, qu'un homme qui eſt chargé du ſoin principal d'une affaire, eſt celui qui a le plus de peine & d'embarras. Notre roi Henri IV a dit, au ſujet de ce proverbe, un mot qui fait l'éloge de ſon cœur & de ſon eſprit, & dont on a fait une épigramme intitulée, *Dialogue entre un prince & ſon miniſtre*:

Dans le beſoin preſſant qui vous menace,
Sire, il faudroit recourir aux impôts.
—— Ah, des impôts! laiſſons cela, de grace:
Mon pauvre peuple a beſoin de repos.
Le voulez-vous ſuçer juſqu'à la moëlle?
Je prétens, moi, qu'il n'en ſoit pas ainſi.
—— Sire, ſongez quel eſt en tout ceci
Mon embarras; ſongez que de la poële
Qui tient la queue, eſt le plus mal loti.
—— Qui dit cela? —— Qui? le proverbe, ſire.
—— Ventre-ſaint-gris! le proverbe a menti.
Car, de par Dieu, c'eſt celui qu'on fait frire.

225. *Pain dérobé réveille l'appétit.* Un de nos poëtes dit:

Pain qu'on dérobe, & qu'on mange en cachette,
Vaut mieux que pain qu'on mange & qu'on achete.

Ovide a dit ſans figure:

Nitimur in vetitum ſemper, cupimuſque negata.

Dans la Métromanie, Piron fait dire à Liſette :

Tel eſt le cœur humain, ſurtout celui des femmes :
Un aſcendant mutin fait naître dans nos ames,
Pour ce qu'on nous permet, un dégoût triomphant,
Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

Ecoutons Boſſuet ſur le même ſujet : « Lorſqu'on » me défend, on me pouſſe. Il ne faut que me » défendre une choſe, pour m'en faire naître l'en- » vie : me commander, c'eſt me retenir ». Le même dit ailleurs : « Moins une choſe eſt per- » miſe, plus elle a d'attraits. Le devoir eſt une » eſpece de ſupplice : ce qui plaît par raiſon, ne » plaît preſque pas ; ce qui eſt dérobé à la loi » nous ſemble plus doux. Les viandes défen- » dues nous paroiſſent plus délicieuſes durant le » tems de pénitence ; la défenſe eſt un nouvel aſ- » ſaiſonnement qui en releve le goût ». C'eſt pour cela que nous diſons en proverbe ; *Double jeûne, double morceau.* Les jeûnes doubles, ordonnés par le vingt-troiſième canon du concile d'Elvire, étoient de deux jours de ſuite, & l'on ne mangeoit pas du tout, le premier de ces deux jours.

A notre premier proverbe répond celui des anciens ; *Dulce pomum, quum abeſt cuſtos* : tiré d'un vers grec. Le proverbe des Hébreux étoit : *Aquæ*

furtivæ dulciores ſunt, & panis abſconditus ſuavior; c'eſt-à-dire, les eaux dérobées ſont plus douces, & le pain pris en cachette eſt plus agréable. Le dernier membre de ce proverbe, tout pareil au nôtre, en eſt la ſource.

---

226. *Qui chapon mange, chapon lui vient.* Selon le Dictionnaire de l'Académie, ce proverbe ſignifie qu'il ne faut pas regarder de près à de certaines dépenſes, dans la ſuppoſition que le bien vient plutôt à ceux qui en uſent qu'à ceux qui l'épargnent. Il peut encore ſignifier que le bien vient plutôt à ceux qui en ont déja, qu'à ceux qui n'ont rien. C'eſt la maxime de l'Evangile, *habenti dabitur*; &, comme a dit Maynard dans une épigramme traduite de Martial,

L'argent ne cherche que l'argent.

L'or va où il y en a déja; plus il eſt en tas, plus il multiplie. Le premier écu, dit J. J. Rouſſeau, eſt plus difficile à gagner, que le dernier million.... Le chapon figure avec honneur ſur nos tables; mais le luxe qui ne veut que des morceaux rares & apportés de loin, lui a fait perdre un peu de ſon prix. Du tems de nos pères, la baſſe-cour faiſoit preſque tous les frais d'un repas, & le chapon étoit un plat très-diſtingué, ſurtout

avant que l'Inde nous eût envoyé l'eſpece de volaille, qui a pris le nom du lieu de ſon origine. De l'eſtime qu'on en faiſoit eſt né notre proverbe, ainſi que celui-ci ; *Chapon de huit mois, manger de rois.*

---

227. *Il faut caſſer le noyau pour en avoir l'amande*, c'eſt-à-dire, prendre de la peine, avant de retirer du profit de quelque choſe. Les Latins diſoient ; qui veut manger la noix, doit en caſſer la coque : (*Qui nucleum eſſe vult, frangit nucem.* Plaute.) Quelquefois en caſſant la noix, il en coûte une dent, & le fruit ſe trouve véreux. C'eſt à quoi doivent s'attendre ceux qui courent après les plaiſirs frivoles & coûteux. Il n'en eſt pas de même des plaiſirs ſolides, comme ceux que procurent la ſcience & la vertu. Ces ſortes de noix ont l'enveloppe un peu dure, mais du moins le fruit en eſt toujours bon.

---

228. *Trop achete le miel, qui le lêche ſur les épines.* Deſnoyers traduit ainſi ce proverbe :

Comparat is nimio mel, qui ſpineta ligurit.

Cette belle allégorie ſignifie qu'un bien, un plaiſir eſt payé trop cher, quand il en coûte des peines

longues & cuiſantes pour l'acquérir..... Dans le Roman de la Roſe, l'amant ſe plaint d'une vieille matrone,

Qui le cuida, par ſes doctrines,
Faire leſchier miel ſur eſpines.

Les anciens diſoient dans le même ſens, cueillir des raiſins ſur des épines & des figues ſur des ronces.

---

229. *Un démenti vaut un ſoufflet*, dit-on quelquefois. Il a aſſez ſouvent des ſuites plus ſérieuſes. L'outrage le plus ſanglant que l'on puiſſe faire à un François, eſt de lui dire qu'il a menti. Voici l'origine de cette horreur que le démenti inſpire chez nous. Les anciens chevaliers s'obligeoient par ſerment, au retour de leurs entrepriſes ou expéditions, à rendre un compte fidele de toutes les aventures heureuſes ou malheureuſes, honorables ou humiliantes qu'ils avoient eues, & qui toutes devoient être inſcrites dans les relations des héraults ou officiers d'armes. C'étoit un moyen de maintenir dans le cœur & dans l'eſprit des chevaliers l'amour du vrai, ſeule baſe ſolide de toutes les vertus. Si cet amour de la vérité n'a point paſſé juſqu'à nous dans toute la pureté de l'âge d'or de la chevalerie, du moins a-t-il produit un tel mepris pour ceux qui l'altèrent, que l'on a

toujours regardé un démenti comme l'outrage le plus irréparable qu'un homme d'honneur pût recevoir.... Cette remarque, que je dois à Sainte-Palaye, eſt juſtifiée par ces vers, tirés du *Menteur*, comédie de Corneille. Géronte dit à Dorante ſon fils, & le héros de la piece :

Qui ſe dit gentilhomme, & ment comme tu fais,
Il ment quand il le dit, & ne le fut jamais.
Eſt-il vice plus lâche ? eſt-il tache plus noire,
Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
Eſt-il quelque foibleſſe, eſt-il quelque action,
Dont un cœur vraiment noble ait plus d'averſion ;
Puiſqu'un ſeul démenti lui porte une infamie
Qu'il ne peut effacer, s'il n'expoſe ſa vie,
Et ſi dedans le ſang il ne lave l'affront,
Qu'un ſi honteux outrage imprime ſur ſon front.

La raiſon, en approuvant l'horreur qu'a le François pour un démenti non mérité, condamne l'eſpece de vengeance qu'en fait tirer le fanatiſme d'un honneur mal-entendu. Ce que Rouſſeau de Genève a écrit à ce ſujet, eſt de la plus grande éloquence, & je tranſcrirois ici ce morceau, s'il n'étoit connu de tout le monde.

---

230. *Netteté nourrit la ſanté.* On a toujours regardé la propreté comme une des choſes qui contribuent le plus à la ſanté. On lit dans une Bi-

bliographie médicinale, une recette bien oppoſée à celle qu'on vient de voir. « Ceux qui ſouhaitent » de vivre longtems, ne doivent changer de linge » que rarement. Plus on a porté une chemiſe, » plus elle eſt chargée de molécules oléagineuſes » & graſſes, qui tiennent la ſurface du corps dans » une eſpece de bain émollient ». L'auteur d'une ſi belle découverte mériteroit une partie de l'imprécation que fit une Angloiſe, il y a quelques années, à l'occaſion des nouvelles taxes. « Puiſ- » ſent, dit-elle, les auteurs des taxes ſur le ſavon » & ſur les chandelles, porter toujours du linge » ſale, & s'aller coucher ſans lumière ! »

---

231. *Bâton porte paix, & le faquin faix.* Voyez, pour la première partie de ce proverbe, le N°. 218. La ſeconde fait connoître la vraie ſignification de *faquin*, qui vient de l'italien *facchino*, & veut dire proprement un *porte-faix*. Dans le ſtyle familier, c'eſt un terme de mépris, pour dire un homme de néant, qui fait des actions indignes d'un honnête homme :

Qu'on faſſe d'un *faquin* un conſeiller du roi,
Il ſe reſſent toujours de ſon premier emploi.

Je me rappelle que, dans le college où j'ai étudié, les écoliers donnoient ce nom à ceux qui ti-

roient vanité de leur parure ; & depuis, j'ai entendu, dans une compagnie, prononcer ce mot dans le même ſens. La perſonne à qui on l'appliqua, en parut très-piquée : la petite ſcène qu'il occaſionna, prouve qu'il eſt quelquefois dangereux de haſarder des termes dont on ne connoît pas la véritable acception.

---

232. *Mieux vaut regle, que rente.* Ce proverbe, qui eſt auſſi Eſpagnol, va être expliqué par Montagne. « Je trouve que l'indigence ſe void autant » ordinairement logée chez ceux qui ont des biens, » que chez ceux qui n'en ont point ; & qu'à » l'adventure eſt-elle aucunement moins incom- » mode, quand elle eſt ſeule, que quand elle ſe » rencontre en compagnie des richeſſes. Elles vien- » nent plus de l'ordre, que de la récepte ». A ce paſſage, je joindrai le mot d'un eccléſiaſtique, qui vraiſemblablement ne connoiſſoit point par expérience la vérité de notre proverbe. Quelqu'un lui ayant demandé s'il étoit content d'une cuiſinière qui le ſervoit depuis ſix mois : oui, répondit-il. Puis, après avoir rêvé un moment, il ajouta comme une bonne réflexion : A propos, il faut pourtant que j'étudie ſon caractère.

---

233. *Il faut qu'un menteur ait bonne mémoire.* Ce proverbe eſt cité par Quintilien & S. Jérôme. Sans la mémoire, le menteur eſt expoſé à ſe contredire; & rarement eſt-il avantagé de cette faculté. Il eſt plus difficile de retenir les faits qu'on invente, que les véritables. Forgés ſur le champ & ſans réflexion, ceux-là s'échappent preſque au même inſtant & de l'eſprit qui les enfante, & de la bouche qui les raconte.

La mémoire, ſi néceſſaire à un menteur, devient à table un meuble inutile & même dangereux. Quand l'amitié raſſemble pluſieurs perſonnes à un même repas, chaque convive y montre, ſans défiance, ſon ame à découvert; & la douce queſtion de Bacchus tire ſouvent l'aveu de choſes que, ſans elle, on auroit tenu cachées. Ce ſeroit donc une perfidie d'aller répandre dans le public ces épanchemens du cœur, quelque indiſcrets qu'ils ſoient. De-là le proverbe ancien, *Odi memorem compotorem.* On peut en plaiſantant s'en ſervir dans un repas, & lorſqu'une perſonne à qui l'on offre à boire, dit qu'elle quitte le verre, lui répondre qu'*il ne faut point de mémoire à table.*

Les anciens ont feint que Bacchus étoit fils de l'oubli. Quelqu'un a dit qu'il devoit plutôt en être le père, parce que les ſacrifices qu'on fait à ce dieu, quand ils ſont trop répétés, font perdre la mémoire, même avant la vieilleſſe.

234. *Il n'y a ſi petit métier qui ne nourriſſe ſon maître.* Denis, chaſſé de Syracuſe, ſe trouva fort heureux de ſavoir lire. Cette ſcience, qui eſt ſi peu de choſe, le préſerva de la misère. Réfugié à Corinthe, il y ouvrit une école. Il étoit dur ſans doute de quitter le ſceptre pour la férule : mais cette férule fut ſon gagne-pain. Ajoutons qu'elle lui rendit les ſentimens d'humanité & de modeſtie dont le ſceptre l'avoit dépouillé ; ce qui n'étoit pas un moindre bienfait.

Un des premiers devoirs des parens eſt de donner un état à leurs enfans. Avec la plus petite ſcience, on vit partout, ſelon le proverbe grec. Les Latins diſoient, *Sua cuique ars pro viatico eſt.* Eraſme, qui cite ce proverbe, ajoute ; *Honeſtiſſimum ſanè viaticum, modò ars ſit honeſta* : cela s'entend.

Les proverbes qu'on vient de lire, ne promettent que le ſimple néceſſaire : le trait ſuivant prouve qu'ils reſtent quelquefois au-deſſous de la vérité. Un adminiſtrateur de la compagnie des Indes reçut un jour une lettre de change de vingt mille livres à vue, tirée ſur un marchand de menu bois, rue Sainte-Apolline à Paris. On prit la choſe pour une plaiſanterie. Cependant, au riſque d'être attrapé, on ſe décide à porter l'effet. On va dans une pe-

tite rue ſale, etroite & ſombre; on entre dans une allée obſcure, & au fond ſe préſente un très-joli jardin, & un petit pavillon de bon goût. C'eſt la demeure du marchand. Il paroît en robe de ſoie, & en bonnet de velours noir, brodé en or. Il paie ſur le champ les vingt mille livres, y joint le régal d'un jambon de Bayonne, de deux ſauciſſons de Boulogne, & d'un flâcon de Champagne mouſſeux. Cet homme n'eſt pourtant qu'un marchand d'allumettes. Le lecteur rit; encore un mot, & ſon étonnement ceſſera. Ce marchand fournit d'allumettes l'Eſpagne, les Indes, & la plupart des colonies Angloiſes & Hollandoiſes. Il eſt donc vrai que *le plus pauvre métier peut enrichir ſon maître.*

---

235. *Un troiſième héritier ne jouit pas des biens mal acquis.* Ce proverbe eſt la traduction de ce vers latin:

De malè quæſitis non gaudet tertius hæres.

On peut lui donner pour pendant cet autre proverbe françois: *Qui bien acquiert, poſſede longuement.* Mais trouve-t-on bien des gens dont la vertu reſte intacte, à meſure que leurs coffres ſe rempliſſent? Si l'on en croit le proverbe latin; *Dives aut iniquus eſt, aut iniqui hæres.* Platon refuſe la probité

probité à ceux qui ont de grands biens, & Ménandre à un homme qui s'enrichit promptement (G):

Nunquam vir æquus, dives evaſit citò.

C'eſt le reproche que fit quelqu'un à Sylla. Comme celui-ci vantoit ſa probité : « Comment ſeriez-vous » honnête-homme, lui dit-on, vous citoyen ſi ri- » che, & fils d'un père ſi pauvre ? »

---

236. *Qui donne tôt, donne deux fois.* C'eſt une penſée de Séneque : *Bis dat, qui citò dat.* En effet c'eſt doubler le bienfait, que de ne le pas faire attendre. Le mieux encore ſeroit de prévenir la demande :

On n'oblige vraiment que celui qu'on prévient.

Auſone cite cette ſentence grecque :

Gratia quæ tarda eſt, ingrata eſt gratia....

Le roi François Ier. qui faiſoit quelquefois des vers, a rendu ainſi la même penſée :

Grace attendue eſt une grace ingrate.

Le jeu de mots, paſſable dans le latin, ne vaut rien ici. Je préférerois l'ancien proverbe : *Petit préſent trop attendu, n'eſt point donné, mais bien vendu.*

237. *Faute d'un point, Martin perdit ſon âne.* Cardin rapporte ainſi l'origine de ce proverbe. Un nommé *Martin*, abbé d'une maiſon appelée *Aſello*, avoit fait inſcrire ce vers ſur la porte de ſon abbaye :

Porta patens eſto, nulli claudatur honeſto.

Mais l'ouvrier ignorant avoit mis le point après *nulli*; ce qui donnoit au vers un ſens contraire à celui qu'il a ci-deſſus. Le pape, inſtruit de cette inſcription malhonnête, prit la choſe au ſérieux, & punit l'abbé en le privant de ſon abbaye. Le ſucceſſeur fit réformer la ponctuation du vers, auquel on ajouta celui-ci :

Pro ſolo puncto caruit Martinus Aſello.

Comme le mot *Aſello* fait ici équivoque, en ſignifiant un âne & une abbaye, on lui a donné la première ſignification dans le proverbe, en diſant; *Faute d'un point, Martin perdit ſon âne....* Un critique trouve trop d'érudition dans cette origine, & aime mieux ſuppoſer que Martin, ayant joué ſon âne aux dez, & l'ayant perdu pour un point de différence, cette petite aventure donna lieu à ce dicton.

238. *Un roi ſans lettres eſt un âne couronné.* On fait honneur de cette belle ſentence proverbiale à un des premiers comtes d'Anjou. Autrefois nos courtiſans ſe plaiſoient à jetter des ridicules ſur les ſciences & ſur les grands qui les cultivoient. « Le » comte d'Anjou, Foulques Griſegonnelle, piqué » de ce que le roi Louys, fils de Louys le Sim- » ple, & ſes courtiſans s'étoient mocqués de luy, » l'ayant rencontré parmy les clercs en l'égliſe de » Tours, leur reſpondit fort hardiment, qu'un roi » non lettré & un aſne couronné ne différoient » en rien ; *Inlitteratus rex eſt aſinus coronatus*, » dit la chronique. *Naudé* ». Dans un ſiecle où les grands rougiſſoient preſque de ſavoir ſigner leur nom, il s'en trouvoit qui avoient le courage d'eſtimer & de cultiver les lettres. Un de nos vieux poëtes, Euſtache Deſchamps, aimoit beaucoup notre proverbe. Il dit quelque part :

Roy ſans lettres comme un aſne ſeroit.
S'il ne ſcavoit l'eſcripture ou les loys,
Chaſcun de ly partout ſe mocqueroit.

Et ailleurs :

Roys qui ne ſcet eſt comme oiſel en caige.
Mais quand il eſt clercs *, ou bons arciens **,
Ainſi ſur tous puet avoir avantaige.

* Savant. ** Maître dans les arts.

Le mot du comte d'Anjou rappelle celui de Théodore Gaza au pape Sixte IV. Ce ſavant Grec, ayant traduit dans ſa langue tous les ouvrages de Cicéron, en préſenta à ce pontife une copie faite de ſa main. Sixte reçut froidement l'ouvrage, & fit donner à l'auteur une ſomme ſi modique qu'à peine ſuffiſoit-elle pour payer le vélin ſur lequel il étoit écrit. Théodore, vivement piqué de cet affront, s'échappa au point de dire en grec, que les ânes n'ont de goût que pour les chardons: Heureuſement pour lui, le pape ignoroit la langue d'Athènes.

---

239. *Il faut faire vie qui dure.* C'eſt-à-dire, il faut vivre d'économie, & ne pas dépenſer en un jour ce qui peut ſuffire pour pluſieurs. Pythagore a renfermé le même précepte dans ce ſymbole : Ne mettez pas au feu le fagot entier, *integrum faſciculum in ignem ne mittito.* C'eſt comme ſi ce philoſophe eût dit, *Il faut faire feu qui dure.* Cette parodie de notre proverbe termine une épigramme de la Fontaine, ſur le froid exceſſif de l'hiver en 1709 :

Hé quoi, s'écrioit Apollon
Voyant le froid de ſon empire,
Pour chauffer le ſacré vallon
Le bois ne ſauroit donc ſuffire ?

Bon, bon, dit une des neuf Sœurs,
Condamnez vîte à la brûlure
Tous les vers des méchans auteurs;
Par-là nous ferons feu qui dure.

---

240. *Ville qui parlemente eſt à demi rendue.* Cela ſe dit figurément des perſonnes qui écoutent les propoſitions qu'on leur fait pour les amener à un accommodement. Ce proverbe, tiré de la guerre, s'applique proprement à une place qui fait & écoute des propoſitions pour ſe rendre.... *Parlementer* ſignifie conférer enſemble; & l'on a appelé *Parlemens* les cours ſupérieures de juſtice, parce qu'elles ſont compoſées de magiſtrats qui, ſous l'autorité du ſouverain, s'aſſemblent pour *conférer* ſur les affaires de l'état, & connoître en dernier reſſort des affaires litigieuſes. Louis d'Orléans, membre du parlement de Paris, dans le XVIe. ſiecle, dit que nous avons pris ce mot des Romains, qui appeloient leur parlement *coactionem ad verba.* Il cite en preuve quatre vers de Properce, qu'il traduit d'une manière plaiſante. Voici le texte:

Curia prætexto quæ nunc nitet alta ſenatu,
Pellitos habuit ruſtica corda patres.
Buccina cogebat priſcos ad verba quirites;
Centum illi in prato ſæpè ſenatus erat.

Traduction :

Cette cour qui reluit ſuperbe en ſa prétexte,
Et d'un brave ſénat la grandeur nous atteſte,
N'eſtoit le temps paſſé que vieux ratatinez,
Gros & rude pitaux, de peaux emmitonnez.
Le clairon les tiroit aux parolles d'un homme,
Et cent dedans un pré c'éſtoit la cour de Rome.

Selon le traducteur, *cogebat ad verba* ſignifie, les appeloit au parlement. Dans ce cas, ſon cinquième vers préſente un contreſens, ſi toutefois il renferme un ſens intelligible.

---

241. *Qui refuſe, muſe.* Pour dire, on ſe repent ſouvent d'avoir refuſé ce qu'on nous offroit, parce que l'occaſion de l'avoir ne ſe préſente plus. *Muſe* ſignifie ici *eſt inſenſé*, & Molière a peut-être eu ce proverbe en vue, quand il a fait dire à Gros-René :

Refuſer ce qu'on donne eſt bon à faire aux fous.

Muſard qui ſignifie un homme qui s'amuſe partout, ſe prenoit autrefois pour inſenſé, comme le prouvent ces vers de Guillaume de Lorris, dans le Roman de la Roſe :

Ce ſcavent bien ſaige & *muſart*,
Qui plus eſt près du feu, plus art.

Muſer, dérivé d'un verbe grec qui ſignifie enſei-

gner, veut dire proprement *méditer* ſur quelque choſe, y *rêver* : & comme ce dernier verbe ſe prend populairement pour être diſtrait, perdre ſon tems, on a donné à ſon ſynonyme *muſer* la même ſignification. C'eſt dans ce dernier ſens qu'il faut prendre ce proverbe de Plutarque, traduit par Amyot :

Qui muſe à quoi que ce ſoit,
Toujours perte il en reçoit.

---

242. *L'occaſion fait le larron.* En latin, *Occaſio facit furem.* On dit encore, *Abandon fait le larron*, ou, *grand bandon, grand larron.* Ce qui revient au proverbe Eſpagnol ; *En caſa abierta, el juſto pecca* ; c'eſt-à-dire, maiſon ouverte fait pécher le juſte même. Il faut une vertu bien éprouvée pour réſiſter à la tentation de dérober, quand on peut le faire aiſément & ſans témoin :

Plus d'une probité, ſujette à caution,
Par l'épreuve pourroit rencontrer du mécompte.
Pour être véritable, il faut qu'elle ſurmonte
Le beſoin & l'occaſion.

---

243. *Ami au prêter, ennemi au rendre.* G. Meurier dit d'une manière plus forte : *Au prêter dieu,*

au rendre diable. Ami & débiteur ſont deux attributs qui ſe trouvent rarement dans le même ſujet. Un homme qui veut puiſer dans votre bourſe, vous accable de careſſes. A-t-il obtenu ce qu'il deſiroit? il évite votre préſence; & quand vous lui parlez de paiement, il vous amuſe de belles promeſſes qu'il effectue le plus tard qu'il peut, & toujours à regret. Il eſt aſſez ſingulier qu'un argent, qu'on a eu du plaiſir à prêter, coûte tant à rendre. On peut comparer cette peine aux douleurs d'une femme en couche, *ibi dolores ut parturientis*:

L'argent dans notre bourſe entre agréablement;
Mais le terme venu que nous devons le rendre,
C'eſt lors, que les douleurs commencent à nous prendre.

Cette répugnance inconcevable à payer ſes dettes eſt dans l'homme une maladie très-ancienne. L'auteur de l'Eccléſiaſtique l'a peinte, telle qu'elle eſt aujourd'hui, & il finit ſa deſcription par ce trait: « Pluſieurs évitent de prêter, non par dureté, » mais dans la crainte qu'on ne les trompe ſans » ſcrupule ». En effet, la mauvaiſe foi des emprunteurs fait perdre la volonté de prêter; & l'on ne peut ſuivre un penchant ſi louable, ſans dire avec un de nos poëtes:

Juſtes humains, me ſera-t-il permis
De ne rien prêter à perſonne?

Ce que je prête, je le donne;
Et qui pis eſt, j'en fais des ennemis.

Il paroît qu'en Eſpagne les prêteurs ne ſont pas mieux traités qu'ailleurs; car on y dit en proverbe : *Qui prête, ne recouvre; s'il recouvre, non tout; ſi tout, non tel; ſi tel, ennemi mortel.*

---

244. *Qui prend, s'engage.* Recevoir des préſens, c'eſt ſe vendre à ceux qui les font. Perſonne ne doit être plus en garde contre les dons intéreſſés, que les magiſtrats, les perſonnes du ſexe, &c. Une femme qui joint la vertu à la beauté, regarde comme une inſulte l'offre du moindre préſent, & le rejette loin d'elle comme elle feroit un charbon ardent qui lui tomberoit ſur la main (1). Dans *le Préjugé à la mode*, Durval, époux de Conſtance, lui fait un cadeau ſans ſe faire connoître. Conſtance craint que ce don ne vienne d'une main qui en veut à ſa vertu; humiliée d'un attentat ſi injurieux, elle dit à ſon mari :

Ah! j'étois reſpectée, & je ne le ſuis plus !

---

(1) Ce n'eſt ici qu'une paraphraſe lâche de cette belle expreſſion d'Iſaïe : *Qui excutit manus ſuas ab omni munere.* Cap. 33.

Ce vers renferme un ſentiment qui fait chérir & reſpecter le cœur vertueux d'où il part.

---

245. *Il vaut mieux ſuer que trembler.* Ce proverbe peut être vrai, dans le ſens que la chaleur eſt plus ſupportable que le froid. Car du reſte, une chaleur trop continue pourroit nuire beaucoup à la ſanté. Notre bon roi Henri IV fut le troiſième enfant d'Antoine de Bourbon & de Jeanne d'Albret. Ses deux frères moururent d'accidens, dès leur bas âge. L'aîné avoit été mis en nourrice à Orléans, & confié à l'épouſe du bailli de cette ville. Cette femme étoit âgée & frileuſe. La chaleur lui paroiſſoit le premier des biens. Auſſi tenoit-elle l'enfant dans une chambre bien tapiſſée & bien cloſe, où l'on entretenoit jour & nuit un grand feu. Jamais elle ne lui laiſſoit prendre l'air. Si on lui faiſoit quelque repréſentation, elle répondoit qu'*il vaut mieux ſuer que trembler*, & que *les enfans ſont tranſis, quand les corneilles baillent de chaud.* Elle réchauffa ſi bien ſon nourriſſon, qu'il en mourut.

---

246. *Le chagrin ne paie pas les dettes.* C'eſt apparemment pour cette raiſon que l'on voit, parmi les gens comme il faut, tant de débiteurs ſi tran-

quilles, même ſi gais. Qu'un imbécille aille ſe plaindre à eux d'être obéré, on lui répondra, comme le marquis d'Ornane fait à Monroſe dans l'*Ecole des Maris* :

> Parbleu ! qui ne l'eſt pas, ſurtout parmi nous autres ?
> Meſſieurs tes créanciers feront comme les nôtres ;
> Ils prendront patience, ils ſont faits pour cela.
> Ne va pas en payant nous gâter ces gens-là.

Les anciens ne prenoient pas là-deſſus leur parti ſi aiſément. Le moindre emprunt les faiſoit rougir ; & ceux qui ne pouvoient point payer, pâliſſoient à la vue de leurs créanciers, & craignoient d'être traduits en juſtice & menés en priſon. De-là le proverbe ; *Semel rubidus, & decies pallidus.*

---

247. *Quand on a mangé du lievre, on eſt beau ſept jours de ſuite.* Pline cite ce proverbe, qui eſt en uſage encore aujourd'hui. Chez les anciens, le peuple croyoit que la chair de lievre rendoit beaux, pendant ſept jours, ceux qui en mangeoient. Cette opinion étoit fondée ſur l'équivoque des mots *lepus* (lievre), & *lepor* (grace, agrément) : c'eſt ce que font entendre ces mots de Pline, *Frivolo quodam joco.* On diſoit d'une perſonne laide, qu'elle n'avoit pas mangé du lievre. Gellia avoit envoyé un lievre à Martial, en lui marquant qu'elle vouloit

en faire un bel homme. Malheureuſement cette fille étoit laide, & Martial répondit à ſon compliment par ce diſtique :

Si non derides, ſi verum, lux mea, narras ;
Ediſti nunquam, Gellia, tu leporem.

C'eſt-à-dire, ſi vous ne plaiſantez point, ſi ce que vous dites eſt vrai, ma chère Gellia ; vous n'avez jamais mangé de lievre.

Les Eſpagnols ont ſur le lievre un proverbe, qui n'eſt pas vrai chez nous : *Veux-tu faire un mauvais repas ? mange du lievre rôti.*

---

248. *Loin des yeux, loin du cœur.* On a cru de tout tems que l'abſence refroidit l'amitié. Selon les Hébreux, il vaut mieux avoir un ami près de ſoi, qu'un frère qui ſoit éloigné. Les Grecs diſoient que les amis qui ſont loin de nous, ne ſont point des amis (G) :

Haud eſt amicus, amicus abſit ſi procul.

Athénée, qui cite ce proverbe, le juge contraire à l'humanité, & Montagne prétend que l'on jouit moins d'un ami préſent, que quand il eſt éloigné. « L'amitié, dit-il, a les bras aſſez longs, pour ſe » tenir & ſe joindre d'un coin du monde à l'autre... » La jouiſſance & la poſſeſſion appartiennent prin-

» cipalement à l'imagination. Elle embraſſe plus » chaudement & plus continuellement ce qu'elle » va quérir, que ce que nous touchons. Comptez » vos amuſemens journaliers; vous trouverez que » vous êtes lors plus abſent de votre ami, quand » il vous eſt préſent. Son aſſiſtance relâche votre » attention ».

Il eſt certain qu'un bien, qu'on a ſous la main, nous devient moins cher que lorſqu'il eſt loin de nous. Dans ce dernier cas, une jouiſſance idéale, aſſaiſonnée d'un deſir modéré, lui donne plus de prix qu'une jouiſſance réelle & immédiate. D'ailleurs, comme dit Montagne, l'abſence d'un ami n'eſt pas proprement une abſence, quand il y a moyen de *s'entr'avertir*. Si, de près, l'amitié eſt entretenue par les ſervices mutuels qu'elle fait rendre, elle l'eſt également, de loin, par le commerce épiſtolaire : cette eſpece de ſoutien lui eſt d'autant plus avantageux, qu'elle n'a rien à craindre de l'inégalité d'humeurs, ni du conflict de ſentimens ou d'intérêts, qu'une préſence continue n'occaſionne que trop ſouvent; ce qui a fait dire : *Quelquefois on s'aime plus de loin que de près*. Ce n'eſt donc pas une thèſe inſoutenable, que d'avancer qu'un ſentiment doux & tranquille, comme celui de l'amitié, ne reçoit aucune atteinte de la diſtance des lieux. Cette diſtance ne refroidit réellement que ces paſſions brûlantes, qui, au préjudice & en dépit

de la raiſon, embraſent l'ame toute entière : tels ſont l'amour & la haine. Auſſi Properce dit-il du premier :

Quantùm oculis, animo tam procul ibit amor.

L'autre paſſion s'éteint de même par l'abſence; c'eſt une vérité reconnue, & implicitement renfermée dans ce vers de Racine :

Qu'on hait un ennemi, quand il eſt près de nous!

---

249. *Qui a bon voiſin, a bon matin.* Dans Trévoux, on écrit *mâtin* : de ſorte que le ſens du proverbe eſt que, quand on a un bon voiſin, on a bonne & sûre garde. Richelet écrit *matin*, ſans accent circonflexe. Cette manière me paroît préférable à l'autre. Le ſens qu'elle préſente eſt que, près d'un bon voiſin, on dort en repos, ſans être réveillé le *matin* par la crainte des voleurs. Cette idée eſt, ſi l'on veut, plus recherchée, mais auſſi moins baſſe que celle qui eſt renfermée dans le mot *mâtin*. D'ailleurs elle eſt conforme à la ſentence des interpretes du droit : *Cui malus eſt vicinus, infelix contingit manè.* Quoi qu'il en ſoit, les deux textes s'accordent à faire entendre que le bonheur de l'homme dépend en partie de ſon voiſin. Thémiſtocle ayant mis en vente un fonds de terre,

en fit annoncer tous les avantages, & il n'oublia pas celui d'avoir un bon voiſin. Héſiode préfère les voiſins aux parens. « S'il te ſurvient, dit-il, » un embarras imprévu, les voiſins accourent ſans » ceinture, les parens prennent le tems de ſe re- » trouſſer ».

---

250. *Bon avocat, mauvais voiſin.* Cette antithèſe a-t-elle la vérité pour baſe? Les gens de robe, qui connoiſſent les déſagrémens & les dangers des procès, doivent s'y expoſer moins que perſonne; & un bon avocat, (je prends l'épithete dans toute ſon acception,) eſt plus porté à ſecourir ſes voiſins de ſes lumieres, qu'à les chicaner pour des vétilles. Si on l'attaque, il jouira du droit d'une légitime défenſe; jamais il ne ſera l'agreſſeur, à moins qu'il n'y ſoit contraint par les plus fortes raiſons.

Un voiſin plus dangereux, ſurtout dans les campagnes, c'eſt un homme puiſſamment riche. Les particuliers, dont la modeſte demeure ſemble s'humilier devant l'orgueil de ſon château, n'ont pas ſeulement la douleur de voir l'eſpérance de leur récolte diſparoître ſous la dent d'un gibier vorace & ſacré pour eux: ils ſont encore tourmentés par la crainte que le protecteur de cette plaie, trop à l'étroit dans ſes immenſes poſſeſſions, ne cherche à en reculer les bornes au-delà des champs qui leur

appartiennent. C'eſt cette crainte, trop ſouvent juſtifiée, qui a fait naître le proverbe : *Grand chemin, grande rivière, grand ſeigneur, ſont trois mauvais voiſins.*

On dit encore, *Il n'eſt voiſin qui ne voiſine.* Le droit de *voiſiner* dégénère quelquefois en abus. Tel homme, qui déteſte le travail, eſt du matin au ſoir chez ſes voiſins. Témoin incommode de leur vie domeſtique, il leur ravit juſqu'à la liberté des repas. Debout à votre table, il examine la nature de vos mets, compte vos morceaux, les ſuit, d'un œil avide, depuis l'aſſiette juſqu'à la bouche, & regrette de ne pouvoir plonger ſes regards au fond de votre eſtomac. Ce portrait n'eſt point une caricature, & l'on conviendra que ſon prototype eſt un fléau qu'on ne ſauroit trop redouter.

---

251. *A beau mentir qui vient de loin.* C'eſt ce qu'on répond à ceux qui diſent avoir vu, dans leurs voyages, des choſes qui ne ſont pas croyables. Le conte ſuivant enſeignera le moyen de prouver à ces hableurs qu'on n'eſt pas leur dupe.

Une diſpute advint entre deux voyageurs.
L'un d'eux étoit de ces conteurs
Qui n'ont jamais rien vu qu'avec un microſcope;
Tout eſt géant chez eux. Ecoutez-les; l'Europe,
Comme l'Afrique, aura des monſtres à foiſon.

Celui-ci

Celui-ci ſe croyoit l'hyperbole permiſe.
J'ai vu, dit-il, un chou plus grand qu'une maiſon:
Et moi, dit l'autre, un pot auſſi grand qu'une égliſe.
Le premier ſe moquant, l'autre reprit: Tout doux,
On le fit pour cuire vos choux....
Quand l'abſurde eſt outré, on lui fait trop d'honneur
De vouloir par raiſon combattre ſon erreur.
Enchérir eſt plus court, ſans s'échauffer la bile.

Notre proverbe pouvoit ſervir d'épigraphe aux relations des voyageurs du ſiecle dernier. Ils avoient la manie d'y mettre du merveilleux, & c'eſt ce qui a décrié leurs hiſtoires. Ils venoient de trop loin, pour qu'on pût aller vérifier leurs récits ſur les lieux. Quelques lecteurs aimoient mieux les croire, que *d'y aller voir*: les autres, plus difficiles à perſuader, n'auroient pas même déféré au témoignage de Mercure, le dieu des voyageurs. Aujourd'hui ces ſortes d'ouvrages ſont moins ſuſpects de menſonges, & leurs auteurs n'ont pas la bonhommie d'un Tavernier, qui a recueilli, ſans choix & ſans critique, beaucoup de fables qu'on lui donnoit pour des vérités. Un voyageur encore plus crédule, ce fut le bon cordelier Thévet, à qui on fit accroire que Démoſthène étoit évêque, qu'Anacréon avoit écrit lui-même être mort en avalant un pépin de raiſin, & autres abſurdités que l'on s'eſt plu ſans doute à exagérer.

252. *L'argent eſt un bon ſerviteur, & un méchant maître.* Cocquard a fait de ce proverbe une épigramme :

L'argent eſt un vrai ſéducteur.
Combien de deſirs il fait naître !
Mais ſi c'eſt un bon ſerviteur,
C'eſt ſouvent un fort méchant maître.

L'argent eſt un *bon ſerviteur*, pour ceux qui s'en ſervent à propos, & un *mauvais maître* pour les avares qu'il tyranniſe. On a dit de Caligula qu'il n'y avoit jamais eu un meilleur eſclave, ni un plus méchant maître. Cette penſée peut avoir été appliquée à l'argent, dont Horace a dit :

Imperat aut ſervit collecta pecunia cuique.

---

253. *Les plus grands clercs ne ſont pas toujours les plus fins.* Un homme ſans étude, un payſan eſt quelquefois plus riche en expédiens, que l'homme le plus ſavant. C'eſt ce qu'un docteur éprouva un jour. Comme il étoit dans ſon cabinet, occupé à travailler, une jeune fille vint lui demander du feu. « Dans quoi le mettrez-vous, lui de» manda-t-il ? — Ici, Monſieur », répondit l'enfant qui prit dans ſa main un peu de cendres, ſur leſquelles elle poſa quelques charbons. Le docteur étonné jetta ſes livres par terre, & s'écria

« Avec toute ma ſcience, aurois-je eu cet eſprit-» là? »... Rabelais a traduit nôtre proverbe à ſa manière : *Magis magnos clericos non ſunt magis magnos ſapientes.* On le voit auſſi dans Régnier :

N'en deſplaiſe aux docteurs Cordeliers, Jacobins,
Parbleu! les plus grands clercs ne ſont pas les plus fins.

Ce proverbe vient de ce qu'autrefois les gens d'égliſe étoient les ſeuls inſtruits. On appeloit *grand clerc* un habile homme, *mauclerc* un ignorant, & *clergie* la ſcience. Jean de Meun a dit :

Eſtre humble ſans clergie, vault mieulx que la converſe.

C'eſt-à-dire, l'humilité ſans la ſcience, vaut mieux que la ſcience ſans l'humilité.

---

254. *Il eſt bon d'avoir des amis partout.* Ce proverbe eſt le fondement de l'épigramme ſuivante :

Une dévote un jour, dans une égliſe,
Offrit un cierge au bienheureux Michel;
Et l'autre au Diable. « Oh, oh, quelle mépriſe!
» Mais c'eſt le Diable. Y penſez-vous? ô ciel!
» —— Laiſſez, dit-elle, il ne m'importe guères,
» Il faut toujours penſer à l'avenir.
» On ne ſait pas ce qu'on peut devenir,
» Et les amis ſont partout néceſſaires ».

Ce trait n'eſt qu'une plaiſanterie. Mais un Viſigoth

Arien, nommé Agilane, disoit un jour sérieusement à Grégoire de Tours, qu'on peut choisir sans crime telle religion que l'on veut, & que c'étoit un proverbe de sa nation, qu'en passant devant un temple de payens & une église de chrétiens, il n'y a point de mal de faire la révérence devant l'un & devant l'autre. Ce Visigoth, faisant son offrande à S. Michel, n'auroit sûrement pas oublié l'estaffier du bienheureux.

---

255. *Il est avis au renard que chacun mange poule comme lui.* Ceux qui font bonne chère, ne se doutent pas que d'autres la font bien mauvaise. Les riches dont la table est toujours bien servie, & qui ignorent quelle est la nourriture du pauvre, s'imaginent que leurs mets les plus communs peuvent le nourrir sans épuiser ses facultés. Comme une dame s'efforçoit de peindre à de jeunes princesses la déplorable situation d'une famille infortunée qui manquoit de subsistance, elles lui répondirent de la meilleure foi du monde : « Mais » mon Dieu, pourquoi ces pauvres gens ne vi» vent-ils pas de poulardes au gros sel ? »..... Ce proverbe se dit encore d'un homme qui est sujet à un vice, & croit que les autres lui ressemblent.

---

256. *Pot fêlé dure longtems*; pour dire qu'un homme, bien qu'infirme & mal-ſain, ne laiſſe pas quelquefois de vivre longtems. Un pot fêlé & une ſanté délicate ſe conſervent par les ſoins que l'on prend de l'un & de l'autre :

Vous, chez qui la force eſt uſée
Par les ans ou l'infirmité,
Vous pouvez de vos ans allonger la fuſée,
En veillant ſur votre ſanté.
Un vaſe fêlé qu'on ménage,
Longtems encor ſert en ménage;
Un vieux bâtiment étayé
Longtems encor reſte ſur pié.

Les Grecs diſoient qu'un méchant vaſe ne ſe briſe point, (en latin *malum vas non frangitur*,) pour dire qu'un mauvais ſujet jouit d'une meilleure ſanté & vit plus longtems qu'un honnête homme. Nous dirions dans le même ſens, qu'une *mauvaiſe herbe ſe détruit difficilement.*

---

257. *Mauvaiſe herbe croît toujours*, dit-on par plaiſanterie d'un enfant qui grandit beaucoup. Jean de Meun, dans ſon Codicile, fait de ce proverbe une allégorie :

Mal herbe croiſt tantoſt, ce dit-l'en en proverbe;

Et ce qu'icelle joinct, eſtainct qui ne la cerbe *.
Maint bel jardin s'en pert, & mainte belle gerbe:
Nul ne doit aleicher mal arbre, ne mal herbe.

Ce quatrain ſignifie qu'un ſeul défaut nuit aux plus belles qualités.... L'Eſpagnol dit; *A mauvaiſe herbe la gelée ne nuit pas.*

---

258. *Vin verſé n'eſt pas avalé*: c'eſt-à-dire, il ne faut pas compter ſur l'avenir, pas même ſur ce que nous tenons en main. Le proverbe Eſpagnol dit: *De la main à la bouche, ſe perd la ſoupe*; ce qui revient au latin, *Inter os & offam*, ou, *inter manum & mentum*. Notre proverbe eſt tiré d'un vers grec, que Gellius a traduit ainſi:

Multa cadunt inter calicem ſupremaque labra.

Il eſt fondé ſur le trait ſuivant. Ancée, roi de Samos, faiſoit planter une vigne; & pour que l'ouvrage fût achevé plutôt, il ne donnoit aucun relâche aux eſclaves qu'il y employoit. Un de ces malheureux, excédé de fatigue: « Seigneur, lui dit-» il, à quoi bon vous preſſer tant? vous ne boi-» rez jamais du fruit de cette vigne ». Quand la

---

* C'eſt-à-dire, ſi on ne l'arrache, elle étouffe tout ce qu'elle touche.

vigne fut plantée & qu'elle eut produit des raisins, le roi se hâta de la vendanger. Il se fait ensuite apporter un verre de vin nouveau, appelle son prophete, & lui dit : « Ose me soutenir à présent » que je ne boirai pas de ce vin. — Je n'oserois » assurer que vous en boirez, répondit l'esclave ; » *du verre à la bouche* l'espace est assez long, pour » qu'il vous arrive quelque malheur ». Ces mots étoient à peine achevés, qu'on vint annoncer au roi qu'un sanglier ravageoit sa vigne. Ancée se leve, sans goûter la liqueur, vole à la rencontre de l'animal, qui s'élance sur lui, lui déchire le ventre, & l'étend mort sur la place..... Dans Homère, Antinoüs, un des amans de Pénélope, périt à-peu-près dans la même circonstance. Comme il tenoit une coupe qu'il alloit vuider, Ulysse lui perça la gorge avec un trait.

---

259. *Qui fait la faute, la boit.* On lit dans le roman de la Rose : *S'il fait folie, si la boyve.* Chacun doit porter la peine de sa faute. Un religieux fit de ce proverbe une application assez heureuse. Son gardien ayant trouvé dans sa chambre une grande bouteille pleine de vin : « Mon révérend » père, lui dit-il, quelle faute avez-vous faite, de » rompre ainsi la regle ? — Eh bien ! répondit le » religieux, si j'ai fait la faute, je la boirai ». Les

Latins ont dit dans le même ſens, & par une métaphore tirée du manger : *Tute hoc intriſti, omne tibi exedendum eſt.* Ter.

260. *Il n'eſt chaſſe que de vieux chiens*, pour dire : Il n'eſt point d'hommes plus propres au conſeil & aux affaires, que les vieillards qui ont beaucoup d'expérience. Un poëte de Sens, qui écrivoit en 1629 (1), a dit à ce ſujet :

Ne fais rien ſans conſeil. La griſe expérience
Et blanche foy du vieil beaucoup te ſervira :
Où l'œil du corps finit, l'œil de l'eſprit commence ;
Et ſa tremblante main le ſceptre affermira.

(1) Cet auteur, nommé Jean Bachot, & curé de Mormant en Brie, n'a guère écrit qu'en latin. Il nous a laiſſé dans cette langue, des ſermons, des épitres, des épigrammes, des diſtiques, &c. Ses vers françois ſe réduiſent à-peu-près à des quatrains moraux. On peut le mettre à cet égard ſur la même ligne avec Pybrac & Matthieu, ſans craindre de le trop honorer, ni de faire injure à ſes rivaux. Ses opuſcules ſont recueillis en un volume *in*-4°. ſous le titre de *Noctes Mormantinæ.*

Bachot poſſédoit à fond les langues grecque & latine, & c'eſt un avantage qu'il partageoit avec tous ceux qui cultivoient alors les Muſes. Le goût de la littérature ancienne, auquel nous devons la perfection de la nôtre, & qui malheureuſement eſt preſque éteint aujourd'hui, ce goût régnoit même en province & dans les réduits

Notre proverbe revient à celui que cite Eraſme, *Proſpectandum vetulo cane latrante.* Les vieux chiens n'aboient guère ſans raiſon : de même les vieillards prévoient les dangers mieux que les jeunes-gens ; & quand ils les annoncent, ils méritent d'être écoutés..... Camus, évêque de Bellay, a parodié le proverbe françois. Il n'aimoit pas les ſaints nouveaux, & diſoit un jour en chaire à ce ſujet : « Je » donnerois cent de nos ſaints nouveaux pour un » ancien ; *Il n'eſt châſſe que de vieux ſaints* ».

---

modeſtes des curés de campagne : c'étoit la paſſion de tous les gens honnêtes. On n'imprimoit pas un ouvrage, ſans qu'on y vît en tête des vers grecs, latins & françois, à la louange de ſon auteur. Bachot a joui de cet honneur : chanoines, curés, avocats, médecins, apothicaires même, tels furent ſes panégyriſtes. Les Sénonois ne ſeront pas fâchés d'en connoître quelques-uns de leur ville ou de ſes environs. Jean Muſnier, doyen de Bray-ſur-Seine, fit à ce ſujet un diſtique grec. Pierre Varienne, prêtre ; Robert Jodrillat, curé de Joigny ; Hubert Baltazar, curé de Minieres ; Edme Aublet, *enqueſteur* pour le roi à Sens ; Antoine Montſainct, médecin, &c. célébrèrent à l'envi les *Nuits Mormantines*, les uns en françois, les autres en latin. Je citerai une de ces pieces ; c'eſt un quatrain de François Desfriches, Melunois, avocat.

Si pour eſtre ſçavant, la lampe d'Epictete
A quelque curieux fuſt vendue bien cher ;
Il faut, docte Bachot, que la tienne j'achete,
Pour devenir poëte avant que me coucher.

261. *A demain les affaires.* En latin : *In craſtinum ſeria.* Ce proverbe nous fournira encore un quatrain de l'auteur que j'ai cité dans le N°. précédent :

C'eſt un mot à blaſmer, *A demain les affaires :*
On ſcait qu'il a couſté bien cher à ſon auteur.
Un moment négligé nous cauſe long malheur ;
Qui le ménage bien, ſe tire de misères.

Montagne va nous donner l'origine de ce mot, & nous dire ce qu'il en penſe. « Plutarque fait le » conte d'Archias tyran de Thèbes, que le ſoir, » avant l'exécution de l'entrepriſe que Pélopidas » avoit faite de le tuer, pour remettre ſon pays en » liberté, il luy fut eſcrit par un autre Archias Athé- » nien, de point en point, ce qu'on luy prépa- » roit ; & que ce pacquet luy ayant été rendu pen- » dant ſon ſouper, il remit à l'ouvrir, diſant ce » mot, qui depuis paſſa en proverbe en Grece : » *A demain les affaires.* Un ſage homme peut, à » mon opinion, pour l'intérêt d'autruy, comme » pour ne rompre indécemment compagnie, ou » pour ne diſcontinuer une autre affaire d'impor- » tance, remettre à entendre ce qu'on lui apporte » de nouveau : mais pour ſon intéreſt ou plaiſir » particulier, même s'il eſt homme ayant charge

» publique, pour ne rompre ſon diſner, voire ni » ſon ſommeil, il eſt inexcuſable de le faire ».

---

262. *Les honneurs changent les mœurs.* Les Latins diſoient auſſi, *Honores mutant mores.* Jean de Meun, dans le roman de la Roſe, prétend que ce proverbe eſt faux, & il le prouve d'une manière ſatisfaiſante :

Et) ſe diſt l'en une parole
Communément, qui eſt moult fole,
Et la tiennent aucuns pour vraye,
Par leur fol ſens qui les deſvoye,
Que les honneurs les mœurs *remuent* (changent).
Mais ceux maulvaiſement arguent:
Car honneurs ne ſont pas muance,
Ains ſont ſignes & démonſtrance,
Quels meurs en eulx devant avoient,
Quant ès petitz eſtas eſtoient.

---

263. *La voix du peuple eſt la voix de Dieu* ; en latin, *Vox populi, vox Dei.* Ce proverbe ſignifie que d'ordinaire le ſentiment du public eſt fondé ſur la vérité. Selon Héſiode, il y a toujours quelque choſe de vrai dans les bruits publics, & il eſt bien difficile que tout le monde ſe trompe à la fois. Un vieux proverbe dit pourtant : *Tel a bon los, qui l'a à tort ; tel l'a mauvais, qui n'en peut mais....* Quand

un homme de mérite eſt élevé à un poſte auquel l'appeloit la voix du peuple, on dit ordinairement; *Vox populi, vox Dei.* Cette voix publique oſa ſe faire entendre un jour d'une manière bien honorable pour le marquis de Villars. Ayant gagné la bataille de Fridlingen ſur le prince de Bade, en 1702, il fut proclamé maréchal de France par les ſoldats ſur le champ de bataille, comme les généraux Romains étoient proclamés empereurs. Louis XIV, quinze jours après, confirma ce que la voix de l'armée avoit prononcé.

---

264. *Belle montre, & peu de rapport*; dit-on d'une choſe qui n'a qu'une apparence ſpécieuſe. Le peuple de Paris tourne ainſi ce proverbe: *Ce ſont les vignes de la Courtille*; *belle montre, & peu de rapport.* Les latins diſoient de ce qui eſt plus éclatant qu'utile: *Ad oculos magis quàm ad veſicam pertinet.* Le mot *veſica* ſignifie ici bourſe à ſerrer l'argent, parce qu'autrefois on employoit à cet uſage les veſſies de bœufs & de porcs..... Les Grecs appeloient Αγαλμαῖα ἀγορας, *ornamenta fori*, ces hommes dont le mérite ſe réduit à la beauté & à l'ornement du corps.... A combien d'écrits on pourroit appliquer le proverbe, *belle montre, & peu de rapport*! Les titres ridiculement ambitieux, par leſquels on croit allécher le lecteur, ſont préciſément

ce qui lui inſpire une juſte défiance. Cette charlatanerie étoit très-commune dans le XVI^e. ſiecle, & perſonne ne l'a pouſſée plus loin que Pierre Doré, jacobin. Voici les titres de quelques-uns de ſes ouvrages: 1°. *Le College de ſapience, fondé en l'Univerſité de vertu.* 2°. *La Conſerve de grace, priſe du pſeaume* Conſerva me. 3°. *Les Allumettes du feu divin, pour faire ardre les cœurs humains en l'amour & crainte de Dieu*, &c. Du Verdier ſe moque avec raiſon du titre de l'ouvrage ſuivant, imprimé *in*-8°, à Paris, 1578: *La douce moëlle & ſauce friande des ſaints & ſavoureux O de l'Avent*, par Jean Maſſieux, prêtre Mantois. De pareils titres dépoſent contre le goût de leurs auteurs; & il n'eſt pas étonnant que Rabelais ait berné Pierre Doré, ſous le nom de *Notre maiſtre Doribus.*

---

265. *Les tonneaux vides ſont ceux qui font le plus de bruit*; pour dire que les ſots & les ignorans ſont ceux qui parlent le plus. On peut auſſi leur appliquer la penſée de Perſe, ſur un vaſe de terre qui n'eſt pas aſſez cuit:

. . . . . *Sonat vitium percuſſa, maligné*
Reſpondet viridi non cocta fidelia limo.

Pannard a fait un quatrain de notre proverbe:

De l'eſprit faut-il qu'on décide,
Sur le bruit d'un parleur ſans fin?

Ne ſait-on pas qu'un tonneau vide
Réſonne mieux qu'un tonneau plein ?

Le proverbe Eſpagnol dit par une autre figure : *Parler ſans penſer, c'eſt tirer ſans viſer.* Voy. N°. 48.

266. *Rien de trop.* Térence croit avec raiſon que rien n'eſt plus utile dans la vie que ce précepte : *Id arbitror*

Adprimè in vitâ eſſe utile, ut Ne quid nimis.

Le malheur eſt qu'il n'eſt guère obſervé. Voit-on bien des gens qui ſachent employer

Le naturel dans le langage,
L'uni dans la façon d'agir,
Le décent dans le badinage,
Et l'honnête dans le plaiſir ?

En littérature, les meilleurs écrivains ont quelquefois peine à ſe renfermer dans les bornes de ce précepte. L'avare de Plaute ſe croit volé par ſon eſclave, il le fouille, & après lui avoir fait ouvrir les deux mains, il demande à voir la troiſième. Molière qui a ſu réformer ce trait outré de caractère, paroît être tombé dans la même faute, quand Harpagon, après avoir crié au voleur, ſe prend par le bras & ſe dit à lui-même : « Rends-moi mon argent, coquin... Ah ! c'eſt

» moi ! &c. » Ce trait fait rire ; mais eſt-il bien dans la nature ? La Fontaine a donc eu raiſon de dire :

. . . . . *Rien de trop* eſt un point
Dont on parle ſans ceſſe, & qu'on n'obſerve point.

On en parle depuis ſi longtems, que les Grecs, ignorant l'origine de ce proverbe, l'ont attribué à Apollon, ſur le temple duquel il étoit écrit à Delphes. Alphée, qui en faiſoit le plus grand cas, a dit (G) :

Hoc Ne quid nimium *nimis placet mi.*

Ce vers eſt la fin d'une épigramme, que la Monnoye a traduite ainſi :

Imite qui voudra Gygès
Dans les habits & pour la table :
Moi, je ne puis aimer l'excès ;
Rien de trop eſt trop agréable.

---

267. *Un bon ami vaut mieux que cent parens.* Homère ne l'eſtime pas moins précieux qu'un frère. Pourquoi la parenté & l'amitié vont-elles ſi rarement enſemble ? Un de nos poëtes en donne cette plaiſante raiſon :

Si l'on ne voit plus guères
Dans les familles d'amitié,

C'eſt que beaucoup de frères
Ne le ſont qu'à moitié.

L'intérêt eſt la cauſe la plus commune de la déſunion entre les frères. « C'eſt, dit Montagne, » c'eſt à la vérité un beau nom & plein de di- » lection que le nom de frère. Mais ce meſ- » lange de biens, ces partages, & que la richeſſe » de l'un ſoit la pauvreté de l'autre, cela deſ- » trampe merveilleuſement & relaſche cette ſou- » dure fraternelle »..... L'amitié, ce doux préſent du Ciel, eſt, dit un proverbe grec, plus néceſſaire à l'homme que l'eau & le feu. Auſſi les Romains appeloient-ils un ami *neceſſarius*, & l'amitié *neceſſitudo*.

---

268. *Jamais cheval ni méchant homme, n'amenda pour aller à Rome.* Nos pères diſoient encore : *Le loup alla à Rome, il y laiſſa de ſon poil, & rien de ſes coutumes.* Selon un autre vieux proverbe, *Ceux qui viennent de Rome valent pis que devant.* La Fontaine a dit d'un pélerin :

Prou de pardons il avoit rapporté ;
De vertu peu : choſe aſſez ordinaire.

Rarement les pélerinages rendent-ils l'homme plus vertueux ; c'eſt une vérité dont l'auteur de l'Imitation de J. C. eſt convenu : *Qui multùm peregrinantur*,

nantur, rarò ſanctificantur. On ne peut ſe corriger qu'en ſe connoiſſant bien ; & pour ſe connoître, il faut, non quitter ſes foyers ni changer de climat, mais rentrer au-dedans de ſoi-même & y habiter, en quelque ſorte :

Cœlum, non animum, mutant qui trans mare currunt.

---

269. *Rien pour rien.* Le chevalier de Cailly dit à Phyllis, en lui envoyant un bijou :

Phyllis, rien pour rien.
Prenez de mon bien,
Donnez-moi du vôtre.
Qui donne un bijou,
A moins qu'il ſoit fou,
En demande un autre.

La plupart des hommes donnent, dans l'eſpérance d'un retour incertain. D'autres, plus défians, veulent commercer au comptant, & diſent comme Sannion dans Térence, *Spem pretio non emo.* Ariſtote les compare à ces vils cabaretiers, qui donnent d'une main & reçoivent de l'autre ; faiſant alluſion à ces vers traduits d'un poëte comique :

. . . . . *Phœnix enim fio illicò ;*
Quippe alterâ manu do, & accipio alterâ.

L'état de cabaretier étoit commun en Phénicie, &

l'on appeloit commerce de Phénicien, *Phœnicium commercia*, cette bienfaisance sordide qui ne donne que pour recevoir sur le champ.

270. *Les absens ont tort* : parce qu'on les oublie aisément, ou qu'ils ne peuvent défendre leurs droits. Les anciens disoient, qu'un homme absent n'héritera point, *absens hæres non erit*. Quelque droit qu'on ait à une succession, si l'on est éloigné, on court risque d'en être frustré, en tout ou en partie, par les basses complaisances des insatiables hérédipetes.

271. *Les feves fleurissent*, dit-on à quelqu'un pour lui reprocher sa folie, surtout au retour du printems. C'est le proverbe latin, *florent fabæ*, ou,

Cùm faba floreſcit, ſtultorum copia creſcit.

C'est un préjugé, que la fleur des feves rend fou, sans doute parce qu'elle exhale une odeur forte qui monte à la tête, & affecte les cerveaux foibles... Pythagore a fait à ses disciples un précepte rigoureux de l'abstinence des feves. *A fabis abſtineto*, est un de ses symboles. On s'est beaucoup tourmenté pour en pénétrer le véritable sens. Si l'on veut y en trouver un qui soit raisonnable, il faut obser-

ver : 1°. qu'aux élections des magiſtrats, & aux jugemens, on donnoit les ſuffrages avec des feves noires ou blanches. De-là, *la feve* ſignifioit le ſuffrage des juges, qu'on appeloit *jetteurs de feves*. 2°. Les Egyptiens avoient les feves en horreur, & leurs prêtres n'oſoient ſeulement les regarder, parce qu'ils tenoient ce légume pour immonde. D'ailleurs les feves reſſerrent & cauſent des vents. Il n'en falloit pas davantage pour les décrier chez un peuple très-ſoigneux de ſa ſanté, & qui ſe purgeoit trois fois le mois par des vomitifs & des lavemens. Pythagore a donc pris ſon ſymbole des Egyptiens ; & comme tous les ſymboles des anciens, outre le ſens propre, avoient encore un ſens figuré, il eſt vraiſemblable que ſous cette ordonnance de s'abſtenir des feves, il y avoit un ordre caché de renoncer à toute impureté, & de ne pas ſe mêler des affaires civiles.

---

272. *Gros-Jean remontre à ſon Curé*, dit-on d'un ignorant qui veut inſtruire ſon maître. Ce proverbe répond à celui-ci, traduit du grec, *Sus Minervam*, ſous-entendu *docet*. Le pourceau étoit le ſymbole de la ſtupidité, & Minerve, la déeſſe des arts. Notre proverbe paſſe tout au plus dans le ſtyle familier : celui des Grecs étoit employé même dans le genre grave. Céſar, parlant de l'orateur

Craſſus, dit qu'il n'eſt qu'un *ſus* auprès de lui, & s'exprime ainſi dans Cicéron *de Oratore*, livre 2e : *Sic ego, Craſſo audiente, primùm loquar de faceciis, & docebo* ſus *oratorem eum, quem cùm Catulus nuper audiſſet, fœnum alios aiebat eſſe oportere.* Le mot *ſus* préſente chez nous une idée plus ignoble que *Gros-Jean*; & l'emploi que Cicéron en fait, dans un ſujet noble, prouve que ſa langue étoit bien moins délicate que la nôtre.... Notre proverbe doit peut-être ſon origine à un payſan nommé *Gros-Jean*, qui diſputoit à ſon paſteur la conduite du troupeau. Ces docteurs en ſabots ne ſont que trop communs dans les villages, où ils ſont le ſupplice des curés, dont ils éteignent ſouvent le zele en traverſant leurs meilleurs projets.

---

273. *Il ne faut pas réveiller le chat qui dort*; pour dire qu'il faut laiſſer en repos un ennemi dangereux. Les anciens diſoient ſans figure, *Malum benè conditum ne moveris.* Nous diſons encore, *Il ne faut pas courroucer la fée.* Régnier, témoin d'une diſpute élevée à table, dit :

Eſmiant, quant à moi, du pain entre mes doigts,
A tout ce qu'on diſoit, doucet je m'accordois....
De peur, comme l'on dict, de courroucer la fée.

---

274. *Il faut devenir vieux de bonne heure, ſi on veut l'être longtems.* Ce proverbe eſt dans Cicéron, Traité de la vieilleſſe : *Maturè fias ſenex, ſi diù velis eſſe ſenex.* Le premier membre de cette phraſe ne ſe prend point dans le ſens propre. Devenir vieux de bonne heure, c'eſt ſe garantir, dans la jeuneſſe, des vices de cet âge, pour ne pas remettre à la vieilleſſe un corps uſé; ces vices ſont particulièrement la volupté, les plaiſirs de la table, &c. *Quæ*, dit Eraſme, *niſi quis maturè reliquerit, aut nunquam perveniet ad ſenectam, aut brevem habiturus eſt ſenectam.* C'eſt avec raiſon que nos pères diſoient :

Bien avoir veſcu en jeuneſſe
Eſt le vrai guerdon de vieilleſſe. *G. Meurier.*

---

275. *La chemiſe eſt plus proche que le pourpoint.* Tiré de Plaute : *Tunica pallio propior eſt*; pour dire que ceux à qui nous tenons par les liens de la parenté ou de l'amitié, n'ont pas un droit égal à notre bienveillance, & que nous devons plus aux uns qu'aux autres. Aulu-Gelle rapporte l'ordre que les anciens obſervoient dans les devoirs de la vie. Ils mettoient au premier rang les pères & mères, *parentes*, au ſecond les pupilles confiés à leurs ſoins, enſuite les cliens, puis les hôtes; enfin les proches & les alliés, *cognati & affines.*

276. *Charité bien ordonnée commence par soi-même.* La Fontaine a dit :

Il n'eſt meilleur ami ni parent que ſoi-même.

Proximus ſum egomet mihi, dit Térence dans l'Andrienne. On lit encore ces deux vers dans la même piece :

Verum illud verbum eſt, vulgò quod dici ſolet,
Omnes ſibi eſſe melius malle quàm alteri.

277. *Tout le monde ne peut aller à Corinthe.* Ce proverbe eſt mot à mot dans Horace :

Non cuivis homini contingit adire Corinthum.

Un de nos poëtes, (de Coulanges,) a dit auſſi :

Sapho, qui va trop loin ſe perd,
Je crains un labyrinthe :
Le chemin ne m'eſt point ouvert
Pour aller à Corinthe.

Erafme dit que cette façon de parler vient de ce que le port de Corinthe n'étoit ni sûr, ni d'un accès facile. L'abbé Fleury, Hiſtoire eccléſiaſtique, lui donne une autre origine. Il y avoit à Corinthe un temple de Vénus, dont dépendoient plus

de mille esclaves prostituées. Il étoit ordinaire de vouer de telles offrandes à la déesse. Ces femmes de Vénus imploroient son secours, & causoient une grande dépense aux étrangers. De-là, le proverbe qu'on applique dans mille circonstances; par exemple, à un jeune-homme qui voudroit étudier, sans avoir ni talens, ni fortune, &c.

---

278. *A laver la tête d'un âne* (ou *d'un more*), *on y perd sa lessive*; pour dire qu'on perd toutes les peines qu'on se donne pour instruire ou corriger une personne stupide, indocile, obstinée dans ses sentimens. A un homme qui faisoit cette espece de corvée, les anciens disoient, *Æthiopem lavas*, ou *Æthiops non albescit*. Une fable d'Esope peut avoir donné lieu à ce proverbe, dont Lucien a fait un distique, ainsi traduit par Alciat :

Abluis Æthiopem quid frustrà? Desine, nocte
Illustrare nigræ nemo potest tenebras.

De la même source vient l'expression, *Laver la tête à quelqu'un*, pour dire, lui faire une sévère réprimande.

---

279. *Si le Ciel tomboit, il y auroit bien des alouettes prises*. Cela se dit à ceux qui font des sup-

poſitions abſurdes, ou qui ont des craintes ridicules. C'eſt le proverbe latin :

Si cœlum caderet, multæ caperentur alaudæ.

Les Grecs diſoient dans le même ſens ; *Que ſeroit-ce, ſi le ciel tomboit ?* En latin, *Quid, ſi cœlum ruat ?* Horace fait alluſion à cette expreſſion, quand il dit de Caton :

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Ariſtote indique l'origine de ce proverbe, en rapportant que les anciens croyoient que le ciel étoit ſoutenu ſur les épaules d'Atlas, & que, ſans cet étai, il tomberoit ſur la terre. Il ajoute que cette fiction des poëtes a été avancée comme une vérité par pluſieurs phyſiciens.

---

280. *Hâtez-vous lentement.* Ce proverbe, né en Grece, eſt un des plus beaux mots de l'antiquité. Remarquable par ſa briéveté, il devient plus piquant par l'oppoſition des termes qui le compoſent. Quant au ſens qui réſulte de la réunion de ces termes, il eſt également beau, profond, utile, applicable à toutes les circonſtances de la vie, dans quelque état que l'on ſoit : de manière que, de tous les proverbes, il n'en eſt aucun, ſelon

Eraſme', qui mérite, autant que celui-ci, d'être gravé ſur toutes les colonnes, écrit en caractères d'or à l'entrée de tous les temples, aux portes des palais, en un mot, de paroître ſur les anneaux des grands ſeigneurs & ſur le ſceptre des rois.

Boileau en a fait un précepte pour les écrivains :

Hâtez-vous lentement, & ſans perdre courage,
Vingt fois ſur le métier remettez votre ouvrage.

Cet avis ſi ſage eſt, de nos jours, rarement ſuivi. Un écrivain, friand de renommée, au lieu de polir ſon ouvrage & de le repolir ſans ceſſe, ſe donne à peine le tems d'y faire quelques ratures. Il aime mieux, à peu de frais, recevoir par ſoi-même les éloges de quelques amis ignorans ou faux, que d'acheter au prix de tant de veilles, le privilege de vivre *par procureur* dans le ſouvenir honorable de la poſtérité.

On a fait de notre proverbe un uſage aſſez agréable, dans cette épitaphe d'un centenaire :

Ci gît Paul qui, docile à cet avis du ſage,
« Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement, »
Pour gagner l'autre monde, alla tout doucement,
Et mit cent ans entiers à faire le voyage.

---

281. *La nuit porte conſeil.* Il faut réfléchir à

une affaire ſérieuſe, avant de l'entreprendre. Souvent il y a du danger à ſuivre l'impreſſion d'une première idée. Très-vive de ſa nature, elle peut ſurprendre la raiſon, & c'eſt un motif ſuffiſant pour s'en défier. Le moyen de ſe défendre du repentir, c'eſt de mettre l'intervalle d'une nuit entre le projet & l'exécution :

Dans les ténebres de la nuit,
La raiſon voit plus clair, que quand le jour nous luit.

Le ſilence, la ſolitude, le ſommeil même ſont de bons conſeillers avec leſquels il eſt ſage de délibérer. Auſſi diſons-nous d'une affaire délicate, *Je dormirai là-deſſus*, ou, *Je conſulterai mon oreiller*. Les anciens penſoient de même à cet égard, & diſoient en proverbe : *In nocte conſilium*.

---

282. *J'appelle un chat, un chat*, &c. Ce vers de Boileau, devenu proverbe, répond à cette phraſe traduite du grec : *Ficus ficus, ligonem ligonem vocat.* Ce qui s'applique à ces perſonnes ingénues, qui penſent tout haut, ſans avoir le ſecret de maſquer leurs ſentimens ; ou à ces gens groſſiers, qui appellent les choſes par leur nom, ſans déguiſer ſous le voile de la décence celles qui ſont malhonnêtes ou même déshonnêtes.

---

283. *Brebis comptées, le loup les mange*; pour dire que, quelque ſoin que l'on prenne de bien garder ce qu'on a, & d'en ſavoir le compte, on ne laiſſe pas quelquefois d'être volé. Eraſme latiniſe ainſi ce proverbe, *Lupus non veretur etiam numeratas oves devorare.* L'ancien proverbe eſt plus élégant, *Non curat numerum lupus.* Il eſt tiré d'une Eglogue de Virgile :

Hìc tantùm Boreæ curamus frigora, quantùm
Aut numerum lupus, *aut torrentia flumina ripas.*

---

284. *La caque ſent toujours le hareng*; c'eſt-à-dire, on ſe reſſent toujours d'une mauvaiſe éducation; quelques-uns ajoutent, & de la baſſeſſe de ſon origine, ce qui n'eſt pas toujours vrai. Nous diſons encore, mais plus rarement, *Toujours ſent le mortier les aulx.* Ces proverbes ſont populaires & ne ſe prennent qu'en mauvaiſe part. L'homme inſtruit emploie dans le même ſens ce vers d'Horace :

Quo ſemel eſt imbuta recens, ſervabit odorem
Teſta diù.....

---

285. *Tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle ſe caſſe.* A la place de ce proverbe, devenu trop commun, je citerois plus volontiers celui de G. Meu-

rier : *Tant va la cruche à la fontainette, qu'elle y laiſſe le manche ou l'oreillette.* Celui-ci dit pourtant moins que l'autre, dont le ſens eſt qu'à force de s'expoſer au danger, enfin on y périt. L'Ecriture dit ſans allégorie ; *Qui amat periculum, in illo peribit:*

Qui s'expoſe au péril, veut bien trouver ſa perte.

---

286. *Ceux qui ſe reſſemblent, ſe raſſemblent.* Ce proverbe, tiré du latin, *Pares cum paribus congregantur*, ſe prend ordinairement en mauvaiſe part. Ceux qui ont les mêmes vices, ont, je ne ſais pourquoi, les uns pour les autres un penchant plus fort, que ne l'éprouvent ceux en qui brillent les mêmes vertus. Selon le proverbe grec, les voleurs, comme les loups, ſe connoiſſent bien vîte. En latin,

Furemque fur cognovit & lupum lupus.

Il en eſt de même de ceux qui vivent dans la débauche :

Magna inter molles concordia ..... Juv.

Au contraire, un homme a-t-il des qualités, bonnes ou mauvaiſes, oppoſées aux nôtres : nous les devinons avant qu'elles ſe produiſent par des actes, & ſa préſence a pour nous quelque choſe de repouſſant. Les mélancoliques fuient la ſociété des perſonnes gaies ; ou plutôt, celles-ci leur en épar-

gnent la peine, en les évitant avec plus de ſoin encore :

Oderunt hilarem triſtes, triſtemque jocoſi. Hor.

Si notre proverbe étoit vrai au phyſique, comme au moral, il nous offriroit quelquefois, en ſe vérifiant, des aſſemblées groteſques, & des ſcènes plaiſantes. Ce que la nature n'a point permis, un gentilhomme Anglois, très-riche & non moins facétieux, s'eſt pluſieurs fois aviſé de le faire. Un jour qu'il étoit aux eaux, il y rencontra pluſieurs perſonnes qui, comme lui, ſe diſtinguoient par l'énorme longueur de leur menton. Il les invita tous à dîner avec lui le même jour. A peine furent-ils aſſis, que ſe regardant les uns les autres, ils furent ſingulièrement étonnés du haſard qui ſembloit les avoir réunis. Un proverbe anglois dit : *Quand on eſt au réfectoire, chacun y rit & branle la mâchoire.* C'eſt ce que firent nos convives. Lorſqu'ils ſe mirent à manger, & qu'ils apperçurent en même tems leurs mentons s'avancer juſqu'au milieu de la table, tous, comme de concert, partirent d'un éclat de rire, qu'on ne finit qu'en exigeant du maître de la maiſon une explication ſur un ſpectacle auſſi peu attendu. Elle fut priſe en bonne part, & fit de cette compagnie de gens qui ſe connoiſſoient peu, une ſociété de vrais amis.

Le même gentilhomme raſſembla un autre jour

une troupe de louches, & ſe divertit beaucoup, en voyant les révérences croiſées & les faux coups d'œil qu'ils ſe faiſoient ou ſe donnoient les uns aux autres, à l'occaſion de tant de rayons viſuels qui ſe coupoient irrégulièrement.

Une autre fois encore, il n'invita que des begues. On parla peu au premier ſervice. Au ſecond, un des conviés fut un quart-d'heure à dire que les hallebrans & les aſperges étoient d'un goût merveilleux; & ſon voiſin employa autant de tems à affirmer qu'il étoit de ſon avis. Cette plaiſanterie n'eut pas le même ſuccès que les précédentes. Un begue mutin s'en offenſa, ſortit, & dès le ſoir même envoya un cartel en forme à ſon hôte. On s'entremit pour arranger l'affaire; elle fut accommodée, mais ces ſortes de parties de plaiſir furent interrompues (1).

(1) Pourquoi la plaiſanterie fut-elle plus mal priſe ici, que dans les deux premiers cas? Eſt-il plus humiliant d'être begue, que louche, ou avantagé d'un menton démeſuré? En général, les begues entendent ſi peu la raillerie, qu'ils croient la voir dans les circonſtances qui l'interdiſent, & où d'ailleurs l'amour-propre devroit le plus s'oublier lui-même. Au rapport d'Eraſme, un prêtre qui bégayoit horriblement, étoit au pied de l'autel & commençoit la meſſe. Le haſard lui donna pour *ſervant* un homme ſujet au même défaut. Quand on fut au *Kyrie*, qui ſe dit alternativement, ils mirent un tems infini à le dire trois fois. Enfin le pa-

287. *A bon vin, il ne faut point de bouchon*, pour dire que les bonnes choſes n'ont pas beſoin d'affiches pour être recherchées. En latin on diſoit : *Vino vendibili, ſuſpenſâ hederâ nihil opus.* Quand une marchandiſe n'eſt pas de défaite, il faut, dit Plaute, aller chercher les acheteurs ; & ceux-ci ſe préſentent d'eux-mêmes quand elle eſt bonne : *Invendibili merci oportet ultrò emptorem adducere ; probæ merci facilè emptorem reperit.* Horace dit auſſi : *Largiùs æquo*

Laudat venales qui vult extrudere merces.

C'eſt le reproche que fait du Verdier aux libraires de ſon tems, qui « n'impriment ſeulement que livres

---

tience échappe au célébrant. « Vous moquez-vous de moi, » dit-il à celui qui répondoit, ou moi de vous ? » En diſant ces mots il quitte bruſquement l'autel, & retourne à la ſacriſtie, après avoir fait ſortir les aſſiſtans.

Les autres perſonnes marquées au *B*, ſont bien moins ſenſibles à la raillerie, & la raiſon en eſt ſimple. Elles ont une langue pour ripoſter ; & toujours en garde contre le railleur, rarement ſont-elles priſes au dépourvu. Le begue, au contraire, privé de l'arme qui ſert à la défenſe des autres, eſt, quand on l'attaque, un être abſolument paſſif. Inhabile au combat, ſon unique reſſource eſt de ſe fâcher contre ceux qui le provoquent ; & ſon horreur pour la plaiſanterie eſt ſi grande, qu'il en déteſte juſqu'à l'apparence.

» de peu de fruict, petits livrets d'esbat avec mille » corruptions, les ornant de magnifiques titres, à » la mode des taverniers qui, pour despescher un » mauvais vin, mettent à l'entrée de leur cabaret » tant plus belle monstre ». Tout écrivain qui fait prôner ses productions pour en assurer le débit, fait revivre l'usage des cabaretiers d'autrefois. Peu contens d'avoir une enseigne devant leur maison, ils faisoient encore crier leur vin. Dans le fabliau des trois Aveugles de Compiegne, ces aveugles croient avoir reçu d'un clerc un besan que, dans le fait, aucun d'eux n'a touché. Comme ils ne sont qu'à une petite distance de la ville, ils prennent le parti d'y retourner, pour manger le prétendu besan. Savez-vous, dit le chef de ces mendians,

Savez, fet-il, que nous ferons ?
Vers Compiegne retournerons.
Grant tens a ne fumes à aise,
Or est bien drois que chascun s'aise.
Compiegne est de toz biens plentive... *
Chascun des autres li respont :
C'or eussons-nous passé le pont. **
.... Dedans la ville entrerent,
Si oïrent & escouterent
C'on crioit parmi le chastel,
« Ci a bon vin frès & novel,
» Ca d'Aucoire ***, ca de Soissons,

* Abondante... ** Que n'avons-nous passé le pont !.. *** Auxerre.

» Pain.

» Pain & char, & vin & poiſſons.
» Céans fait bon deſpendre argent,
» Oîtel y a à toute gent ».

288. *Qui a bu, boira.* La plupart des paſſions dominantes ne ſe quittent pas plus aiſément que l'ivrognerie. Du Cerceau dit des poëtes :

Qui fit des vers, des vers encor fera ;
C'eſt le moulin qui moulut & moudra.

Nous diſons encore, *Qui a joué, jouera.* Eraſme a traduit du grec le même proverbe ; *Aliquandò qui luſit, iterùm ludet.* Le proverbe latin s'étend à toutes les mauvaiſes habitudes : *Semel malus, ſemper malus.* Que ne peut-on dire également, *Semel bonus, ſemper bonus* ! &

Pourquoi l'homme n'eſt-il conſtant que dans le mal ?

« La paſſion dominante eſt le joug que nous ne » ſecouons jamais ; & c'eſt par-là qu'on peut con- » noître l'homme.... Cet homme infame conſerve » juſqu'à la mort l'amour effréné du plaiſir. Ce » gourmand célebre, que ſon intempérance réduit » à l'extrémité, fait appeler ſon médecin, qui lui » déclare qu'il faut mourir : Ah ! qu'on m'apporte » au plus vite le reſte de mon poiſſon. Dans quel » état me vois-je, s'écrie ce Narciſſe expirant ! Il

» agoniſe & meurt en ſe mettant du rouge. Ce » vieillard affable, qui fut pendant quarante ans » l'eſclave de la politeſſe & de la cour, un pied » dans le tombeau, nous dit en béguayant; Mon- » ſieur, que peut-on faire pour votre ſervice? Je » donne & legue, dit en ſoupirant l'avare Eu- » clion, je donne & legue mes fermes à Médos. » — Et votre maiſon, dit le notaire? — Ma mai- » ſon, Monſieur? il faut donc tout quitter!.... Il » pleure & donne ſa maiſon à Mévius.—Et votre » argent, continue le notaire? — Mon argent! » oh, pour celui-là, je ne puis m'y réſoudre..... » Il expire ». *Pope, Traduction de M. de St. L.*

---

289. *Au royaume des aveugles, les borgnes ſont rois.* Eraſme cite ce proverbe en Grec; en voici le latin: *In regione cæcorum, rex eſt luſcus.* On juge de tout par comparaiſon. Avec des gens inſtruits, un demi-ſavant n'eſt qu'un ignorant: placez le même homme dans un cercle d'ignorans, il devient un Cicéron... Nos anciens diſoient: *En pays d'aveugles, bienheureux qui y a un œil.*

---

290. *Un méchant accommodement vaut mieux qu'un bon procès.* On peut ſe ruiner à force de gagner des procès, & le mieux eſt de les éviter.

Alcibiade étant en Sicile, les Athéniens l'assignèrent à venir répondre sur plusieurs chefs d'accusation. Loin de comparoître, il se cacha, en disant qu'il ne falloit pas plaider, quand on pouvoit fuir. « Vous ne vous fiez donc pas, lui dit-» on, au jugement de votre patrie? — Je ne me » fierois pas même à ma mère; car je craindrois » que, sans le vouloir, elle ne prit le caillou noir, » au lieu du blanc ». Le mot de cet Athénien, qu'il ne faut pas plaider, quand on peut fuir, devint un proverbe, qu'on a traduit ainsi en latin: *Quùm licet fugere, ne quære litem.*

---

291. *On ne pend que les petits voleurs*; parce qu'ils n'ont ni argent ni crédit, pour échapper à la sévérité des loix. L'homme le plus criminel, s'il a de l'argent, ne peut être condamné, dit Cicéron:

Le Pactole a des eaux qui savent tout blanchir.

Quelqu'un a fait cette épitaphe d'un voleur important:

Ci gît monseigneur de Courtance,
Grand voleur qui mourut au lit.
Il seroit mort à la potence,
S'il avoit été plus petit.

Dans un recueil imprimé vers 1536, on lit cette question d'un légiste à un hermite:

[illegible], que fais-tu dans ce boys ?
Au moins parle à moi, ſe tu daignes.
— Je regarde ces fils d'araignes,
Qui ſont ſemblables à vos droicts.
Groſſes mouches en tous endroicts
Y paſſent, menues y ſont priſes.
Pauvres gens ſont ſubjects aux loix,
Et les grands en font à leur guiſe.

Le fond de cette penſée eſt du philoſophe Anacharſis, qui comparoit les loix aux toiles d'araignées, où les petites mouches ſe prennent, tandis que les groſſes paſſent à travers. Cette belle comparaiſon a encore fait naître ce vers proverbial de la Fontaine :

Où la guêpe a paſſé, le moucheron demeure.

Eraſme cite comme proverbe ce vers de Juvenal :

Dat veniam corvis, vexat cenſura columbas.

---

292. *Eau trouble, gain du pêcheur.* Ce proverbe eſt dans G. Meurier. On dit vulgairement *pêcher en eau trouble*, pour dire, profiter du déſordre des affaires publiques ou particulières, pour en tirer ſon avantage. Les Grecs diſoient dans le même ſens, *pêcher des anguilles.* Cette pêche ne réuſſit, dit-on, qu'à ceux qui troublent & remuent l'eau. Ariſtophane applique cette allégorie à un mauvais

citoyen qui, ne gagnant rien au repos de l'état, y excite des troubles pour s'enrichir aux dépens du public. Eraſme a traduit ainſi ce paſſage :

Namque accidit tibi, quod anguillas qui aucupantur.
Ubi quieta ſtat palus, nil piſcium reportant;
Contrà, lutum ſi moverint ſurſùm atque item deorsùm,
Capiunt : ità ipſe capis, ubi rem publicam inquietas.

---

293. *Ce qui nuit à l'un, duit à l'autre.* C'eſt-à-dire, qu'

Il n'eſt point de malheur dont quelqu'un ne profite.

Ce vers eſt la propoſition inverſe de celui de Publius Syrus :

Bona nemini hora eſt, quin alicui ſit mala.

Montagne développe notre proverbe par des exemples, qui ne ſont pas tous également vrais. « Le » marchand ne faict bien ſes affaires, qu'à la dé- » bauche de la jeuneſſe ; le laboureur à la cherté » des bleds ; l'architecte à la ruine des maiſons ; » les officiers de la juſtice aux procez & querelles » des hommes. Nul médecin ne prend plaiſir à la » ſanté de ſes amis meſmes, dit l'ancien comique » grec ; ni ſoldat à la paix de ſa ville. Et qui » pis eſt, que chacun ſe ſonde au-dedans, il trou- » vera que nos ſouhaits intérieurs pour la pluſ-

» part naiſſent & ſe nourriſſent aux deſpens d'au-
» truy ».

---

294. *Quand on parle du loup, on en voit la queue.* Rien de plus commun que ce proverbe, qui ſe dit quand une perſonne, dont on s'entretient, arrive tout-à-coup. Donat s'eſt mis en quatre pour en expliquer l'origine : je ferai grace au lecteur de ſa très-longue diſſertation là-deſſus. Un auteur de nos jours s'exprime ainſi en moins de mots. « Un loup aura hurlé de trop loin pour » être entendu diſtinctement, mais cependant » d'aſſez près pour ébranler les fibres du cerveau, » de manière à réveiller l'idée d'un hurlement & » d'un loup. On en parle, on le voit bientôt pa- » roître, on raconte l'aventure, on apprend que » la même choſe eſt arrivée à d'autres, & cela ſe » répete proverbialement ».

Cette explication paroît un peu forcée. Ne pourroit-on pas attribuer ce proverbe à l'opinion, vraie ou fauſſe, que la préſence inattendue d'un loup interdit l'homme qu'il ſurprend, & lui ôte l'uſage de la parole ? C'eſt ce qui arrive à-peu-près dans une compagnie, où ſe montre tout-à-coup une perſonne dont on y parle. Quelque choſe qu'on en ait dit, on ne va pas plus loin. Si on lui donnoit des éloges, on craindroit de bleſſer ſa mo-

deſtie, en les continuant devant elle : ſi on en parloit mal, (ce qui eſt plus ordinaire), on eſt encore moins tenté de continuer. On ſe contente de citer le proverbe ; & en le citant, on attribue par comparaiſon à la ſoudaine arrivée du loup, ce que fait éprouver, à-peu-près de la même manière, celle de la perſonne qu'on tenoit ſur le tapis.

Les anciens rendoient ce proverbe par ces mots, *Lupus in fabulâ.* Plutarque en cite un qui a quelque rapport à celui-ci, mais que l'on appliquoit dans une circonſtance différente. Lorſque, dans une compagnie nombreuſe, il ſe faiſoit tout-à-coup un ſilence général, on diſoit *Mercurius ſupervenit*, comme ſi l'on eût voulu dire qu'il n'étoit pas permis de parler en préſence de Mercure, le dieu qui préſidoit à la converſation. Encore aujourd'hui, on tire un préſage de ce ſilence, qui arrive quelquefois dans un grand repas, ou dans une ſociété nombreuſe, comme ſi l'on s'étoit donné le mot.

---

295. *Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra.* C'eſt-à-dire, en faiſant du bien à un mal-honnête homme, on n'en reçoit que du déſagrément ; & en le gourmandant, on en fait ce qu'on veut. Les mots qui compoſent ce proverbe en prouvent l'ancienneté. Il eſt peut-être né dans le tems que les payſans, qu'on appeloit

relleuſe eſt comme un toît dont l'eau dégoutte toujours : *Tecta jugiter perſtillantia, litigioſa mulier.*

---

298. *Ta chemiſe ne ſache ta guiſe.* Charles de Bovelles, qui cite ce proverbe, le traduit ainſi, *Ne interula quidem conſcia.* Le ſénateur Métellus y a, dit-on, donné lieu. Quelqu'un voulant lui tirer un ſecret; « Si je ſavois, lui dit Métellus, que ma » chemiſe le connût, je la brûlerois ſur le champ »... Un particulier, moins diſcret que ce Romain, confia un ſecret à quelqu'un, & le pria inſtamment de n'en rien dire à perſonne. « Soyez tranquille, » lui dit celui-ci, je ſerai auſſi diſcret que vous ». Confier un ſecret à quelqu'un, c'eſt l'inviter à l'indiſcrétion, dont nous lui donnons l'exemple. Comment eſpérer qu'un autre gardera notre ſecret, plus fidélement que nous n'avons fait nous-mêmes? Selon le proverbe Chinois, *le ſecret le mieux gardé eſt celui qu'on ne dit à perſonne.* Il eſt pourtant des choſes qu'on ne peut ſe diſpenſer de confier, au moins à un autre ſoi-même, & l'amitié trouvera mieux ſon compte à ce proverbe de G. Meurier : *Secret de deux, ſecret de Dieu; ſecret de trois, ſecret de tous.*

---

299. *Il n'eſt ſi bon cheval qui ne bronche*, ou, *ſi bon chartier qui ne verſe.* L'ancien proverbe dit :

Cil qui le ſire eſt de la foyre,
Doit partout prendre ſon toulin (1);
Et qui ne peut à ung moulin,
Aille à l'autre treſtout le cours.
Moult a ſouris povre recours,
Et met en grant péril la druge (2),
Qui n'a qu'ung pertuys à refuge.

297. *Tant tonne qu'il pleut.* Pour dire, après les menaces, viennent les coups. On attribue ce proverbe à un mot de Socrate. On ſait que ſa femme étoit une mégère. Un jour elle l'accabla d'injures; & voyant qu'il n'y étoit nullement ſenſible, elle finit par lui jetter un ſeau d'eau ſur la tête. « N'a-» vois-je pas bien prévu, dit froidement le phi-» loſophe à ſes amis, qu'après le tonnerre vien-» droit la pluie? » Salomon dit que la femme que-

(1) On appeloit *toulin* un droit qui ſe prenoit ſur les marchandiſes. Ce mot vient de *tollere*, ainſi que *maltôte*. S. Louis allant en Paleſtine, eut beſoin d'argent, & la taille en fournit. Les ſeigneurs la levèrent également dans leurs terres. Comme ils n'y employoient pas la même modération que ce prince, leurs vaſſaux appelèrent cette impoſition *malè tolta*, c'eſt-à-dire, mal levée. Vers 1294, il y eut une ſédition à Rouen, à l'occaſion d'un impôt qu'on appeloit *mautollu*, c'eſt-à-dire, droits ſur les denrées, levés injuſtement & par force.

(2) *Druge* ſignifie maîtreſſe ou fouris.

uſage ſingulier étoit encore en vigueur parmi les chanoines de R**, au milieu du XVIe. ſiecle. Le Mercredi-Saint, après les Ténébres, tout le clergé de la cathédrale alloit faire une ſtation dans l'égliſe de S. Rémi. Les chanoines, la croix devant eux, étoient rangés ſur deux lignes comme à l'ordinaire, & chacun d'eux traînoit derrière ſoi un hareng attaché à une corde. Chaque prébendé n'étoit occupé qu'à marcher ſur le hareng de celui qui le précédoit, & à ſauver le ſien des ſurpriſes du ſuivant. On ne put ſupprimer ces extravaganges qu'avec la proceſſion. N'étoit-ce pas-là *caudam trahere* dans l'un & l'autre ſens ?

FIN de la troiſième Centurie.

CENTURIE IVe.

Expreſſions proverbiales, familières, ou triviales, qui commencent par un infinitif.

301. *PROMETTRE monts & merveilles*, c'eſt promettre beaucoup plus qu'on ne peut ou qu'on ne veut tenir. Les anciens employoient la même hyperbole. *Magnos promittere montes*, dit Perſe. Aux montagnes Saluſte ajoute les mers; *maria monteſque polliceri.* Les Perſes, plus généreux encore, promettoient des montagnes d'or. Le fils de Veſpaſien, quand il ne pouvoit accorder ce qu'on lui demandoit, promettoit plus qu'il ne pouvoit tenir. Un jour qu'on l'engageoit à être plus réſervé ſur cet article, il répondit qu'un empereur ne devoit renvoyer perſonne mécontent de lui..... En général, il ne faut pas compter ſur les grandes promeſſes:

On peut attendre tout de qui ne promet rien.

302. *Révéler les ſecrets de l'école*, c'eſt apprendre aux étrangers ce dont les confrères ſeuls doivent

être inſtruits. M. Dacier rapporte l'origine de ce proverbe à la loi fondamentale de l'école des Pythagoriciens, de ne jamais communiquer aux profanes les ſecrets de leur doctrine. Un des préceptes de Pythagore étoit de s'abſtenir des feves, (*Voy.* N°. 271). Ses diſciples avoient pour ce légume une averſion ſi grande, qu'ils ſe laiſſoient tuer, plutôt que de marcher dans un champ où il étoit ſemé. Le tyran Denys, curieux de connoître la cauſe de cette horreur, voulut l'apprendre d'un certain Mullias & de ſa femme Timycha, tous deux de la ſecte de Pythagore. Mais il n'en put rien tirer; juſques-là que Timycha ſe coupa la langue avec les dents, & la cracha au viſage du tyran, de peur que les tourmens ne la forçaſſent de ſatisfaire ſa curioſité, en *révélant les ſecrets de l'école.* Ce trait, rapporté par Iamblique, fait honneur au ſexe, & prouve que toutes les femmes ne ſont pas incapables de garder un ſecret.

---

303. *Boire tanquam ſponſus*: c'eſt-à-dire, largement. Bellingen tire ce proverbe des noces de Cana, à l'occaſion deſquelles il eſt dit dans l'Evangile: Tout homme ſert d'abord le bon vin, &c. Le texte ſacré dit bien qu'à ces noces le vin vint à manquer, mais non pas que l'on y but beaucoup, encore moins que l'époux donna l'exemple

de l'intempérance. J'aimerois mieux tirer ce proverbe des amans de Pénélope, qui paſſoient le tems à boire, à danſer, &c. Horace appelle *ſponſos Penelopes* les perſonnes livrées à la débauche. Les anciens entendoient, par *ſponſi vita*, une vie molle & délicate, parce que, dit Eraſme, ceux qui cherchoient à ſe marier, étoient couronnés de feuillage & de fleurs, & affectoient une propreté & une élégance recherchées.

---

304. *Manger ſon pain dans ſa poche*, c'eſt cacher ſes richeſſes, pour n'être point obligé d'en faire part. Bellingen, qui explique ainſi ce proverbe, l'attribue aux muletiers, qui pendent à la tête de leurs mulets un petit ſac, où eſt l'avoine que ces animaux mangent en marchant..... Selon le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe, *manger ſon pain dans ſa poche*, c'eſt manger ſeul, comme font les avares & les gens retirés de la ſociété. Les anciens appeloient *prandium ferarum*, le repas d'un monophage. Séneque veut qu'on admette au moins un ami à ſa table, ſous peine de vivre comme un loup : *Sine amico viſceratio*, dit-il, *vita leonis ac lupi eſt.*

---

305. *Jetter la pierre*

ou le faire ſoupçonner d'une choſe qu'un autre peut avoir faite comme lui. Cette expreſſion paroît venir de l'uſage où l'on étoit chez les Juifs de lapider les femmes adultères. On ſait la belle réponſe de J. C. à ceux qui lui amenèrent une femme coupable de ce crime, en lui rappelant le ſupplice auquel elle étoit condamnée par la loi: « Que celui de vous qui eſt ſans péché, lui jette » la première pierre »..... Nous diſons encore:

---

306. *Jetter la pierre & cacher le bras*, pour dire, faire du mal à quelqu'un ſi ſecrétement, qu'il ne vous en ſoupçonne pas. Le proverbe eſpagnol dit: *Fait de vilain, jetter la pierre & cacher la main.* En effet, c'eſt le propre d'un lâche, de ſe cacher ſous le manteau de l'anonyme pour accuſer ou dénigrer quelqu'un. Un homme fût-il coupable, & coupable d'un crime dont le bien public exigeât la punition, ſon accuſateur devroit avoir le courage de ſe montrer:

Un rapport clandeſtin n'eſt pas d'un honnête homme;
Quand j'accuſe quelqu'un, je le dois, & me nomme.

Celui qui ſe cache en découvrant un coupable ou prétendu tel, eſt un vil délateur, qui ne mérite que l'indignation & le mépris. La crainte qu'il a de ſe montrer prévient en faveur de l'accuſé, & l'on

l'on juge ſans trop de témérité que, dans l'occaſion, il feroit lui-même cent fois pis que celui qu'il dénonce : *faciet quod deferat ipſe.*

307. *Aller comme le pourceau de S. Antoine, de porte en porte*; ou, *Faire comme le pourceau de S. Antoine, ſe fourrer partout.* Ces expreſſions, qui s'appliquent ordinairement aux paraſites, viennent, dit-on, de ce que les pourceaux de Saint-Antoine du Viennois en Dauphiné ont le privilege d'aller, avec une clochette au cou, dans les maiſons, où on les régale en l'honneur du ſaint, bien loin d'oſer les chaſſer.... Le jeune roi Philippe, que Louis le Gros ſon père s'étoit aſſocié, paſſant à Paris près de Saint-Gervais, un cochon s'embarraſſa dans les jambes de ſon cheval, qui s'abattit; & ce jeune prince tomba ſi rudement, qu'il en mourut le lendemain, 3 Octobre 1131. Il fut alors défendu de laiſſer vaguer des pourceaux dans les rues. Dans la ſuite, ceux de l'abbaye de Saint-Antoine furent privilégiés : les religieux ayant repréſenté que ce ſeroit manquer à leur patron, que de ne pas excepter ſes cochons de la regle générale. *Saint-Foix.*

308. *Faire ripaille*, c'eſt-à-dire, grande chère. Le Duchat croit que *ripaille* eſt une contraction du

vieux mot *repaiſſailles*, qui ſignifioit la même choſe. D'autres prétendent que cette locution populaire vient de ce qu'Amédée VIII, duc de Savoie, vivoit dans un hermitage, que l'amour d'une vie molle, oiſive & délicate lui avoit fait choiſir, & que l'on nommoit *Ripailles*. Eſt-il vraiſemblable qu'un prince appelé, pour ſa ſageſſe, le Salomon de ſon ſiecle, & mort en odeur de ſainteté, après avoir dépoſé la tiare, ait été un homme de plaiſir?

---

308. *Agir de grand cœur*. Expreſſion ancienne dont on ſe ſert encore aujourd'hui. On ne démêle pas d'abord le rapport qu'il y a entre l'épithete *grand* & le ſubſtantif *cœur*. Mais quand on lit dans nos vieux écrivains, *de gréant cœur*, pour dire, *de bon cœur qui agrée*, on voit alors que *grand* eſt une corruption de *gréant*, qui emporte avec lui une idée fixe & déterminée.... On ſaiſiroit plus aiſément la ſignification de ce mot, ſi l'on écrivoit *de grant cœur*, comme on devroit le faire.

---

310. *Porter quelqu'un ſur ſes épaules*, ſe dit familièrement d'un homme qui eſt à charge par ſes actions ou par ſes diſcours.... Dans les funérailles, les anciens portoient phyſiquement ſur leurs épaules les corps des morts. Si Priam eût fini ſa carrière,

dit Juvenal, avant que Pâris ſe fût aviſé de conſtruire une flotte, « ſon ombre, laiſſant Troïe floriſſante, ſeroit ſolemnellement deſcendue vers les mânes de ſon aïeul Aſſaracus ; Hector, aidé de ſes frères, auroit porté ſon corps (ſur ſes épaules), à travers la foule des Troyennes gémiſſantes :

Incolumi Trojâ, Priamus veniſſet ad umbras Aſſaraci, magnis ſolemnibus, Hectore funus Portante, ac reliquis fratrum cervicibus, *inter Iliadum lacrymas* ». . . . . Sat. X.

Cet uſage ſubſiſtoit autrefois en France. Le fils aîné de S. Louis mourut jeune. Son corps fut conduit à Saint-Denys, & de-là à Royaumont où on l'enterra. Le roi d'Angleterre accompagna le convoi, & voulut porter quelque tems la bière *ſur ſes épaules*. Tous les barons françois & anglois la portèrent à ſon exemple, les uns après les autres. A la mort du poëte Belleau, arrivée en 1577, les amis du défunt portèrent ſon corps *ſur leurs épaules*, depuis l'hôtel d'Elbeuf, où il mourut, juſqu'à l'égliſe des grands Auguſtins où il fut enterré. Cette cérémonie, qui ſe faiſoit pour honorer les morts, ſe réduit aujourd'hui à tenir les quatre coins du poële. La bière eſt portée ſur un brancard par des gens du commun, & ce n'eſt plus que chez le peuple que le défunt eſt porté par ſes pairs.

D'après l'uſage ancien dont je viens de parler, il ſemble que l'expreſſion *Porter quelqu'un ſur ſes épaules*, devroit ſe prendre en bonne part, comme on l'y prenoit quelquefois en latin. Cicéron, pour dire que ſon retour de l'exil eut l'air d'un triomphe, dit qu'il fut *porté ſur les épaules* de toute l'Italie. En effet, quand l'arrivée d'une perſonne fait ſur tout un peuple une vive impreſſion d'amour & de reconnoiſſance, on la porteroit volontiers ſur ſes épaules, & cela même eſt arrivé plus d'une fois. Pourquoi donc cette expreſſion ſe prend-elle chez nous en mauvaiſe part? C'eſt que l'objet de comparaiſon, ſur lequel elle eſt fondée, n'eſt pas le même que dans l'exemple tiré de Cicéron: la perſonne qui nous déplait, eſt alors un fardeau incommode qu'on ne porte qu'à contre-cœur.

---

311. *Envoyer de ſon boudin à quelqu'un*, c'eſt en ſtyle populaire lui faire préſent d'un plat de ſon métier; donner, par exemple, un exemplaire d'un ouvrage qu'on a compoſé.... Le porc eſt, de tems immémorial, la nourriture favorite du peuple, & quelques bourgeois ſont peuple en cela. Quand on tue un porc, on ne manque pas de faire du boudin. Le payſan en porte à ſon curé, & le bourgeois en envoie à ſes amis. Cet uſage, qui a donné lieu à l'expreſſion proverbiale, paroît venir origi-

nairement de ce que le boudin n'eſt pas de garde. Dans l'alternative d'en diſtribuer le ſuperflu ou de le laiſſer gâter, on a préféré le premier parti. A la longue, cet acte de généroſité eſt devenu un uſage : mais ceux qui veulent bien faire les choſes, joignent quelques côtelettes au bout de boudin qui, préſenté ſeul, auroit un air de meſquinerie.

---

312. *Faire patte de velours*, pour dire, cacher ſous des dehors careſſans le deſſein que l'on a de nuire. Les vers ſuivans renferment l'origine & l'application de ce proverbe :

Un chat adroit qui veut voler
Quelque morceau ſur votre aſſiette,
Commence par vous cajoler.
Semblant ne point voir ce qu'il guette,
Il tourne autour, d'un air diſcret ;
Puis, quand il voit que l'on caquette,
Et que l'on eſt un peu diſtrait,
La griffe part, adieu Minet :
L'aſſiette par ſes ſoins eſt nette.
Cette leçon pour vous eſt faite,
Mamans, retenez-la toujours.
Pour vous & pour votre fillette,
Craignez la patte de velours.

---

313. *Tirer les vers du nez à quelqu'un*, c'eſt tirer de lui un ſecret, en le queſtionnant adroite-

315. *Pouſſer le tems avec l'épaule*, c'eſt, dit le Dictionnaire des Proverbes, vivre petitement, en attendant un meilleur ſort. Un poëte peu riche a dit :

Mes biens, à beaucoup près, ne ſont pas ſuffiſans
Pour mener une vie aiſée.
Je les fais toutefois, juſqu'au bout de l'année,
Rouler cahin-caha, par les ſoins que je prens ;
Et j'ai l'épaule toute uſée,
A force de pouſſer le tems.

De Bovelles rend ainſi ce proverbe ; *Pouſſer le jour à l'épaule* : il le traduit par *diem humeris protrudere*, & l'applique aux gens oiſifs qui ne ſavent que faire du tems. A peine ſortis du lit, ils ſoupirent après la fin du jour ; volontiers ils pouſſeroient à la roue le char du ſoleil, pour le faire aller plus vîte, & jouir plutôt du retour de la nuit. *Cui bono ?*

---

316. *Repréſenter les armes de Bourges.* On dit, en plaiſantant, d'un ignorant aſſis dans un fauteuil, qu'*il repréſente les armes de Bourges*, parce que les armes de Bourges préſentent, dit-on, un âne dans une chaiſe. Voltaire parlant d'un ouvrage d'un conſeiller de cette ville, qu'il n'eſtimoit pas, dit qu'il étoit très-digne des armes de Bourges.... Les *diverſités curieuſes* deviennent ainſi l'origine de

ce proverbe. Céſar s'étant rendu maître de Bourges, y établit gouverneur un officier Romain, nommé *Aſinius Pollio*. La ville fut enſuite aſſiégée par les Gaulois, tandis que le gouverneur étoit malade. Comme la place étoit ſur le point d'être priſe, *Aſinius* ſe fit porter en chaiſe, pour animer ſes troupes par ſa préſence. Bientôt le bruit ſe répandit parmi les Romains, qu'Aſinius alloit ſe montrer, & qu'on le portoit en chaiſe ; ils reprirent courage & chaſsèrent les Gaulois. Dans la ſuite, de ces mots *Aſinius in cathedrâ*, on a fait *Aſinus in cathedrâ*, un âne dans une chaiſe.... *Un âne dans un fauteuil*, n'eſt pas un ſpectacle ſans exemple, ſi on prend la choſe au figuré ; priſe au propre, c'eſt un phénomene un peu rare. Il s'eſt pourtant vu en Italie, dans le IVe. ſiecle de notre ère. Sous l'empire de Valentinien, un boulanger de Rome, nommé Térentius, devint gouverneur de la Toſcane, quoique ſes lumières ne s'étendiſſent point au-delà de ſon fournil. Quelques jours avant qu'il arrivât dans ſon gouvernement, un âne étoit monté, en préſence de tout le peuple, ſur le tribunal, dans la ville de Piſtoie, & s'y étoit mis à braire de toutes ſes forces. Cette ſingulière priſe de poſſeſſion donna lieu à bien des plaiſanteries, & chacun ſe la rappela comme l'annonce du magiſtrat futur, lorſqu'on vit Térentius aſſis ſur le même tribunal.

317. *Faire des châteaux en Eſpagne*, c'eſt faire des projets en l'air, ſe repaître de chimères :

Loſque je pars pour la campagne,
Je fais toujours de grands projets.
Poëtes ſont aſſez ſujets
A bâtir châteaux en Eſpagne,
Et bâtiſſent à peu de frais.

Cette manière de bâtir, ſi peu diſpendieuſe, amuſe quelquefois l'imagination, & fait paſſer des momens agréables. « Une reſverie ſans corps & ſans » ſubject, dit Montagne, régente notre ame & » l'agite. Que je me mette à *faire des chaſteaulx* » *en Eſpaigne*, mon imagination m'y forge des » commoditez & des plaiſirs, deſquels mon ame » eſt réellement chatouillée & réjouye ». Ce proverbe eſt très-ancien, puiſqu'on le voit dans le roman de la Roſe :

Lors feras chaſteaulx en Eſpaigne.

Il vient, dit Paſquier, « De ce qui a eſté de tout » temps pratiqué en Eſpagne, où vous ne ren» contrez aucuns chaſteaux par les champs, ains » ſeulement quelques caſſines & maiſonnettes, èſ» quels paſſant chemin vous eſtes contraint d'hé» berger, & encore diſtantes d'un long intervalle

» les unes des autres. Ceux qui rendent raiſon » de cela eſtiment que ce fut pour empeſcher que » les Maures, qui faiſoient ordinairement pluſieurs » courſes, ne ſurpriſſent quelques chaſteaux de » force ou d'emblée, où ils auroient eu moyen » de faire une longue & ſeure retraicte ». De-là, *Châteaux en Eſpagne*, pour dire une choſe inutile ou qui n'eſt pas faiſable.

---

318. *Venir à belles baiſemains* faire une choſe, recevoir une grace. *A belles baiſemains*, ſignifie avec ſoumiſſion & d'un air ſuppliant. *Baiſemains* n'eſt féminin que dans cette eſpece d'adverbe..... Le baiſemain eſt un hommage que le vaſſal rend au ſeigneur du fief. On donne auſſi ce nom à l'offrande qu'on fait à un curé en allant baiſer la patene, parce qu'autrefois, en ſe préſentant à l'offrande, on baiſoit la main du célébrant.... On dit encore, *Je vous baiſe les mains*, pour dire, je vous ſalue, *ou*, je ne puis croire ce que vous dites.

Autrefois la reconnoiſſance ſe témoignoit en baiſant la main du bienfaiteur. Cet uſage eſt de la plus haute antiquité; & on lit dans Job un paſſage qui y a quelque rapport. *Si lætatum eſt in abſcondito cor meum, & oſculatus ſum manum meam ore meo*: c'eſt-à-dire, quand j'ai réſiſté à la tentation, mon cœur ne s'eſt point enflé par cette vic-

toire, & je n'ai pas baiſé ma main de ma propre bouche. Boſſuet, traducteur de ce verſet, l'explique ainſi : « Qu'eſt-ce à dire, baiſer ſa main de ſa » bouche ? C'eſt-à-dire, attribuer le bon ſuccès » à ſa propre force, *ſe remercier ſoi-même* de ſes » bonnes œuvres ». Les rois admettent encore aujourd'hui leurs courtiſans à l'honneur de leur baiſer la main. Si nos enfans baiſent leur propre main en recevant un bonbon, c'eſt que le reſpect les empêche d'appliquer la bouche ſur la main du bienfaiteur : du moins, s'ils étoient capables de réflexion, ils verroient que le baiſer eſt dû à la main qui donne, & non à celle qui reçoit.

---

319. *Faire la barbe à quelqu'un*, c'eſt le braver, lui faire affront, ou même, l'effacer en eſprit, en talent, &c. La plupart des peuples anciens portoient la barbe longue, & notre expreſſion vient du déshonneur que l'on attachoit à une barbe raſée. David ayant envoyé des ambaſſadeurs au roi Hanon, celui-ci les renvoya après leur avoir fait raſer la moitié de la barbe, ce qui les couvrit de confuſion, dit l'Ecriture : *Erant confuſi valdè turpiter*.... Il n'y a pas bien longtems que la barbe étoit fort en honneur en France. Elle fut diminuée ſous Henri IV ; on ne la portoit que de la longueur de trois doigts ſous le menton, en éven-

tail. On la faiſoit tenir en cet état avec des cires préparées, qui donnoient au poil une bonne odeur & la couleur qu'on vouloit. On accommodoit ſa barbe le ſoir ; & pour qu'elle ne ſe dérangeât point la nuit, on l'enfermoit dans une bigotelle (1), eſpece de bourſe faite exprès.

Cette façon de parler *Faire la barbe à quelqu'un*, a fait la matière de pluſieurs mots plaiſans. Le célebre pere Joſeph fut chargé des affaires de France à la diete de Ratisbonne, conjointement avec l'ambaſſadeur Charles Brulart de Léon. Le cardinal de Richelieu diſoit ſouvent : « Je ne con-» nois aucun miniſtre, ni plénipotentiaire en Eu-» rope, capable de *faire la barbe* à ce capucin, » quoiqu'il y ait belle priſe »..... Le fils d'un barbier ayant acheté une charge de conſeiller à un préſidial, un membre de la compagnie dit en plaiſantant : Il va nous *faire la barbe* à tous.

---

320. *Avoir le diable dans ſa bourſe*, c'eſt n'avoir point d'argent. Ce proverbe fait le fond d'une épigramme du XV^e^. ſiecle, tirée d'un livre intitulé, *Les Contes d'Alix* :

---

(1) On appeloit encore *bigotelle*, la bourſe que les dévotes pendoient à leurs ceintures, pour faire leurs aumônes.

Un charlatan disoit en plein marché
Qu'il monstreroit le diable à tout le monde.
Si n'y eut nul, tant fust-il empesché,
Qui ne couruſt pour voir l'esprit immonde.
Lors une bourse assez large & profonde
Il leur déploye, & leur dit: Gens de bien,
Ouvrez les yeux, voyez, y a-t-il rien?
—— Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
—— Et c'est, dit-il, le diable, oyez-vous bien,
D'ouvrir sa bourse & ne voir rien dedans.

D'un homme sans argent, les Romains disoient, *Zonam perdidit*, il a perdu sa bourse, ou plutôt, sa ceinture:

Ibit eò quò vis, qui zonam perdidit.... HOR.

Ils mettoient leur argent dans leur ceinture. Quand on les voloit, on leur enlevoit cette ceinture; de manière que leur robe, qu'elle relevoit, restoit détroussée. De-là, leur verbe *discingere*, pour dire voler. « Que piller en Afrique, dit Juvenal? Ma-» rius vient d'en *détrousser* les habitans:

Quanta autem inde feres tam diræ præmia culpæ,
Cùm tenues nuper Marius discinxerit *Afros?* »

Notre verbe *détrousser* répond exactement au *discingere* des Latins, & Boileau le prend pour *voler*, dans ces vers:

Vit-on les loups brigands, comme nous inhumains,
Pour *détrousser* les loups courir les grands chemins?

L'araignée étoit autrefois le ſymbole, non-ſeulement de la malpropreté, mais encore de l'indigence (1). Catulle dit d'une bourſe ſans argent :

Plenus ſacculus eſt aranearum.

On raconte que l'empereur Varius fit ramaſſer par des eſclaves toutes les toiles d'araignées qui étoient dans Rome, & que le tout monta à dix mille livres péſant : témoignage peu honorable de la malpropreté & de l'indigence qui régnoient alors dans cette capitale de l'empire.

---

321. *Nager entre deux eaux*, c'eſt ſe ménager entre deux partis, ſans oſer ſe décider pour aucun : rôle délicat, incompatible avec la bonne-foi, & dont l'acteur, quand on le connoît, eſt généralement mépriſé. Le plus ſage, en bien des circonſtances, eſt de reſter neutre : mais s'entendre avec

---

(1) Et en général du vide. Properce dit d'un lit qui va reſter vide :

Putris & in vacuo texetur aranea lecto.

Ce vers eſt imité d'Homère qui fait dire à Télémaque, en parlant du lit de Pénélope, (Traduction) ;

Horret arachnæis vacuus ſine conjuge telis.

l'un & l'autre parti, de manière à faire croire à chacun d'eux qu'on lui eſt excluſivement dévoué, c'eſt une conduite indigne d'une ame droite & honnête. Une loi de Solon vouloit que l'on punît ceux qui, dans une diſſenſion civile, garderoient la neutralité..... Notre expreſſion répond à celle-ci des Romains, *duabus ſedere ſellis.* Le poëte Labérius ayant été fait ſénateur par Céſar, Cicéron refuſa de lui faire place, en diſant: « Je vous recevrois » volontiers, ſi nous n'étions pas trop ſerrés; *re-* » *ciperem te, niſi anguſtè ſederemus* ». C'étoit reprocher à Céſar de trop multiplier le nombre des ſénateurs. Labérius repouſſa le trait par un autre plus piquant: « Vous aviez pourtant coutume d'être » aſſis ſur deux ſieges; *atqui ſolebas duabus ſedere* » *ſellis* »; reprochant par ces mots à cet orateur ſa conduite équivoque dans les diviſions civiles.

---

322 *Faire un trou pour en boucher un autre*, c'eſt créer de nouvelles dettes pour payer les anciennes. les Latins appeloient cela *verſuram facere*, & cette expreſſion venoit de ce que ces ſortes de débiteurs changent de créanciers, *quòd vertant creditorem.*

D'un homme noyé de dettes, nous diſons qu'*il doit à Dieu & au monde...* Les anciens diſoient, *animam debet.* Par une de leurs loix, un homme inſolvable devenoit propriété de ſon créancier, & il étoit

étoit tenu de le payer par ſon travail, puiſqu'il ne pouvoit le faire en argent. Du tems des Gaulois, quand le François ne pouvoit pas payer ſon créancier, il alloit le trouver, lui préſentoit des ciſeaux, & devenoit ſon *ſerf*, en ſe coupant ou ſe laiſſant couper les cheveux..... La loi des douze Tables étoit ſi ſévère à cet égard, que pluſieurs interpretes ont cru devoir en adoucir la lettre, en la prenant dans un ſens métaphorique. Cette loi ordonnoit, ſelon Aulu-Gelle, que l'on mît en morceaux le corps d'un homme inſolvable, afin que chacun des créanciers pût en avoir ſa part. Les débiteurs n'ont rien de pareil à craindre chez nous, où mettre de l'ordre dans ſes affaires & payer comptant, c'eſt être un ladre & ne ſavoir pas vivre.

---

323. *Se laiſſer mener par le nez*, en latin, *nare trahi*, ſe dit d'un homme foible, qui ne voit, n'agit & ne penſe que par ceux qui l'approchent. Cette nullité de caractère eſt très-dangereuſe dans les perſonnes en place, quand elles donnent leur confiance à des gens qui en abuſent. Charles, roi d'Angleterre, ſe laiſſoit mener par ſon frère, le duc d'York, à qui il abandonnoit les affaires de l'état. Ce qui fit dire à Killegrew que le roi devoit avoir bien mal au nez. « Pourquoi cela? » demanda le prince. — Sire, c'eſt qu'il y a long-

» tems que Votre Majeſté ſe laiſſe mener par-là ». Cette expreſſion figurée nous vient des Grecs, qui l'ont tirée des buffles, que l'on conduit au moyen d'un anneau qu'on leur paſſe dans les narines.

---

324. *Avoir ville gagnée*; c'eſt avoir l'avantage, réuſſir dans une affaire difficile. En guerre, il eſt aiſé de mettre le feu à un village, d'enlever quelques magaſins, &c. Mais la priſe d'une place bien gardée n'eſt pas l'affaire d'un moment. De-là cette expreſſion qui ſe lit dans Platon: « Un homme qui » ſe décourage dans le commencement, dit-il, n'au» ra jamais *ville gagnée* ».

---

325. *Baiſſer l'oreille*, ſe dit d'un homme qui a été humilié par quelque perte, qui a échoué dans une affaire où il s'étoit vanté de réuſſir, &c. Cette expreſſion familière eſt tirée des animaux, qui dreſſent ou baiſſent l'oreille, ſelon leurs différentes affections (1). Les anciens en faiſoient uſage. Horace dit de lui-même:

Demitto auriculas, ut iniquæ mentis aſellus.

---

(1) Cette faculté, refuſée à l'homme, étoit pourtant le partage d'un certain Craſſot, né à Langres & mort

Platon dit des perſonnes triſtes, que les oreilles leur tombent ſur les épaules.... L'air reſpectueux d'un valet qui ſuit ſon maître, a donné lieu à ce proverbe traduit du grec, *ſuperatus eſt à gallo quopiam.* C'eſt ce qu'on peut dire d'un fanfaron à qui une mortification a fait baiſſer l'oreille, ou ſi l'on veut, la crête. Après le combat de deux coqs, le vaincu ſe retire en ſilence, tandis que l'autre bat des ailes & chante ſa victoire. Quelques-uns prétendent que le premier ſe met à la ſuite de ſon vainqueur, comme s'il s'avouoit ſon inférieur & ſon ſujet. L'homme rougiroit d'une pareille ſoumiſſion : apparemment le coq, d'ailleurs ſi orgueilleux, n'a pas notre amour-propre.

326. *Etre réduit au bâton blanc*, c'eſt-à-dire, à l'indigence. Je ne ſais trop d'où vient ce proverbe. Les Romains donnoient des pieds *blancs* aux gens de la dernière claſſe, ſurtout aux eſclaves, qui du tems de Juvenal venoient s'enrichir à Rome, & quelquefois, par leur luxe inſolent, effacer les magiſtrats; ce qui fait dire à ce poëte :

Paris au college de la Marche. Cet original, mal-propre comme un cynique, ayant une barbe longue & touffue & les cheveux mal peignés, avoit (dit l'abbé de Marolles qui l'a connu), une choſe bien particulière; c'étoit de plier & redreſſer ſes oreilles à volonté, ſans y toucher.

Vincant divitiæ, ſacro nec cedat honori
Nuper in hanc urbem pedibus *qui venerat* albis.

Quelques interpretes entendent par *pedibus albis* des pieds poudreux ou nuds, comme ceux des pauvres: ſelon d'autres, l'épithete *albis* vient de ce qu'on marquoit avec de la craie les pieds des eſclaves qu'on expoſoit en vente, à peu près comme chez nous on marque les troupeaux qu'on vend dans les foires. Eſt-ce-là l'origine de notre expreſſion, ou vient-elle de ce qu'autrefois les peſtiférés étoient obligés d'avoir en main une *baguette blanche*, afin d'avertir par ce ſigne les perſonnes ſaines de s'éloigner d'eux? Quoi qu'il en ſoit, en parlant d'une garniſon qui eſt ſortie d'une place, ſans armes & ſans bagage, on dit qu'*elle en eſt ſortie le bâton blanc à la main*; & figurément, *ſortir d'un emploi avec le bâton blanc*, c'eſt en ſortir ruiné. Un de nos poëtes a dit:

Lorſqu'à plaider un chicaneur s'obſtine,
Un bâton blanc eſt tout ce qu'il acquiert.
A gagner des procès ſouvent on ſe ruine;
Jugez du ſort qu'éprouve un plaideur qui les perd.

---

327. *Tenir le haut du pavé*, c'eſt être riche, puiſſant, & poſſeſſeur paiſible des honneurs attachés à ces deux qualités.... Cette expreſſion vient

de l'uſage où l'on eſt de céder en marchant le haut du pavé aux perſonnes que l'on conſidère ; ce qui ſe pratiquoit auſſi chez les anciens, comme le prouve ce paſſage d'Horace : *Ne tamen illi*

Tu comes exterior, ſi poſtulet, ire recuſes.

Dans l'intérieur des maiſons, la politeſſe veut que l'on cede la droite, & cette place d'honneur eſt de toute antiquité. Il eſt incroyable combien les hommes ſont délicats ſur cette étiquette. Au ſage toutes les places ſont égales, parce qu'il les honore toutes. On cite à ce ſujet un mot admirable de de Mde. Palatine de Bavière, abbeſſe de Maubuiſſon. Une autre abbeſſe, curieuſe de la voir, mais inquiette ſur la préſéance, lui fit demander ſi on lui donneroit la droite. « Depuis que je ſuis re-» ligieuſe, dit Mde. Palatine, je ne connois ni la » droite ni la gauche, que pour faire le ſigne de » la croix ». Cette réponſe ſimple & naïve cachoit, comme on voit, la plus délicate correction.

---

328. *Avoir une dent contre quelqu'un*, c'eſt en être mécontent, lui en vouloir. On emploie ſouvent cette expreſſion en plaiſantant. Voltaire en a fait, dans une lettre, la matière d'une tranſition. En 1765, on lui envoya une eſtampe qui le repréſentoit. A ce ſujet, il écrit : « On me fait terri-

» blement montrer les dents ; cela fera ſoupçonner » que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir » une contre vous ; de ce que vous avez paſſé » tant de tems ſans m'écrire ». . . On dit encore, *Avoir une dent de lait*, c'eſt-à-dire, une vieille inimitié contre quelqu'un. Les dents de lait naiſſent les premières ; *une dent de lait* eſt donc une inimitié ſucée, pour ainſi dire, avec le lait.

329. *Avoir barre ſur quelqu'un* ; c'eſt avoir avantage ſur lui. Dans *le Préjugé à la mode*, Argant dit à Durval :

> Je vous plains, mais que faire ? *elle a barre ſur vous* ;
> Il faut, en attendant, ſe taire & *filer doux*.

Il ſuffit d'avoir été au college, pour connoître l'origine de ce proverbe. A l'occaſion des vers qu'on vient de lire, on peut faire deux queſtions. 1°. Bien des femmes ignorent ce que c'eſt que le jeu de barre. Or, quand un proverbe porte ſur une métaphore que certaines perſonnes n'entendent pas, eſt-il permis de l'employer devant elles ? 2°. Peut-on mettre dans la même phraſe deux proverbes formés de métaphores diſparates, & liés enſemble par le ſens, comme ceux de l'exemple précédent. L'une & l'autre licence ſemblent autoriſées par cette remarque de Voltaire. Selon lui, des métaphores

uſitées, ceſſent d'être des figures ; conſéquemment elles peuvent entrer dans le ſtyle familier, & ſouvent ſe rencontrer dans la même phraſe, quoique leur objet ſoit différent : mais dans ce dernier cas, il faut prendre garde d'abuſer de la regle.

330. *Enlever comme un corps ſaint*, c'eſt-à-dire, enlever un homme avec violence, afin de le mettre en priſon. Ces mots *corps ſaint* ſe diſent par corruption pour *Cahorſin* ; nom qu'on a donné aux uſuriers & aux banquiers de la cour de Rome, du tems du pape Jean XXII, qui étoit de Cahors en Quercy. Velly prétend que ces Italiens s'établirent d'abord à Cahors, puis à Montpellier, & que de leur premier ſéjour ils furent nommés *Caturſins* ou *Caorſins*. D'autres croient qu'ils tirent leur nom de l'ancienne famille des Corſini de Florence. Quelle que ſoit leur origine, les violences qu'on fut obligé d'employer pour réprimer leurs uſures, ſemblent avoir donné naiſſance au proverbe ci-deſſus.

Il arrive pourtant maintefois qu'on le prend en bonne part, pour dire, porter quelqu'un en triomphe, comme un *corps ſaint* renfermé dans une châſſe. Quand Sancho fut arrivé à ſon gouvernement, l'île de Barataria, « on vint le recevoir ſous » les armes, on l'*enleva* en pompe *comme un*

» blement montrer les dents ; cela fera ſoupçonner
» que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir
» une contre vous ; de ce que vous avez paſſé
» tant de tems ſans m'écrire ». . . . On dit encore ;
Avoir une dent de lait, c'eſt-à-dire, une vieille inimitié contre quelqu'un. Les dents de lait naiſſent les premières ; *une dent de lait* eſt donc une inimitié ſucée, pour ainſi dire, avec le lait.

329. *Avoir barre ſur quelqu'un* ; c'eſt avoir avantage ſur lui. Dans *le Préjugé à la mode*, Argant dit à Durval ;

> Je vous plains, mais que faire ? *elle a barre ſur vous* ;
> Il faut, en attendant, ſe taire & *filer doux*.

Il ſuffit d'avoir été au college, pour connoître l'origine de ce proverbe. A l'occaſion des vers qu'on vient de lire, on peut faire deux queſtions. 1°. Bien des femmes ignorent ce que c'eſt que le jeu de barre. Or, quand un proverbe porte ſur une métaphore que certaines perſonnes n'entendent pas, eſt-il permis de l'employer devant elles ? 2°. Peut-on mettre dans la même phraſe deux proverbes formés de métaphores diſparates, & liés enſemble par le ſens, comme ceux de l'exemple précédent. L'une & l'autre licence ſemblent autoriſées par cette remarque de Voltaire. Selon lui, des métaphores

uſitées, ceſſent d'être des figures ; conſéquemment elles peuvent entrer dans le ſtyle familier, & ſouvent ſe rencontrer dans la même phraſe, quoique leur objet ſoit différent : mais dans ce dernier cas, il faut prendre garde d'abuſer de la regle.

---

330. *Enlever comme un corps ſaint*, c'eſt-à-dire, enlever un homme avec violence, afin de le mettre en priſon. Ces mots *corps ſaint* ſe diſent par corruption pour *Cahorſin* ; nom qu'on a donné aux uſuriers & aux banquiers de la cour de Rome, du tems du pape Jean XXII, qui étoit de Cahors en Quercy. Velly prétend que ces Italiens s'établirent d'abord à Cahors, puis à Montpellier, & que de leur premier ſéjour ils furent nommés *Caturſins* ou *Caorſins*. D'autres croient qu'ils tirent leur nom de l'ancienne famille des Corſini de Florence. Quelle que ſoit leur origine, les violences qu'on fut obligé d'employer pour réprimer leurs uſures, ſemblent avoir donné naiſſance au proverbe ci-deſſus.

Il arrive pourtant maintefois qu'on le prend en bonne part, pour dire, porter quelqu'un en triomphe, comme un *corps ſaint* renfermé dans une châſſe. Quand Sancho fut arrivé à ſon gouvernement, l'île de Barataria, « on vint le recevoir ſous » les armes, on l'*enleva* en pompe *comme un*

devant ſon ſubſtantif. Le même poëte uſe d'une licence encore plus grande, quand il dit :

Tu fiſois le parfait avec cette charmante.

La ſuppreſſion de deux ſubſtantifs paroîtra ici d'un aſſez mauvais goût. En général, Deſtouches n'eſt pas correct. Quelle différence de ſon ſtyle à celui de l'aimable La Chauſſée !

---

335. *Conter des fagots*, pour dire, conter des fadaiſes, des fornettes. Des gens de lettres, aſſemblés chez une dame diſtinguée, (Madame de Forgeville, intime amie de Fontenelle), diſcouroient de pluſieurs objets, & prononçoient ſouvent le nom de philoſophie. La dame les interrompit, pour demander quel bien avoient fait à l'humanité les philoſophes du ſiecle, qu'elle entendoit vanter ſans ceſſe. « Quel bien ils lui ont fait, madame ? répondit d'Alembert. Ils ont abattu la forêt des » préjugés, qui la ſéparoit du chemin de la vé» rité. — Je ne ſuis plus ſurprise, répliqua la dame » en riant, ſi vous nous débitez ici tant de fa» gots ».

C'eſt, dit-on, la gazette de Renaudot, (*Voyez* N°. 146,) qui a donné lieu à l'expreſſion proverbiale *conter des fagots*, pour dire, faire des contes en l'air. On croit & l'on vendoit ſa feuille dans

haut baron, ou de quelque illuſtre chevalier, pour y remplir la place de *page*, de *damoiſeau* ou *varlet*. A quatorze ans il ſortoit *hors de page*, & devenoit écuyer. Sa fonction alors étoit d'habiller ſon maître, de l'aider quand il montoit à cheval, &c.

333. *Monter ſur ſes grands chevaux*, ſignifie parler en colère, avec hauteur. Au tems de la chevalerie, des écuyers menoient des chevaux de bataille, c'eſt-à-dire, d'une taille élevée, & les donnoient à leurs maîtres, lorſque l'ennemi paroiſſoit. C'eſt ce qu'on appeloit *monter ſur ſes grands chevaux*: expreſſion que nous avons conſervée, ainſi que celle de *haut à la main*, venue de la contenance fière avec laquelle un écuyer, accompagnant le maître, en portoit le heaume élevé ſur le pommeau de la ſelle.

334. *Filer le parfait amour*. Desforges-Maillard préſume que cette expreſſion vulgaire doit ſon origine à la quenouille & au fuſeau d'Hercule, filant auprès d'Omphale. Deſtouches a dit:

Mais je ne puis longtems filer l'amour parfait.

Il me ſemble que l'épithete *parfait* devroit être

le vœu du Paon ou *du Faiſan.* Sainte-Palaye rapporte celle qui ſe fit à Lille en 1453, à la cour de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, pour la croiſade contre les Turcs qui venoient d'achever la conquête de l'empire d'Orient par la priſe de Conſtantinople. Le tems néceſſaire pour les apprêts de cette fête, & pour attendre les chevaliers, s'étoit paſſé en divers feſtins donnés par les principaux ſeigneurs : le dernier fut celui du duc de Clèves, où l'on proclama le banquet de ſon oncle, le duc de Bourgogne, qui devoit ſe donner dix-huit jours après, ſuivant l'uſage. Par un degré fait exprès, une dame monta ſur la table, où le duc de Bourgogne avoit pris place, ſe mit à genoux devant lui, & poſa ſur la tête de ce prince un chapelet, c'eſt-à-dire, une couronne ou guirlande de fleurs.

---

337. *Faire danſer à quelqu'un un branle de ſortie* ; c'eſt le faire ſortir d'un endroit. Cette expreſſion qu'on emploie en plaiſantant, eſt tirée de la danſe, où *le branle de ſortie* eſt apparemment celui qui termine le bal. *Branle* ſignifie une eſpece de danſe de pluſieurs perſonnes, qui ſe tiennent la main... Nos ancêtres appeloient *Branle de la torche*, celui que danſoit un grand ſeigneur, parce qu'on tenoit devant lui pluſieurs torches allumées. Oli-

vier de la Marche dit que l'empereur Sigiſmond étant venu voir le duc de Bourgogne, on lui donna un grand feſtin, où il danſa, & que, par honneur, on portoit devant lui deux torches allumées,... On n'a pas toujours employé des flambeaux pour illuminer la ſalle des feſtins. Sous la première race de nos rois, les grands éclairoient leurs convives avec des torches, que des domeſtiques tenoient en main. Ils conſervèrent cette eſpèce d'étiquette, après même qu'on eût introduit l'uſage des chandeliers. Dans les cérémonies d'appareil, on portoit du feu devant les perſonnes, qui en étoient l'objet. C'eſt ſur le même motif de reſpect qu'eſt fondé l'uſage de faire brûler des cierges ſur l'autel, pendant la célébration de l'office divin. On a cru avec juſtice qu'un honneur déféré aux princes du monde & à ceux de l'égliſe, appartenoit, à plus forte raiſon, à l'Etre ſuprême dont ils ne ſont ici-bas que les foibles images.

---

§38. *Etre à cul*, c'eſt n'avoir plus aucune reſſource. On dit auſſi, *mettre quelqu'un à quia*, pour dire, le réduire à ne ſavoir plus que répondre, à ne pouvoir rien ajouter au mot *quia*. Autrefois on diſoit en ce ſens, *mettre de cul*, ou *ſur le cul*. Cette expreſſion étoit uſitée dans les écoles de philoſophie qui ſe tenoient à Paris, rue

du Fouare. Ces écoles étoient jonchées de paille sur laquelle se mettoient les écoliers, lorsqu'on faisoit des actes publics. Les répondans qu'on serroit de trop près, étoient *mis à cul*, c'est-à-dire, obligés à se rasseoir sur leur paille. *Voyez le N°.* 45.

339. *Rengaîner un compliment*, c'est le supprimer. Cette expression paroît être de Molière, qui en a créé bien d'autres. Dans le *Mariage forcé*, Alcidas dit à Sganarelle, en lui présentant deux épées. « Monsieur, prenez la peine de choisir, de » ces deux épées, laquelle vous voulez. — SGA- » NARELLE. De ces deux épées ? — Oui, s'il vous » plaît. — A quoi bon ? — Monsieur, comme vous » refusez d'épouser ma sœur après la parole don- » née, je crois que vous ne trouverez pas mauvais le » petit compliment que je viens vous faire. — Com- » ment ? — Je viens vous dire civilement qu'il faut, » si vous le trouvez bon, que nous nous coupions » la gorge ensemble. — Voilà un compliment fort » mal tourné. — Allons, monsieur, choisissez, je » vous prie. — Je suis votre valet, je n'ai point » de gorge à me couper. (*à part.*) La vilaine fa- » çon de parler que voilà ! — Monsieur, il faut » que cela soit, s'il vous plaît. — Eh ! monsieur, » *rengaînez ce compliment*, je vous prie ».

340. *S'amuſer à la moutarde*; c'eſt-à-dire, à des choſes inutiles; faire de petites affaires, tandis qu'on néglige les grandes. Ce proverbe eſt une alluſion à deux mots françois, *moult* & *tarde*; en ſorte que, quand on attend quelqu'un avec impatience, on dit qu'il s'amuſe quelque part, & *moult tarde*, c'eſt-à-dire, tarde beaucoup à venir.... Un prédicateur gagea, dit-on, un jour qu'il crieroit trois fois *moutarde*, quand il ſeroit en chaire. Ayant commencé ſon ſermon par ces mots, *moutarde*, *moutarde*, à chacun deſquels il fit une pauſe, il ajouta tout d'une ſuite:

Moult tarde le pécheur à faire pénitence.

Moutardier eſt le ſobriquet qu'on a donné aux habitans de Dijon. En voici l'origine. Charles V, roi de France, allant en 1382, avec ſon oncle Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, au ſecours de Louis comte de Flandre, contre les Gantois, qui s'étoient révoltés, la ville de Dijon leva à ſes frais mille hommes pour groſſir leur armée. Par reconnoiſſance, le duc permit aux Dijonnois de porter ſes armes, & leur donna ſon cri, qui étoit, *Moult me tarde*. On écrivoit ces mots en forme de rouleau: de ſorte que ceux-ci, *moult tarde* étoient l'un près de l'autre & comme dans la même ligne; au lieu que le pronom *me* étoit hors de la ligne & dans un repli du rouleau abaiſſé au-

deſſous des deux autres mots. Comme on ne liſoit que les deux mots d'en-haut, *moult tarde*, les Dijonnois ont été appelés de-là *Moutardiers*, & non à cauſe de la *moutarde* qu'on y fait, comme pluſieurs penſent.

Un Jéſuite, régent au college de Dijon, avoit fait une énigme en tableau, qui devoit être expliquée publiquement. Au bas du tableau étoient ces mots : *Multùm tardat divio rixam.* L'inſcription parut ſéditieuſe, & faiſoit murmurer les citoyens contre l'auteur. Mais on finit par rire, quand chaque mot étant expliqué (*multùm* moult, *tardat* tarde, *Divio* Dijon, *rixam* noiſe), il ſe trouva que le tout enſemble faiſoit *Moutarde Dijonnoiſe*, qui étoit le mot de l'énigme.

---

341. *Boire à tirelarigot*, c'eſt-à-dire, beaucoup & à longs traits. Trévoux rapporte ſix étymologies de cette expreſſion. En voici deux. La ſeconde cloche de la cathédrale de Rouen a nom *la Rigault*, de celui qui l'a donnée : comme les ſonneurs ont beaucoup de peine à la mettre en volée, on dit qu'après ce travail ils vont boire *en tire la Rigault*. D'autres prétendent que ce mot vient des Goths, qui ayant tué leur chef Alaric, & mis ſa tête au bout d'une pique, buvoient par dériſion à ſa ſanté, en

en disant: *à ti*, *Alaric Goth*, d'où l'on a dit par corruption, *à tirelarigot*.

Larigot est un vieux mot qui signifie une espece de flûte champêtre. Les Allemands nomment *flûtes* les verres longs & étroits dans lesquels ils boivent; d'où nous est venue l'expression *flûter*, *jouer de la flûte*, pour dire boire. C'est peut-être à l'instar de ces flûtes allemandes, que les paysans auront donné le nom de *larigot* à de grands gobelets. Ménage va chercher ce mot bien plus loin, car il le tire de *fistula*. Voici la généalogie qu'il en donne. *Fistula*, *fistularis*, *fistularius*, *fistularicus*, *laricus*, *laricotus*, *larigot*. Le P. Bouhours a tourné cette étymologie en ridicule, & il a bien fait.

---

342. *Parler françois*, c'est dire franchement ce qu'on pense, parler sans détour, sans équivoque. A Rome, *latinè loqui* signifioit la même chose. Montagne, parlant des femmes qui, après avoir mal vécu avec leurs maris, ne laissent pas de pleurer quand la mort vient les en débarrasser: » Est-ce » pas, dit-il, de quoi ressusciter de despit, qui m'au- » ra craché au nez pendant que j'estoy, me vienne » frotter les pieds quand je ne suis plus? Ne re- » gardez pas à ces yeux moites & à ceste piteuse » voix: regardez ce port, ce teinct, & l'embon-

» point de ſes joues ſoubs ces grands voiles ; c'eſt » par-là qu'elle *parle françois* ».

En bon françois eſt une eſpece d'adverbe qui ſignifie auſſi, ſans détour. Cette expreſſion fait le ſel de l'épitaphe ſuivante :

Ci gît qui parloit autrefois
La langue de la vieille Rome ;
En grec, en hébreu ſavant homme,
Mais un grand ſot en bon françois.

Parler françois ſignifie encore parler avec autorité & d'un ton menaçant.

---

343. *Mettre la main au chapeau*, c'eſt ôter ſon chapeau par reſpect. Newton, qui a pénétré ſi avant dans les ſecrets de la nature, ne prononçoit jamais le nom de Dieu, ſans ôter ſon chapeau, & ſans témoigner le plus profond reſpect. Paſquier remarque qu'en beaucoup d'univerſités d'Allemagne, lorſque les profeſſeurs nomment Turnebe ou Cujas, tous les auditeurs *mettent la main au chapeau*, par reſpect pour leur mémoire. On fait, dit-on, le même honneur à Cujas dans l'univerſité de Bourges..... Balzac étoit toujours malade ou valétudinaire. Le cardinal de Richelieu lui demanda un jour s'il ne ſe portoit pas mieux. Bautru, ſans donner à Balzac le tems de répondre, dit à ce mi-

niſtre : « Comment pourroit-il ſe bien porter ? il » ne parle que de lui-même, & à chaque fois il » *met le chapeau à la main* ; cela l'enrhume ».

Avant que le chapeau eût pris la place du bonnet, on diſoit, *mettre la main au bonnet.* Cette expreſſion vieillit, ainſi que *bonnetade* (révérence), qui ne ſe dit plus qu'en plaiſantant. On dit pourtant encore,

---

344. *Avoir la tête près du bonnet* ; pour dire, être prompt, aiſé à ſe fâcher. Comme une perſonne du premier mérite & de la plus haute condition, diſputoit avec Benſerade, on lui apporta le bonnet de cardinal. « Parbleu ! dit alors Benſerade, » j'étois bien fou de diſputer avec un homme qui » avoit *la tête ſi près du bonnet* »..... L'uſage des bonnets eſt fort ancien dans l'égliſe. Dans le XI^e. ſiecle, c'étoient des bonnets de laine, dont on voit la forme ſur le tombeau de Jean Ermelin, cloître Sainte-Genevieve, à Paris. Il n'y a pas bien longtems qu'on ne parloit ni au pape, ni aux cardinaux, avec une calotte ni même une perruque ſur la tête. Le cardinal de Richelieu porta le premier une calotte à la cour. Ces calottes étoient beaucoup plus grandes que celles d'aujourd'hui, qui ne ſont plus qu'un ornement de tête.

---

345. *Porter le bonnet vert*, c'eſt avoir fait faillite. Cette expreſſion vient de l'uſage, encore obſervé en France dans le ſiecle dernier, de faire porter un bonnet vert à ceux que leur défaut d'ordre ou leur mauvaiſe foi mettoit dans le cas de faire ceſſion de leurs biens. Quand un ceſſionnaire paroiſſoit en public ſans avoir ce bonnet ſur la tête, ſes créanciers pouvoient le conſtituer priſonnier.

Pourquoi ce bonnet étoit-il *vert*? C'eſt, dit TréVoux, que cette couleur eſt le ſymbole de la liberté. On fait porter le bonnet vert aux ceſſionnaires, à cauſe qu'ils ſont libérés de toutes leurs dettes. Par une raiſon analogue, on ſcelle en cire verte & en lacs de ſoie verte les lettres de grace, d'abolition, & de légitimation. Les évêques ont auſſi donné la couleur verte à leurs chapeaux pour marque de leur exemption. L'uſage de ces chapeaux verts qui ſe trouvent dans leurs armoiries, vient d'Eſpagne où il y en avoit dès l'an 1400. Triſtan de Salazar, archevêque de Sens, l'a introduit en France. *Voyez le N°. ſuivant.*

---

346. *Faire banqueroute*, ſignifie au figuré, manquer à ſa parole, à un rendez-vous. On dit auſſi dans le ſtyle familier, faire banqueroute à l'hon-

neur, &c. pour dire, ſacrifier l'honneur, y renoncer :

Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres. *Corn.*

On ſait ce que cette expreſſion ſignifie au propre. *Banqueroute* vient de l'italien *bancorotto*, *bancarotta*, qui ſignifie banc rompu. En Italie, chaque négociant avoit ſon banc dans la place du change. Quand il avoit mal fait ſes affaires, qu'il ſe déclaroit *faillito*, & qu'il abandonnoit ſon bien à ſes créanciers, il étoit libre. Son banc étoit caſſé, *bancarotta*. Il pouvoit même dans certaines villes, dit Voltaire, garder tous ſes biens, pourvu qu'il s'aſsît le derrière nud ſur une pierre, en préſence de tous les marchands. Si l'on en croit Saint-Foix, cette cérémonie ne diſpenſoit point à Padoue de la ceſſion des biens. On y voit encore dans la maiſon de ville, la pierre du blâme, *lapis vituperii*, où ceux qui étoient reçus à la ceſſion, diſoient à haute voix, en ſe frappant par trois fois le derrière nud contre cette pierre : *Je cede mes biens.* C'étoit une dérivation douce, mais humiliante, de l'ancien proverbe romain ; *Solvere aut in ære, aut in cute.*

---

347. *Porter bien ſon bois*, ſe dit d'une perſonne qui, étant de belle taille, marche droit & de

bonne grace. *Bois* ſe diſoit autrefois de la pique & de la lance. Ceux qui étoient ainſi armés, mettoient leurs piques en haut, quand leur chef les arrêtoit en diſant : *Haut le bois* ; en italien, *Far alto legno*, c'eſt-à-dire, dreſſez vos piques. Quand un gendarme portoit ſa lance de bonne grace, on diſoit, *Il porte bien ſon bois* : ce qui enſuite s'eſt dit par métaphore, pour dire, ſe tenir bien droit..... De l'italien *far alto*, nous avons pris *faire halte*. C'eſt de-là peutêtre que vient encore *le porter haut*, pour dire, avoir les manières hautaines, faire une dépenſe au-deſſus de ſa condition.

---

348. *Prendre la chevre*, c'eſt ſe fâcher, ſe mettre en colère ſans ſujet. Cette expreſſion viendroit-elle de ce qu'un homme qui s'emporte tout-à-coup ſaute & bondit, pour ainſi dire, comme une chevre ? On dit à-peu-près dans le même ſens, *chevroter*, *ſe cabrer*.... Montagne dit de ces malades imaginaires qui veulent qu'on les plaigne de maux qu'ils n'ont pas : « C'eſt pour n'eſtre jamais plaint, » que ſe plaindre tousjours, faiſant ſi ſouvent le » piteux, qu'on ne ſoit pitoyable à perſonne. J'en » ai veu *prendre la chevre*, de ce qu'on leur trouvoit le viſage frais, & le pouls poſé ; contraindre leur ris, parce qu'il trahiſſoit leur guariſon, & hayr la ſanté, de ce qu'elle n'étoit

» pas regrettable. Qui bien plus eſt, ce n'eſtoient » pas femmes ».

---

349. *Courir l'aiguillette*, ſe dit des femmes qui menent une mauvaiſe vie. Autrefois à Toulouſe, les femmes débauchées étoient obligées, en vertu d'une ordonnance de S. Louis, de porter une aiguillette ſur l'épaule, pour marque d'infamie. Ce que Paſquier dit avoir vu encore ſe pratiquer de ſon tems. Dans ce cas, le proverbe devroit plutôt s'appliquer aux libertins qui fréquentent les lieux de débauche.

Voici une autre origine. Les habitans de Beaucaire en Languedoc avoient établi une courſe, où les proſtituées du lieu, & celles qui vouloient venir à la foire de la Madeleine, couroient en public la veille de cette foire; & celle de ces filles qui avoit le mieux couru, & atteint la première le but donné, avoit pour prix de la courſe un paquet d'*aiguillettes*. Cette courſe, dont l'origine eſt très-ancienne, eſt encore en uſage en Italie, en Provence & en Languedoc.... Selon le Duchat, cette expreſſion pourroit ſignifier proprement, *courir* les grands corps-de-garde, de tout tems pratiqués dans les portes des villes, ſous des tours, dont les fleches ſe terminoient en pointe, comme l'*aiguille* d'un clocher.

350. *Conter des fleurettes*, c'eſt tenir des propos galans. Selon Trévoux, cette expreſſion paroît venir de ce qu'on emploie les ornemens du langage, les fleurs, & pour ainſi parler, les roſes de la rhétorique, afin de s'inſinuer plus doucement; ou bien, ſuivant la remarque de Le Noble, de ce qu'il y avoit en France, ſous Charles VI, une eſpece de monnoie marquée de pluſieurs petites fleurs, que Monſtrelet appelle *florettes*. Ces pieces valoient vingt deniers tournois. De ſorte que, *conter des fleurettes*, c'étoit compter de la monnoie; chemin le plus court pour arriver au cœur. Car, dit La Fontaine,

La clef du coffre-fort & des cœurs, c'eſt la même.

Je trouve la première origine plus naturelle, & le beau ſexe ſera de mon avis. Les anciens diſoient auſſi, *Roſas loqui*, pour dire, tenir des diſcours agréables, dire des choſes flatteuſes. Plaute dit en ſens contraire, *lapides loqueris*, comme nous diſons, *vos diſcours m'aſſomment.*

351. *Ne manger que des croûtes*, c'eſt faire mauvaiſe chère, comme font les pauvres qui vivent des *croutons*, ou reſtes de morceaux de pain qu'on

leur donne. En latin, *ſalem lingere* ſignifioit la même choſe. Perſe emploie cette expreſſion pour marquer la dernière indigence. L'avarice pouſſe l'homme à amaſſer des richeſſes. « Parjure-toi, lui » dit-elle. — Mais Jupiter m'entendra. — Pauvre » imbécille, ſi tu veux plaire à Jupiter, tu ſeras » réduit à creuſer ta ſalière, à force d'y paſſer le » doigt, pour y chercher un grain de ſel qui n'y » ſera pas :

. . . . *Jura.* — *Sed Jupiter audiet.* — *Eheu!*
Baro (1), *reguſtatum digito terebrare ſalinum*
Contentus perages, ſi vivere cum Jove tendis ».

352. *Lever la crête*, c'eſt s'énorgueillir d'un ſuccès. *La baiſſer*, c'eſt être abattu par un revers, perdre de ſon orgueil, de ſes forces. On dit en-

(1) Notre mot *Baron*, qui vient de *Baro*, a ſignifié d'abord un homme lourd, ſtupide, un valet de ſoldat. Inſenſiblement il déſigna ceux qui approchoient de plus près la perſonne de nos rois, & enfin un grand ſeigneur du royaume. Le titre de *Baron* étoit autrefois ſi éminent en France, qu'on le donnoit aux Saints, pour leur marquer plus de reſpect. « Il fit ſes vœux, dit Froiſſard, de- » vant le benoiſt corps du ſaint *Baron* S. Jacques ». Il en eſt des mots comme des familles :

Multa renaſcentur quæ jam cecidêre. . . .

core, *on lui a donné ſur la crête*, pour dire, on l'a mortifié, humilié. En latin, on diſoit dans le même ſens que nous, *tollere criſtas* : mais *tollere cornua*, ſignifie s'enhardir, devenir inſolent ; ce qui arrive quand on a bu. Horace dit à Bacchus, *addis cornua pauperi*. Montagne a emprunté des Latins cette expreſſion dans l'exemple ſuivant : « Il » eſt advenu aux gens véritablement ſçavans, ce » qui advient aux eſpics de bled ; ils vont s'eſle- » vant & ſe hauſſant la teſte droite & fiere, tant » qu'ils ſont vuides ; mais quand ils ſont pleins & » groſſis de grains en leur maturité, ils commen- » cent à s'humilier & *baiſſer les cornes* ».

---

353. *Oublier juſqu'à ſon nom.* D'un homme extrêmement oublieux, on dit qu'il oublieroit *juſqu'à ſon nom*. Pour aſſurer une choſe qu'on eſt réſolu de faire, on dit quelquefois en forme de ſerment, *J'y perdrai plutôt mon nom*. Les anciens diſoient de même :

Nominis ante mei venient oblivia nobis. Ov.

Il eſt rare qu'on perde la mémoire juſqu'à oublier ſon nom. C'eſt ce qui eſt arrivé à l'orateur Corvinus Meſſala, au rapport de Pline. Georges de Trébiſonde, un de ces ſavans Grecs qui apportèrent en Italie & en France le goût des lettres,

éprouva dans ſa vieilleſſe le même accident. Une ſingularité différente, mais auſſi remarquable, dans le ſavant Huet, qui vécut quatrevingt-onze ans, c'eſt que trois jours avant ſa mort, tout ſon eſprit ſe ralluma, & toute ſa mémoire lui revint.

---

354. *Ferrer la Mule*, c'eſt tromper ſur le prix des marchandiſes qu'on achete pour le compte d'un autre, & les lui faire payer plus cher qu'elles n'ont été vendues. Un homme étant venu pour affaire au palais de Veſpaſien, ne put avoir audience, parce que le prince alloit partir pour un voyage. Cet homme, curieux de terminer ſur le champ, s'adreſſe à un officier qui, moyennant une ſomme convenue entr'eux, promit de lui ménager l'audience deſirée. En effet, l'empereur étant à peine ſorti de Rome, l'officier feignit que les mulets avoient beſoin d'être ferrés. L'empereur fut obligé de s'arrêter, & la perſonne qui l'avoit ſuivi, profitant de l'occaſion, fit ſon affaire. Veſpaſien demanda enſuite à l'officier combien on lui avoit donné pour *ferrer la mule*. De-là, dit-on, eſt venu le proverbe. Quelqu'un lui a donné une origine plus récente. Au tems où les conſeillers du Parlement de Paris alloient au palais, montés ſur des mules, leurs laquais jouoient pendant la ſéance, & pour avoir de l'argent, ils en demandoient à

leurs maîtres, ſous prétexte que leurs *mules* avoient beſoin d'être *ferrées*.

---

355. *Hauſſer le gobelet*, ou, *le coude*, pour dire, boire. *Gobelet* eſt le diminutif de *gobeau*, vieux mot employé par Montagne : « Quand les Tartares en» voyoient, dit-il, vers le duc de Moſcovie des » ambaſſadeurs, il leur alloit au-devant à pied, & » leur préſentoit un *gobeau* de lait de jument ». *Gobeau* vient de *gober*, qui ſignifie avaler. De-là notre expreſſion *prendre au gobet*, pour dire, enlever de la bouche.

---

356. *Entendre le jar*, c'eſt être fin, difficile à tromper. Cette expreſſion vient ſans doute, dit Trévoux, de ce qu'il n'y avoit que les gens les plus inſtruits qui entendiſſent la matière du calendrier. Car *jar* eſt le nom propre d'un mois des Hébreux, qui répondoit en partie à notre mois d'avril.... Le Dictionnaire étymologique de la langue françoiſe n'eſt point ici d'accord avec celui de Trévoux. On y lit que *jar* eſt l'abrégé de *jargon*, & qu'*entendre le jar*, c'eſt entendre un langage où les autres ne comprennent rien.... D'où vient à préſent le mot *jargon* ? Un réformateur de Ménage le blâme de l'avoir tiré de *Barbaricus*. Cette critique peut être

juſte : mais ajouter que *jargon* vient plutôt de *græcum*, d'après, le dicton *Græcum eſt, non legitur*, n'eſt-ce pas corriger une erreur par une autre ?

---

357. *Crier haro ſur quelqu'un* ; expreſſion familière, pour dire, ſe récrier avec indignation ſur une choſe faite ou dite mal-à-propos.... *Haro* eſt un terme de pratique dont on ſe ſert, ſuivant la coutume de Normandie, pour faire arrêt ſur quelqu'un ou ſur quelque choſe, & pour aller procéder ſur le champ devant le Juge.... Raoul, chef des Normands, prit poſſeſſion de la Normandie en 912, ſous le regne de Charles le Simple. Ce prince étoit ami de l'ordre & de la juſtice. Un jour il chaſſoit dans la forêt de Roumare, accompagné de ſes principaux officiers & de quelques ſeigneurs François. Un de ceux-ci lui dit en riant qu'il ſe croiroit perdu, s'il avoit le malheur d'être obligé de paſſer ſeul la nuit dans ce bois. « Vous auriez tort, » lui répondit le duc ; vous ſeriez en ſûreté comme » chez vous ». En même tems il détacha le collier d'or qu'il portoit à ſon cou, & le pendit à l'arbre voiſin, en jurant qu'aucun homme n'auroit la hardieſſe d'y toucher. En effet, trois ans après, lorſque Raoul mourut, le collier étoit encore ſuſpendu à l'arbre, & on l'en détacha pour le mettre dans ſon cercueil. On peut juger par ce ſeul fait

combien étoit grande la terreur qu'imprimoit le nom de Raoul. Il ſuffiſoit de prononcer ce nom redoutable, pour arrêter dans leurs entrepriſes les hommes les plus déterminés. C'eſt de-là que tire ſon origine la *clameur de haro*, par laquelle on implore encore, après plus de huit cens ans, la juſtice de Raoul.... On aſſignoit ceux dont on avoit à ſe plaindre, à comparoître devant *Raoul*, ou *Rol*, en diſant *ha Rol*, parce qu'il rendoit lui-même la juſtice à ſes ſujets.

Trévoux donne huit étymologies différentes du mot *haro*, ce qui les rend toutes incertaines. Celle que l'on vient de rapporter, paroît la moins douteuſe.... L'épitaphe du duc *Raoul*, enterré dans la cathédrale de Rouen, ſemble inſinuer que les Normands l'invoquoient comme un ſaint :

Dux Normanorum, cunctorum norma bonorum,
Rollo ferus, fortis, quem gens Normanica mortis
Invocat articulo, hoc jacet in tumulo.

---

358. *Se mettre en rang d'oignons*; c'eſt ſe placer parmi les autres. Cela ſe dit, dans le diſcours familier, ou d'un homme de baſſe extraction, qui prend place parmi des perſonnes de grande qualité, ou d'un enfant qui s'aſſied parmi des gens bien plus âgés que lui.... Artus de la Fontaine-Solaro, baron d'*Oignon*, faiſoit les fonctions de grand-

maître des cérémonies, aux états de Blois, l'an 1576. C'étoit lui qui assignoit les places & les rangs des seigneurs & des députés. De-là est venu, dit-on, l'espece d'adverbe *en rang d'oignon*. Je croyois que cette expression *se mettre en rang d'oignon*, étoit tirée de ces torches d'*oignons* rangés les uns près des autres, les plus gros à la tête, & les petits en bas.

---

359. *Manger comme un ogre*, c'est manger prodigieusement. L'*ogre* est un monstre imaginaire, espece d'homme sauvage qui mangeoit les petits enfans, & qu'on feint avoir existé du tems des fées. Ce monstre qu'on suppose s'être repu de chair humaine, a donné lieu à cette expression familière.... On dit aussi, *crier comme un ogre*; & La Monnoye tire ce mot *ogre* du latin *onager*, âne sauvage. Il ajoute pourtant qu'il peut venir du mot *orgue*, parce que le plus gros tuyau de l'*orgue* rend un très-gros son.

---

360. *N'avoir ni croix, ni pile*, signifie être sans argent. On dit encore, *jouer à croix ou pile*, pour dire, jetter en l'air une piece de monnoie, & deviner, avant qu'elle soit tombée, sur lequel des deux côtés elle tombera. Celui qui a deviné le côté

qui paroît quand elle eſt à terre, gagne le pari.... *Pile*, terme de monnoyage au marteau, eſt ce qu'on appelle aujourd'hui matrices ou carrés d'écuſſons. Ce mot ſignifie encore un des côtés d'une piece de monnoie, ſavoir le côté de l'écuſſon, où ſont les armes du prince. Le revers où eſt l'effigie du prince, s'appelle *croix*, parce qu'autrefois dans la plupart des monnoies de France, il y avoit une croix, à la place de l'effigie qu'on y met aujourd'hui..... L'auteur des Nuits Pariſiennes prétend que notre mot *Pilote* vient de *pile*, eſpece de navire marqué ſur un côté de l'ancienne monnoie qui avoit cours chez les chrétiens.

---

361. *Jouer gros jeu*, c'eſt s'expoſer à une perte, à un danger conſidérable. Sainte-Palaye fait venir cette expreſſion de la chevalerie. Les François ont toujours répandu ſur toutes les images de la guerre un air d'enjouement qui leur eſt propre. L'épithete *joyeuſe*, en latin *jocoſa*, fut par eux conſacrée de tems immémorial à l'épée de Charlemagne. Ils n'ont jamais parlé de la guerre que comme d'une fête, d'un jeu & d'un paſſe-tems. *Ils jouent leur jeu*, diſoient-ils des arbalêtriers qui faiſoient pleuvoir une grêle de traits. Ils diſoient encore, *jouer gros jeu*, pour dire, donner bataille; *jouer des mains*, &c.

362.

362. *Avoir le nez tourné à la friandiſe.* Ce proverbe eſt la fin de cet autre uſité parmi le peuple de Paris : *Il eſt comme S. Jacques de l'Hôpital, il a le nez tourné à la friandiſe.* L'image de ce Saint, qui eſt ſur la porte, regarde la rue aux Ours, où il y avoit autrefois de fameuſes rôtiſſeries..... L'oie étoit jadis un mêts très-eſtimé, ſervi même à la table des rois. C'eſt ce que ſemble prouver ce proverbe tiré de Martial d'Auvergne :

Qui mengue (mange) de l'oye du roy,
Cent ans après en rend la plume.

Pour dire, qu'on recherche tôt ou tard les gens qui ſe ſont enrichis dans le maniement des deniers royaux. Les rôtiſſeurs n'avoient preſque que des oies dans leurs boutiques. Auſſi lorſqu'ils furent réunis en communauté, on leur donna le nom d'*oyers.* La rue de la Capitale où ils s'établirent, fut appelée de même en vieux langage, *la rue aux Oues*; & ce n'eſt que par corruption qu'elle eſt dite aujourd'hui, *la rue aux Ours.*

363. *Envoyer quelqu'un au diable de Vauvert*, c'eſt le faire courir plus loin qu'il ne penſoit, ou

qu'il ne vouloit. *Vauvert* étoit le nom de l'endroit où ſont aujourd'hui les chartreux de Paris, & vient de *vallis viridis*. Comme il y avoit là beaucoup de carrières, & que le vent s'y engouffroit avec bruit, le peuple s'imagina, dit Ménage, que ce bruit étoit cauſé par un diable, qu'on appela *Vauvert*, du nom de ce lieu. C'eſt peut-être-là ce qui a fait donner le nom de *rue d'Enfer*, à la rue qui y conduit.

---

364. *Juger une affaire ſur l'étiquette du ſac*, c'eſt la juger ſans examiner les pieces qui la concernent. Les pieces d'un procès ſont ordinairement enfermées dans un *ſac* couvert d'une *étiquette*, ou parchemin ſur lequel on écrit les noms des parties, des rapporteurs, &c.... Les procédures s'écrivoient autrefois en latin, & l'on mettoit pour inſcription ſur le ſac : *Eſt hìc quæſtio inter N. & N.* Comme on mettoit quelquefois par abréviation, *eſt hìc quæſt.*, des clercs ignorans ont dit par corruption, *& hic quet.* De-là, dit-on, s'eſt formé le mot *étiquette*.

---

365. *Sabler un verre de vin*, c'eſt l'avaler tout d'un trait, d'une ſeule gorgée, ſans prendre haleine. Horace appelle *amyſtis* cette façon de boire uſitée chez les Thraces.... Dans le Dictionnaire

de Trévoux, on distingue trois manières de boire. Dans la première, qui est la plus commune & celle des honnêtes gens, on verse doucement la boisson dans la bouche, à mesure que la langue la conduit dans le gosier. La seconde consiste à verser brusquement le tout à la fois, & à l'avaler avec la même vîtesse ; ce qui s'appelle *sabler*. Dans la troisième on verse dans la bouche, la tête étant renversée ; & c'est ce que le peuple appelle *boire à la régalade*, ou *au galet*.

366. *Donner des vessies pour des lanternes*, c'est vouloir prendre quelqu'un pour dupe, & lui faire croire des choses absurdes & tout-à-fait éloignées du sens commun. Cette expression familière est très-ancienne. Guyot parlant des médecins de Montpellier & de Salerne, dit :

S'ils reviennent de Montpellier
Lor lettuaire sont moult chier * ;
Et cil qui vient de Salerne,
Lor vend vessie por lanterne.

Cette espece de proverbe a peut-être enrichi le discours familier de ces expressions figurées, *lan-*

* C'est-à-dire, Leur savoir est bien cher.

ternes, pour dire, de ſots contes, des fadaiſes; *lanternier*, diſeur de fadaiſes; *lanterner*, perdre le tems à des niaiſeries.

---

367. *Boire d'autant.* Rabelais dit de Socrate : « Il étoit toujours riant, toujours *beuvant d'autant* » à ung chaſcun ». Selon le Duchat, cette expreſſion ſignifie *boire & reboire* aux uns & aux autres, & les inviter à en faire *autant.* Montagne la prend dans une ſignification abſolue, pour dire, boire beaucoup & ſouvent. Voici ce qu'il dit de l'ivrognerie. « Juſques aux Stoiciens, il y en a » (des philoſophes) qui conſeillent de ſe diſpenſer quelquefois à *boire d'autant*, & de s'enyvrer pour relaſcher l'ame. Cyrus, roi tant renommé, allegue entre ſes autres louanges, pour » ſe préférer à ſon frère Artaxercès, qu'il ſçavoit » beaucoup mieux boire que lui. Et ès nations » les mieux reiglées & policées, cet eſſay de *boire* » *d'autant* eſtoit fort en uſage. J'ai oui dire à » Sylvius, excellent médecin de Paris, que pour » garder que les forces de noſtre eſtomac ne s'appareſſent, il eſt bon, une fois le mois, les » eſveiller par cet excès & les picquer pour les » garder de s'engourdir ». Toutes ces autorités ne prouvent rien, ſinon que ceux qui prêchent l'ivrognerie plaident pour un penchant qui les flatte,

& qui a toujours été condamné au tribunal de la raiſon. Une ordonnance de François premier porte que quiconque ſera trouvé ivre, ſoit incontinent conſtitué priſonnier au pain & à l'eau pour la première fois : s'il eſt repris, il ſera battu de verges ; & les récidives ſubſéquentes ſeront punies de plus grandes peines. Cette loi étoit très-ſévère, mais fondée en raiſon ; & il ſeroit à ſouhaiter qu'on l'obſervât juſqu'à un certain point.

---

368. *Faire le veau*, c'eſt-à-dire, faire l'imbécille, l'idiot. Tabourot cite dans ſes bigarrures, cette épitaphe de maître *Jean le Veau* :

O Deus omnipotens, Vituli *miſerere* Joannis,
Quem mors prævenians non finit eſſe bovem.

On appelle *brides à veaux* les raiſons ridicules dont on ſe ſert pour perſuader quelque choſe, & qui ne peuvent impoſer qu'aux ſots. Le *veau* eſt chez nous le ſymbole de la ſimplicité & de la ſottiſe, comme la geniſſe l'étoit chez les Grecs. Ménandre déſigne un homme ſot & ſtupide, par un mot qu'on traduiroit en latin par *quaſi bucula*. Les Romains conſidéroient ces animaux ſous un rapport moins odieux ; c'étoit celui de cette joie folâtre, à laquelle ils s'abandonnent, quand ils ſont en liberté. Chez eux *faire le veau*, (*vitulari*), ſignifioit folâ-

trer, prendre ſes ébats, *ut in prato vitulus.* Cette explication eſt de Feſtus, qui fait venir *vitulari* de *vitulus*, & non de *vita.*

---

369. *Faire le pied de veau*, c'eſt faire ſervilement, de gré ou de force, la cour à quelqu'un. On lit cette expreſſion proverbiale & pluſieurs autres, dans ces vers de Pannard :

Vous, qu'un état fâcheux, pour trouver le bien-être,
Force à ſolliciter, je plains votre malheur.
Faire le pied de grue en attendant monſieur,
Faire le pied de veau quand on le voit paroître,
Et puis avec un pied de nez
S'en retourner tout conſternés;
Cliens, à cette image on peut vous reconnoître.

---

370. *Vivre de ménage.* D'un homme qui vend ſes meubles pour avoir du pain, on dit en plaiſantant, qu'*il vit de ménage.* Cette expreſſion eſt de Molière, ſcène première du Médecin malgré lui. Sganarelle eſt en diſpute avec Martine, ſa femme. Elle le traite de débauché, & lui reproche de manger tout ce qu'elle a. Sganarelle répond : « Tu » as menti, j'en bois une partie. — Malheureux ! » qui me vends, piece à piece, tout ce qui eſt » dans le logis. — C'eſt *vivre de ménage.* — J'ai

» quatre pauvres petits enfans ſur les bras... — Mets-
» les à terre. — Qui me demandent à toute heure
» du pain. — Donne-leur le fouet. Quand j'ai bien
» bu & bien mangé, je veux que tout le monde
» ſoit ſaoul dans ma maiſon ».

---

371. *Tirer ſa poudre aux moineaux*, c'eſt employer pour des bagatelles, ſon crédit, ſes amis, ſon argent, dont on auroit pu ſe ſervir utilement pour des choſes d'importance. On diſoit autrefois *Tirer aux girouettes*, ou *aux guérites*. Ces dernières expreſſions portent à croire que par *moineaax*, il faut entendre ici certaines guérites ſur roues, dont le toît avoit, dit Le Duchat, quelque rapport avec le froc du moineau de ville, & que pour cette raiſon on appeloit *moineaux* ou *paſſes*, du latin *paſſer*. Peutêtre auſſi ces guérites étoient-elles appelées *moineaux*, du grec Μονος, *ſolus*, parce qu'elles ne ſervent qu'à une ſentinelle, qui s'y met à couvert des injures du tems. Au reſte, que l'on tire ſa poudre ſur des *moineaux* en vie, ou ſur des guérites, ou ſur des *moineaux* artificiels, comme on en plante ſur les tours; dans tous ces cas, c'eſt toujours perdre ſon tems & ſon argent.

---

372. *Faire le gros dos*, c'eſt-à-dire, l'homme im-

portant. Cette expreſſion paroît tirée du chat, qui à la vue d'un animal qu'il craint & n'aime point, hériſſe ſon poil & dreſſe le dos en forme d'arc. On diſoit autrefois, *faire du gros bis*, d'où eſt venu *Raminagrobis*. Le Duchat prétend que ce dernier mot eſt compoſé de *Raoul*, (nom d'homme qu'on donne en Lorraine à tous les chats mâles); d'*hermine*, & de *gros bis*; & qu'il ſignifie proprement *un chat qui fait le gros monſieur ſous ſa robe d'hermine*.

---

373. *Faire l'alchymie avec les dents*. C'eſt ce que faiſoit proprement Midas, qui convertiſſoit en or tout ce qu'il portoit à la bouche. Au figuré, c'eſt remplir ſa bourſe aux dépens de ſon eſtomac. L'auteur de l'Antichopin ſe moque de certaines gens qui, faiſant *l'alchymie avec les dents*, les nettoient à jeun avec un beau curedent, comme s'ils ſortoient d'un grand repas.... *Alchymie* ne ſignifie proprement que la chymie, étant compoſé de l'article *al* & de *chymie*: mais l'uſage a fait appliquer ce mot, à cette partie de la chymie, qui s'occupe à perfectionner ou à tranſmuer les métaux.

---

374. *River le clou à quelqu'un*, c'eſt lui répondre vertement, & lui fermer la bouche, de manière qu'il lui ſoit auſſi difficile de la rouvrir, que d'ar-

racher un *clou* qu'on auroit *rivé*. Cette expreſſion n'a guère lieu qu'avec le pronom poſſeſſif, comme; *Je lui ai rivé ſon clou*, & non pas *le clou*. Ménage tire le verbe *river* de *gyrare*, & Le Duchat de l'allemand *reiben*, frotter, briſer.

375. *Branler le menton*. Molière a mis dans la bouche d'un valet de comédie, cette expreſſion baſſe, qui ſignifie manger. Valère reproche à Maſcarille ſa poltronerie. Celui-ci répond:

Soit, pourvu que toujours *je branle le menton*.
A table, comptez-moi, ſi vous voulez, pour quatre;
Mais comptez-moi pour rien, s'il s'agit de ſe battre.

376. *Couper l'herbe ſous le pied à quelqu'un*, c'eſt le faire décheoir de ſa place ou de ſes prétentions, le *ſupplanter* avec adreſſe. Ce dernier verbe vient du latin *ſupplantare*, qui s'employoit pour dire tromper, & paroît renfermer l'origine de notre expreſſion proverbiale. Car *ſupplanter* quelqu'un, c'eſt proprement lui enlever ce qu'il a *ſous la plante des pieds*, & dont la poſſeſſion conſéquemment ſembloit aſſurée (1).... On dit encore dans le même

(1) Nos anciens diſoient dans le même ſens *ſuppédi-*

ſens, *Donner le croc en jambe* à quelqu'un, & cette expreſſion vient de la même ſource.

377. *Emporter le chat.* On dit d'un homme qui eſt ſorti d'une maiſon ſans dire adieu à perſonne; *Il a emporté le chat.* Cette expreſſion peut être une alluſion à un fait arrivé dans quelque ſociété, & trop peu important pour qu'on en ait conſervé la mémoire. Un homme qui emporteroit le chat d'une maiſon, s'enfuiroit ſans dire adieu, dans la crainte que l'animal ne vînt à miauler & à décéler le vol... En latin on diroit, *vaſis non conclamatis abire*; ce qui répond à notre expreſſion, *décamper ſans tambour & ſans trompette.* A la guerre, l'uſage ordinaire eſt de ne point lever le camp, que le ſon des inſtrumens n'ait averti les ſoldats de plier bagage.

378. *Tuer le veau gras*, c'eſt célébrer le retour de quelqu'un par une fête extraordinaire. Cette expreſſion tirée de la parabole de l'Enfant prodigue, vient originairement de l'uſage établi chez les Orien-

ter. « Envie donne couraige aux hommes de *ſuppéditer* les » uns les autres, & ſurmonter en chevance & honneurs. » (Mém. de B.) ». Ce verbe vient du latin *ſuppeditare*, que Cicéron a employé pour *ſupplantare.*

taux, de ſervir, dans les grands repas, un veau gras, qui étoit un mêts recherché. On en voit la preuve dans ce beau verſet des Proverbes de Salomon : *Melius eſt vocari ad olera cum caritate, quàm ad vitulum ſaginatum cum odio* ; c'eſt-à-dire, Il vaut mieux être invité avec affection à manger des herbes, qu'à manger le veau gras, lorſqu'on eſt haï.

---

379. *Aller ſon grand chemin*, c'eſt ne mettre aucune fineſſe dans ſes paroles ni dans ſes actions, & reſſembler à un homme qui ſuit le grand chemin ſans prendre de détours. Du tems de Job, c'eſt-à-dire, dans la plus haute antiquité, le grand chemin s'appeloit *le chemin des vignes*. Dans le livre du même Job, il eſt dit du méchant, qu'il ne marchera point par *le chemin de la vigne* : ce qui ſignifie, ſelon quelques interpretes, que le méchant cherche à ſe cacher, & qu'il ne marche point par *le grand chemin*, le long duquel les vignes étoient plantées près des villes.... *Suivre le grand chemin*, ſignifie encore aller où vont les autres, c'eſt-à-dire, régler ſa conduite ſur celle du plus grand nombre. Un des ſymboles de Pythagore défend de marcher par ce chemin ; *Per viam publicam ne vadas* : c'eſt-à-dire, Ne ſuivez pas les opinions du peuple, mais les ſentimens des ſages. Ce précepte s'accorde avec celui de l'Evangile, qui défend de *ſuivre la voie large*.

380. *Fondre la cloche*, c'eſt venir enfin à l'exécution d'une affaire qui a été longtems agitée. Cette expreſſion priſe au propre, déſigne une opération ſéri[illegible] qui demande beaucoup de préparatifs, & qu'un rien peut faire manquer. De-là, quand un homme eſt étonné d'avoir échoué dans une choſe où il croyoit réuſſir, on dit qu'*il eſt ſot comme un fondeur de cloche*.... On attribue aux Egyptiens l'invention des cloches. Elles ont été connues des Perſes, des Grecs & des Romains. Saint Paulin de Nole en a introduit l'uſage dans l'égliſe, pour appeler les fideles à l'office. Nous n'avons guère eu de groſſes cloches avant le VIe. ſiecle. L'égliſe de Sens eſt, depuis très-longtems, renommée pour la beauté de ſa ſonnerie. Vincent dit en ſon Miroir hiſtorique, qu'en 610, l'armée de Clotaire, qui aſſiégeoit Sens, fut ſi effrayée du bruit des cloches de l'égliſe de S. Etienne, que Loup évêque d'Orléans fit ſonner, qu'elle leva le ſiege & prit la fuite.

381. *Parler latin devant les clercs*, c'eſt parler d'une ſcience ou d'un art, devant un homme qui en ſait bien plus que nous; comme fit ce péripatéticien bavard qui, ſans avoir jamais vu ni camps ni ennemis, paſſa pluſieurs heures à diſſerter, ou

plutôt à déraiſonner, en préſence d'Annibal, ſur l'art militaire & les devoirs d'un général. C'eſt ce que les Grecs appeloient, *prêter de la lumière au ſoleil*; en latin, *lumen ſoli mutuare*.... On a dit, (N°. 253.) que le mot *clerc* étoit autrefois ſynonyme de *ſavant*, parce que la ſcience étoit le partage du clergé ſeul. Un ſéculier qui avoit appris à écrire, paſſoit pour un phénomène. « Les premiers rudimens, dit Voltaire, ſont en tout genre » plus lents chez les hommes, que les plus grands » progrès. Souvenons-nous toujours que preſque » perſonne ne ſavoit écrire, il y a cinq cens ans, » ni dans le Nord, ni en Allemagne, ni parmi » nous. Ces tailles, dont ſe ſervent encore aujourd'hui nos boulangers, étoient nos hiéroglyphes » & nos livres de compte. Il n'y avoit point d'autre arithmétique pour lever les impôts, & le nom » de *taille* l'atteſte encore dans nos campagnes. Ce » mot de *taille* vient de l'ancien uſage des collecteurs, de marquer ſur une petite taille de bois » ce que les contribuables avoient donné ».

Si l'on en croit le même auteur, « on étoit ſi » ſavant vers les X^e^. & XI^e^. ſiecles, qu'il s'introduiſit une coutume ayant force de loi en France, » en Allemagne, en Angleterre, de faire grace de » la corde à tout criminel condamné qui ſavoit » lire; tant un homme de cette érudition étoit néceſſaire à l'état! Guillaume le bâtard, conqué-

» rant de l'Angleterre, y porta cette coutume. Cela » s'appela le bénéfice de clergie, *beneficium cleri-* » *corum*. Aujourd'hui même encore ce bénéfice » de clergie ſubſiſte chez les Anglois dans toute ſa » force, pour un meurtre commis ſans deſſein, & » pour un premier vol qui ne paſſe pas cinq cents » livres ſterling. Le criminel qui ſait lire, de- » mande le bénéfice de clergie; on ne peut le lui » refuſer. Le juge, qui étoit réputé par l'ancienne » loi ne ſavoir pas lire lui-même, s'en rapporte » encore au chapelain de la priſon, qui préſente » un livre au condamné. Enſuite il demande au » Chapelain, *Legit?* lit-il? Le chapelain répond: » *Legit ut clericus*, il lit comme un clerc. Et alors » on ſe contente de faire marquer d'un fer chaud » le criminel à la paume de la main ». Nous diſons encore,

---

382. *Parler latin devant les cordeliers.* Ce proverbe ſignifie la même choſe que le précédent. Les *cordeliers* ſont mis ici pour les moines en général. Il fut un tems où le clergé ſéculier ceſſa d'être inſtruit. La ſcience fut reléguée dans les cloîtres, & c'eſt-là qu'on alloit chercher les évêques. Ceux-ci contribuèrent un peu à l'ignorance de leurs eccléſiaſtiques. Ils avoient dans la maiſon épiſcopale un certain nombre de clercs qui, au lieu de faire pro-

viſion de ſcience & de vertu, n'étoient occupés qu'à ſervir leurs maîtres. Quand il vaquoit un bénéfice, l'évêque le donnoit à un de ces *commenſaux*. C'eſt le reproche que Jean de Meun fait aux prélats de ſon tems :

Symonie & lignages, prieres & ſervices
Donnent huy dignités, prebendes & égliſes.
Science n'y a lieu, ne bonnes mœurs acquiſes :
Mais trop ſont vénimeux tels dons & telles priſes.

Comment oſe ung prélat une cure commettre
A ung clerc qui le ſert, qui n'a mœurs, qui n'a lettre,
Et qui oncques eſpoir * ne ſe ſoult entremettre,
Fors de pain & de vin deſſus la table mettre ?

---

383. *Perdre ſon latin.* D'un homme qui a travaillé inutilement à quelque choſe, on dit : *Il y a perdu ſon latin*, pour dire, Il y a perdu ſon tems & ſa peine..... Cette expreſſion eſt née dans les ſiecles d'ignorance, où *parler latin* étoit le *nec plus ultrà* de la ſcience. On l'employoit dans le XIV^e. ſiecle. Le *Vœu du Héron*, poëme compoſé en 1338, commence ainſi :

Ens el mois de Setembre, qu'eſtés va à declin,
Que cil oiſillon gay ont perdu lou latin....

C'eſt-à-dire : Au mois de Septembre, où l'été tire

---

* *Eſpoir* ſignifie *peut-être*.

à ſa fin, & où les oiſeaux ceſſent de gazouiller.

384. *Ne ſavoir ni A ni B.* On dit d'un homme qui ne ſait pas lire, ou qui eſt fort ignorant; *Il ne ſait ni A ni B.* Les Grecs diſoient, *Il ne ſait ni nager ni lire*; en latin, *neque natare neque litteras.* D'où l'on voit qu'à Athènes on apprenoit dans l'enfance à nager & à lire. A Rome, ces deux ſortes d'étude faiſoient auſſi partie de la première éducation. Suétone nous apprend que Caligula, plein de diſpoſitions pour le reſte, ne ſavoit pourtant pas nager; faiſant entendre que la *natation* étoit une ſcience commune parmi les citoyens bien élevés. S'il en étoit de même chez nous, moins de gens trouveroient la mort dans les eaux.

En Grece, quand on vouloit reprocher à un homme ſon ignorance, on lui diſoit: *Vous n'avez pas même lu Eſope*; en latin, *ne Æſopum quidem triviſti.* Ce proverbe, qu'on voit dans Ariſtophane, nous montre que la jeuneſſe grecque apprenoit les fables d'Eſope, & qu'une grande marque d'ignorance étoit de ne les avoir pas lues. Chez nous auſſi, on met entre les mains des enfans les fables de La Fontaine, que malheureuſement ils récitent preſque tous ſans en ſentir les beautés.

385. *Renvoyer un homme aux calendes grecques.* A Rome, on appeloit *calendes* le premier jour de chaque mois. Ce jour-là, les uſuriers exigeoient le rembourſement de l'argent qu'ils avoient prêté à un gros intérêt; & c'eſt de-là que le livre où ils enregiſtroient leurs débiteurs s'appeloit *calendrier.* Comme les Grecs ne comptoient pas les jours par *calendes*, on a dit, *renvoyer un homme aux calendes grecques*, pour dire, le remettre à un tems qui ne viendra pas. Ce proverbe, uſité chez les Romains, étoit familier à Auguſte qui, parlant d'un homme inſolvable, diſoit qu'il paieroit aux *calendes grecques*..... Les anciens, pour dire qu'une choſe n'arriveroit jamais, diſoient encore qu'elle arriveroit quand la mule auroit mis bas, *quum mula pepererit.* Les Picards diſent, *quand les poules auront des dents.*

386. *Mettre quelqu'un au rang des péchés oubliés*, pour dire, ne s'en plus ſoucier, n'y plus ſonger. Corneille a dit dans ſa *Veuve*:

> On a beau nous aimer: des pleurs ſont tôt ſéchés,
> Et les morts ſoudain mis au rang des vieux péchés.

Souvent on n'attend point la mort, pour oublier la perſonne qu'on aimoit le plus. Les anciens appeloient *pannum undique lacerum*, un homme dont on ne tient plus de compte. Cette métaphore eſt

tirée des vêtemens, qui plaiſent quand ils ſont neufs, & qu'on jette lorſqu'ils ſont uſés. Il en eſt, dit Eraſme, qui traitent leurs amis comme leurs vêtemens. Tant qu'on trouve de miſe un ami, & qu'on en tire du profit, on le careſſe, on le choie, on s'en fait honneur. Devient-il vieux, ou ceſſe-t-il d'être utile? on le néglige, on le met au rebut (1). C'eſt ce que le peuple appelle chez nous, laiſſer quelqu'un comme *un paquet de vieux linge.*

---

387. *Mentir comme un arracheur de dents.* Cette expreſſion vient de ce que les dentiſtes aſſurent avant l'opération, qu'elle ne ſera point douloureuſe. Les anciens diſoient, *mentir comme un poëte.* Les favoris d'Apollon ſont ordinairement complimenteurs, & les complimens ſont rarement vrais. Le chevalier de Cailly a fait cette épigramme ſur un avocat menteur :

Ne vous fiez nullement
A cet avocat célebre.
Je vous aſſure qu'il ment
Plus ſerré qu'un compliment,
Et qu'une oraiſon funebre.

---

(1) *Sic quidam amicis utuntur, uti veſtibus. Dum uſui ſunt ac vigent, amplectuntur, curant, oſtentant : ſimul atque vel ætate defecti ſunt, vel alioquin utiles eſſe deſierunt, negligunt ac rejiciunt.*

L'oraiſon funebre, aujourd'hui ſi ſuſpecte de menſonge, n'étoit d'abord que le cri de l'admiration, ou l'expreſſion d'une juſte reconnoiſſance. L'orateur qui prononça la première, ne dut être que l'écho de la voix publique : tel fut celui qui, ouvrant en France cette carrière de l'éloquence ſacrée, loua en chaire & au nom de la nation, le fameux Bertrand du Gueſclin (1). Le diſcours fut ſi touchant, que tout l'auditoire pleura. Les vers ſuivans qu'on fit à ce ſujet, ont une naïveté qui caractériſe la langue du XIV^e^. ſiecle.

Les princes fondirent en larmes,
Des mots que l'évêque montroit.
Car il diſoit : « Pleurez, gens d'armes,
» Bertrand qui tretous vous aimoit.
» On doit regretter les faits d'armes
» Qu'il parfit au tems qu'il vivoit.
» Dieu ait pitié ſur toutes ames,
» De la ſienne, car bonne étoit ». (2)

(1) L'oraiſon funebre de ce grand capitaine fut prononcée à Saint-Denys, pendant la meſſe d'enterrement, par Ferry Caffinel, évêque d'Auxerre, qui officioit.

(2) A l'occaſion de l'oraiſon funebre de Du Gueſclin comparée à celles qu'on fait de nos jours, je placerai ici quelques réflexions, qui n'ayant aucun rapport avec le ſujet principal du texte, ne peuvent y être inſérées.... Le menſonge eſt incompatible avec une langue naïve comme les mœurs du peuple qui la parle. La naïveté eſt le par-

388. *Boire en âne*, c'eſt, ſelon le Dictionnaire des proverbes, laiſſer une partie du vin dans ſon verre. Cette expreſſion ne devoit pas être uſitée du tems de Montagne ; car l'acte qu'elle déſigne étoit commandé par la bienſéance. « Les petits

---

tage de tout ce qui eſt dans l'enfance ; & malheureuſement ce caractère précieux s'affoiblit & s'efface avec les années. C'eſt ce qu'éprouvent les mœurs publiques, & par contrecoup le langage qui en eſt toujours l'expreſſion. La dégradation de celles-là néceſſite le déguiſement ; & la langue, qui avance vers la perfection, à meſure que les mœurs s'éloignent de leur ſimplicité primitive, perd en même proportion cette aimable franchiſe qui faiſoit pardonner ſa rudeſſe. Ce n'eſt qu'à cette époque qu'on a pu dire, *mentir comme une oraiſon funebre*. Le penchant pour le menſonge eſt alors ſi général, ſi violent, que, ſous le pinceau des écrivains mêmes qui n'ont aucun intérêt de flatter, les choſes que les couleurs ſimples & nobles de la vérité feroient aimer, ſont ridiculement exagérées & transformées en autant de caricatures : de manière que, par une réunion monſtrueuſe des deux extrêmes, on ne ſauroit plus dire la vérité ſans mentir. C'eſt à ce défaut qu'il faut attribuer en partie la ſatiété qu'on éprouve bientôt en liſant le panégyrique de Trajan. Tranſportons Pline au ſiecle des Fabricius & des Cincinnatus, & ſuppoſons que dans la langue de ces héros, il eût fait l'éloge de l'un d'eux, cet éloge eût été plus ſatisfaiſant, quoique plus groſſier, parce que la naïveté des mœurs & de la langue du

« verres, dit ce philoſophe, ſont les miens favo-
« ris : & me plaiſt de les vuider, ce que d'autres
« évitent comme choſe mal ſéante ». La même choſe que nos pères ne pouvoient ſe permettre ſans fronder l'uſage, on la fait aujourd'hui pour s'y conformer. Pourquoi le code de la civilité a-t-il changé à cet égard ? Autrefois on buvoit beaucoup ; & comme la vertu ne perd jamais l'eſtime de ceux qui la pratiquent le moins, lors même que l'on renonçoit à la tempérance, on croyoit conſerver ſon image, en laiſſant au fond du verre une partie de la boiſſon. Dans la ſuite, la paſſion du vin ceſſant de ſouiller les mœurs publiques, l'on crut pouvoir, ſans commettre ſa réputation, avaler tout ce qui étoit dans le verre. L'uſage en a

---

tems auroit contenu l'orateur dans les bornes de la vérité. Boileau a donc eu raiſon de dire ;

Rien n'eſt beau que le vrai, le vrai ſeul eſt aimable.

Ce n'eſt pas que la vérité n'admette une certaine parure ; mais il y a un choix à faire dans ſes ornemens, & jamais on ne le fit mieux que dans les ſiecles d'Auguſte & de Louis XIV. Aujourd'hui le fard la déguiſe, l'excès la dénature : & le bon eſprit préférera ſans balancer le vêtement ruſtique, mais fait à ſa taille, que lui donnent Joinville & Amyot, & les fleurs des champs dont ils la parent, à tout ce clinquant, plaqué ſans goût ſur la robe où l'*enſachent* quelques fripiers littéraires, ſans avoir pris ſa meſure.

même fait une loi ; & ce qui étoit jadis un ſigne très-équivoque de tempérance, on le répute à préſent ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire, un acte de malpropreté.

Les anciens diſoient, *ranarum more bibere*, boire en grenouille, pour dire, ne faire que boire ſans manger. Ce proverbe qu'on lit dans Athénée, s'appliquoit aux grands buveurs, qui mangent ordinairement très-peu, comme l'atteſte notre proverbe, *à petit manger bien boire*.... On appeloit encore *camelina potatio* l'action de boire pour la ſoif préſente & à venir ; à l'exemple des chameaux qui, ſelon Ariſtote, ſupportent aiſément la ſoif pendant quatre jours, & l'étanchent, à la première occaſion, de manière à la ſupporter enſuite auſſi longtems (1).

Auſone cite une loi qui fixoit le nombre des coups qu'on devoit boire à table :

Ter bibe, vel toties ternos ; ſic myſtica lex eſt.

On buvoit trois fois en l'honneur des trois Graces, ou neuf fois en l'honneur des Muſes. Bien des

(1) Les Bréſiliens font, dit-on, la même choſe pour la faim. Ils reſtent fort bien trois ou quatre jours ſans manger. Mais ils mangent enſuite un bœuf entier entre autant de perſonnes, ſans que cela les incommode : c'eſt-à-dire, qu'à table, chacun des *officians* vaut un tiers d'Hercule.

gens préféroient ſans doute à table le culte des neuf Sœurs à celui des Graces : encore ceux qui *buvoient en grenouilles* devoient-ils trouver le repas un peu ſec.

---

389. *Porter de l'eau à la mer*, ou *à la rivière.* Cette expreſſion ſignifie 1°. Au moral, enſeigner un homme qui en ſait plus que nous, donner des conſeils à celui qui eſt aſſez éclairé pour en prendre de lui-même, &c. 2°. Dans un ſens moins figuré, porter des marchandiſes dans les lieux où elles abondent ; par exemple, du vin à Auxerre, du bled à Amiens, &c. Ici, l'exemple pourroit être tourné en proverbe. *Porter de l'eau à la mer* eſt quelque choſe de ſi trivial, que j'aimerois mieux dire, en obſervant les circonſtances des lieux & des perſonnes, *Porter du cidre en Normandie, des jambons à Mayence*, &c. Les Grecs diſoient dans le même ſens, porter du bled en Egypte, & du ſafran en Cilicie ; *in Ægyptum ferre fruges, & in Ciliciam crocum.* Ils diſoient encore, vous envoyez des hiboux à Athènes ; en latin : *ululas Athenas*, ſous-entendu *mittis* ; pour dire, ce que vous m'envoyez eſt inutile, puiſque la même choſe abondoit déja chez moi. Régnier a uſé de cette forme proverbiale dans ces vers :

Mais je ne m'apperçois, qu'en tranchant du preud'homme,

. . . . . Je porte en Brouage du ſel,
Et mes coquilles vendre à ceux de Saint-Michel (1).

Un des proverbes latins étoit, *in ſylvam ligna ferre.* « Groſſir le nombre des poëtes Grecs, c'eſt, » dit Horace, porter du bois dans la forêt:

In ſylvam non ligna feras inſaniùs, ac ſi
Græcorum malis magnas implere catervas ».

Eraſme a joint, dans les vers ſuivans, ce proverbe à celui qui commence le N°:

Largiri numeros tibi, Petre, hoc eſt
Sylvæ ligna, vago mari addere undas.

---

390. *Faire comme l'anguille de Melun, &c.* D'un homme qui craint ſans ſujet, ou qui crie avant qu'on le touche : on dit : *Il fait comme l'anguille de Melun, il crie avant qu'on l'écorche.* On raconte ainſi l'origine de ce proverbe. Un jeune écolier, nommé *Languille*, repréſentoit le perſonnage de S. Barthélemi, dans une piece jouée à *Melun.*

---

(1) Brouage eſt une ville du pays d'Aunis, renommée pour la bonté du ſel qu'on y fait.... Le Mont-Saint-Michel en Normandie, eſt un rocher où l'on trouve quantité de coquilles dont les pélerins font proviſion.

Comme l'exécuteur approchoit le couteau à la main, pour feindre de l'*écorcher*, l'acteur épouvanté se mit à *crier*.... Les Grecs disoient à un homme effrayé sans raison : Αδεὲς δεδιας δεος ; *mot à mot*, vous avez craint une crainte qui n'étoit pas à craindre. Cette traduction barbare est plus supportable en latin, *Metum non metuendum metuisti*. Le texte grec a de l'agrément, & il le doit à l'antithèse. Cette figure est ici particulière à la langue d'Homère. La nôtre n'admet point de pareilles locutions. Dans Corneille, Rodogune dit de Cléopâtre :

Elle a lieu de me craindre, & je *crains cette crainte.*

Il n'y a point ici d'antithèse, mais un jeu de mots qui ressemble un peu, dit Voltaire, à un vers de parodie.

---

391. *Faire le beau fils*, se dit d'un homme qui se pare, qui fait l'agréable, qui fréquente les grands, &c..... Autrefois on appeloit tous les religieux *Beaux-pères*, les neveux & les cousins *Beaux-neveux* & *Beaux-cousins*, & tous les chevaliers ou soi-disant tels, *Beaux-sires*. Cette épithete étant devenue trop familière, on a ensuite appelé les religieux, *Mon père*, ou *Mon révérend père*. Le mot de *Monsieur* a pris la place de *Beau-sire*, & le

nom de *Beau-père* n'a plus ſervi qu'à déſigner ceux que l'alliance entre deux familles a rendus *pères* d'amitié. *Belle-mère* & *beau-fils* ſont les ſeuls des noms relatifs d'alliance, qui ſe prennent quelquefois en mauvaiſe part.... Au lieu de *beau-fils*, on diſoit autrefois *filâtre* ou *filiaſtre*, du latin *filiaſter*, mot à mot, un peu fils. Paſquier regrette la perte de ce mot. On pouvoit le conſerver, auſſibien que *marâtre*, ſynonyme de *belle-mère*; & c'eſt un pur caprice de l'uſage d'avoir retenu celui-ci, & rejetté l'autre.

---

392. *Rompre les chiens*, c'eſt interrompre quelqu'un dans ſon diſcours, pour l'empêcher de dire quelque choſe à notre déſavantage.... Au propre, c'eſt rappeler les chiens, pour les empêcher de continuer la chaſſe; ou bien, c'eſt paſſer à travers les chiens, pendant qu'ils chaſſent, & par-là rompre leur courſe. De ces mots *paſſer à travers les chiens*, on a peut-être dit par corruption, *Il va tout à travers les choux*, pour dire, il agit en étourdi & ſans réflexion.

---

393. *Faire l'école buiſſonnière*, c'eſt s'abſenter de l'école ſans raiſon.... Cette expreſſion vient de ce qu'au commencement du Luthéraniſme, les ſec-

tateurs de cette doctrine, n'oſant prêcher ni enſeigner publiquement leurs dogmes, tenoient dans les campagnes des écoles ſecrettes, qu'on nomma *Buiſſonnières*, comme ſi on les eût tenues derrière les *buiſſons*. Le Parlement qui en fut informé, rendit un arrêt le 6 Août 1552, lequel défend les *Ecoles buiſſonnières*, & renouvelle les défenſes d'enſeigner ſans la permiſſion du chantre de Paris.

---

394. *Sortir par la belle porte.* En parlant d'une affaire dont on prétend ſe tirer avec honneur & à ſon avantage, on dit : *J'en ſortirai par la belle porte.* C'eſt un uſage au Parlement de Paris, qu'un priſonnier déclaré innocent ſoit reconduit par la grande porte, dite *belle porte*, laquelle donne ſur le grand eſcalier de la cour du May.... Apoſtolius dit que, chez les Grecs, la porte par laquelle les criminels étoient conduits à la mort, s'appeloit *la porte de Charon.*

---

395. *Hauſſer le tems*, ſignifie boire en débauche. Le tems n'eſt pas toujours le même, dans le cours d'un long repas. Couvert & pluvieux, quand on ſe met à table, ſouvent il *ſe hauſſe* & devient ſerein, quand on en ſort. De-là cette expreſſion qu'on lit dans ce paſſage de Rabelais : « Nous

» haulſants & vuidans les taſſes, s'eſt pareillement » *le tems haulſé*, par occulte ſympathie de nature ». Le même dit dans le même ſens : *Longues buvettes rompent le tonnerre.* Ailleurs, il dit d'un de ces goinfres qui ne quittent pas la table, qu'il eſt éternellement dînant ; c'eſt-à-dire, qu'il ne fait qu'un repas qui dure tout le jour.... Dans un cabaret, rue de la Perle à Paris, étoit une horloge au bas de laquelle on a lu longtems ces deux vers, (c'eſt l'horloge qui parle) :

Que j'aille bien ou mal, il ne t'importe pas,
Puiſque céans toute heure eſt l'heure du repas.

---

396. *Donner un ſoufflet à Ronſard*, c'eſt faire une faute groſſière contre la langue françoiſe. Ronſard a compoſé une Rhétorique où il établit pluſieurs régles pour parler élégamment la langue françoiſe. Cet ouvrage très-eſtimé dans le tems, a fait naître le proverbe, qui ſurvit depuis longtems à ſon père.

---

397. *Avoir caſtille avec quelqu'un*, c'eſt être en différend avec lui. *Caſtille*, qui, dans le langage familier, ſignifie *diſpute*, *querelle*, s'eſt dit anciennement de l'attaque d'une tour ou d'un château ; & ce mot fut employé depuis pour les jeux mi-

litaires, qui n'étoient que la repréſentation des véritables combats. La cour de France, en 1546, paſſant l'hiver à la Roche-Guyon, s'amuſoit à attaquer des *Caſtilles*, (fortereſſes de bois), & à les défendre avec des pelotes de neige.

---

398. *Etre dans un mauvais pas, ſortir d'un mauvais pas, &c.* Au tems de la chevalerie, le *pas*, ou le *pas d'armes* ſe diſoit des combats ſimulés, qui repréſentoient tout ce qui ſe faiſoit à la guerre, lorſqu'on défendoit & qu'on attaquoit un pont, un défilé, un paſſage de rivière, ou tout autre paſſage étroit, qu'il importoit de garder ou de forcer. Comme c'étoit un des combats les plus difficiles à ſoutenir, il ſemble, dit Sainte-Palaye, avoir formé dans notre langue ces façons de parler, *être dans un mauvais pas, &c.*

---

399. *Diſputer ſur la pointe d'une aiguille*, c'eſt conteſter pour une bagatelle, pour une choſe qui n'en vaut pas la peine. Quelqu'un fait venir cette expreſſion d'une longue apoſtrophe à une aiguille, laquelle ſe trouve dans Clitandre, tragédie de Corneille. Cette origine ſeroit du moins vraiſemblable, s'il y avoit quelque rapport de convenance entre l'apoſtrophe & l'expreſſion proverbiale. Pour mon-

trer qu'il n'y en a aucun, je tranſcrirai cette apoſtrophe, qui d'ailleurs fera juger quel étoit le goût de Corneille, lorſqu'il compoſa ſa première tragédie. Doriſe, maîtreſſe de Pymante, a crévé l'œil de ſon amant avec une aiguille. Celui-ci, dans un monologue, dit à l'inſtrument de ſon malheur :

O toi, qui ſecondant ſon courage inhumain,
Loin d'orner ſes cheveux, déshonores ſa main,
Exécrable inſtrument de ſa brutale rage,
Tu devois pour le moins reſpecter ſon image.
Ce portrait accompli d'un chef-d'œuvre des cieux,
Imprimé dans mon cœur, exprimé dans mes yeux,
Quoi que te commandât une ame ſi cruelle,
Devoit être adoré de ta pointe rébelle.

Une preuve ſans réplique que ces vers n'ont pas donné lieu à notre expreſſion, c'eſt qu'on la trouve dans Régnier, mort ſept ans après la naiſſance de Corneille. Ce poëte dit que, dans l'âge d'or,

On n'avoit point de peur qu'un procureur fiſcal
Formaſt ſur une aiguille un long procès verbal.

Les Grecs diſoient *diſputer ſur l'ombre d'un âne.* Ce proverbe eſt fondé ſur une hiſtoriette que Démoſthène conta, dit-on, aux Athéniens, pour les rendre plus attentifs à ce qu'il leur diſoit. Un jeune homme avoit loué un âne, pour aller d'Athènes à Mégare. C'étoit dans l'été; vers midi, le ſoleil étoit brûlant, & pas un buiſſon où l'on pût ſe mettre

à l'abri de ſes feux. Que fait notre voyageur ? il deſcend de ſa monture, s'aſſeoit près d'elle, & ſe rafraîchit à ſon ombre. L'ânier, qui étoit du voyage, prétend que cette place lui appartient, & le prouve en diſant qu'il a bien loué l'âne, mais non pas ſon ombre. La diſpute s'échauffe; des paroles on en vient aux coups ; & ces deux moyens de perſuaſion n'ayant rien décidé, cette affaire importante fut portée en juſtice.... Le proverbe latin *de lanâ caprinâ* paroît devoir ſon origine à deux autres imbécilles, qui auront bataillé ſur cette queſtion, ſi un bélier porte de la laine ou du poil. On lit cette expreſſion dans Horace :

Alter rixatur de lanâ ſæpè caprinâ.

---

400. *Boire à la ſanté de quelqu'un*, expreſſion de table uſitée dans toute l'Europe (1). « D'où » vient cette coutume, demande Voltaire ? eſt-ce

(1) On l'emploie même au fond du Nord. Après la victoire de Pultava, le czar Pierre invita les principaux priſonniers à ſa table. En buvant à leur ſanté, il leur dit : « *Je bois à la ſanté* de mes maîtres dans l'art de la guerre » : mais la plupart de ſes maîtres furent bientôt envoyés en Sibérie.... On reconnoît à cette dernière phraſe la plume de Voltaire. Cette eſpece de tranſition ne paroît pas digne de la gravité de l'hiſtoire.

» depuis qu'on boit? il paroît naturel qu'on boive
» du vin pour ſa propre ſanté, mais non pas pour
» la ſanté d'un autre..... Le *propino* des Grecs,
» adopté par les Romains, ne ſignifioit pas, je
» bois afin que vous vous portiez bien, mais, je
» bois avant vous pour que vous buviez, je vous
» invite à boire.... Dans la joie d'un feſtin, on bu-
» voit pour célébrer ſa maîtreſſe, & non pas
» pour qu'elle eût une bonne ſanté. Les Anglois,
» qui ſe ſont piqués de renouveller pluſieurs cou-
» tumes de l'antiquité, boivent à l'honneur des
» dames; c'eſt ce qu'ils appellent *toſter*, & c'eſt
» parmi eux un grand ſujet de diſpute, ſi une
» femme eſt *toſtable* ou non (1).... On buvoit
» à Rome pour les victoires d'Auguſte, pour le
» retour de ſa ſanté. Vous liſez dans Horace:

Longas ô utinam, dux bone, ferias
Præſtes heſperiæ: dicimus integro
Sicci mane die, dicimus uvidi,
Quum ſol oceano ſubeſt.

Seul tu fais les beaux jours: que tes jours ſoient ſans fin.

(1) Cet uſage a fait naître en Angleterre une expreſſion proverbiale. Pour déſigner une belle perſonne, on dit que c'eſt une des premières *Toſtes* de l'Angleterre; & pour caractériſer une beauté ſurannée, on la nomme une *Toſte de rebut*. Le verbe *toſter* en anglois ſignifie *rôtir*, & vient de l'ancien uſage de boire avec une *rôtie* au fond du verre.

C'eſt

C'eſt ce que nous diſons en revoyant l'aurore,
Ce qu'en nos douces nuits nous redisons encore,
Entre les bras du dieu du vin.

» C'eſt de-là probablement que vint, parmi nos » nations barbares, l'uſage de boire à la ſanté de » ſes convives : uſage abſurde, puiſque vous vide» riez quatre bouteilles ſans leur faire le moindre » bien ».

Il n'eſt pas étonnant qu'un écrivain, qui fronde tous les uſages, montre de l'humeur contre celui-ci. Mais le ſujet valoit-il la peine de tant s'échauffer la bile ? Quand je bois à la ſanté de quelqu'un, mon intention n'eſt pas que la liqueur qui va deſcendre dans mes entrailles, rafraîchiſſe les fiennes ; c'eſt tout bonnement un vœu que je forme pour ſa ſanté ; vœu d'autant plus vrai, que je le forme à table & le verre en main. Où eſt l'abſurdité de cette action ?

Notre expreſſion, *je bois à votre ſanté*, répond à celle des Romains, *tibi propino*. Ce verbe, formé du grec, ſignifie proprement, boire avant quelqu'un, comme pour lui donner l'exemple & l'inviter à faire enſuite de même. Chez les Grecs, à la fin du repas, on apportoit ſur la table une grande coupe pleine de vin. Un des convives la prenoit en main, & après y avoir bu, il la préſentoit à ſon voiſin, qui faiſoit de même. La coupe paſſoit ainſi à la ronde. Cette cérémonie, inſtituée par l'a-

mitié dont elle reſſerroit les nœuds, s'appeloit *philoteſia*, c'eſt-à-dire, *propinatio poſt cœnam, in ſignum amicitiæ* : la coupe étoit nommée *philoteſius crater.*

Les Allemands, dit Eraſme, font encore la même choſe. Quelque mauvais traitement qu'un homme ait reçu, il eſt tenu de tout oublier, quand il a pris des mains de ſon ennemi la coupe de réconciliation : cet acte lui enleve juſqu'au droit de le pourſuivre en juſtice, & les juges ne recevroient pas ſa plainte.

Du tems d'Eraſme, on obſervoit le même uſage dans ſa patrie : mais la crainte de la lepre, maladie contagieuſe & fort commune alors, commençoit à le faire tomber. Il eſt vraiſemblable qu'il a été auſſi en vigueur en France, & que pour la même cauſe (1), on l'a remplacé par celui de choquer les verres les uns contre les autres. Cette dernière cérémonie, quand la franchiſe & la cor-

(1) Louis VIII, par ſon teſtament fait en 1225, legue cent ſous à chacune des deux mille léproſeries de ſon royaume. Les Chrétiens, pour fruit de leurs croiſades, ne remportèrent enfin que la lepre. Il falloit que le peu d'uſage du linge, & la malpropreté du peuple euſſent bien augmenté le nombre des lépreux. Ce nom de léproſeries n'étoit pas donné indifféremment aux autres hôpitaux : car on voit par le même teſtament, que le roi legue cent livres de compte à deux cens hôtels-Dieu. *Volt.*

dialité préſident à un repas, opère le même effet que la précédente, pour laquelle il eſt quelquefois pardonnable d'avoir de la répugnance. Le malheur eſt qu'aujourd'hui elle tombe auſſi en déſuétude. Chez les grands & leurs ſinges, en bien plus grand nombre qu'eux, on ne connoît plus l'uſage de *trinquer* (1), ni même celui de porter les ſantés. A leur table, on boit quand on le peut, & toujours en ſilence. Quelques bourgeois ſuivent juſqu'à l'entremêt cette étiquette : mais à l'arrivée du vin de liqueur, les fronts ſe dérident, & une honnête familiarité prend la place de la contrainte. l'Amphitrion de la fête fait pétiller le Champagne dans le cryſtal, & les convives portent les ſantés de madame & de monſieur, au bruit des verres qui ſe raſſemblent & ſe choquent les uns les autres. Voilà la ſeule relique qui nous reſte de la propination des anciens. C'eſt la dernière trace (2) que la nature ait laiſſée dans nos repas, qu'elle a quittés pour ſe retirer au fond de nos campagnes. Là, une famille nombreuſe couronne une table ronde, dont la ſurface peut à peine porter un pain maſſif

(1) De l'allemand *trinken*, qui ſignifie boire.

(2) On en trouve pourtant encore quelques-unes dans les proverbes, comme celui-ci : *Ne boira-t-on jamais dans votre verre* ? c'eſt-à-dire, Ne me donnerez-vous jamais à manger ?

& noir, & un grand plat de gros légumes. A côté du père de famille eſt une cruche au large ventre. Il la prend, ſalue d'un ſigne de tête la compagne de ſa couche, & la lui donne après avoir bu. La femme boit à ſon tour, ainſi que toute la famille, juſqu'au plus petit marmot, qui de ſes deux foibles mains embraſſe étroitement l'embouchure du vaſe, que la mère tient & ſouleve, en fixant un doux regard ſur ce dernier fruit de l'amour conjugal :

. . . . . *Non teſtea ceſſat*
Amphora perque manus per & ora calentia ferri,
Optatos fundens reſupina in guttura fluctus.

FIN de la quatrième Centurie.

CENTURIE V^e.

Mélange de toutes les classes de Proverbes.

401. *Le diable bat sa femme*; dit-on populairement, quand il pleut pendant que le soleil luit. Cette expression vient des payens. Chez eux, Junon étoit souvent prise pour l'air, & Jupiter étoit aussi le dieu de l'air & de la pluie. Rien n'est si commun dans Homère que les querelles de ces deux époux célestes. Quand il pleut d'un côté & que le soleil luit de l'autre, la sérénité de l'air combat en quelque sorte contre le mauvais tems: de-là, on disoit en style poétique que Jupiter se battoit avec Junon. Ce langage a passé chez les chrétiens, qui ont mis le *Diable* à la place de *Jupiter*.

---

402. *Le loup te mangera.* C'est ce qu'on dit à un enfant, pour arrêter ses pleurs. Du tems de G. Cousin, on disoit: *Le moine*, ou *le cordelier & le loup te prendront & te mangeront.* Dans un siecle où Luther & Calvin déclamoient avec tant de fureur contre l'Eglise Romaine, il n'est pas

étonnant qu'on fît d'un religieux un épouvantail d'enfans. On blâme avec raiſon les nourrices, qui veulent avoir la paix avec leurs nourriſſons, de préſenter à leur imagination des objets effrayans, & de les bercer de contes de vieilles ; ce qui fait ſur des eſprits ſi tendres des impreſſions fâcheuſes & qui s'effaçent enſuite difficilement. Cet uſage abſurde a ſubſiſté de tout tems & chez tous les peuples. Les nourrices Grecques menaçoient leurs poupons de *Lamia*. C'étoit une reine de Lybie qui, ayant perdu ſes enfans & enviant aux autres mères un bonheur qu'elle n'avoit plus, envoya dans tout ſon royaume des aſſaſſins, avec ordre de maſſacrer tous les enfans qu'ils pourroient trouver. Cet acte de cruauté rendit ſon nom redoutable, & fit mettre ſur ſon compte mille fictions dont on rempliſſoit l'eſprit de l'enfance..... A Rome, l'épouvantail de cet âge avoit, entr'autres noms, celui de *Manducus*. On entendoit par ce mot une figure hideuſe, qui ouvroit une large bouche & ſembloit grincer des dents. Quand un enfant pleuroit, on l'appaiſoit en lui montrant ou dépeignant ce ſpectre, qui alloit, diſoit-on, le dévorer, s'il ne ſe taiſoit. Au rapport d'Ænéas Sylvius, le fameux capitaine Jean Hunniade a longtems fait la terreur des enfans, chez les Turcs : les nourrices arrêtoient leurs cris, en les menaçant de l'arrivée de ce guerrier.

403. *A tous ſeigneurs, tous honneurs:* pour dire, il faut rendre honneur à chacun ſelon ſon rang & ſa qualité ; *cui honorem, honorem*, dit S. Paul. Les honneurs rendus aux grands ont varié ſuivant les tems & le caprice des peuples. Suétone dit que les chevaliers voulant faire honneur à l'empereur Claude, lorſqu'il entroit au théâtre, ſe levoient tous & ſe dépouilloient de leurs robes qu'ils étendoient à ſes pieds. Selon Plutarque, on en faiſoit de même à Caton & à Pompée. On lit dans la bible que pareil honneur fut déféré à Joram, quand il fut roi ; & l'on ſait que les Juifs l'accordèrent au Sauveur, à ſon entrée dans Jéruſalem. Dans la primitive Egliſe, quelques chrétiens ſe dépouilloient de leurs manteaux, quand ils faiſoient leurs prières dans les temples. De cet uſage, nous n'avons conſervé que celui de reſter tête nue, dans les lieux & devant les perſonnes qui méritent nos reſpects : c'eſt ce que nos pères appeloient *ſe mettre au net.* C'eſt, dit un ancien auteur, *eſtre en pur chef & au net, que de n'avoir chaperon en teſte.* Quand le vaſſal faiſoit hommage à ſon ſeigneur, il devoit « ſe mettre au net, à ſçavoir, rabattre » ſon chaperon, ſe préſenter ſans couſteau por- » tant deffenſe, & *en pur corps*, à ſçavoir, ſans » manteau ». De l'expreſſion *en pur corps* les Pi-

cards ont formé celle-ci, ſe mettre *en purette*, pour dire, ſe mettre en chemiſe.

---

404. *A l'impoſſible nul n'eſt tenu.* Il y auroit de l'injuſtice à exiger d'un homme ce qui eſt réellement au-deſſus de ſes forces. Mais combien d'actes phyſiques ne ſemblent paſſer nos forces, que par le défaut de volonté? Une volonté bien décidée rend preſque tout poſſible. Voulez-vous une ſource de forces encore plus féconde? vous la trouverez près de la néceſſité. Celle-ci, ſans conſulter la volonté, qui réſiſteroit ſi on lui en donnoit le tems, commande & fait faire des miracles, qui étonnent & effraient l'agent, quand, rendu à lui-même, il conſidère ſon ouvrage avec le ſang-froid de la raiſon. *La puiſſance habite près de la néceſſité*, dit un vers de Pythagore. Hiéroclès & ſon commentateur ont développé cette penſée belle & profonde. « Il arrive tous les jours, dit celui-ci, » que nous refuſons de faire pour notre amende- » ment certaines choſes, alléguant pour excuſe » que nous ne le pouvons. Qu'il arrive le lende- » main une néceſſité indiſpenſable de faire des » choſes encore plus difficiles, nous en venons à » bout: ce n'eſt donc pas la puiſſance qui nous a » manqué, mais la volonté. Sans écouter donc » cette volonté foible ou corrompue, allons cher-

» cher la force dans le voiſinage de la néceſſité ; » c'eſt-à-dire, faiſons ce que nous ferions dans la » néceſſité la plus preſſante. Un goutteux dans ſon » lit eſt perſuadé qu'il ne peut marcher : que le » feu prenne à ſa chambre, il ſe levera & mar- » chera. Pour recouvrer toutes nos forces, il faut » les chercher où elles ſont, c'eſt-à-dire, près de » la néceſſité ».

Si d'un côté la pareſſe nous fait juger impoſſible un acte que requiert notre amendement : de l'autre nous regardons quelquefois comme proportionné à nos forces le réſultat heureux d'une multitude d'actes moraux, auxquels nous pouſſe, ſans le moindre fondement de raiſon, un amour-propre inconſidéré. C'eſt à cette malheureuſe préſomption qu'on doit tant d'écrits en vers & en proſe, ébauches groſſières où l'œil le plus exercé chercheroit en vain les premiers élémens de l'art. Horace a beau crier à un écrivain : Examinez avant tout & longtems,

. . . . *Quid valeant humeri, quid ferre recuſent.*

Ce précepte, que la lâcheté ne manque pas d'invoquer pour ſe diſpenſer des devoirs les plus eſſentiels, l'amour-propre n'a garde de ſe l'appliquer dans un point, où l'inaction ſeroit pourtant ſi avantageuſe pour lui & pour le public.

405. *Anes de Beaune.* Dans le XIII^e. ſiecle il y avoit à Beaune des commerçans diſtingués. Les plus connus étoient MM. *l'Aſne*, originaires de Genève. Lorſqu'on vouloit parler d'un commerce bien établi, on citoit *les Aſnes de Beaune.* Depuis, ce nom eſt reſté aux habitans : c'eſt ſur cette équivoque que roulent toutes les plaiſanteries qu'on a faites ſur leur compte. Comme elles portent à faux, on peut en rapporter quelques-unes, ſans craindre de mortifier ceux qui en ſont l'objet.

Un régiment paſſoit à Beaune & devoit traverſer une forêt pleine de voleurs. Le maire propoſa, dit-on, à l'officier de faire eſcorter ſon régiment par quatre cavaliers de maréchauſſée. Une autre fois, la fille du maire avoit perdu ſon ſerin ; la première idée qui vint à l'eſprit de ſon père, fut de faire fermer les portes de la ville.

Tout cela n'eſt pas très-piquant. Voici deux mots de Piron qui ont plus de ſel. Quelquefois on le voyoit aux environs de Beaune, arrachant tous les chardons ; & quand on lui en demandoit la raiſon, il répondoit : « Je ſuis en guerre avec les » Beaunois, je leur coupe les vivres ». On jouoit un jour dans cette ville les Fourberies de Scapin. Au moment où Scapin enferme Géronte dans le ſac, un petit-maître s'aviſa de crier : « Paix-là, » Meſſieurs, on n'entend pas. — Ce n'eſt pas man- » que d'oreilles », répondit Piron.

Chez les Athéniens, le cochon étoit, ainſi que l'âne, le ſymbole de la ſtupidité. Ils nommoient un Béotien, & en général un ignorant *Bœotica ſus*, cochon de Béotie. Plutarque dit que ce nom a été donné aux Béotiens, parce qu'ils étoient grands mangeurs, gras & plus adonnés aux exercices du corps qu'à ceux de l'eſprit. Selon un autre auteur, les anciens habitans de Béotie, gens barbares & groſſiers, s'appeloient ὗες. Quelques perſonnes eſtropiant ce mot, à deſſein ou non, diſoient ὖες (en latin *ſues*), au lieu de dire ὗες. A la fin, le mot eſtropié devint proverbe, & tout homme ſtupide & ignorant fut nommé *Bœotica ſus*.

On appeloit encore *auris Bœotica* un homme dépourvu de jugement & de goût. Un jour Anaxagore liſoit un livre de la Thébaïde, en préſence des Thébains. Voyant que perſonne ne l'écoutoit, il ferma ſon livre, en diſant : « On a bien raiſon » de vous appeler Béotiens, car vous avez des » oreilles de bœuf ». Anaxagore faiſoit alluſion à l'étymologie du nom *Béotien*, dans lequel on trouve deux mots grecs qui ſignifient *bœuf* & *oreilles*. *Voyez* N°. 18.

A Rome, *auris Batava* ſignifioit la même choſe que *Bœotica auris*. Martial a fait uſage de cette expreſſion :

Tu-ne es, tu-ne, ait, ille Martialis,

Cujus nequitias jocoſque novit
Aurem *qui modò non habet* Batavam.

Eraſme, qui étoit Hollandois, ne pouvoit digérer cette qualification injurieuſe. « Le reproche » de groſſièreté que Martial fait, dit-il, aux Ba» taves, ne tombe pas ſur nous ; ou ſi nous l'en» courons, nous devons même nous en glorifier. » En effet, quelle nation en a toujours été exemp» te ? Les Romains furent-ils jamais plus dignes » d'éloges, que quand la connoiſſance des arts ſe » réduiſoit chez eux à ſavoir diriger la charrue & » manier l'épée ? Si l'on veut que les Hollandois » juſtifient l'idée qu'on attachoit au nom de leurs » ancêtres ; conſolez-vous, mes chers compatriotes. » On fait de vous le plus grand éloge, en vous » accuſant de ne pas goûter les jeux de Martial ; » des jeux que lui-même appelle des méchance» tés. Et plût au ciel que les oreilles de tous les » Chrétiens fuſſent aſſez *Bataves*, pour ne pas en» tendre ſon coupable badinage, ou du moins n'en » être point charmées ! Si cela ſe nomme groſſiè» reté, nous en recevons le reproche d'autant plus » volontiers, qu'il nous eſt commun avec le peu» ple vertueux de Sparte, avec les anciens Sabins, » avec les Catons, perſonnages ſi juſtement cé» lebres ». (1)

(1) Comme le texte eſt bien ſupérieur à la traduction,

406. *Il ne faut pas ſe déshabiller avant de ſe coucher.* L'Eſpagnol dit ſans figure : Qui donne le ſien avant de mourir, qu'il s'apprête à bien ſouffrir. Le vieillard riche n'a pas d'ennemi plus à craindre que celui qui guette ſa ſucceſſion. Malheur à lui, s'il ſe dépouille vivant. Les petits ſoins ne ſont pas épargnés pour l'amener au détachement réel & effectif de ſes biens : vient-on à bout de le ſéduire ? adieu les petits ſoins : c'eſt l'hiſtoire du pêcheur qui, après avoir pris à la ligne un beau poiſſon, foule aux pieds les vers qui lui ont ſervi d'appât, &

le lecteur me ſaura gré de le lui avoir mis ſous les yeux. « *Quòd Martialis eam gentem ruſticitatis inſimulat, aut nihil* » *ad nos pertinet, aut etiam laudi vertendum arbitror. Si qui-* » *dem quæ gens non aliquando fuit ruaior? Aut quando Ro-* » *mana gens laudatior, quàm quùm præter agriculturam &* » *militiam nihil artium noſſet? Quòd ſi quæ quondam in Ba-* » *tavos dicta ſunt, contendet aliquis ad hujus temporis ra-* » *tionem pertinere; quæ major laus Hollandiæ meæ poterit* » *tribui, quàm ſi dicatur à Martialis joeis abhorrere, quos* » *etiam ipſe nequitias appellat? Utinamque Chriſtianis vel om-* » *nibus aures eſſent Batavæ, quò peſtilentes ejus poetæ face-* » *tias aut non admitterent, aut certè his non caperentur!* » *Quòd ſi quis id ruſticitatem vocare velit, nos convicium* » *haud illibenter agnoſcimus, videlicet cum integris Lacedæ-* » *moniis, cum priſcis illis Sabinis, cum laudatiſſimis Ca-* » *tonibus commune* ».

dont il n'a plus beſoin. Cette conduite odieuſe eſt ſi commune, qu'on peut dire en forme de proverbe; *Avide* ou *ingrat comme un héritier.*

Montagne a fait uſage de notre proverbe, & l'a interprété en parlant des gentilshommes. « Un » gentilhomme qui a trente-cinq ans, il n'eſt pas » temps qu'il face place à ſon fils qui en a vingt.... » Il a beſoin de ſes pieces, & en doit certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour autrui; & à celuy-là peut ſervir » juſtement ceſte reſponſe que les pères ont ordinairement en la bouche: *Je ne veux pas me deſpouiller, devant que de m'aller coucher.* Mais » un père atterré d'années & de maux, privé par » ſa foibleſſe & faute de ſanté, de la commune » ſociété des hommes, il ſe faict tort & aux ſiens, » de couver inutilement un grand tas de richeſſes. » Il eſt aſſez en eſtat, s'il eſt ſage, pour avoir » deſir de *ſe deſpouiller pour ſe coucher*, non pas » juſques à la chemiſe, mais juſques à une robe » de nuit bien chaude: le reſte des pompes de » quoy il n'a plus que faire, il doit en eſtrener » volontiers ceux à qui par ordonnance naturelle » cela doit appartenir.... La raiſon nous commande aſſez de nous *deſpouiller*, quand nos robes » nous chargent & empeſchent, & de nous coucher quand les jambes nous faillent ». Un homme en place peut, à un certain âge, *ſe dépouiller*

pour ſe coucher, c'eſt-à-dire, donner ſes charges à ſes enfans, s'ils en ſont dignes, pour couler le reſte de ſes jours dans le repos & le ſilence de la retraite. Mais *ſe dépouiller avant de ſe coucher*, c'eſt-à-dire, faire avant ſa mort un abandon total de ſa fortune, & par-là ſe mettre dans la dépendance de ſes enfans, c'eſt un acte de foibleſſe, que ſuit preſque toujours le repentir : & tout particulier qui le fait, s'expoſe à ne rencontrer que des épines ſur la fin de ſa carrière, invite ſes héritiers, fatigués du poids de ſon exiſtence, à former des vœux parricides, & renonce à la douce conſolation de s'en croire regretté, lorſqu'il deſcendra dans le tombeau.

L'avidité & l'ingratitude ont, de tout tems, caractériſé les héritiers. Les anciens leur donnoient le nom de vautours, parce que, ſemblables à cet animal vorace qui ne s'attache qu'aux cadavres, ſans ceſſe ils dévorent des yeux la ſucceſſion d'un vieillard ou d'un malade, qui

. . . . . Fait voir une pareſſe extrême
A rendre, par ſa mort, tous leurs deſirs contens.

A ces *hérédipetes*, ſi preſſés de jouir, on diſoit proverbialement : Si tu es un vautour, attends que mon corps ſoit un cadavre ; *Si vultur es, cadaver expecta.*

407. *Il eſt comme le chien du jardinier, qui ne mange point de choux, & n'en laiſſe pas manger aux autres*; ſe dit d'un homme qui poſſede une choſe ſans en jouir, ni en accorder la jouiſſance aux autres. Tel eſt un bibliomane, qui a un grand nombre de bons livres joliment reliés, & qui ne veut ni les ouvrir ni les prêter (1) : tel ſeroit encore un ignorant à qui l'on auroit confié la garde d'une bibliotheque publique, & qui, bornant ſon talent à ôter la pouſſière des livres, recevroit avec humeur ceux qui viendroient les conſulter.

Ce proverbe étoit connu des anciens, qui diſoient en deux mots, *canis in præſepi.* Lucien compare un ignorant, de la trempe de ceux que je viens de citer, à un chien couché dans une écurie, & qui ne pouvant manger d'orge, empêche le cheval d'en manger. Un de nos vieux poëtes (de la Giraudière) emploie cette comparaiſon contre un vieillard jaloux :

Vous faites en votre ménage,
Comme un chien qui garde du foin.
Vous conſervez avecque ſoin
Ce qui n'eſt pas à votre uſage.

---

408. *Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.* Dans

---

(1) On a dit d'un tel homme, que *c'eſt un eunuque dans un ſérail.*

les

les Plaideurs de Racine, Petit-Jean débute par ce proverbe :

Ma foi ſur l'avenir, bien fou qui ſe fiera :
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Nos anciens donnoient une durée moins longue au plaiſir & à la peine. On lit dans le fabliau, intitulé *Eſtula* :

En petit d'eure Diex labeure.
Tel rit au main (matin) qui le ſoir pleure ;
Et tels eſt au ſoir courouciez,
Qui au main eſt joians & liez (gai).

Il ne faut donc pas compter ſur un bonheur conſtant : aujourd'hui bien, demain mal ; ainſi ſe paſſe la vie. On citoit en ce ſens un vers d'Héſiode, qu'Eraſme traduit ainſi :

Ipſa dies quandoque parens, quandoque noverca eſt.

c'eſt-à-dire, un jour eſt pour nous une bonne mère, & dans un autre jour nous trouvons une marâtre. L'expreſſion eſt plus juſte en grec & en latin, où le mot *jour* eſt féminin..... Le philoſophe Favorin, dans un éloge de la fievre quarte, tire de ce proverbe grec la réflexion ſuivante. « Dans la » carrière de la vie, le bon & le mauvais ſe rem» plaçant continuellement, qu'elle eſt heureuſe pour » le malade, cette fievre qui ne s'allume que tous

» les trois jours, puiſqu'ainſi réglée elle amene deux » mères & une ſeule marâtre! » Je doute que cette réflexion conſole beaucoup ceux qui ont le prétendu bonheur d'avoir la fievre quarte.

---

409. *Les jours ſe ſuivent, mais ils ne ſe reſſemblent pas.* En latin : *Diem dies trudit, non ſimilem ſui.* Ce proverbe, qui convient à tout ce qu'on a dit dans le N°. précédent, peut ſe prendre dans un ſens moins étendu, & relativement à l'idée du peuple qui, dans certains jours, n'oſeroit ſe permettre certaines actions, indifférentes d'elles-mêmes, dans la crainte de s'attirer quelque malheur. Cette ſuperſtition nous vient des Chaldéens, par le canal de Pythagore. Ce philoſophe croyoit qu'il y avoit des jours & des momens propres à certaines choſes, comme à offrir des ſacrifices, & d'autres qui y étoient contraires ; & ſur cela, il avoit fait un précepte de l'*opportunité*. Ce précepte eſt encore à préſent ſuivi par des eſprits foibles, qui ſeroient très-fâchés, par exemple, de ſe couper les ongles un vendredi. Il eſt probable que cette vaine obſervance a été puiſée dans le ſymbole de Pythagore, qui défend de ſe faire les ongles pendant le ſacrifice : *ad ſacrificium ungues ne præcidito.* Des Chrétiens ignorans, prenant ce précepte à la lettre, l'auront appliqué au vendredi, jour où

le Sauveur des hommes a conſommé ſon ſacrifice. En levant l'écorce du ſymbole, on y trouve un très-beau précepte de morale : ſavoir, que pendant qu'on eſt dans le temple, il faut ne penſer qu'à Dieu, ſe tenir dans le reſpect, & rejetter toutes les penſées baſſes & indignes de la ſainteté du lieu. Iamblique donne une autre explication, qui paroît très-fondée. Il dit que Pythagore a voulu enſeigner par-là, que quand on fait un ſacrifice, il faut y appeler ſes parens les plus éloignés, ceux mêmes dont on pourroit le plus ſe paſſer, & qui ſont dans la condition la plus baſſe & la plus mépriſable. Car cet acte de religion doit bannir toute penſée d'orgueil & réunir les familles. On ſait que les ſacrifices étoient toujours ſuivis d'un feſtin auquel on prioit les parens & les amis..... Le ſymbole, pris dans ce dernier ſens, fait juger que, dans les cérémonies auxquelles la bienſéance appelle tous les proches, même ceux qui ſont pauvres, on a été porté de tout tems à retrancher ceux-ci du corps de la famille, & à les traiter comme l'extrémité des ongles, dont on ſe défait. A combien de parvenus on pourroit appliquer le précepte de Pythagore, & dire : *Ad ſacrificium ungues ne præcidito!*

---

410. *Cela me portera bonheur* ; & dans le ſens contraire, *vous m'avez porté malheur* ou *guignon*.

Ces expreſſions populaires ſe prononcent tous les jours ſans conſéquence ; mais les petits eſprits les emploient quelquefois ſérieuſement ; attachant une idée de bonheur ou de malheur, non-ſeulement à certains jours, (comme on le voit ci-deſſus) mais encore à certaines choſes & à certaines perſonnes. Ce genre de ſuperſtition ſe rend encore par les mots *chance* & *chanceux*, tirés du jeu de dez. *Votre arrivée m'a porté chance*, dit un joueur malheureux, qui commence à gagner depuis l'arrivée d'une perſonne. On dit auſſi : *Mieux vaut jouer contre un pipeur, que contre un chanceux* ; pour dire, contre un homme qui trompe, que contre un autre qui eſt heureux au jeu.

Ces croyances puériles ſont apparemment l'effet de la remarque qu'on a faite en différens tems, que certaines choſes ont été funeſtes à ceux qui les poſſédoient. La philoſophie la plus éclairée auroit de la peine à expliquer ce que l'Hiſtoire Romaine rapporte à ce ſujet. Cneïus Séjus avoit un cheval d'une grande beauté, & que l'on croyoit iſſu des chevaux de Diomède. Mais par une ſingulière deſtinée, quiconque le poſſédoit périſſoit avec toute ſa famille. Séjus ſon maître fut mis à mort par Marc-Antoine. Dolabella ayant acheté ce cheval, périt bientôt après de mort violente. Caſſius, qui en fut enſuite le maître, mourut de même, ainſi que Marc-Antoine, à qui il appartint auſſi. Enfin, Nigidius

l'acheta, & comme il traverſoit ſur lui le fleuve Marathon, le cavalier & le cheval au Styx allèrent boire. De-là, quand un homme étoit malheureux au point de ne réuſſir en rien, on diſoit de lui : Il a le cheval de Sejus, *equum habet Sejanum.* On diſoit encore dans le même ſens ; il a de l'or de Toulouſe, *aurum habet Toloſanum.* Voici l'origine de ce ſecond proverbe. Il y avoit beaucoup d'or dans les temples de Toulouſe, ville des Gaules. Q. Cepion l'ayant priſe & livrée au pillage, tous ceux qui emportèrent de cet or, périrent miſérablement & dans les douleurs les plus cruelles. Le proverbe auquel cet événement a donné lieu, ſubſiſte encore aujourd'hui ; & l'on dit d'un homme qui a eu quelque avantage, & qu'on menace de vengeance : *C'eſt de l'or de Toulouſe, qui lui coûtera cher.*

Le Romain le plus ſage, ſans examiner ſi les malheurs arrivés aux poſſeſſeurs du cheval Sejan ne devoient pas être attribués à la fureur des guerres civiles, pouvoit, je crois, éviter d'acquérir ce cheval, & dire tout bas, *il me porteroit malheur.* Mais quel homme, tant ſoit peu raiſonnable, ne regardoit pas en pitié l'eſpece de ſuperſtition dont parle Trebellius Pollion ? Il dit que, de ſon tems, le peuple étoit bien fermement perſuadé que, pour réuſſir en tout, il ſuffiſoit de porter ſur ſoi l'image d'Alexandre le Grand, figurée en or ou en argent : avec

cette eſpece d'amulette qu'on s'attachoit à la tête ou aux pieds, on ſe croyoit à l'abri de tout accident.

411. *Il eſt né coëffé.* On nommoit *Amniomantie* l'augure favorable qu'on tiroit de l'eſpece de *coëffe* appelée en grec Αμνιον, & dont la tête de l'enfant qui vient au monde, eſt quelquefois enveloppée. C'eſt de-là que le peuple dit encore d'un homme conſtamment heureux, qu'*il eſt né coëffé.* Si l'on en croit Lampridius, les ſages-femmes vendoient bien cher cette *coëffe* à des Avocats, qui croyoient qu'en la portant ſur eux, ils auroient une éloquence perſuaſive, à laquelle les juges ne pourroient réſiſter..... Chez les Grecs, voir lever la conſtellation dite *la chevre*, étoit une marque de bonheur; & de ceux qui proſpéroient ſans éprouver aucune diſgrace, on diſoit : Ils ont vu le lever de la chevre céleſte, *capram cœleſtem orientem conſpexerunt.*

412. *Il ſera marié cette année*, dit-on, en plaiſantant, d'une perſonne qui jette au plancher certaines choſes qui s'y attachent. Pareil pronoſtic ſe tiroit à Rome, & un paſſage d'Horace fait préſumer qu'on y ajoutoit plus de foi qu'aujourd'hui. C'étoit pour les amans un bon augure, quand en pouſſant des pepins de pomme du bout des doigts,

ils frappoient le plancher. Etes-vous ſage, dit Horace à l'un d'eux, de tirer un préſage favorable d'une action ſi puérile ?

Quid ? cùm picenis excerpens ſemina pomis,
Gaudes, ſi cameram percuſſi fortè, penes te es ?

Le rapprochement de ces deux eſpeces de jeux paroîtra peut-être curieux. Mais il ſeroit plus ſatisfaiſant d'en connoître l'origine, ainſi que celle de mille autres plaiſanteries ſemblables, où l'on joint un dicton à une action avec laquelle il n'a aucun rapport raiſonnable. Telles ſont celles qu'on va voir dans les deux N^os^. ſuivans.

---

413. *Vous ſaurez ma penſée.* Quand quelqu'un boit dans le verre où un autre vient de boire, on dit qu'il ſaura la penſée de celui qui a bu le premier. Dans un petit jeu uſité de nos jours & dont parle Suidas, on prétend deviner le ſentiment d'une perſonne, & connoître ſi elle aime ou non. Voici en quoi l'auteur grec fait conſiſter ce jeu. On prend une feuille de pavot ou d'autres plantes; on la couche ſur le pouce & l'index gauche, enſuite on y applique un coup avec la paume de la main droite. Si la feuille ſe déchire avec bruit, c'eſt un ſigne d'amour; ſinon c'eſt une marque d'indifférence. Ammien fait peut-être alluſion à ce jeu, quand il

dit que le moindre bruit décele le ſentiment du cœur.

---

414. *Les oreilles me tintent* ou *me cornent*, *on parle de moi quelque part.* Cette expreſſion nous vient des anciens qui tiroient des augures du tintement des oreilles. Celui de l'oreille droite annonçoit à la perſonne qui l'éprouvoit, qu'on faiſoit quelque part ſon éloge : le tintement de la gauche étoit un ſigne qu'on paſſoit ſous la langue de la médiſance..... Le mouvement ſpontané de l'œil droit préſageoit l'arrivée prochaine d'une perſonne qu'on aimoit. On en voit la preuve dans ce vers traduit de Théocrite :

En oculus dexter ſaliit mî, illam-ne videbo ?

Les bonnes-femmes que l'âge, le ſexe & l'ignorance rendent ſi aiſément ſuperſtitieuſes, devinent à la moindre demangeaiſon, ce qui doit arriver. De-là, ces expreſſions qu'on lit dans Plaute, & qui ont paſſé dans notre langue ; *prurit mihi tergum*, *pruriunt pugni*, &c. Chez nous les pieds *demangent* à celui qui ne peut reſter en place ; la gorge *demange* à celui qui s'expoſe à être pendu, ou, comme dit Marot, il eſt *chatouilleux* de la gorge ; enfin les doigts *demangent* au poëte ſatyrique

Dont la bile s'échauffe, & qui brûle d'écrire.

415. *Il ne faut pas ſe déchauſſer pour manger cela*, dit un gourmand, à la vue d'un mêt qu'il ſe flatte d'expédier ſeul, & en un clin-d'œil. A Rome, cette expreſſion eût ſignifié, *il ne faut pas ſe mettre à table, pour manger cela.* Quand on alloit manger en ville, on portoit ſes pantouffles (& ſon bonnet); & en entrant dans la ſalle du feſtin, on quittoit ſes ſouliers. « En portant mes livres à Auguſte, dit » Horace à Vinius, ne les tenez pas ſous le bras,

Ut cum pileolo ſoleas conviva tribulis ».

Notre expreſſion vient-elle de cet uſage? Elle y a du moins quelque rapport.

416. *Les plus hupés y ſont pris*; pour dire, ceux qui ſe croient les plus habiles, y ſont pris. Autrefois les perſonnes les plus conſidérables portoient ſur leurs chapeaux ou ſur leurs bonnets un floccon de ſoie, ou de fil, ou de plumes, noué. De-là, dit Fauchet, vient peutêtre le proverbe, *abattre l'orgueil des plus* HUPÉS, en parlant des gens de guerre portant des plumes; & *des plus* HOUPÉS, quand c'étoient des *Clercs* ou gens de lettres. Encore aujourd'hui, l'eccléſiaſtique & l'homme de robe portent, quand ils ſont en fonction, un bonnet ſurmonté d'une *houpe* de fil ou de

ſoie ; & certains militaires ceignent leurs chapeaux d'un plumet..... *Hupé* eſt une ſyncope du vieux adjectif *hurepé*, qui ſignifioit hériſſé comme le poil du ſanglier, dont la tête s'appelle *hure*. Duverdier obſerve, après Fauchet, que le *Hurepoix*, peut avoir pris ſon nom de ce que les habitans de ce pays portoient les cheveux droits & *hurepés*..... La rue de Paris, dite du *Hurepoix*, eſt ainſi nommée, parce qu'elle commence le quartier de l'Univerſité, que les gens du monde mettoient dans le Hurepoix. De-là, quand on vouloit dire qu'une choſe n'étoit pas civile, on diſoit : *C'eſt du quartier du Hurepoix*; ce qui revenoit à cette phraſe, cela ſent le pays latin. Aujourd'hui l'Univerſité n'eſt plus du tout dans le Hurepoix.

---

417. *Il va à la meſſe des trépaſſés, il y porte pain & vin.* Ce proverbe populaire & trivial ſe dit d'un homme qui va à la meſſe après avoir déjeuné. D'où vient l'uſage, établi dans pluſieurs diocèſes, de préſenter à l'offrande du pain & du vin, aux meſſes d'enterrement ? Dans la plus haute antiquité, on a célébré ce qu'on appeloit le feſtin des morts, *epulum funebre*. Ce feſtin ſe faiſoit ſur les tombes, & on enfermoit avec les défunts des alimens & des boiſſons. Les alimens les plus ordinaires étoient des feves, des pois, des lentilles,

du miel, du ſel & des œufs. Le vin ſurtout n'étoit pas oublié.

Un paſſage d'Iſaïe expliqué par David Millius, prouve que cet uſage exiſtoit chez les Hébreux. Les Egyptiens le conſervèrent auſſi, & il fut adopté par les Grecs & les Romains. Homère fait mention du repas donné ſur la tombe de Patrocle; & l'on ſait qu'un conſul Romain mourut ſi pauvre, qu'on fut obligé de faire une quête pour que ſon fils pût donner le feſtin funebre. Les Thuringiens, les Germains & les Celtes obſervèrent auſſi le même uſage. Il ſe continua parmi nous juſques ſous le regne du chriſtianiſme, & ne commença d'être aboli que par les défenſes des premiers Conciles provinciaux d'Arles & de Tours.

Ni l'égliſe ni la raiſon n'ont pu le ſupprimer entièrement en Angleterre. Lorſque le mort eſt enterré, tous ceux qui l'eſcortoient retournent dans le même ordre à la maiſon dont ils étoient partis. Alors on leur préſente à boire du vin d'Eſpagne, du vin clairet bouilli avec du ſucre & de la canelle, & pluſieurs autres ſortes de liqueurs. Chacun tâche de ſe conſoler de la perte du défunt. Les femmes qui vont aux enterremens des hommes, boivent auſſi quand elles reviennent, & n'ont garde, dit l'auteur des Lettres juives, de s'abſtenir d'une cérémonie auſſi utile qu'agréable.

L'uſage du feſtin funebre, qui touche au berceau

du monde, eſt remplacé en France par l'offrande du pain & du vin, laquelle ſe fait aux meſſes ſolemnelles qui ſe diſent pour les défunts. Aujourd'hui le plus proche parent du mort l'accompagne rarement quand on le porte en terre. Dans le XIIIe. ſiecle, l'épouſe ſe faiſoit un devoir de ſuivre le corps de ſon mari, juſqu'à ce qu'il fût inhumé; & nous voyons dans le codicille de Jean de Meun, que les veuves les plus diſtinguées, tenant un cierge en main, alloient elles-mêmes faire leur offrande, dans cette lugubre cérémonie. L'endroit eſt aſſez curieux pour avoir place ici :

. . . . . Parlons des femmes,
Quant leurs maris ſont morts, qu'elles font pour leurs ames.
Madame ſes voiſines & ſes parentes mande,
Pour garder la couſtume, & pour fuyr l'eſclande.
Lors fait ſon parement d'une vieille Truande *,
Qui lui porte ſon pain & ſon vin à l'offrande.
L'argent & la chandelle, pour ce que petit poiſe,
Porte par contenance à l'autel la bourgeoiſe;
Et la vieille eſt ſi duyte, ſi ſage & ſi courtoiſe,
Qu'elle va à l'offrande devant lui (elle) une toiſe.
Lors offre pain & vin couvert d'un pou de toille,
Et ung denier fichié dedans une chandelle;
Puis eſtend ſon mantel, tout ainſi comme un voile.
Tu qui n'as ce veü, va à Paris; or voy-le.
Là verras-tu offrir dames à grant-convine **;

* Qui vit d'aumônes.... ** Qui ont une longue queue à leur robe.

Autres ſi bien parées, ou mieulx comme une royne,
Et ſont ſi très-remplies de la grace divine,
Que les convient-ils ceindre juſques ſur la poitrine.
De telles en verras par Paris offrir maintes
Qui, ainſi com je dy, ſont ſanglées & ceintes
D'une larges ceintures, qui ſe pou ſont eſtraintes,
Qu'on ne cognoiſt ſouvent les vuides des enceintes....
Dieux, comme il leur advient à faire anniverſaires,
Et à porter la torche & autres luminaires.
Mieulx en pert (paroît) la beauté des yeux & des viaires,
Où telz muſent eſpoir *: il ne leur en chault gueres.

---

418. Après *graces-dieu-but*, c'eſt-à-dire, après avoir bu le coup qui ſuit les graces. Boétius Epo dit que les Allemands, adonnés à la débauche, ne ſongeoient guère à dire leurs *graces* après le repas. On eut beau y exhorter les chanoines & les moines, dans un concile de Mayence tenu en 847 : ces exhortations furent vaines. Pour réprimer cet abus, le pape Honorius III donna des indulgences aux Allemands qui boiroient un coup, après avoir dit graces..... C'eſt-là ce qui a fait naître l'expreſſion ci-deſſus, qu'on voit dans Regnier :

Après graces-dieu-but, ils demandent à boire.

La Monnoye croit qu'il faut écrire, *après graces-dieu*

---

* *Muſent eſpoir*, ſignifie s'amuſent peut-être.

bue; faiſant de *graces-dieu* un ſubſtantif féminin, qui ſignifie le coup qu'on boit après les graces.

La coutume de boire après les repas vient des Grecs. Quand la table étoit levée, on apportoit du vin dans une coupe appelée la coupe du bon génie, *calix boni genii*. Nos ancêtres ont long-tems été fideles à cet uſage. Dans un fabel de Garin, un comte donne un grand dîner à un chevalier. Le repas fait, on ôte les nappes, & les convives *ſe burent tout à route*; c'eſt-à-dire, tous enſemble. La même cérémonie recommença après le ſouper;

Avint qu'il fu tems de ſouper.
Si s'en ralèrent per à per,
Si com au matin aſeoir.
Moult furent bien ſervi le ſoir
De viandes à grant planté,
Et de vins à lor volenté.
Après mengié chaſcuns commence
De faire caroles & danſe,
Tant qu'il fu houre de couchier.
Puis emmainnent le chevalier
En ſa chambre où fait fu ſon lit,
Et là burent par grant délit.

Montagne, qui pourtant n'étoit pas buveur, ſe plaint de la ſobriété de ſes contemporains. « Il ſem-» ble, dit-il, que tous les jours nous raccourciſ-» ſons l'uſage de ceſtui-ci (de boire); & qu'en » nos maiſons, comme j'ai veu en mon enfance, » les desjeuners, les reſſiners, & les collations

» fuſſent plus fréquentes & ordinaires qu'à preſent. » Seroit-ce qu'en quelque choſe nous allaſſions vers » l'amendement ? Vrayement non. Mais ce peut » être que nous nous ſommes beaucoup plus jettez » à la paillardiſe que nos pères. Ce ſont deux occu- » pations qui s'entrempeſchent en leur vigueur ».

Cette manie de gobeloter, qui ſubſiſte encore en Allemagne & en Angleterre, alla chez nous toujours en diminuant ; & l'introduction du café en France l'a fait tomber abſolument. Après le dîner, on ſe borne à une taſſe de cette liqueur, & à quelques verres de ratafiat. Il n'y a pas un ſiecle que, par une ſuite du vieil uſage, bien des gens honnêtes alloient faire des collations au cabaret. Le luxe a établi pour eux des *cafés*, où brillent à l'envi l'or, le marbre & le cryſtal, & où les oiſifs peuvent, ſans riſque de s'encanailler, perdre leur argent, leur tems, voire même leur raiſon.

---

419. *A main lavée Dieu mande la repue.* Ce vieux proverbe eſt tiré de G. Meurier. Les Grecs mettoient, dans les ſacrifices, la propreté la plus recherchée. Héſiode défend qu'on faſſe le matin à Jupiter une libation de vin, ſans s'être préalablement lavé les mains. Auſſi les ſacrifices commençoient-ils par cet acte de propreté. On obſervoit la même choſe avant & après le repas, qui étoit réputé une cé-

rémonie ſacrée. De-là, cette expreſſion proverbiale, traduite du grec, *illotis manibus*, ſignifioit, ſans reſpect, ſans préparation; & entreprendre une affaire importante, ſans y apporter ni prudence ni lumières, c'étoit s'y embarquer *illotis manibus* ou *pedibus*.

Le lavement des mains qui précédoit le repas, ſe nommoit καῖα χειρος; celui qui ſe faiſoit après, étoit appelé νιψασθαι. Eraſme dit que les paraſites ne manquent jamais de ſe trouver à l'heure du premier; & à ce ſujet, il raconte, après Athénée, un trait aſſez plaiſant. On diſputoit dans une compagnie ſur la qualité des eaux, & il étoit queſtion de ſavoir quelle étoit la meilleure. L'un préféroit l'eau de Lerne, l'autre celle de Pyrène; enfin les avis étoient partagés, lorſque Carneus dit qu'il penſoit, avec Philoxène, que l'eau la plus agréable étoit celle qu'on verſoit ſur les mains avant le repas. Ce mot a beaucoup plus de grace en grec: Τὸ καῖα χειρος ὕδωρ, ἥδιςον.

L'uſage de laver les mains avant & après le repas exiſtoit en France du tems de Regnier, car il dit dans ſa X^e. ſatyre:

Sur ce point, on ſe lave, & chacun en ſon rang
Se met dans une chaiſe, ou s'aſſied ſur un banc.

Ce poëte, étant à Rome à la ſuite de M. de Béthune,

thune, ambaſſadeur de France, y compoſa ſa VI^e. ſatyre qui finit ainſi :

Ici, non plus qu'en France, on ne s'amuſe pas
A diſcourir d'honneur, quand on prend ſon repas.
Le ſommelier en haſte eſt ſorty de la cave,
Déja Monſieur le maiſtre & ſon monde ſe lave.
Treſves avecq' l'honneur ; je m'en vais tout courant
Décider au tinel * un autre différend.

Longtems avant Regnier, on mettoit de la cérémonie dans cette eſpece d'opération. Le fabel, cité dans le N^o. précédent, nous en fournit la preuve. Quand le dîner, que le comte donnoit au chevalier, fut prêt,

Lors la comteſſe por laver
Print par les mains le chevalier.
Mais li chevaliers nel voloit,
Et dou faire s'eſcondiſſoit **.
Mais ſes eſcondirs rien n'i vaut ;
Se qu'il lor plet faire le faut.
Et puis li cuens (le comte) & les pucelles,
Les dames & les damoiſelles
Lavent après, & l'autre gent,
De coi il i ot planté grant,
Por le chevalier conjoïr.

* De l'Italien *tinello*, qui ſignifie la ſalle du commun, où mangent les officiers & domeſtiques d'un grand ſeigneur.

** Refuſoit par honnêteté.

Puis le firent aller ſeïr
Ou plus bel leu lez (auprès) la comteſſe.

Après le repas, même cérémonie.....

Puis fit-on les napes oſter,
Et por laver l'iaue aporter.
Li chevalier tout prémereins
Avec la comteſſe ſes mains
Lava, & puis l'autre gent toute,
Et puis ſe burent tout à route.

Ce dernier lavement de mains eſt aujourd'hui le ſeul qui ſe ſoit conſervé chez les grands ſeigneurs. Le premier, pour le moins auſſi néceſſaire, devroit, comme autrefois, précéder le repas, dans toutes les maiſons honnêtes. *Voyez* N°. 104.

---

420. *C'eſt du vin de Bretigny, qui fait danſer les chevres.* C'eſt ce qu'on dit d'un vin plat & de nulle valeur, comme celui qui ſe fait aux environs de Paris. On explique ainſi cette phraſe populaire. Il y avoit à Bretigny, près Paris, un particulier nommé *Chevre.* C'étoit le coq du village, & une grande partie du vignoble lui appartenoit. Ce bon homme ne haïſſoit point le jus de la treille, & quand il avoit bu, ſa folie étoit de faire danſer ſa femme & ſes enfans. Voilà comme le vin de Bretigny faiſoit *danſer les chevres*..... L'on dit encore d'un mau-

vais vin, qu'il n'eſt bon qu'*à laver les pieds des chevaux*. Les Romains diſoient du même vin, qu'il n'étoit pas bon à dégraiſſer la laine, ou, ſi l'on veut, à laver les brebis. Car on peut entendre ainſi l'expreſſion de Juvénal :

. . . . . *Vinum quod ſuccida nolit —— lana pati.*

Varron dit que l'on frottoit de vin & d'huile les brebis récemment tondues.

---

421. *On ne meurt pas pour la peine.* Si la peine ne fait pas mourir, c'eſt qu'on eſt ſoutenu par l'eſpérance d'en voir la fin. Ecoutons Guillaume de Lorris, dans le roman de la Roſe :

Cil que l'en met en chartre obſcure,
En la vermine & en l'ordure,
Qui n'a ne pain d'orge ou d'avaine,
Ne ſe meurt mye * pour la paine.
Eſpérance confort lui livre,
Qu'il ſe cuide trouver délivre (libre)
Encor par quelque chevisſance (expédient).

---

422. *Bien mérite d'aller à pied, qui n'a ſoin de ſon cheval.* Jean Maſſé, champenois, docteur en

---

* Négation, uſitée en Picardie.

médecine, demeurant à Saint-Florentin, a traduit l'art vétérinaire d'Hieroclès. A la tête de ſa traduction, imprimée à Paris en 1563, eſt une épître où « il » allegue, dit du Verdier, un gentil exemple » pour aprouver le proverbe être vrai, qui dit » que *Bien mérite d'aller à pied, qui n'a ſoin de* » *ſon cheval.* Un gendarme Romain vint un jour » à ſa montre, paré & accouſtré mignonement, » au reſte monté ſur un cheval drilleux, crotté, » fangeux & déchiré. Les cenſeurs lui demandèrent » à quoi il tenoit, qu'il étoit ſi mignonement & » bien accouſtré, & ſon cheval tant déhalé & mal » en ordre. Pour autant, dit-il, que j'ai ſoin & » cure de moi-même, & Stace mon ſerviteur, » de mon cheval. La réponſe, indigne d'homme » chevalier & bon gendarme, le fit noter d'infa- » mie & caſſer ».

---

423. *L'œil du maître engraiſſe le cheval.* On demandoit à un Perſe quelle étoit la choſe qui engraiſſoit le plus un cheval: l'œil du maître, répondit-il. Telle eſt l'origine de ce proverbe, qui ſignifie en général, que pour réuſſir dans l'adminiſtration de ſon bien, il faut veiller à tout par ſoi-même. Caton veut que ceux qui ont des terres, aillent les voir ſouvent. C'eſt, dit-il, le moyen d'en tirer plus de fruits; que l'on voie donc votre

viſage plus ſouvent que vos talons : *frons occipitio prior.* Cette expreſſion a l'obſcurité d'un oracle. Pline l'explique, & dit enſuite que le front du maître eſt plus utile que le derrière de ſa tête ; *frontem domini plus prodeſſe, quàm occipitium, non mentiuntur.* Un de nos proverbes dit en moins de mots : *l'œil du fermier vaut fumier.*

424. *Tour du bâton.* On appelle *le tour du bâton* des profits ſecrets & illicites. Cette expreſſion vient des deux mots *bas* & *ton*, pour ſignifier les tours dont on ne dit le ſecret qu'à l'oreille & à *voix baſſe.* La Monnoye la tire du petit *bâton* avec lequel les joueurs de gobelets font leurs tours de paſſe-paſſe.

425. *Tems pommelé, pomme ridée & femme fardée ne ſont pas de longue durée.* Un autre proverbe dit :

De trois choſes Dieu nous garde ;
De bœuf ſalé ſans moutarde,
D'un valet qui ſe regarde,
Et de femme qui ſe farde.

Qu'une vieille coquette cherche, en ſe fardant, à réparer des ans l'irréparable outrage, c'eſt une folie innocente, dans le ſens, qu'elle ne peut flétrir une beauté qui n'eſt plus. Mais de jeunes perſon-

nes, à qui un teint frais & naturel iroit ſi bien ; ſont-elles excuſables de paſſer tous les jours des heures entières à le couvrir de lys & de roſes factices, qui d'une tête humaine font une poupée muette & ſans ame ? Heureuſement ce travers n'a pas gagné toutes les claſſes de la ſociété. Parmi les bonnes gens,

Des femmes, dont jamais un minéral perfide
N'enlumina le teint pour le rendre livide,....
Ont d'innocens plaiſirs au ſein de leur famille,
Et ſont belles encore aux noces de leur fille.

---

426. *Il a toute honte bue, il a paſſé pardevant l'huis du pâtiſſier.* C'eſt ce que le peuple dit d'un homme ſans honneur, & qui ſe moque de tous les reproches qu'on lui peut faire. Ce proverbe vient de ce que les pâtiſſiers tenoient autrefois cabaret ſur le derrière de leur maiſon. Ceux qui avoient quelque pudeur, y entroient par une porte dérobée ; & quand un débauché y entroit par la boutique, on diſoit qu'*il avoit toute honte bue*.... Les pâtiſſiers étoient autrefois en même tems rôtiſſeurs & cuiſiniers. Les premiers ſtatuts qui leur furent donnés par S. Louis, en Mai 1270, les confirment dans le privilege dont ils jouiſſoient depuis longtems, de travailler tous les jours indiſtinctement. La raiſon en eſt que, les jours de fêtes, on faiſoit des feſtins

en public & en particulier. On voit encore des reſtes de cet uſage dans les réjouiſſances de la S. Martin, de la veille & du jour des Rois, & dans les aſſemblées qui ont lieu le dimanche qui ſuit les fêtes patronales des villages. Ce dimanche s'appelle à Sens *le beau dimanche*, & en Picardie *la fête à gueule*. La quantité de pâtiſſerie qui ſe conſomme ces jours-là, eſt apparemment un reſte de ce qui ſe paſſoit dans les fêtes des Payens. On ſait qu'on y offroit aux dieux des gâteaux, & le peuple s'en régaloit auſſi après le ſacrifice. *Voyez* N°. 26.

---

427. *Elle a paſſé le pont de Gournay, elle a ſa honte bue.* Au tems où la clôture étoit moins obſervée dans les couvens de filles, les religieuſes de Chelles, dont la maiſon eſt de l'autre côté de la Marne, paſſoient ſur le pont & alloient viſiter les moines de Gournay. Quoique ces viſites n'euſſent peut-être rien de criminel, le peuple en fut ſcandaliſé; & leur fréquence fit naître le proverbe, qu'on appliquoit en général à une femme de mauvaiſe vie.

---

428. *Il faut attendre le boiteux*, pour dire, il faut attendre la confirmation d'une nouvelle, avant de la croire. Dans *la ſuite du Menteur*, Cliton dit à Dorante :

Et tout ſimple & doucet, ſans chercher de fineſſe;
Attendant le boîteux, je conſolois Lucrece.

Cette ancienne façon de parler, dit Voltaire, ſignifie le Tems. Les anciens le figuroient ſous l'emblême d'un vieillard *boîteux*, qui avoit des ailes; pour faire voir que le mal arrive trop vîte, & le bien trop lentement.

---

429. *Bureau d'adreſſe.* On donne par plaiſanterie ce nom à une perſonne qui s'informe de tout ce qui ſe paſſe dans une ville, & le va débiter enſuite de côté & d'autre : cette femme eſt un vrai *Bureau d'adreſſe.* Au propre, un bureau d'adreſſe eſt un lieu où l'on va donner & prendre des avis pour les choſes dont on a beſoin. Le père de Montagne a donné la première idée de cette eſpece d'établiſſement, & on peut le regarder comme l'inventeur des papiers publics, qui circulent ſous le nom d'affiches, annonces, &c..... *Bureau* vient de *bure*, & s'eſt dit d'abord du lieu où s'aſſembloient les juges pour délibérer, parce qu'ils étoient autrefois ſéparés du peuple & des cliens, par de grands rideaux de *bure.* *Voyez* le N°. ſuivant.

---

430. *Bureau vaut bien écarlate.....* C'eſt-à-dire, les gens de baſſe condition valent ſouvent pour la

vertu, ceux qui ſont élevés aux plus brillantes dignités. On appeloit jadis *bureau* ce que nous nommons *bure*, c'eſt-à-dire, une groſſe étoffe de laine à l'uſage des gens du commun. La Croix du Maine attribue ce proverbe à Michel *Bureau*, natif du Bas-Maine, & qui en 1518 étoit évêque de Hiéropolis & abbé de la Coûture, près le Mans. Un jour qu'il parloit au cardinal de Luxembourg, pour lors évêque du Mans, avec lequel il étoit en procès au ſujet de leurs juriſdictions, il lui dit dans un accès de vivacité : *Bureau vaut bien écarlate*; jouant ſur l'équivoque de ſon nom avec celui d'un gros drap non teint, comparé à l'habit d'un Cardinal.

---

431. *Dieu vous beniſſe*, dit-on à ceux qui éternuent. On dit auſſi, *Dieu vous ſoit en aide*, & Molière a fait uſage de cette dernière expreſſion :

> Enfin il n'eſt rien tel que d'avoir un mari....
> Ne fût-ce que pour l'heur d'avoir qui vous ſalue
> D'un *Dieu vous ſoit en aide*, alors qu'on éternue.

On date communément du ſiecle de la reine Brunehaut & du pontificat de S. Grégoire le Grand, l'uſage de faire des ſouhaits en faveur de ceux qui éternuent. On prétend que, l'an 591, il regna dans l'air une malignité ſi contagieuſe, que ceux qui avoient le malheur d'éternuer, expiroient ſur le

champ ; ce qui donna occaſion à S. Grégoire d'ordonner aux fideles certaines prières accompagnées de vœux, pour détourner de deſſus eux les effets dangereux de la corruption de l'air. C'eſt une fable imaginée contre les regles de la vraiſemblance : du moins il eſt certain que, de toute antiquité, la coutume de ſaluer ceux qui éternuent a ſubſiſté dans toutes les parties du monde connu. Les anciens l'obſervoient en diſant ; *tibi Jupiter adſit*, Jupiter vous aſſiſte ! parce que, dit-on, le cerveau d'où vient l'éternuement, étoit conſacré à ce dieu. Quand vous éternuez, dit Ariſtote, on vous ſalue pour marquer que l'on honore votre cerveau, le ſiege du bon ſens & de l'eſprit. Les Grecs, pour faire l'éloge d'une jolie perſonne, diſoient que les Amours avoient éternué à ſa naiſſance.

Voltaire dit que, dans le Sadder, (qui eſt l'abrégé du *Zend*, l'un des plus anciens livres qui ſoient au monde,) on lit ce précepte de Zoroaſtre : « Dis ; » *Ahunovar* & *Ashim Vuhû*, quand quelqu'un éter- » nue ». Cette citation, ſi elle eſt vraie, fait voir de quelle prodigieuſe antiquité eſt l'uſage de ſaluer ceux qui éternuent. Cet uſage eſt établi chez les peuples même les moins policés. Lorſque le roi de Sennar éternue, ſes courtiſans lui tournent le dos, en ſe donnant de la main une claque ſur la feſſe droite.

On dit encore chez nous, *Dieu vous beniſſe* ;

ou *vous aſſiſte*, aux pauvres à qui on refuſe l'aumône. Un de leurs plus éloquens avocats déſapprouve avec raiſon cette formule, ou plutôt le refus qui l'accompagne. « Comment puis-je être sûr que » l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu » mon aſſiſtance, n'eſt pas peutêtre cet honnête » homme prêt à périr de misère, & que mon refus » va réduire au déſeſpoir ? Quand l'aumône qu'on » leur donne ne ſeroit pas pour eux un ſecours » réel, c'eſt au moins un témoignage qu'on prend » part à leurs peines, un adouciſſement à la du- » reté du refus, une ſorte de ſalutation qu'on » leur rend. Une petite monnoie ou un morceau » de pain ne coûtent guere plus à donner, & ſont » une réponſe plus honnête qu'un *Dieu vous aſſiſte* : » comme ſi les dons de Dieu n'étoient pas dans » la main des hommes, & qu'il eût d'autre gre- » niers ſur la terre que les magaſins des riches ? »

---

432. *Se moquer de Gautier & de Garguille*, c'eſt-à-dire, ſe moquer de tout le monde.

Au reſte, n'épargnez ni Gautier, ni Garguille. *Reg.*

C'eſt-à-dire, n'épargnez perſonne. On diroit en latin :

Tros Rutulus-ve fuat, nullo diſcrimine habebo.

Gautier-Garguille, Gros-Guillaume & Turlupin étoient garçons boulangers au fauxbourg Saint-Laurent, à Paris. Liés par la gaîté qui les caractériſoit, ils ſe mirent en tête de jouer la comédie, & compoſèrent des pieces ou des fragmens comiques, qu'on a nommés depuis des *Turlupinades*. Ceux qui les imitèrent enſuite furent appelés *Turlupins* :

Inſipides plaiſans, bouffons infortunés,
D'un jeu de mots groſſier partiſans ſurannés.

---

433. *Etre en goguettes*, c'eſt être en belle humeur. On dit auſſi, *faire goguettes*, pour dire ſe divertir :

Des ſottiſes d'autrui le barreau fait goguettes.

Goguettes, & *goguenard* (mauvais plaiſant), viennent du bas-breton *Gog*, qui ſignifie ſatyre, plaiſanterie.

---

434. *A quelque choſe malheur eſt bon.* La Fontaine a fait uſage de ce proverbe, dans les vers ſuivans :

Quand le malheur ne ſeroit bon
Qu'à mettre un ſot à la raiſon,
Toujours ſeroit-ce à juſte cauſe,
Qu'on le dit bon à quelque choſe.

Bien avant la Fontaine, un poëte grec a dit :

L'envie eſt, dites-vous, un fléau dangereux ;
De mille maux elle eſt toujours la cauſe.
Soit : mais j'ai vu ſouvent en créver l'envieux :
Malheur eſt bon à quelque choſe.

435. *Pays de Cocagne.* On appelle ainſi un pays fertile, où tout abonde :

Paris eſt pour un riche un pays de Cocagne.

En Languedoc on appelle *cocagne* un petit pain de paſtel, avant qu'il ſoit réduit en poudre & vendu aux teinturiers. On en fait un grand trafic dans ce pays-là : & comme le paſtel ne vient que dans des terres fertiles, & qu'il enrichit ſes maîtres qui en font cinq ou ſix récoltes par an, on a appelé le haut Languedoc, & enſuite tout pays fertile, *un pays de Cocagne.*

436. *La terre couvre les fautes des médecins.* Un mauvais peintre ſe fit médecin. Comme on lui demandoit pourquoi il avoit changé d'état : J'ai préféré, dit-il, celui dont la terre couvre les fautes.... Montagne n'avoit pas grande foi à la médecine. « Les » violentes harpades de la drogue & du mal ſont, » dit-il, tousjours à noſtre perte, puiſque la que-

» relle ſe deſmesle chez nous, & que la drogue » eſt un ſecours infiable, de ſa nature ennemi » à noſtre ſanté, & qui n'a accèz en noſtre eſtat » que par le trouble..... Faictes ordonner une pur- » gation à voſtre cervelle, elle y ſera mieux em- » ployée, qu'à voſtre eſtomach..... Un mauvais » luicteur ſe fit médecin. Courage, lui dit Dio- » genes, tu as raiſon, tu mettras à cette heure en » terre ceux qui t'y ont mis autrefois. Mais ils ont » cet heur, ſelon Nicoclès, que le ſoleil eſclaire » leurs ſuccès & la terre cache leurs fautes ». Selon le proverbe eſpagnol : *C'eſt Dieu qui guérit, & le médecin emporte l'argent.*

Le grand nombre de charlatans, qui ont toujours déshonoré la médecine, n'a pas peu contribué à la décrier. J'appelle de ce nom tout homme qui oſe exercer cet art ſans connoiſſances préalables, & qui pour avoir de quoi vivre, s'expoſe à devenir le meurtrier de ſes ſemblables. Pour de pareils fléaux, le ridicule eſt un châtiment trop doux : mais eſt-il juſte de l'infliger à tous les médecins en général, comme s'ils étoient tous mauvais ? Si l'ignorance eſt leur partage, ſi leur art eſt purement conjectural, pourquoi nous eſt-il ordonné dans l'Ecriture d'honorer le médecin comme l'ouvrage du Très-haut ? C'eſt, dit le fils de Sirach, c'eſt le Très-haut qui a produit de la terre tout ce qui guérit, & l'homme ſage n'en aura point d'é-

soignement (1). Il y a donc des remedes propres aux maladies qui nous affiegent. Celui qui les a étudiés, qui les connoît, & fait les appliquer à propos, eſt certainement un bon médecin, & partant un être précieux à la ſociété. Honorons-le donc, ce bienfaiteur de l'humanité ſouffrante, cet ange tutélaire dont la préſence & les diſcours ſont ſi conſolans, pour ceux même que ſon art ne peut arracher au trépas. Il mérite d'autant plus nos hommages, qu'ils ſont trop ſouvent l'unique récompenſe de ſes ſoins, à laquelle ſon noble déſintéreſſement & notre avarice lui permettent de prétendre.

---

437. *Qu'alloit-il faire dans cette galère?* Se dit d'un homme qui s'eſt embarqué dans une mauvaiſe affaire. Ce proverbe eſt de fraîche date, & ne remonte pas plus haut que *les Fourberies de Scapin*, d'où il a été tiré. Léandre, fils de Géronte, a beſoin de cinq cens écus, & Scapin ſon valet, garçon fertile en expédiens, ſe fait fort de les excroquer à ſon père. Malgré la défiance qu'inſpiroient au bon homme & ſa propre avarice & l'inconduite de ſon fils, Scapin lui fait croire que ce fils a eu

---

(1) *Altiſſimus creavit de terrâ medicamenta, & vir prudens non abhorrebit illa.* Eccleſ. 38.

l'imprudence d'entrer dans une galère turque, qu'en bon valet il a ſuivi ſon maître, à deſſein d'avoir ſa part d'une magnifique collation à lui donnée par un jeune muſulman. « Pendant que nous mangions, » dit-il enſuite, le Turc a fait mettre la galère en » mer, & il m'envoie vous dire que, ſi vous ne » lui envoyez par moi tout-à-l'heure cinq cens » écus, il va vous emmener votre fils à Alger. » — Comment diantre cinq cens écus! — Oui, » Monſieur, & de plus, il ne m'a donné pour » cela que deux heures. — Ah! le pendart de Turc, » m'aſſaſſiner de la façon! — C'eſt à vous, Mon- » ſieur, d'aviſer promptement au moyen de ſauver » des fers un fils que vous aimez avec tant de tendreſ- » ſe. — *Que diable alloit-il faire dans cette galère?* » — Il ne ſongeoit pas à ce qui eſt arrivé. — Va- » t-en, Scapin, va-t-en vîte dire à ce Turc que » je vais envoyer la juſtice après lui. — La juſ- » tice en pleine mer! Vous moquez-vous des » gens? — *Que diable alloit-il faire dans cette ga-* » *lère?* &c. » Ce refrain, auquel le pauvre Gé- ronte revient juſqu'à ſix fois, dans la même ſcene, fit beaucoup rire les ſpectateurs. On le répéta ſi ſouvent dans les compagnies, qu'enfin il eſt devenu proverbe (1).

(1) On m'objectera peut-être que Moliere doit au *Pédant joué* de Cyrano, la ſcène où ſont répétés ſi ſouvent

438. *Mon petit doigt me l'a dit* : propos que l'on tient à un enfant, pour en tirer la confeſſion d'une choſe qu'il refuſe d'avouer. Dans *le Malade imaginaire*, Argan queſtionne la petite Louiſon ſur une choſe qu'il veut ſavoir, & lui dit : « Prenez-y bien » garde, au moins ; car voilà un petit doigt qui ſait » tout, & qui me dira ſi vous mentez. » Louiſon dit tout ce qu'elle ſait. Argan qui craint qu'elle ne lui cache quelque choſe, lui dit : « Il n'y a » point autre choſe ? —Non, mon papa. —Voilà » mon petit doigt pourtant qui gronde quelque » choſe. Attendez. (Il met ſon doigt à ſon oreille.) » Hé ! ah, ah ! Oui ? Oh, oh ! Voilà mon petit » doigt qui me dit quelque choſe que vous avez » vu, & que vous ne m'avez pas dit. Ah ! mon » papa, votre petit doigt eſt un menteur. — Pre- » nez garde. — Non, mon papa ; ne le croyez » pas, il ment, je vous aſſure ».

Les anciens appeloient le petit doigt *auriculaire*, parce qu'on s'en ſert quelquefois à ſe nettoyer l'o-

ces mots : *Qu'alloit-il faire dans cette galere* ; & qu'il peut en avoir tiré le refrain dont je lui fais honneur. Quand cela ſeroit, c'eſt toujours lui qui en a fait un proverbe : car ſans Moliere, ce trait comique ſeroit auſſi ignoré que la piece du poëte de Bergerac.

reille. Un père, en l'employant à cet uſage, aura fait une queſtion à ſon enfant, & dit comme Argan, *mon petit doigt va dire ſi vous mentez*; & c'eſt-là peut-être ce qui a donné lieu au proverbe.

---

439. *Votre nez branle.* Cette expreſſion, analogue à la précédente, eſt uſitée en quelques endroits de la Picardie. Quand on queſtionne un enfant ſur une eſpiéglerie qu'il ſoutient n'avoir pas faite, on prétend lire ſon menſonge ſur ſon nez, & on lui dit: Vous mentez, car *votre nez branle.* Cette façon de parler a quelque rapport à une ſuperſtition des anciens, conſignée dans ce vers traduit de Théocrite :

Non mihi naſcentur nares mendacia ſuprà.

Les Siciliens regardoient comme menteurs ceux qui avoient ſur le nez des puſtules blanches, qu'ils appeloient *pſydracia.* Les Grecs les nommoient *pſeuſmata*, mot qui ſignifie auſſi *menſonges.* C'eſt apparemment l'équivoque du mot qui a fait regarder comme ſignes de menſonge ces bourgeons qui viennent ſur le nez. Du tems d'Eraſme, on diſoit vulgairement: Votre nez me dit que vous mentez; *Naſus tuus arguit mihi te mentiri.* Il traite cela de ſuperſtition, & il ajoute: « J'ai connu un homme qui avoit non-ſeulement le nez, mais preſ-

» que tout le viſage couvert de ces ſortes de » bourgeons. C'étoit bien le plus impudent men- » teur que j'euſſe jamais vu. Cette concurrence » des bourgeons avec l'habitude du menſonge n'é- » toit ſans doute qu'un jeu du haſard ». (1)

---

440. *Il n'eſt ſi gentil mois d'Avril, qui n'ait ſon chapeau de gréſil* : pour dire qu'il y a toujours quelques giboulées dans ce mois. Le peuple a nombre de dictons ſur les qualités des mois de l'année, ſur les fêtes, &c. En voici quelques-uns tirés de G. Meurier. *Février le court, eſt le pire de tous.... Au commencement ou à la fin, Mars a ſa poiſon & venin.... Après Paſques & Rogations, ſi de preſtre & d'oignon.* Les Eſpagnols en ont un qui mérite d'être connu : *Trente jours a Novembre, Avril, Juin & Septembre; vingt-huit a l'un, les autres trente & un.*

Les gens de la campagne tirent différens préſages de la température des mois. Tel eſt celui-ci : *Mars aride, Avril humide, Mai le gai tenant de tous deux, préſagent l'an plantureux.* Ces ſortes

---

(1) *Res ipſa planè ſuperſtitioſa eſt, & caſum eſſe puto quòd novi quemdam, cui non naſus tantùm, ſed tota penè facies pſydraciis erat operta; nec ullum unquam animal vidi vanius aut impudentiùs mendax.*

de préſages, communs à tous les peuples, varient ſelon les climats; de manière que le même ſigne qui annonce l'abondance à un pays, eſt pour un autre une marque de diſette. Pendant qu'on dit en Eſpagne : *Quand il tonne en Mars, apprête les cuves & le maillet*, on dit au contraire en France: *Quand il tonne en Mars, nous pouvons dire, hélas!* ou, *bon homme, dis, gare*, comme s'exprime le vigneron Sénonois. *Voy. le N°. ſuivant.*

---

441. *A la Saint-Urbain, ce qui eſt dans la vigne eſt au vilain*: pour dire, qu'au 25 Mai la vigne eſt à l'abri de la gelée; ce qui n'eſt pas toujours vrai. Un autre proverbe dit: *Georget, Marquet, Croiſet & Urbanet ſont des jours funeſtes aux vignes & aux arbres*, parce qu'il gele aſſez ſouvent ces jours-là; c'eſt-à-dire, le 23 Avril, jour de S. George; le 25 du même mois, jour de Saint Marc; le 3 Mai, jour de l'Invention de la Sainte Croix; & le 25 ſuivant, jour de S. Urbain. Ce proverbe populaire vient, non, de ce qu'il gele ces jours-là, plutôt qu'en d'autres, mais de ce que la gelée qui vient depuis la fin d'Avril juſqu'à la fin de Mai, eſt plus dangereuſe pour les vignes & pour les arbres, qu'en un autre tems, & de ce que ces fêtes, étant des jours de foires & d'aſſemblées en pluſieurs endroits, ſont des jours de remarque pour les payſans.

Voici ce qu'on lit à ce ſujet dans le Dictionnaire de Trévoux. « Le peuple nomme *Vendangeurs* certains Saints dont il croit que les jours » où l'on célebre leur fête, ſont pernicieux à la » vigne. Ces fêtes tombent à la fin d'Avril ou » dans le mois de Mai, tems où la gelée eſt à » craindre pour la vigne. Nos anciens les nommoient par les diminutifs *Georget*, *Marquet*, » *Jacquet*, *Croiſet*, *Colinet*, &c. Les gens de Ville-» neuve Saint-George, près Paris, jettèrent, dit-» on, le 23 Avril, l'image de leur patron dans » la rivière, parce que leurs vignes avoient gelé » ce jour-là. A Verrière, paroiſſe du diocèſe de » Châlons, près Sainte-Ménehoud, on fit autrefois la même choſe, & pour la même raiſon, » de l'image de S. Didier, patron du lieu, célébré » le 23 Mai ».

La vengeance qui n'eſt permiſe en aucun cas, eſt ici un ſacrilege, que l'ignorance la plus craſſe ne ſauroit faire excuſer dans un chrétien. Le peuple Chinois ne traite pas mieux ſes idoles; & quand il n'obtient pas ce qu'il en attend, il joint quelquefois les coups aux reproches les plus outrageans: mais le peuple Chinois n'eſt pas éclairé du flambeau de l'Evangile.

---

442. *Brûleur de cire.* On appelle ainſi les prê-

tres qui ſont trop longs à dire la meſſe. Quelqu'un qui avoit entendu celle de feu M. d'Orléans, évêque d'Amiens, lui ayant dit qu'il l'avoit trouvée un peu longue, le prélat lui répondit en plaiſantant : « Cela eſt vrai : tous vos beſoins me ſont » venus à l'eſprit à mon *Memento*, & je n'en fi» niſſois plus ». Eraſme cite ce proverbe latin : *Sacra celeriùs abſolvenda*, & il ajoute que, dans les ſacrifices, l'attention eſt plus néceſſaire que la durée.

S'il eſt ennuyant d'aſſiſter à une meſſe trop longue, on n'eſt guere édifié non plus d'une meſſe trop courte. Un des cinquante-quatre reproches qu'on fit au pape Jean XXIII, au concile de Conſtance, fut que, quand il célébroit, il diſoit la meſſe trop vîte, & moins en prêtre qu'en chaſſeur & en cavalier ; *currenter*, *more venatorum & armigerorum*.... Rabelais parle d'un frère Jean des Entommeures, qui étoit beau deſpeſcheur d'heures, beau deſcroteur de vigiles, &c. Ces expreſſions ſont un peu leſtes ; auſſi ſont-elles de Rabelais.

---

443. *Patenôtre.* Ce mot compoſé du latin *Pater noſter*, ſignifie parmi le peuple l'oraiſon dominicale, & dans un ſens plus étendu, toute eſpece de prières. *Un diſeur de patenôtres* eſt, en ſtyle familier, un homme dévot & toujours en prières.

Autrefois on juroit par la *patenôtre*. Dans le fabliau du *povre Mercier*, celui-ci ayant perdu ſon cheval, que les loups avoient mangé dans le pré d'un ſeigneur, va en demander le prix à ce ſeigneur & lui dit:

Sire, par ſaincte patenoſtre,
En la Deu garde & en la voſtre
Le commandai entièrement.
Si vos pri por Deu doucement,
Se la réſon i entendez,
Qu'aucune choſe m'en rendez.

On regarde aujourd'hui en pitié les diſeurs de chapelet & de *patenoſtres*. Cet uſage, que l'on renvoie aux couvens & aux ſeminaires, étoit autrefois commun aux gens du monde, qui apparemment n'en valoient pas pis. « Qui eût vu, dit un » auteur du XVI^e. ſiecle, les magiſtrats du Parle» ment de Paris, allant de grand matin au palais (1), » les eût trouvés ſur leurs mulets, qui prioient » Dieu & qui diſoient leurs heures & chapelets par » les chemins ». Ceux qui regardent Montagne comme un incrédule, ſeront un peu ſurpris d'ap-

(1) On alloit au palais à cinq heures du matin, & l'on en ſortoit à dix. On dînoit auſſi bien plutôt qu'aujourd'hui. Où je gouverne, dit Montagne, je ne diſne ni avant onze heures, ni ne ſoupe qu'après ſix heures. *Voyez N°. 24.*

prendre de lui-même, qu'il rempliſſoit tous les devoirs de ſa religion. Parlant de la guerre civile, qui mettoit toute la France en feu, il dit : « Je » me ſuis couché mille fois chez moi, imaginant » qu'on me trahiroit & aſſommeroit cette nuict- » là.... Et me ſuis eſcrié *après mon patenoſtre* :

» *Impiùs hæc tam culta novalia miles habebit ?* »

Ecoutons ce qu'il dit des jours d'abſtinence, méconnus aujourd'hui preſque partout : « Comme je » fais conſcience de manger la viande, le jour de » poiſſon, auſſi fait mon gouſt, de mesler le poiſ- » ſon à la chair ». Le paſſage ſuivant met encore plus en évidence ſes ſentimens ſur la religion. « Tout au commencement de mes fiebvres, & » des maladies qui m'attèrent, entier encore & » voiſin de la ſanté, je me réconcilie à Dieu par » les derniers offices chrétiens. Et m'en trouvé » plus libre & deſchargé, me ſemblant en avoir » d'autant meilleure raiſon de la maladie ».

---

444. *Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile.* Alluſion à un conte de vieille, que Bellingen m'a fait connoître. Une payſanne avoit chargé ſon fils d'aller vendre au marché une piece de toile ; & comme ce fils n'étoit pas bien fin, elle lui défendit de la vendre à un grand parleur, qui l'en-

geoleroit pour avoir la toile à bas prix. Ce benêt retint ſi bien ſa leçon, qu'il ne trouva point de marchand qui ne parlât trop à ſon gré. Car dès qu'on lui avoit demandé, *combien la toile*, & qu'il en avoit dit le prix, ſi on répondoit *c'eſt trop*, il répliquoit à l'inſtant : *Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile*, & renvoyoit ainſi le monde : de ſorte qu'il revint à ſon village avec ſa marchandiſe. Ce mot eſt devenu proverbe parmi le peuple, qui l'applique à un babillard.

---

445. *Chere de Commiſſaires.* On appelle ainſi un repas où l'on ſert gras & maigre. Par commiſſaires, on entend ici les juges envoyés en commiſſion. Comme ces Meſſieurs ſont toujours bien traités, l'expreſſion ci-deſſus eſt une alluſion à leurs repas, ou peutêtre au tems où, les Chambres étant compoſées de catholiques & de huguenots, on ſervoit gras & maigre, afin que chacun pût ſe traiter à ſa manière.... Les anciens appeloient un repas ſplendide, *Pontificalis cæna* ; apparemment parce que les repas qui ſe faiſoient après quelque cérémonie religieuſe, étoient plus brillans que les autres. Cette expreſſion eſt dans Horace.

---

446. *Vin d'une oreille.* On appelle ainſi le bon

vin, & *vin de deux oreilles* le mauvais, parce que ceux qui trouvent le vin bon, penchent une oreille en ſigne d'approbation ; au lieu que ceux qui en boivent de mauvais, ſecouent la tête pour marquer qu'il ne vaut rien.... Rabelais nomme le bon vin, *vin à quarante ſangles*, parce qu'on eſt obligé de relier d'un grand nombre de cercles le tonneau qui le contient, de peur qu'il ne s'échappe. On lit dans le même auteur *Chopiner théologalement*, pour dire, ſuivant l'explication de Henri Etienne, boire beaucoup & du meilleur vin.

Eraſme dit que, de ſon tems, à Paris on appeloit par plaiſanterie *Vinum theologicum*, un vin excellent & plein de force. On demandoit à quelqu'un l'origine de ce proverbe ; voici celle qu'il donna. « Les gradués en droit ſe ſont emparés des » canonicats, des doyennés, des archidiaconés, » & n'ont laiſſé aux pauvres théologiens que les » bénéfices à charge d'ames. Or comme il eſt écrit » des paſteurs qu'ils mangeront les péchés du peu- » ple, il n'y a qu'un vin très-actif qui puiſſe faire » digérer un aliment ſi coriace. De-là l'expreſſion ». On la trouve dans Montagne : « Soit par goſſerie, » ſoit à certes que le *vin théologal & ſorbonique* » eſt paſſé en proverbe, & leurs feſtins ; je trouve » que c'eſt raiſon qu'ils en diſnent d'autant plus » commodément & plaiſamment, qu'ils ont utile- » ment & ſérieuſement employé la matinée à l'é-

» xercice de leur eſchole. La conſcience d'avoir » bien diſpenſé les autres heures eſt un juſte & » ſavoureux condiment des tables. Ainſin ont » veſcu les ſages ».

---

447. *Calotte de plomb.* On dit d'une perſonne étourdie & légère, qu'elle auroit beſoin d'une calotte de plomb. Au commencement de ce ſiecle, quelques beaux eſprits de la cour formèrent une ſociété qui ſe nomma le *Régiment de la calotte.* Leur but étoit de corriger les mœurs, de réformer le ſtyle à la mode, en le tournant en ridicule, & d'ériger un tribunal oppoſé à celui de l'académie françoiſe; & pour prouver à leurs cenſeurs la ſolidité de leur entrepriſe, ils prirent une *calotte de plomb* pour emblême.... Le marquis de Paulmy fait venir d'*écaille* le mot *calotte*, parce qu'on s'en couvre la tête pour ſe défendre des injures du tems. Autrefois on faiſoit des calottes appelées *coquilles*; & l'on prétend que la rue *Coquillière* à Paris eſt ainſi nommée, parce qu'on y vendoit de ces ſortes de *coquilles.*

---

448. *Onguent miton-mitaine.* D'un remede qui ne fait ni bien ni mal, on dit que c'eſt de l'*onguent miton-mitaine.* Le Duchat fait venir *miton-*

mitaine de *mixtum mixtanum*, onguent mixte ; ou de ce qu'on *mitonne* & enveloppe de *mitaines* la partie malade. D'autres tirent ce mot du latin *mitis*, doux, qui adoucit le mal ſans produire d'autre effet.

---

449. *C'eſt le monde renverſé*, dit-on d'une choſe qui eſt contre l'ordre & la raiſon. Autrefois on diſoit *beſtourné*, pour dire renverſé, mal tourné. Ce mot eſt dans Jean de Meun :

Ame n'eſt mye faicte pour toujours ſéjourner
En ce très-méchant monde, qu'on voit tout beſtourner.

L'égliſe paroiſſiale de S. Bénoît à Paris étoit appelée anciennement *Saint Bénoît le beſtourné*, parce que le maître-autel regardoit l'occident. Quand on l'a rebâtie, on a tourné l'autel à l'orient, ſuivant l'uſage, & depuis ce tems, on appelle cette égliſe *Saint Bénoît le bien tourné.*

---

450. *Ris de Saint Médard.* Cette expreſſion eſt dans Régnier :

D'un ris de Saint Médard il me fallut reſpondre.

Grégoire de Tours raconte que S. Médard ayant le don d'appaiſer le mal de dents, on le repréſentoit la bouche entr'ouverte, laiſſant un peu

voir ſes dents, pour avertir ceux qui auroient ce mal, d'avoir recours à ce Saint. Comme en entr'ouvrant ainſi la bouche, il paroiſſoit rire, mais d'un ris qui ne paſſoit pas le bout des dents, de-là eſt venu le proverbe d'*un ris de S. Médard*, pour dire un ris forcé.

A ce ris répond à-peu-près celui que les anciens nommoient *ris Sardonien.* Il y a, dit-on, en Sardaigne une herbe nommée *Sardoa.* Ceux qui en mangent, éprouvent une douleur qui leur fait montrer les dents, de manière qu'ils meurent en paroiſſant rire.

---

451. *Baiſer de Judas.* On ſait que Judas trahit ſon maître par un baiſer. Son nom, voué à l'exécration, eſt devenu celui de ces ames perfides qui oſent profaner comme lui ce ſigne ſacré de l'amitié.... Le baiſer étoit une manière de ſaluer très-ordinaire dans toute l'antiquité. L'inférieur que le reſpect empêchoit de rendre à ſon ſupérieur cette eſpece de ſalut, appliquoit ſa bouche ſur ſa propre main, & lui envoyoit ce baiſer qu'on lui rendoit de même, ſi on vouloit. Voltaire dit que, dans notre Occident, il ne nous eſt reſté de cet uſage, établi du tems & dans le pays de Job, que la civilité *puérile & honnête*, qu'on enſeigne encore dans quelques petites villes aux enfans, de

baiſer leur main droite quand on leur donne quelque ſucrerie. On peut donner la même origine au geſte que l'on fait, à l'arrivée & au départ d'une perſonne, lequel conſiſte à porter la main à la bouche, en diſant *J'ai l'honneur de vous ſaluer*, ou autre phraſe ſemblable. *Voyez N°.* 318.

---

452. *Ce n'eſt pas pour des prunes*: pour dire, ce n'eſt pas pour rien. Sganarelle dit dans Molière,

Si je ſuis affligé, ce n'eſt pas pour des prunes.

La Monnoye rapporte, à propos de ce proverbe, le petit conte ſuivant. Le docteur Martin Grandin, doyen de Sorbonne, avoit reçu en préſent quelques boîtes d'excellentes prunes de Gènes, qu'il ſerra dans ſon cabinet. Un jour qu'il laiſſa par mégarde la clef à la porte, des écoliers, ſes penſionnaires, entrèrent dans le cabinet, & firent main-baſſe ſur une demi-douzaine de ces boîtes qui reſtoient. Le docteur fit grand bruit, & auroit chaſſé ſes écoliers, ſi l'un d'eux, ſe jettant à ſes genoux, ne lui eût dit : « Hé, Monſieur, » ſi vous nous traitez de la ſorte, voyez la con» ſéquence ; on dira que vous nous avez chaſſés » *pour des prunes* ». Cette naïveté fit rire le bonhomme & pardonner aux coupables.

453. *Faire la pluie & le beau tems*, ſignifie avoir beaucoup de crédit dans une maiſon. Un poëte tragique, ne pouvant faire uſage de ce proverbe, a trouvé le ſecret de l'annoblir dans ces vers :

Le roi, vous le ſavez, flotte encore incertain.
Je ſai par quels reſſorts on le pouſſe, on l'arrête ;
Je fais, comme il me plaît, le calme & la tempête.

Cette expreſſion doit peut-être ſa naiſſance à l'aſtrologie. Voltaire en a fait uſage au propre, en expliquant l'origine de cette ſcience. « Le mot *magie* eſt venu des *Mag* de Chaldée. Ils en ſavoient » plus que les autres. Ils recherchoient la cauſe « de la pluie & du beau tems, & bientôt ils paſ- » sèrent pour *faire le beau tems & la pluie.* Ils » étoient aſtronomes ; les plus ignorans & les plus » hardis furent aſtrologues ». (1)

454. *Tête à perruque.* On appelle ainſi ceux qui

(1) Le même auteur tire du IX^e^. Livre de Vitruve, la preuve qu'on regardoit la Chaldée, & non pas l'Egypte, comme le berceau de l'aſtronomie : de ſorte que rien, dit-il, n'eſt plus vrai que cet ancien proverbe latin,

Tradidit Ægyptis Babylon, Ægyptus Achivis.

portent perruque & n'ont pas beaucoup d'esprit. L'abbé de Saint-Pierre s'étoit déclaré contre le célibat des prêtres, & sa conduite fut en cela, dit-on, conforme à ses maximes. Il faisoit apprendre quelque métier aux enfans que lui donnoient ses chambrières, & il préféroit celui de perruquier, parce que, disoit-il, les têtes à perruque ne manqueront jamais.

Les Romains n'aimoient pas les têtes chauves. Ovide veut que les femmes qui n'ont pas de cheveux, aient des tours ou des perruques. Ecrivant à sa maîtresse, il lui fait compliment sur la victoire que les Romains ont remportée en Allemagne, parce qu'elle pourra réparer par les cheveux des vaincus la perte des siens.

Nunc tibi captivos mittet Germania crines;
Culta triumphatæ munere gentis eris.

Un de nos écrivains a donc tort de rapporter à Charles-quint l'origine des perruques. Selon lui, ce prince étant allé en Italie pour se faire couronner par le pape Clément VII, fut attaqué d'un violent mal de tête, qui le détermina à se faire couper les cheveux qu'il avoit très-beaux. Les courtisans imitèrent leur maître, & parurent en sa présence, rasés & chauves comme lui. Tout cela peut être ; mais les vers d'Ovide prouvent que l'usage des perruques subsistoit bien avant cette époque.....

Le

Le marquis de Paulmy n'eſt guère plus heureux dans l'étymologie qu'il donne du mot *perruque*. Il vient, ſelon ce ſavant, de *Pierre*, parce que ceux qui ont la tête chauve, comme on nous repréſente S. *Pierre*, doivent porter *perruque*. Cela pourroit être, ſi ce mot avoit toujours ſignifié une chevelure artificielle; mais autrefois il ſignifioit la chevelure même naturelle.

L'uſage de poudrer les cheveux n'eſt pas fort ancien en France. L'Etoile eſt le premier de nos écrivains qui en ait parlé. Il rapporte dans ſon journal, ſous l'an 1593, que l'on vit dans Paris des religieuſes ſe promener friſées & poudrées. Depuis ce tems, dit-on, la poudre ſe mit peu à peu à la mode en France, d'où elle paſſa chez les autres peuples de l'Europe. Le beau ſexe françois méritoit bien ſans doute d'établir l'uſage de la poudre; mais eût-on cru que cet honneur appartînt à des religieuſes?

---

455. *Après moi, le déluge* : propos d'un ſans-ſouci, ou d'un prodigue qui s'embarraſſe peu d'enrichir ſes héritiers. A ce proverbe, répond celui-ci traduit du grec :

Me mortuo, conflagret humus incendiis.

On prononçoit un jour ce vers devant Néron. « J'aime

» mieux, dit-il, que ce ſoit de mon vivant ». Son vœu fut accompli en partie; car bientôt après, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome.

---

456. *Il attend que les allouettes lui tombent toutes rôties dans le bec.* Si l'on en croit Cyrano, ce proverbe ſe vérifie dans la lune. Pendant le ſéjour qu'il y fit, il mangea ſa part de douze allouettes, que le fuſil d'un chaſſeur fit tomber toutes rôties à ſes pieds. Comme il ne nous a point rapporté de ſon voyage cette poudre merveilleuſe, qui d'un ſeul coup tue, plume & rôtit le gibier, nous ne pouvons prendre le proverbe précédent que dans un ſens figuré. Il ſe dit d'un fainéant, qui ne veut ſe donner aucune peine pour gagner ſa vie. C'eſt une alluſion à la manne qui tomboit du ciel, & que les Iſraëlites n'avoient que la peine de ramaſſer : *Dilata os tuum, & implebo illud*, lit-on dans le prophete roi. Polydore Virgile cite cet autre proverbe tiré de Nahum : *Fici cadunt in os comedentis.*

---

457. *Je veux être tondu, ſi...* Cette eſpece d'imprécation vient de l'uſage où l'on étoit autrefois, de *tondre* ceux que l'on vouloit dégrader. Dans les commencemens de la monarchie, les ſerfs avoient la tête raſe. On juroit ſur ſes cheveux, comme on jure aujourd'hui

ſur ſon honneur ; & les couper à quelqu'un, c'étoit le déshonorer. En ſaluant une perſonne, rien n'étoit plus poli que de s'arracher un cheveu & de le lui préſenter. C'étoit dire qu'on lui étoit auſſi dévoué que ſon eſclave. Clovis s'arracha un cheveu & le donna à S. Germier, évêque de Toulouſe, pour marquer à quel point il l'honoroit. Chaque courtiſan fit le même préſent à ce vertueux évêque, qui s'en retourna dans ſon diocèſe, enchanté, dit Saint-Foix, des politeſſes de la cour.

On dit encore, *Je veux être pendu, ſi.....* Un marchand d'étoffes diſoit à tout propos : « Je veux » être pendu, ſi cela n'eſt pas vrai ». Il fit fortune, & acheta une charge de ſecrétaire du roi. Le lendemain même de ſon acquiſition, il s'écria devant une nombreuſe aſſemblée : « Si ce que j'af- » firme n'eſt pas véritable, je veux être décollé ».

---

458. *J'en mettrois la main au feu*; dit-on pour aſſurer une choſe dont on eſt certain. Cette expreſſion vient de l'ancienne coutume de conſtater la vérité d'un fait par l'épreuve du feu & l'attouchement d'un fer chaud. Celui que l'on condamnoit à ce genre d'épreuve, étoit obligé de porter à neuf, & quelquefois à douze pas, une barre de fer rouge, peſant environ trois livres. Cette épreuve ſe faiſoit auſſi en mettant la main dans un

gantelet de fer, ſortant de la fournaiſe ; ou bien, en la plongeant dans un vaſe plein d'eau bouillante, pour y prendre un anneau béni, qui y étoit ſuſpendu plus ou moins profondément. Enſuite on enveloppoit la main du patient avec un linge ſur lequel le juge & la partie adverſe appoſoient leurs ſceaux. Au bout de trois jours, on les levoit, & s'il ne paroiſſoit point de marques de brûlure, on renvoyoit l'accuſé abſous. Cette épreuve s'appelloit le jugement de Dieu par le feu. Il ſembloit, dit Saint-Foix, que, dans ce tems-là, on eût oublié le précepte : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu.

Ces inepties barbares étoient inconnues aux Romains. Mais nos Tartares qui vinrent détruire leur empire, (car la plupart de ces déprédateurs étoient originaires de Tartarie,) remplirent notre Europe de cette juriſprudence qu'ils tenoient des Perſes. Elle ne fut point connue dans l'empire d'Orient juſqu'à Juſtinien ; mais, depuis ce tems, les épreuves dont nous parlons y furent reçues.

Voltaire, de qui nous tirons cette remarque, eſt d'accord avec M. le baron de Tott, en ce qu'il attribue aux Tartares l'origine de nos uſages les plus antiques. *Voyez le N°. 494.*

---

459. *Les os ſont pour les abſens.* En latin, *tardè venientibus oſſa.* C'eſt ce qu'on dit en badinant à

ceux qui viennent à un repas, quand il eſt à moitié fait. Les anciens ſe mettoient à table à l'heure indiquée aux conviés, ſans attendre ceux qui n'étoient pas arrivés. Les pareſſeux qui venoient après l'heure, étoient nommés par antiphraſe τρεχεδειπνοι, & on ne les admettoit à la table, qu'après leur en avoir fait faire le tour. Il y auroit aujourd'hui de l'impoliteſſe à ne pas attendre tous les conviés; elle conſiſtoit alors à arriver trop tard.

---

460. *Un ami en amene un autre.* Un homme invité à un repas y mene quelquefois un ami qu'on n'attendoit pas. En le préſentant, il fait quelques excuſes, auxquelles on répond par le proverbe, *Un ami en amene un autre.* Chez les anciens, il n'étoit pas permis d'aller de ſon chef participer à un gala préparé pour d'autres. Ceux qui étoient aſſez effrontés pour le faire, occupoient les dernières places, celles du bas bout. Mais on recevoit ſans difficulté un étranger préſenté par un ami commun. Ceux qui, ſans avoir été invités, alloient à un repas ſous les auſpices d'un autre, s'appeloient *ombres*, parce qu'ils ſuivoient leur introducteur, comme l'ombre ſuit le corps. Horace invitant Torquatus à ſouper, l'engage à amener pluſieurs amis, & il ajoute qu'il y aura de la place pour eux, bien qu'ils ne ſoient pas priés :

. . . . *Locus eſt & pluribus* umbris.

Les gens honnêtes, & unis par une conformité de ſentimens vertueux, vont quelquefois ſe demander ſans façon ce que nous appelons *la fortune du pot.* Les Grecs qui prenoient cette liberté, citoient, en entrant, un vers qu'Eraſme traduit ainſi :

Sponte bonis mos eſt convivia adire bonorum.

Hercule employa, dit-on, le premier ce vers, lorſqu'il deſcendit, ſans être invité, chez Cetus Trachenius. Athenée parle d'un particulier qui, ſe préſentant à un repas auquel il n'étoit pas invité, ſe contenta dire : « Je ſuis un honnête homme, » vous en êtes un autre, je viens vous deman- » der à dîner ; entre amis tout eſt commun ». Ce trait rappelle un mot du fameux paraſite Montmaur. Allant un jour dîner chez un évêque : « Monſei- » gneur, lui dit-il, *paſtoris eſt paſcere*, je viens » dîner avec vous ».

---

461 *Délicat & blond.* D'un homme qui fait le beau, le difficile, on dit qu'il eſt *délicat & blond.* Les anciens regardoient comme mous & efféminés ceux dont la peau étoit blanche, & l'on diſoit en proverbe, que ces ſortes de perſonnes n'étoient propres qu'à faire ou à raccommoder des ſouliers ;

nullus candidorum hominum uſus, niſi ad cerdonicam. Martial paroît faire alluſion à ce proverbe traduit du grec, quand il dit : *Quid ad te,*

De cute quid faciant illa vel ille ſuâ.

On eſtimoit beaucoup plus ceux qui avoient la peau noire, le poil hériſſé, en un mot, l'extérieur d'un homme mâle & ennemi de la volupté. Tel étoit Hercule, qu'on appeloit pour cette raiſon *Melampyge*, mot à mot, *nigro podice.* Les gens débauchés & inſolens le redoutoient ſingulièrement ; & quand on menaçoit l'un d'eux qu'il trouveroit un vengeur de ſes crimes, on lui diſoit, *Ne in Melampygum incidas*, c'eſt-à-dire, garde-toi bien de l'*homme au cul noir.* Ce proverbe eſt fondé ſur un trait qu'on lit partie dans Suidas, partie dans S. Grégoire de Nazianze. Paſſalus & Achmon étoient deux frères moins unis par le ſang, que par leur inclination à faire le mal. Vrais fléaux de leur canton, on les craignoit pour leur ſcélérateſſe, dont quantité de perſonnes étoient tous les jours les malheureuſes victimes. Sennonis leur mère ſéchoit de douleur à la vue de leurs déportemens, & ſes larmes étoient le ſeul remede qu'elle pût y apporter. Un jour pourtant elle leur fit les plus vives réprimandes, & finit par leur dire qu'ils priſſent garde de tomber entre les mains de *Melampyge.* Cette eſpece de prédiction ne tarda point à s'accomplir. Quelque tems

après, Hercule paſſant par leur pays, s'aſſit au pied d'un arbre, y dépoſa ſes armes & s'endormit. Nos deux *roués* s'approchent du héros, & profitant de ſon ſommeil, ils oſent l'attaquer avec ſes propres armes. Hercule ſe réveille : les prendre, les attacher l'un à l'autre, les pendre à ſa maſſue comme une couple de lievres, & les jetter ſur ſon dos, tout cela fut l'affaire d'un inſtant. Chemin faiſant, ces malheureux qui avoient la tête en bas, s'apperçurent bientôt que le derrière de leur vainqueur étoit *pilis nigris horridum*. Cette vue leur rappela la prédiction de Sennonis. « C'eſt-là, ſe dirent-ils, » c'eſt-là ſûrement ce *Melampyge*, dont nous par- » loit notre mère ». Ce nom dont le ſouvenir les fit trembler, fut ce qui les ſauva. Hercule les entendit : flatté du ſurnom qu'on lui donnoit, il en rit beaucoup ; & dans cet accès de bonne humeur, il délia ſes captifs, & les renvoya, en leur enjoignant d'être plus ſages à l'avenir.

---

462. *Saoul comme une grive.* On dit familièrement d'un homme qui a bu à l'excès, qu'il eſt *ſaoul comme une grive.* Cette expreſſion vient peut-être de ce que la grive, qui aime le raiſin, s'enivre, pour ainſi dire, de ce fruit quand il eſt mûr. Peut-être auſſi le mot *ſaoul* eſt-il une corruption de *ſourd* : car le proverbe grec dit, *plus ſourd qu'une grive.*

On attribuoit la ſurdité à cet oiſeau, parce qu'il jaſe beaucoup, & qu'un grand jaſeur n'écoute pas plus ce que diſent les autres, que s'il étoit ſourd.

Autrefois on diſoit, *ſaoul comme un Anglois.* Eraſme, en citant cette expreſſion, avoue qu'il en ignore l'origine. Le Duchat en fixe la naiſſance au tems où les Anglois ravageoient la France. Nos pères voyoient avec douleur ce peuple ſe gorger, en quelque ſorte, de leurs biens. De-là, on appela *Anglois*, tantôt un rude créancier, tantôt un recors impitoyable, tantôt enfin un homme *ſaoul.*

---

463. *Etre marqué au B*, c'eſt être borgne, boîteux, ou boſſu. Ces ſortes de perſonnes, ſur-tout les dernières, ſont ordinairement malignes & cauſtiques. Un jeune homme qui étoit boſſu & prétendoit ne l'être pas, fut en députation avec pluſieurs de ſes confrères, chez un ancien d'une compagnie où il venoit d'être admis. Cet ancien étoit boſſu auſſi, mais perſonnage facétieux & plaiſantant le premier de ſa boſſe. Appercevant le jeune homme, il alla auſſitôt l'embraſſer, & lui dit : « Eh! bon» jour, mon double confrère ». Ce propos offenſa celui-ci. « C'eſt à tort, reprit-il, que vous m'ap» pelez votre double confrère. — Je le vois bien, » répliqua l'ancien; pour être de la compagnie des » boſſus, il faut avoir de l'eſprit ».

Les grecs avoient un proverbe, qui a quelque analogie avec l'expreſſion précédente, & dont voici la traduction latine :

. . . . . *Tria peſſima cappa.*

Cet hémiſtiche énigmatique déſignoit trois peuples, qui étoient, en quelque ſorte, marqués au C, c'eſt-à-dire, dont le nom en grec commençoit par un Cappa, & qui ne jouiſſoient point d'une réputation honorable : ces peuples étoient ceux de Cappadoce, de Crete & de Cilicie (1). On reprochoit à chacun d'eux le menſonge & tous les vices dont il eſt le père. S. Grégoire de Nazianze appelle l'héréſiarque Arius, un monſtre de Cappadoce, *portentum Cappadocium*. S. Paul a cité contre les Crétois un vers d'Epiménide, qui les taxe de menſonge, de férocité, de gourmandiſe & de pareſſe (G) :

Cretenſes vani uſque, malæ feræ, alvi inertes.

Ce peuple a encore donné lieu au proverbe, *cretiza cum Cretenſi*, pour dire, employez le menſonge à l'égard d'un menteur. Les Ciliciens étoient les

(1) Les Romains ont appliqué le proverbe, *Tria peſſima Cappa*, à trois de leurs principaux citoyens, nommés *Cornelius* ; ſavoir, C. Sylla, C. Cinna, & C. Lentulus.

plus décriés de tous. On disoit vulgairement que la vérité sortoit avec peine de leur bouche : *Cilix haud facilè verum dicit.* Un trait de noirceur insigne s'appeloit *Ciliciùm flagitium.* Théopompe nommoit *Ciliciſme* un meurtre fait dans l'ivresse, ou par une méchanceté réfléchie. On appeloit encore *boucs de Cilicie*, les boucs sauvages & couverts de longs poils, par allusion aux mœurs grossières & féroces des Ciliciens ; & c'est de-là qu'on a nommé *cilice*, l'instrument de pénitence fait de poils de bouc.

Au reste, ces trois nations ne sont par les seules dont les vices aient occasionné des proverbes. Pour n'en donner qu'une preuve, Horace ne convient-il pas qu'il *ment comme un Parthe*, quand il assure qu'il ne fait plus de vers ?

Ipse ego, qui nullos me affirmo scribere versus,
Invenior Parthis mendacior. . . .

Il n'y a guère de peuple dont la qualité dominante n'ait enrichi les langues de quelques expressions proverbiales : mais ces expressions sont chez nous bien moins odieuses, que chez les anciens. La Fontaine commence une fable par ce vers :

Certain renard *Gascon*, d'autres disent *Normand*....

Pas un François qui n'entende ce que signifie ces mots : *Gascon*, *Normand*, *gasconnade*, &c.

464. *Sainte-Mitouche.* On dit faire la *Sainte-Mitouche*, pour dire faire ſemblant de ne vouloir pas d'une choſe qu'on brûle d'envie d'avoir; & dans un ſens plus éloigné, affecter un air de douceur & de réſerve que le cœur dément. Molière a peint cette eſpece d'hypocriſie, dans le Tartuffe. Madame Pernelle dit à Mariane :

Mon Dieu, ſa ſœur *, vous faites la diſcrete,
Et *vous n'y touchez pas*; tant vous ſemblez doucette!
Mais il n'eſt, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez ſous cape un train que je hais fort.

Il paroît qu'on diſoit d'abord *Sainte-Nitouche*, & dans ce cas, le dernier mot viendroit de ceux-ci *n'y touche.* Ceux qui croient qu'on a toujours dit *Mitouche*, tirent ce mot de *mie touche. Mie* eſt une négation; ainſi, *Sainte-Mitouche* ſignifie une perſonne qui n'y *touche mie* (pas).

465. *C'eſt un petit Saint de bois ſur une pelle*, ou, *il fait le doux dieu deſſus une pelle.* Ces expreſſions, analogues à la précédente, s'emploient burleſquement en parlant d'un homme qui affecte

* C'eſt-à-dire, vous qui êtes ſa ſœur.

d'être ſage, tranquille, ou, ſelon Trévoux, qui fait le ſuffiſant.... *Sur une pelle* s'eſt dit par corruption pour *ſous un poële*, dais portatif ſous lequel on porte le Saint Sacrement.

---

466. *Jouer de la poche*, c'eſt débourſer de l'argent. On dit auſſi d'un coupeur de bourſe, *il joue de la poche*, pour dire, il fouille dans la poche..... Alluſion au petit violon que les maîtres à danſer portent dans leur *poche*, quand ils vont montrer en ville, & que les luthiers appellent *poche*.

---

467. *Le quart-d'heure de Rabelais.* On appelle ainſi un mauvais moment à paſſer, une circonſtance pareille à celle où ſe trouvoit Rabelais, quand il falloit compter dans les auberges, & qu'il n'avoit pas de quoi payer ſa dépenſe. On ſait de quel expédient il s'aviſa un jour, pour ſe faire conduire de Lyon à Paris, ſans qu'il lui en coûtât rien, n'ayant plus d'argent pour achever ſa route.

---

468. *Groſſe tête, peu de ſens*; pour dire que ceux qui ont la tête groſſe, manquent d'eſprit. Un autre proverbe dit au contraire, *en petite tête gît grand ſens.* Un grand ſeigneur dit un jour à un

particulier qui avoit la tête fort groſſe : « J'ai tou-
» jours remarqué que les groſſes têtes renfermoient
» peu d'eſprit, mais beaucoup de jugement ». Le particulier juſtifia la remarque en la prenant pour un compliment.

De tout tems, on a jugé de l'eſprit d'un homme par la forme de ſon corps. En Eſpagne, la longueur des cheveux n'honore pas plus à cet égard, que ne fait chez nous la groſſeur de la tête : on y dit en proverbe ; *longs cheveux, courte cervelle.*

C'eſt encore une opinion aſſez générale, que la nature met rarement beaucoup d'eſprit dans un grand corps. Un ambaſſadeur de France à la cour d'Angleterre, ayant montré dans ſa première audience plus de légèreté que d'eſprit, le roi Jacques I, demanda après l'audience au chancelier Bacon ce qu'il penſoit de l'ambaſſadeur. Bacon répondit que c'étoit un homme grand & bien fait. « Mais, reprit le roi, » quelle opinion avez-vous de ſa tête. — Sire, » les gens de grande taille reſſemblent quelquefois » aux maiſons de quatre ou cinq étages, dont le » plus haut appartement eſt d'ordinaire le plus mal » meublé ». Nous avons une expreſſion relative à cette réponſe. On dit d'un homme dont la tête eſt légère & vide de ſens, qu'*il y a bien des chambres à louer dans ſa tête.*

Les Grecs avoient pluſieurs proverbes contre les perſonnes d'une grande taille. En voici quelques-

uns traduits en latin. Ils disoient sans figure, qu'un homme grand est un sot, *amens qui longus*. Quelquefois, en parlant du même, ils disoient : *Nullus malus magnus piscis*. On trouve dans Athénée le mot de cette énigme. Porpis de Rhode, joueur de harpe, étoit d'une taille très-grande, mais nullement habile dans son art. On demanda à Stratonice, autre joueur de harpe, ce qu'il pensoit de son confrère. Il répondit : *Nullus malus magnus piscis*; faisant entendre par cette équivoque, que Porpis étoit sans mérite, *nullus*, sans probité, *malus*, d'une grande taille, *magnus*, enfin un poisson dans son art, *piscis*..... Un homme grand, mal-fait & stupide s'appeloit encore en Grèce un âne d'Antron, *Antronius asinus*. Antron étoit une ville de Béotie, où les ânes avoient une taille démesurée. « Encore à présent, dit Erasme, on plaisante les » gens d'une grande taille; *quasi ii parùm sapiant*, » *quasique natura sic paria facere gaudeat, ut quod* » *corporis addiderit moli, detrahat ingenio* ».

Le trait suivant prouve que certains sauvages jugent aussi de l'esprit par la taille. Dans une harangue, que le chef des Illinois fit à M. de Boisbriant, officier distingué, l'orateur dit entr'autres choses : « Nos guerriers pensent comme moi que » c'est la force de ton esprit qui a empêché ton » corps de croître. Aussi l'auteur de la nature t'a » copieusement dédommagé de la petitesse de ton

» corps, en t'accordant la grandeur de l'ame avec » des ſentimens vraiment héroïques, pour protéger » contre leurs ennemis les hommes Illinois, &c. » *Voyez le N°. ſuivant.*

---

469. *Avoir la forme enfoncée dans la matière*, ſignifie avoir l'eſprit épais. Ce jeu de mots ſcientifique, aujourd'hui dans toutes les bouches, n'étoit autrefois que dans celles des précieuſes ridicules. Molière fait dire à Cathos : « Mon dieu, ma chère, » que ton père *a la forme enfoncée dans la matière* ! » que ſon intelligence eſt épaiſſe, & qu'il fait ſombre dans ſon ame ! »..... Cette expreſſion convient aſſez bien à un ſot, dont les digeſtions toujours faciles, tournent au profit du corps, qu'elles chargent de graiſſe. S'il en faut croire Tiſſot, « l'homme qui penſe le plus, eſt celui qui digère le plus » mal, toutes choſes égales d'ailleurs ; celui qui » penſe le moins, eſt celui qui digère le mieux ».

Les anciens refuſoient de l'eſprit aux perſonnes puiſſantes ; temoin ce proverbe traduit du grec,

Subtile pectus venter obeſus non parit.

Le ſens de ce vers eſt que les plaiſirs de la table émouſſent la pointe de l'eſprit. C'eſt auſſi le ſentiment d'Horace.

. . . . . *Corpus onuſtum*

Heſternis

Heſternis vitiis, animum quoque prægravat ipſum,
Atque affigit humi divinæ particulam auræ.

---

470. *Gras comme un Moine.* La Chauſſée a ainſi parodié ce proverbe, L'*habit ne fait pas le Moine*:

La panſe fait le moine, & non pas les habits.

Il y a longtems que l'on s'eſt égayé, pour la première fois, ſur l'embonpoint des gens d'égliſe. Dans le roman de la Roſe, Guillaume de Lorris dit des amans :

Et bien, ſçachiez qu'amours ne laiſſe
Sur fin amant couleur, ne greſſe.
De ce ne ſont appariſſant
Ceulx qui dames vont trahyſſant;
Et dient, por eulx loſengier *,
Qu'ils ont perdu boire & mangier;
Et je les voy, comme jengleurs (trompeurs)
Plus gras qu'abbés, ne que prieurs.

Un gros ventre déshonoroit à Sparte. Anclides, que la bonne chère avoit, comme on dit, trop chargé de cuiſine, fut à ce ſujet cité en juſtice & vertement reprimandé par Lyſandre. Peu s'en fallut qu'on ne l'envoyât maigrir en exil; on voulut bien

---

* Louer, ou plus littéralement, louanger.

ſe contenter de l'en menacer, s'il ne réformoit le luxe de ſa table.... Selon Plotin, ceux qui ne ſongent qu'à engraiſſer leur corps ſe changent, pour ainſi dire, en arbres, & ne font plus que végéter, *Parùm abeſt quin arboreſcant.*

Les Egyptiens étoient perſuadés que l'embonpoint ſouille l'ame. A la mort d'un grand de leur nation, quand on avoit préparé toutes les drogues néceſſaires pour l'embaumer, on ſéparoit de ſon corps le ventricule, & on l'enfermoit ſeul dans un petit coffre. Enſuite l'embaumeur, ayant tourné la face du cadavre vers le ſoleil, adreſſoit à cet aſtre & à tous les habitans du ciel la prière ſuivante, au nom du défunt:

« Soleil, ſouverain maître de la Nature, & » vous, Divinités céleſtes, qui accordez aux mor» tels le précieux don de la lumière, daignez me » recevoir parmi les habitans du ciel. Pendant » toute ma vie, j'ai rendu aux dieux de mes an» cêtres le culte le plus religieux, & aux auteurs » de mes jours l'honneur qui leur étoit dû. Je n'ai » point trempé mes mains dans le ſang de mes ſem» blables, je n'ai point retenu de dépôt, ni com» mis aucun forfait. Si l'on peut me reprocher quel» ques excès de table, il faut en rejetter la cauſe, » non ſur moi, mais ſur cette partie de ma dé» pouille mortelle ». En prononçant ces derniers mots, l'embaumeur montroit du doigt le coffre où le

ventricule étoit renfermé, puis il le prenoit, le jettoit à l'eau en forme de ſacrifice, & embaumoit le reſte du corps, qui étoit exempt de toute tache (1).

Le même peuple, dans ſes ſacrifices expiatoires, interdiſoit à ſes prêtres l'uſage des viandes & des poiſſons, & ne ſouffroit ſur leur table que certains oiſeaux, ſquelettes ailés qui n'offroient preſque rien à manger. On donnoit à entendre, par ce ſymbole, qu'un aliment ſimple & léger doit ſuffire à des hommes occupés aux choſes divines, & qui, élevant leurs penſées juſqu'à l'Etre ſuprême, doivent rejetter avec horreur toute nourriture qui, engraiſſant le corps, le remplit d'humeurs, & enveloppe l'ame de nuages épais qui l'empêchent de prendre ſon eſſor vers le ciel (2). Si cette frugalité des miniſtres d'une fauſſe religion, avoit toujours été pratiquée par ceux de la véritable, nous

(1) Adrien Junius a tiré d'une ſource grecque peu connue, cette cérémonie religieuſe & la prière qui l'accompagne. On en verra la traduction latine, au N°. 1er. de la Centurie troiſième de ce parémiographe.

(2) *Quo ſymbolo* (Dit Junius, *ibid.*) *innuere voluerunt, parco & levi victu contentos eſſe debere, qui res divinas attrectant, aut ad Deum animum erigunt, abhorrentes à craſſâ & opimâ ſaginâ, quæ & corpus uliginoſum reddat, & mentem obnubilet, nec in altum tendere patiatur.*

n'aurions pas le proverbe, qui commence cet article, & pluſieurs autres expreſſions ſemblables.

---

471. *Trop gratter cuit, trop parler nuit.* L'Hiſtoire de France, écrite en vers par Philippe Mouskes, renferme un vieux proverbe, qui revient à la première partie du précédent:

Li vilains en reprouver diſt;
Tant grate cievre que mal giſt.

Le proverbe Eſpagnol eſt plus noble, plus expreſſif que le nôtre: *Le peu parler eſt or, & le trop eſt boue.* En effet:

La langue aux mortels ſait produire
Du bien & du mal; c'eſt ſelon.
Ne la réglons pas, rien n'eſt pire;
Gouvernons-la, rien n'eſt ſi bon.

Il faut mettre un frein à ſa langue. Jean de Meun developpe ainſi ce précepte de Caton:

Là peuz en eſcript trouver tu *,
Que la primeraine vertu,
C'eſt de mettre en ſa langue frain.
Dompte donc la tienne, & refrain
De folies, d'ire & d'oultrages:
Si feras que preux & que ſages **.

---

* Inverſion ſingulière.

** C'eſt-à-dire, tu agiras en homme courageux &

Il n'eſt pas poſſible de parler beaucoup & toujours à propos : tel eſt le ſens de ce proverbe traduit du grec ;

Sejuncta ſunt hæc, multa & apta dicere.

Athenée appelle *logodiarrhée*, ce flux continuel de mots vides de ſens, qui coulent de la bouche d'un bavard. Cette expreſſion eſt belle. La diarrhée eſt ſouvent l'effet d'une indigeſtion ; & le bavardage n'eſt autre choſe qu'une logodiarrhée, ou flux de paroles que la réflexion n'a point digérées. *Voyez* N°. 48.

---

472. *Sot en cramoiſi* ; c'eſt un ſot au dernier degré, un homme dont la ſottiſe ne s'effacera jamais, quelque choſe qu'il arrive.... Le cramoiſi eſt moins une couleur particulière, que la perfection de quelque couleur que ce ſoit. De-là vient qu'on dit *rouge-cramoiſi*, *violet-cramoiſi*. Ainſi *rimer en cramoiſi*, expreſſion de Rabelais, c'eſt faire des vers auſſi excellens dans leur genre, que l'eſt le cramoiſi en fait de couleur.

---

473. *Chiens d'Orléans*. On appelle ainſi les Or-

ſage. Ce tour eſt ordinaire à nos vieux poëtes, & La Fontaine en a fait uſage.

léanois. Mathieu Pâris rapporte l'origine de ce ſobriquet, dans la vie de Henri III, roi d'Angleterre. Selon lui, les habitans d'Orléans eurent ce nom, pour avoir diſſimulé, ou même approuvé la violence que firent aux écoliers & au clergé de la ville, les paſtoureaux, brigands qui parurent en France, durant la captivité de S. Louis. L'évêque d'Orléans, indigné de ce lâche ſilence, mit la ville en interdit. Si cette origine eſt vraie, il faut prendre le ſobriquet dans le ſens du paſſage de l'Ecriture; *Canes muti, non valentes latrare.....* Le Maire, dans ſon Hiſtoire d'Orléans, conjecture que les habitans de cette ville ont été nommés ainſi, à cauſe de leur fidélité envers nos rois.

474. *Prendre du poil de la bête*; ſignifie, ſe guérir par la choſe même qui a cauſé le mal; comme ſi un homme, qui auroit trop bu, retournoit le lendemain à la bouteille. L'Ecole de Salerne indique ce remède aux buveurs:

Si nocturna tibi noceat potatio vini,
Matutinâ horâ rebibas, & erit medicina.

Cette expreſſion vient de ce que, ſur la morſure faite par certains animaux, le peuple applique du poil de la bête dont on a été bleſſé.

475. *La faim chaſſe le loup du bois.* La faim oblige le pauvre à travailler, & quand elle eſt jointe à la pareſſe, elle conſeille le vol. C'eſt le ſens de ce vers traduit du grec :

Famelicus vir eſſe furax cogitur.

Au figuré, ce vers peut s'appliquer à un homme affamé de gloire, & qui ne pouvant rien tirer de ſon fonds, donne pour ſiens les ouvrages d'autrui.

476. *Il n'a pas inventé la poudre*; dit-on d'un homme dépourvu d'eſprit. Ce proverbe ſemble attribuer beaucoup d'eſprit à l'inventeur de la poudre. Cependant les plus belles inventions ont été, comme celle-ci, l'effet du haſard. L'artillerie, qu'on appelle *ratio ultima regum*, commença d'être en uſage dix ou douze ans avant la bataille de Créci, donnée en 1346. Cette invention fut-elle apportée de la Chine en Europe par les Arabes, qui trafiquoient ſur les mers des Indes ? Il n'y a pas d'apparence, dit Voltaire. C'eſt un bénédictin, nommé Berthold Schvartz, qui trouva ce ſecret fatal. Il y avoit longtems qu'on y touchoit. Un autre bénédictin, Roger Bacon, avoit longtems auparavant parlé des grandes exploſions, que le ſalpêtre enfermé pouvoit produire.

477. *Retenir par cœur*, c'eſt retenir indiſtinctement tout ce que l'on confie à la mémoire. Cette expreſſion familière devroit être réſervée pour les choſes de ſentiment, qui attendriſſent l'ame & que l'on retient comme malgré ſoi. Voilà pourquoi nous diſons *retenir par cœur*; car ce qui touche le cœur, s'oublie difficilement. La Chauſſée dit de la mémoire :

Quand elle eſt dans le cœur, elle dure longtems.

478. *Ce n'eſt qu'un ménage de gâté*, dit-on de deux époux auſſi déraiſonnables l'un que l'autre. Tabourot, poëte du XVI^e^ ſiecle, fait alluſion à ce proverbe, dans l'épigramme ſuivante :

Comme on traitoit le mariage
D'une maligne & d'un malin,
Un des parens dit: C'eſt dommage,
Ils ſe battront ſoir & matin.
Non, dit un d'entr'eux le plus ſage;
Il les faut mettre enſemble, afin
Que du moins ce couple mutin
Ne puiſſe troubler qu'un ménage.

Les querelles des époux viennent preſque toujours de ce que les caractères ne ſympathiſent pas. On

préviendroit ce malheur, ſi, avant de s'obliger d'aimer par contrat, on prenoit le tems de ſe connoître mutuellement, & de voir ſi l'on ſe convient :

Nous naiſſons aſſortis, mais il faut ſe trouver.

---

479. *Il ne faut pas chommer les fêtes, avant qu'elles ne viennent*; pour dire, qu'il ne faut pas s'affliger d'avance des malheurs à venir, & ſe rendre ainſi miſérable à crédit. Il eſt des gens timides, que tourmentent ſans ceſſe des maux qui ne ſont pas encore. Il faut attendre la mauvaiſe fortune, n'aller à ſa rencontre que quand elle approche, & dire comme Gros-René :

Pourquoi ſubtiliſer, & faire le capable
A chercher des raiſons pour être miſérable ?
Sur des ſoupçons en l'air, je m'irois allarmer !
Laiſſons venir la fête, avant de la chommer.

Ce proverbe ſe dit auſſi des biens qu'on eſpère, & dont on ſe félicite comme ſi on les tenoit déjà. Cette joie anticipée eſt d'autant moins raiſonnable, qu'on peut être fruſtré dans ſon attente.

---

480. *Ce n'eſt rien, c'eſt une femme qui ſe noie.* Plaiſanterie de quelque Sganarelle. Celui de Mo-

lière en dit une de cette nature à la ſuivante de Célie, qui l'appelle à ſon ſecours. Sganarelle répond :

. . . . . Qu'eſt-ce donc ? me voilà.
—— Ma maîtreſſe ſe meurt. —— Quoi, n'eſt-ce que cela?
Je croyois tout perdu, de crier de la ſorte.

Un proverbe Eſpagnol venge le beau ſexe de l'injuſtice du nôtre. Une femme y dit : *Ce n'eſt rien, c'eſt mon mari que l'on tue.* Tout cela n'eſt pas fort charitable, & peut à peine ſe dire en badinant.

---

481. *Les bons comptes font les bons amis.* L'amitié ne vit que par la bonne foi & la juſtice ; l'intérêt en eſt le poiſon.... Ce proverbe fait partie de pluſieurs autres, raſſemblés ſous la même forme dans les vers qui ſuivent :

Bonnes gens font les bons pays,
Bon cœur fait le bon caractère,
Bons comptes font les bons amis,
Bon fermier fait la bonne terre,
Bons livres font les bonnes mœurs;
Bons maîtres les bons ſerviteurs.
Les bons bras font les bonnes lames,
Le bon goût fait les bons écrits;
Bons maris font les bonnes femmes,
Bonnes femmes les bons maris.

482. *Avoir beſoin de deux grains d'ellébore.* On dit d'un homme qu'on taxe de folie, qu'il a beſoin *de deux grains d'ellébore.* L'ellébore étoit autrefois renommé pour la guériſon de la folie, & croiſſoit dans une île nommée Anticyre, où les Romains envoyoient ceux qu'ils jugeoient attaqués de cette maladie. *Naviget Anticyras*, dit Horace en parlant d'un inſenſé.... Deux jeunes élégans de Paris, en ſortant du palais royal, plaiſantoient enſemble ſur un homme en habit noir & en perruque, qui paſſoit près d'eux. L'un dit à l'autre: Je parie que cet homme eſt apothicaire; & en même tems il quitte ſon ami, & va demander de l'ellébore au prétendu apothicaire. « Je ſuis fâché, » lui répondit celui-ci, de ne pouvoir pas vous » ſatisfaire; car votre queſtion me prouve que vous » en avez beſoin ».

483. *Avec un ſi, on mettroit Paris dans une bouteille.* C'eſt ce que l'on répond, dans quelques provinces, à une propoſition abſurde, énoncée conditionnellement. Dans l'Ecole des Amis, Aramont dit:

Un *ſi* rend tout poſſible, & ne conduit à rien.

484. *Le moule en eſt rompu*, dit-on d'un homme unique en ſon genre & qui n'aura jamais ſon pareil. L'Arioſte a dit d'un de ſes héros :

Natura il fece, è poi ruppe la ſtampa.
La nature le fit, & puis rompit le moule.

On peut appliquer ce vers à pluſieurs de nos grands écrivains, tels que Molière, La Fontaine, &c. Quelqu'un a dit de Racine :

Racine, tu ſeras longtems au rang des morts.

485. *Ne ſavoir à quel ſaint ſe vouer*; c'eſt être abſolument ſans reſſource, ne ſavoir à qui recourir pour ſe tirer d'embarras..... Cette expreſſion vient de l'uſage très-ancien de ſe vouer à quelque ſaint, dont le choix étoit déterminé par la circonſtance où l'on ſe trouvoit. Bien des parens, à l'exemple des Hébreux, vouoient à Dieu quelques-uns de leurs enfans, & les mettoient ſous la protection ſpéciale de la ſainte Vierge ou de quelque autre ſaint. On peut rapporter à ce genre de conſécration l'établiſſement des confrairies.

Ces ſortes de dévotions, très-reſpectables en elles-mêmes, ne ſont pas toujours à couvert du

ridicule. Qu'on invoque différens ſaints pour différentes maladies, rien de mieux. Mais eſt-il pardonnable de régler ſon choix ſur le rapport du nom de la maladie avec le nom ſouvent eſtropié du ſaint à qui l'on s'adreſſe ? C'eſt pourtant ce qui arrive, dans les campagnes, il eſt vrai ; mais ſous les yeux de paſteurs qui, en cela comme dans le reſte, devroient éclairer la piété de leurs ouailles. Ainſi, dans certains pays, on invoque ſaint *Genou* (S. Gengoul), pour ceux qui ont mal au *genou* ; S. *Lié*, pour les enfans *noués* ; S. *Fort*, pour les malades en langueur ; Sainte *Tanche*, pour *étancher* le ſang ; S. *Clair*, pour les yeux, &c. Les chanoines d'une métropole peuvent ſans conſéquence dépoſer l'aumuſſe & *ſerrer* le *bonnet* carré, préciſément le jour de S. *Cerbonnet* : mais pour récouvrer la vue & voir *clair*, peut-on, ſans choquer la raiſon, faire une neuvaine à S. *Clair*, parce qu'il s'appelle *Clair*, & croire qu'il doit à ſon nom le pouvoir particulier d'opérer cette eſpece de guériſon ?

Toutes les compagnies, qui font corps, ont chacune un patron dont on célebre la fête à table, ainſi qu'à l'égliſe. Il ſeroit aſſez curieux de connoître les raiſons qui ont fait adopter un ſaint, plutôt qu'un autre. Pluſieurs corps de métiers pourroient ſans doute motiver leur choix d'une manière ſatisfaiſante : mais d'autres ſeroient aſſez embarraſ-

ſés de le faire. De ces derniers ſont les cordiers, s'il faut en croire le marquis de Paulmy. La converſion de S. Paul eſt leur fête patronale, & voici la raiſon qu'en donne ce ſavant. « S. Paul étant » allé dans le deſſein de combattre les chrétiens, » fut arrêté en chemin par un violent orage, & » une voix céleſte lui ordonna de retourner ſur » ſes pas; ce qu'il fit auſſitôt. Ainſi les cordiers » étant obligés de travailler *à reculons*, ont pris » pour patron S. Paul au moment de ſa conver- » ſion ». On ſent combien cette raiſon eſt ridicule. Peut-être pourroit-on juſtifier le choix des cordiers, en diſant que S. Paul fut de leur profeſſion; du moins un jéſuite Allemand dit de cet apôtre; *Pellionem egit, funes texuit, tentoria confecit.*

Autrefois les pellerins, qui étoient très-nombreux, avoient auſſi leur patron : c'étoit S. Julien, dit l'Hoſpitalier, qui vivoit dans le IVe. ſiecle; on s'adreſſoit à lui pour avoir un bon gîte. Dans le roman de la Roſe, un mari, mécontent de ſa femme, dit :

Mariage eſt mauvais lien;
Se m'aïſt Dieu & ſaint Julien,
Qui pelerins errans heberge,
Et ſaint Lyenard qui tous defferge *

* S. Léonard, qui élargit les priſonniers & rompt leurs fers.

Les pélerins bien repentans,
Quant les voit à lui dementans (lamentant),

Juſqu'ici, la religion n'avoit point à ſe plaindre. Mais un abus révoltant étoit d'invoquer ce même Saint pour le ſuccès des entrepriſes galantes. Guillaume IX., comte de Poitou, né en 1071, & le premier Troubadour que l'on connoiſſe, étoit extrêmement voluptueux. Dans une de ſes pieces, il remercie Dieu & S. Julien, de ſes bonnes fortunes. Telle étoit la ſuperſtition de ces tems; on faiſoit un accord monſtrueux de la piété & du libertinage.

N'étoit-ce pas encore une dériſion impie, de donner un Saint pour patron à ceux qui avoient des femmes infidelles? Jean de Meun & Coquillart font cet honneur à S. Arnoul. Dans le premier, un mari dit à ſa femme:

Par vous, par votre lécherie,
Suis-je mis en la confrairie
Saint Arnoul, le ſeigneur des coux,
Dont nul ne peut eſtre reſcoux *.

A en croire l'auteur du ſupplément au Gloſſaire du roman de la Roſe, Saint Vincent Ferrières n'adopte pas ce ſentiment, & dans ſon ſermon ſur

* A qui nul ne peut échapper. *Voy.* N°. 8.

la luxure, il fait mention de deux autres patrons. Voici le paſſage, dont je ne garantis pas la vérité. Des parens preſſent un homme veuf de ſe remarier. Celui-ci refuſe dans la crainte qu'une jeune femme (& il n'en voudroit pas d'autre) ne le faſſe *de confratriâ Sancti Cuculli.* Vous l'aurez jeune, reprennent les parens; *& ſi faciat vos de confratriâ Cucullorum, facietis de confratriâ Sancti Lucæ.*

---

486. *Il doit une belle chandelle à Dieu*, dit-on d'un homme ſauvé d'un grand danger. Rutebeuf, parlant de deux amans qui demeuroient à quelques portées de fuſil l'un de l'autre, & d'un boſquet qui appartenoit au mari de l'un d'eux, s'exprime ainſi:

Chaſcun ert (1) en un eſpinois,
Com ces maiſons de Gaſtinois (2).
Mais li bochez (boſquet) que je vous nomme,
Eſtoit à ce vaillant preudomme,
Qui ſaint Hernoult doit la chandoille....

Cette expreſſion proverbiale vient de la coutume

---

(1) *Ert* vient du latin *erat*, & ſignifie étoit.

(2) Les maiſons du Gâtinois étoient alors, comme à préſent, éparpillées dans les campagnes, & entourées d'arbres & de haies vives qu'on nommoit *eſpinois.*

très-

très-ancienne de faire brûler un cierge devant l'image de quelque Saint, quand on avoit échappé à un grand danger..... Le mot *chandelle* désignoit indistinctement ce que nous distinguons aujourd'hui par les mots *cierge* & *chandelle*. Il doit se prendre ici pour *cierge*, ainsi que dans ce proverbe : *A chaque Saint sa chandelle*, pour dire que, qui veut réussir dans une affaire, doit se rendre favorable tous ceux qui peuvent en assurer le succès.

---

487. *Bienheureux les pauvres d'esprit.* Bien des gens citent comme proverbe cette sentence de l'Ecriture, & l'appliquent à un homme dépourvu d'esprit. Voltaire y fait allusion dans ce quatrain :

Danchet, si mépriſé jadis,
Apprend aux pauvres de génie,
Qu'on peut gagner l'académie,
Comme on gagne le paradis.

La maxime précédente releve le bonheur de ceux qui sont, de cœur & d'esprit, détachés de tous les biens extérieurs. Ce genre de pauvreté, en effet si beau & si louable, se trouve rarement dans ceux mêmes qui ont renoncé à tous les dons de la fortune : c'est qu'il est incomparablement plus aisé de quitter tous les biens qui sont hors de nous, que de nous quitter nous-mêmes.

Tel eſt le ſens de cette ſentence ; & ce n'eſt qu'en plaiſantant qu'on peut lui en donner un autre. Il eſt pourtant vrai que, par *pauvre d'eſprit* ou *de ſens*, le peuple entend ſérieuſement un homme dépourvu de bon ſens. Le college des Graſſins, à Paris, a été fondé pour les pauvres écoliers du diocèſe de Sens. Il y avoit autrefois, ſur la porte : *College des Graſſins, fondé pour les pauvres de Sens.* Cette inſcription fit croire que c'étoit un hôpital de fous ; & l'on fut obligé de la ſupprimer, pour ne pas induire le public en erreur.

488. *Entre chien & loup*, pour, dire quand l'obſcurité de la nuit, qui commence ou qui finit, empêche de diſtinguer un chien d'un loup :

Tempore quo neque nox, neque lux, ſed utrumque videtur,

dit Guillaume le Breton. Cette expreſſion, fort ancienne en France, ſe lit dans Marculfe : *infrà horam veſpertinam, inter canem & lupum, &c.*

Ce proverbe étoit uſité à Rome, mais dans un ſens tout différent. Il ſignifioit, entre deux écueils. Lequel des deux l'homme ſage doit-il imiter, de l'avare ou du prodigue, demande Horace :

Utrum imitabitur ? hâc urget lupus, hâc canis, aiunt.

489. *Entre les deux.* C'eſt ce qu'on dit ſouvent, pour faire entendre qu'une choſe n'eſt ni bonne ni mauvaiſe, qu'un homme n'eſt ni grand ni petit, &c.... Théodore de Bèze dit de Calvin, dans une lettre écrite en proſe Macaronique : *Neque magnus, neque parvus; ſed inter duos : non dares liardum* (1) *de ejus minâ.* Le ſtyle macaronique eſt une eſpece de poéſie ou de proſe burleſque, faite de mots écorchés du latin & de la langue vulgaire dont on habille les tours à la romaine. Ce mot vient des *macarons* d'Italie, petits gâteaux que font les payſans, & où il entre différentes choſes, comme farine non blutée, œufs, fromage, &c.

490. *Nobleſſe vient de vertu.* Cette nobleſſe eſt ſans contredit la plus belle de toutes. C'eſt elle qui donne du prix aux titres & aux parchemins les plus enfumés, & elle peut ſubſiſter ſans eux. Un de nos Trouveres a dit :

Quoique je die, & quoique non,
Nus n'eſt vilains, ſe de cuer non.

(1) En 1430, Guigne *Liard*, de Crémieux en Viennois, frappa les premiers *liards* qui n'eurent d'abord cours qu'en Dauphiné. Louis XI les rendit communs par tout le royaume, & leur conſerva le nom du premier ouvrier *Liard.*

Vilains eſt qui fait vilonie,
Ja tant iert de haulte lignée *.

Un autre proverbe dit : *Il vaut mieux être le premier de ſa race, que le dernier.* C'eſt en développant cette penſée que, dans Salluſte, Marius répond avec tant d'éloquence au reproche qu'on lui faiſoit d'être un homme nouveau.

---

491. *Savonette à vilain.* On appelle ainſi les charges qui s'achetent & donnent la nobleſſe. Cette eſpece de *ſavonette* décraſſe apparemment un roturier, & purifie le ſang qui coulera dans les veines de ſes deſcendans. Ces ſortes de nobles ſont ordinairement aſſez fiers. Pour rabattre la fumée de leur orgueil, on pourroit leur dire : « C'eſt à » votre bourſe que vous devez votre nobleſſe, *Genoſus es ex crumenâ* (proverbe grec). Cet or avec » lequel vous pouviez diminuer la miſère de tant » d'hommes ſouffrans & vertueux, vous avez mieux » aimé en acheter le droit d'ajouter deux lettres à » votre nom. Ce privilege vous ſemble précieux ; » mais en bonne-foi,

» En allongeant ſon nom, double-t-on ſon mérite » ?

Voltaire appelle ces ſortes de nobles, des nobles

---

* Quand même il ſeroit de la plus haute naiſſance.

à faire rire, & dit à leur ſujet : « Cette multi-
» plicité ridicule de nobles ſans fonction & ſans
» vraie nobleſſe ; cette diſtinction aviliſſante entre
» l'annobli inutile qui ne paie rien à l'état, & le
» roturier utile qui paie la taille ; ces charges qu'on
» acquiert à prix d'argent, & qui donnent le vain
» nom d'écuyer ; tout cela ne ſe trouve point ail-
» leurs (qu'en France) ».

---

492. *On connoît les amis au beſoin.* Cette ſentence eſt traduite de ce vers iambique qu'on lit dans Ciceron :

Amicus certus in re incertâ cernitur.

Ces ſortes d'amis ſont ſi rares, que pluſieurs provinces en fourniroient à peine de quoi remplir la petite maiſon de Socrate. Le grand nombre eſt de ceux qui vous laiſſent aux priſes avec la mauvaiſe fortune. Ovide les compare à l'hirondelle qui reſte avec nous dans la belle ſaiſon, & s'envole aux approches de l'hiver. Un prédicateur du XV^e. ſiecle, Gabriel Barlette, emploie dans un de ſes ſermons une comparaiſon, que perſonne ne ſera tenté de lui dérober. Selon lui, l'ami infidele reſſemble au milan, *qui ſequitur mulierem, dùm portat tripas ad aquam; quam non ſequitur dùm vadit ad eccleſiam.*

---

493. *Il ne ſait pas toutes les foires de Champagne*; ſe dit d'un homme qui ignore bien des choſes qui ſont à ſon préjudice. Les foires de Champagne étoient autrefois les plus fameuſes de France; comme celles de Mai à Provins, de S. Jean à Troies, de S. Remi à Reims, &c..... On dit *les foireux de Blois*, à cauſe de pluſieurs foires que les Rois ont accordées à cette ville.

---

494. *Tant qu'à des noces.* Expreſſion populaire qui ſignifie abondamment. Il eſt d'uſage de ne rien ménager, quand on fait les frais d'une noce, & il y pleut juſqu'à des dragées. D'où eſt venue chez nous la coutume de diſtribuer des dragées à l'occaſion d'un mariage, & de mettre une couronne ſur la tête de la jeune épouſe? M. le baron de Tott en va chercher l'origine bien loin, c'eſt-à-dire, chez les Tartares (1). Ces peuples dotoient leurs

---

(1) Voici, ſelon cet écrivain, comme nos uſages les plus antiques nous ſont venus du fond de l'Aſie. « Le plateau de » la Tartarie, qui prolonge au Nord la chaîne du mont » Caucaſe & du Thibet juſques vers la preſqu'île de » Corée, a dû être le foyer de la première population, » d'où ſont parties ces émigrations qui, conſtamment re- » pouſſées par la muraille de la Chine & par les défilés » du Thibet & du Caucaſe, en ſe portant ſur l'Aſie ſep- » tentrionale, ont reflué dans notre Europe ſous le nom

filles en les couvrant de millet. « Dans l'origine des » premières ſociétés, les ſemailles ont dû être le » ſigne repréſentatif de toutes les richeſſes. On » plaçoit à cet effet un plateau d'environ un pied

» de Goths, d'Oſtrogoths & de Viſigoths. On retrouve » chez les Tartares les premières loix qui nous ont gou- » vernés, les mêmes préjugés qui nous maîtriſent; & » ſi l'on réunit ces rapports avec les émigrations de ces » anciens peuples vers le Nord, & celles des peuples » du Nord vers nous, on s'accordera peut-être pour re- » connoître la ſource de nos uſages les plus antiques ».

Qui ſe ſeroit aviſé de croire que la muraille de la Chine, le Caucaſe & le Thibet, ſi éloignés de nous, ont influé ſur nos mœurs? D'après le ſyſtême de M. de Tott, c'eſt ce qui eſt arrivé. Les eſſaims de Tartares émigrans, ne pouvant franchir aiſément ces barrières, qui leur fermoient le paſſage de l'orient & du ſud de l'Aſie, tirèrent néceſſairement vers le Nord, & de-là inondèrent l'Europe, où ils apportèrent leurs loix & leurs coutumes. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les Tartares ont des uſages analogues aux nôtres. Le même auteur en donne encore un exemple dans l'explication du mot *Lit de juſtice.*

« La forme des lits Tartares, ainſi que celle du trône » du grand ſeigneur, qui préſentent également un lit à » quatre colonnes, invitent à un rapprochement qui peut » paroître intéreſſant. Si l'on conſidère que les premiers » gouvernemens ont dû être paternels, & que les Tar- » tares offrent dans ce genre, comme dans beaucoup » d'autres, les annales les plus anciennes, on ne ſera » pas étonné que la forme du lit ſur lequel leurs vieil-

» de diamettre ſur la tête de la mariée : on y éten-
» doit un voile qui lui couvroit la figure, & deſ-
» cendoit juſqu'aux épaules. Après quoi, on ver-
» ſoit ſur le plateau, du millet qui, en ſe répandant
» autour d'elle, formoit un cône dont la baſe ſe
» proportionnoit à la taille de la nouvelle épouſe.
» Sa dot n'étoit complete que lorſque la pyra-
» mide de millet arrivoit juſqu'au plateau, dont le
» voile ménageoit la reſpiration. Cet uſage n'étoit
» pas favorable aux petites tailles, & l'on ſe con-
» tente aujourd'hui d'eſtimer la quantité de meſu-
» res de millet que vaut une fille. Les Turcs & les
» Arméniens, en conſervant l'uſage du plateau &
» du voile, jettent des pieces de monnoie ſur la
» mariée ; ce qu'ils appellent, *répandre le millet*.
» La couronne & les dragées n'auroient-elles pas
» la même origine ? » J'ai lu quelque part, que les prêtres Perſans jettoient du ris ſur les époux, en leur ſouhaitant un grand nombre d'enfans, & que les Siciliens adoptèrent dans la ſuite la même cérémonie.

» lards devoient naturellement rendre leurs jugemens,
» ait été adoptée pour ſervir de modele aux trônes de
» l'Orient : & ſi l'on ajoute à cette remarque l'envahiſ-
» ſement de toute l'Europe par des peuples originai-
» rement Tartares, on aura l'explication du terme *Lit*
» *de juſtice* ; toujours employé lorſque la majeſté ſouve-
» raine ſe déploie ».

495. *Amoureux des onze mille Vierges.* On appelle ainſi celui dont le cœur inconſtant voltige de belle en belle, ſans pouvoir en choiſir une pour épouſe..... Le capitaine Conan s'établit en Bretagne, vers l'an 383, avec deux légions qu'il y conduiſit d'Angleterre, pour le ſervice du tyran Maxime. Peu de tems après, il envoya, dit-on, en ſon pays chercher la princeſſe Urſule, ſa fiancée, ainſi que onze mille vierges, qu'il vouloit marier avec les onze mille ſoldats qui formoient ces deux légions. On ajoute que ces filles, jettées par la tempête dans l'embouchure du Rhin, furent priſes & martyriſées à Cologne, par les Huns qui ſervoient l'empereur Gratien contre Maxime. « Il eſt certain, » dit Maimbourg, qu'il y a eu une Sainte Urſule » martyriſée : ſi c'eſt avec *onze mille vierges*, com- » me on le croit communément, ou avec *onze marty-* » *res Vierges*, comme le prétendent ceux qui veulent » que dans cet abregé XI. M. V. on ait pris pour » *Mille* cette M. qu'on doit prendre pour *Martyres*, » c'eſt ce que je laiſſe à examiner à gens plus ha- » biles que moi ». Selon M. le Beau, tout ce que les légendaires racontent de Conan, de Sainte Urſule & des onze mille Vierges, eſt également fabuleux, & a été réfuté par les plus ſavans critiques.

Il paroît cependant qu'au ſiecle de Jean de Meun, on croyoit aux onze mille Vierges (1); car pour prouver que l'on ſe ſauve dans le monde comme dans le cloître, ce poëte dit :

Meſmes les onze mille Vierges,
Qui devant Dieu tiennent leurs cierges,
Dont on fait feſtes par égliſes,
Furent en draps, (habits) du ſiecle priſes,
Quant ils receurent les martires :
N'encor n'en ſont-elles pas pires.
Bon cueur fait la penſée bonne,
(La robe n'y toult *, ne ne donne)
Et la bonne penſée l'œuvre ;
Qui la religion deſcœuvre.

496. *Chevalier d'induſtrie.* On nomme ainſi celui qui a le ſecret de vivre ſans revenu & ſans travail. Paris eſt plein d'eſcrocs conſommés dans l'art de faire des dupes, & qui prennent le titre de comte, de marquis, de baron, & ſurtout de chevalier.

L'Ecole des Pères nous fournit ce portrait d'un chevalier d'induſtrie :

(1) L'égliſe en célébroit la fête le 22 Octobre. « Le » vint-unième jour du moys d'Octobre, vigile de onze » mille Vierges, treſpaſſa de ce ſiecle le bon roy Charles » VI ». *Journal d'un bourgeois de Paris.*

* Ote.

C'eſt un de ces Meſſieurs ſi communs à Paris,
Qui ſont, comme il leur plaît, ou comtes, ou marquis;
Dont les provinciaux entretiennent la bourſe,
Et de qui l'induſtrie eſt l'unique reſſource.
Brillans & recherchés, quand le jeu les ſoutient,
On leur tourne le dos, dès que le malheur vient;
Claſſe méſeſtimée & cependant reçue,
Gens qu'on garde à ſouper, & qu'à peine on ſalue.

Chevalier d'induſtrie eſt encore un des cent & un noms que l'on donne aux paraſites. Certains vices ou défauts prêtent plus que d'autres au ridicule : c'eſt pour cela qu'on ne tarit point ſur le compte des hypocrites, des fanfarons, des paraſites, des gourmands, &c. Et une preuve qu'ils ſont naturellement voués au mépris, c'eſt que, de tout tems & en tout pays, on leur a prodigué des qualifications odieuſes. Je remplirois pluſieurs pages, ſi je voulois raſſembler ici tous les dictons dont ils ont enrichi notre langue. Junius a réuni dans un même article une partie de ceux dont les paraſites étoient l'objet chez les Grecs. Ces dictons reviennent preſque tous aux nôtres, & comme ils perdroient leur ſel dans une traduction, on me diſpenſera de les rapporter.

On prétend que certains peuples ſont plus portés que les autres à faire le noble métier de paraſite. Mais les uns, comme chez nous ceux que la Garonne envoie à Paris, le ſont avec une ſorte

d'eſprit qu'ils ſemblent tenir de leur climat : d'autres n'y mettent que de l'impudence. Tels étoient autrefois les habitans de Mycone, l'une des Cyclades. Réduits à l'indigence par la ſtérilité de leur île, & ſans doute auſſi par leur pareſſe, ils alloient de tous côtés mendier des repas. Ce qui rendit leur nom ſynonyme de paraſite, & les Grecs diſoient *agir à la Miconienne*, pour dire, aller prendre place à une table, ſans y avoir été invité. « Encore aujourd'hui, dit Eraſme, on retrouve chez les Hibernois quelques veſtiges des mœurs de Mycone. » Un particulier de cette nation ſe rendit à la cour » vers l'heure de dîner, & ſans être connu de perſonne, il ſe mit à table avec les officiers du » prince. Son air étranger le fit bientôt remarquer. » On lui demande quel eſt ſon pays, & s'il a » quelques charges à la cour. Il répond à la première queſtion, & ajoute qu'il n'a point de » charge, mais qu'il ſeroit fort aiſe d'en avoir. Les » convives irrités de ſon impudence, lui ſignifient » qu'il faut lever le ſiege & ſe retirer. Volontiers, » dit-il, quand j'aurai dîné. Dans cette eſpece d'aſ» ſaut, l'Hibernois tint bon & ne recula point d'une » ligne. Enfin on lui céda la victoire, & l'on s'a» muſa beaucoup à ſes dépens. Il n'en mangea » pas moins ; & comme on lui demandoit com» ment il avoit eu le front, lui étranger & incon» nu, de ſe mêler ainſi parmi les officiers de la

» maiſon du roi : Je ſavois bien, répondit-il, que » votre maître avoit le moyen de me donner à » dîner ». *Voyez le N°. ſuivant.*

---

497. *Flaireur de cuiſine.* Autre nom de paraſite. Les Grecs le nommoient *Flaireur de fumée*, parce qu'il va flairant la fumée des cuiſines. Un homme de cette eſpece n'entroit nulle part, ſans ſavoir ſur le champ comment on y vivoit. Quel étoit ſon ſecret ? On auroit peine à le deviner. Il préſentoit du pain au chien de la maiſon. Si l'animal en mangeoit volontiers, il auguroit de-là que le maître étoit un ladre, chez qui on faiſoit maigre chère. Si au contraire le chien regardoit le pain d'un œil dédaigneux, ſans y toucher, ce refus annonçoit une cuiſine chaude, & une table délicatement ſervie.... Junius rapporte un trait de gourmandiſe incroyable, qui arriva de ſon tems à Rome. Un jour qu'on avoit pêché une Ombre monſtrueuſe, (eſpece de poiſſon fort recherchée,) on en porta la hure à un des premiers magiſtrats de la ville. Un certain Tamiſi l'apprend, & amateur fou des bons morceaux, il court au capitole, dans l'intention de manger ſa part de celui-ci. Ses pas furent inutiles, car la tête avoit paſſé de-là chez le cardinal Riéri. Mon homme, muni d'un odorat très-fin, la ſuit à la piſte, & arrive

chez l'Eminence, où elle n'étoit déja plus. On eût dit qu'elle vouloit échapper aux pourſuites de ſon ennemi. Du palais de Riéri elle paſſa chez le cardinal de Saint-Sévérin, & d'ici, à la maiſon d'un financier très-riche, nommé Chiſi, qui l'envoya à ſa maîtreſſe. Tant de courſes devoient rebuter le pauvre Tamiſi, qui d'ailleurs appéſanti par un *abdomen* d'un volume énorme, ne pouvoit faire deux pas ſans perdre haleine. Mais brûlé & ſoutenu par la fievre de la gourmandiſe, il ſuivit ſon gibier dans tous ſes détours, & arriva preſque auſſitôt que lui au lieu de la curée. Là enfin, tout eſſouflé, & le viſage rouge, non pas de honte, mais de fatigue, il entre chez une courtiſane qu'il ne connoiſſoit point, mendie & obtient la dernière place à ſa table; & après avoir ſi longtems, ſi péniblement recueilli & humé de ſes deux narines l'odeur alléchante de la hure deſirée, il a le bonheur de la dévorer des yeux, & d'en faire deſcendre la *réjouiſſance* dans ſon eſtomac.

---

498. *Demeurer entre deux ſelles le cul à terre.* On dit qu'un homme *demeure entre deux ſelles le cul à terre*, lorſque de deux choſes auxquelles il prétendoit, il n'en obtient aucune. Madame de Montmorency a fait une application juſte de ce proverbe, où le mot *ſelle* vient du latin *ſella*,

ſiege. « La pauvre comteſſe du Pleſſis eſt fort fâ-
» chée que ſon mari ne l'ait pas laiſſée ducheſſe.
» Il eſt bien dur pour elle de voir ſa belle-mère
» aujourd'hui & un jour ſa belle-fille avec le ta-
» bouret, & *demeurer* ainſi ce qu'on appelle *entre*
» *deux ſelles le cul à terre* ». Les ducheſſes ont chez la reine l'honneur du tabouret.

---

499. *Vendeur de fumée.* On dit d'un homme qui promet ce qu'il ne peut ou ne veut pas tenir, que *c'eſt un vendeur de fumée.* Les Latins appeloient ainſi les favoris ou miniſtres des princes, qui vendoient leur crédit, promettant leur recommandation à ceux qui la payoient. Ces courtiſans avides s'enrichiſſoient de promeſſes ; & , au lieu d'appuyer de leur crédit ceux qui l'avoient acheté, ſouvent ils deſſervoient celui qui l'avoit payé plus cher. Tel étoit Thurinus Verconius, à la cour de l'empereur Alexandre Sévère. Ce prince, inſtruit des coquineries de cette ſangſue publique, le fit arrêter, attacher à un poteau dans la place la plus fréquentée de la ville, & périr au milieu d'une épaiſſe fumée de bois vert. Pendant l'exécution, un héraut crioit : Le vendeur de fumée eſt puni par la fumée, *fumo punitur qui vendidit fumum.* Ce genre de punition a peut-être donné lieu à l'expreſſion proverbiale.

Du tems d'Eraſme, on appeloit *encens de cour*,

& *eau-bénite de cour*, les brillantes promeſſes des courtiſans. L'encens exprime très-bien des promeſſes vaines & agréables comme lui. Aujourd'hui il n'eſt plus que le ſymbole de la louange ; & l'expreſſion *eau-bénite de cour* eſt reſtée ſeule en poſſeſſion de ſignifier de belles promeſſes que le cœur déſavoue. Blot a fait, ſur le cardinal Mazarin, une épitaphe où il joue ſur le mot *eau-bénite* :

O vous qui paſſez par ce lieu,
Daignez jetter, au nom de Dieu,
A Mazarin de l'eau-bénite.
Il en donna tant à la cour,
Que c'eſt bien le moins qu'il mérite
D'en avoir à ſon tour.

---

500. *Manger ſon pain blanc le premier.* D'un homme qui étoit à ſon aiſe, & qui n'y eſt plus, on dit qu'*il a mangé ſon pain blanc le premier.* En certains endroits, à Sens par exemple, on énonce ainſi ce proverbe : *Il a fait comme les enfans de prêtres, il a mangé ſon pain blanc le premier.* Quelle peut être l'origine de cette comparaiſon ? Des enfans qui ont perdu leur mère, & dont le père s'eſt fait prêtre, ſont à-peu-près orphelins. On peut dire en général que leur bon tems eſt paſſé, & qu'*ils ont mangé leur pain blanc le premier.* Je ne vois que cette manière de juſtifier la comparaiſon

raiſon que l'on fait d'eux avec ceux qui partagent leur malheur, ſans être enfans de prêtres : encore pourroit-on m'objecter l'empire du népotiſme ſur le cœur des eccléſiaſtiques, & me dire que la nature ne peut reſter muette pour les enfans véritables, elle qui parle avec tant de force en faveur des collatéraux qui les remplacent.

Les Grecs étoient très-friands de pain blanc. Lucien dit d'un homme qui fut toujours très-malheureux, qu'il n'en avoit jamais mangé, pas même en ſonge. Quand on faiſoit à quelqu'un des promeſſes magnifiques, on lui diſoit : Comptez ſur moi, *je vous pétris du pain blanc.* Ce proverbe a quelque rapport à ce que nous diſons, mais dans un ſens différent : *Ce n'eſt pas pour vous que le four chauffe*, ou ironiquement, *c'eſt bien pour vous que le four chauffe*; c'eſt-à-dire, ce n'eſt pas pour vous que telle choſe eſt deſtinée.

A Rome, les boulangers, dont on ſe paſſa pendant près de ſix ſiecles, ne tardèrent point à perfectionner leur art, & bientôt le pain blanc fut mis au rang des comeſtibles les plus délicats. C'étoit faire les choſes grandement, que d'en ſervir à tout le monde dans un repas. Céſar fit mettre aux fers un de ſes eſclaves, pour lui avoir ſervi de meilleur pain qu'à ſes convives. Dans la ſuite, cette diſtinction odieuſe devint un uſage à l'égard des cliens admis à la table de leurs patrons. Un

Ganymede de Gétulie leur jettoit en murmurant, dit Juvénal, un morceau de pain noir, & ſi dur qu'on ne pouvoit le broyer ſans s'ébranler toute la mâchoire; tandis qu'un pain mollet, & plus blanc que la neige, étoit réſervé pour la bouche du maître;

Ecce alius quanto porrexit murmure panem
Vix fractum, ſolidæ jam mucida fruſta farinæ,
Quæ genuinum agitent, non admittentia morſum.
Sed tener & niveus, mollique ſiligine factus
Servatur Domino.

N. B. Quoique je n'aie pas rempli tous les engagemens que j'ai pris dans ma Préface, je ſuis forcé de dire avec le bon La Fontaine;

Bornons ici cette carrière;
Les longs ouvrages me font peur.

Si celui-ci m'effraie, ce n'eſt point à raiſon du tems requis pour ſa compoſition; cette eſpece de dépenſe eſt à-peu-près faite: mais il en eſt une autre qu'on devinera aiſément, & à laquelle je n'oſe me déterminer ſur l'eſpérance incertaine d'un accueil favorable, que je ne mérite peut-être pas. Les proverbes qui reſtent dans mon portefeuille,

me paroiſſent auſſi intéreſſans que ceux qui en ſortent aujourd'hui. Les matières ont été diſtribuées de manière que le lecteur, s'il deſire la ſuite de cet ouvrage, ne puiſſe dire qu'on lui a fait *manger ſon pain blanc le premier*: mais avant de riſquer une nouvelle fournée, (qu'on me pardonne la baſſeſſe de l'allégorie,) il eſt bon que je ſache ce que deviendra celle-ci.

FIN.

CITATIONS GRECQUES,

Qui ont été renvoyées à la fin de ce Volume.

Numéros.

1. Αρχη ἡμισυ παντος.
8. Κοκκυγα τομπαζοντα μαψαυρας σποδους.
17. Δεδοται και κακοισιν αγρα.
30. ....Γυναιξι κοσμον ἡ σιγη φερει.
Ibid. ....Μυθος σ'ανδρεσσι μελησει.
38. Πυρ, και θαλασσα, και γυνη, Ιρια κακα.
Ibid. Αλλ'εσμεν οἱον εσμεν, δυκ ἐρῶ κακον,
Γυναικες....
48. Λαλεῖν ἄριστος, κἀδυναῖωλαῖος λεξειν.
55. Λυχνου αρθεντος, γυνη τασα ἡ αὐλη.
69. Δεξιον εἰς ὑποδημα, αριστερον εἰς τοδονιπτρον.
94. Οὐκ ἐκ παντος ξυλου Ερμης ἂν γενοῖτο.
95. Τον οικοθεν βρεχομενον δυδε θεος οικλειρει.
235. Οὐδεις επλουτησε ταχέως, σικαιος ὢν.
248. Τηλοῦ φιλοι ναιοντες, οὐκ εἰσιν φιλοι.
266. Τὸ μηδεν γαρ ἄγαν, ἄγαν με τερπει.
463. Κρητες ἀει ψευσται, κακα θηρια, γαστερες αργαι.

TABLE

DES PROVERBES contenus dans ce Volume, & rangés ſuivant l'ordre indiqué dans la Préface.

Le chiffre annonce le N°. de chaque Proverbe.

I. *Proverbes qui préſentent une Sentence, un Dicton, &c.*

A Barbe rouſſe & noirs cheveux, ne te fie ſi tu ne veux. 79.
A battre faut l'amour. 218.
A beau mentir qui vient de loin. 251.
A bon jour, bonne étrenne. 2.
A bon vin il ne faut pas de bouchon. 287.
Abſens (les) ont tort. 270.
A carême-prenant, chacun a beſoin de ſa poële. 213.
A chaque oiſeau ſon nid paroît beau. 92.
A demain les affaires. 261.
A goupil endormi rien ne chet en la gueule. 89.
A grands ſeigneurs peu de paroles. 217.
A la Saint-Martin, on boit le bon vin. 26.
A la Saint-Urbain, ce qui eſt dans la vigne eſt au vilain. 441.
A laver la tête d'un âne, on y perd ſa leſſive. 278.
A l'impoſſible nul n'eſt tenu. 404.
A main lavée Dieu mande la repue. 419.
Ami au prêter, ennemi au rendre. 243.
Ami (un) en amene un autre. 460.
Ami (un bon) vaut mieux que cent parens. 267.
Appétit (l') vient en mangeant. 219.
Après la panſe, la danſe. 9.
A quelque choſe malheur eſt bon. 434.
A quelques-uns le bien vient en dormant. 204.
Argent (l') eſt un bon ſerviteur & un méchant maître. 252.
A tous ſeigneurs tous honneurs. 403.
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc. 82.

Au nouveau, tout eſt beau. 80.
Au royaume des aveugles, les borgnes ſont rois. 289.
Auſſitôt pris, auſſitôt pendu. 207.
Avec un *Si*, on mettroit Paris dans une bouteille. 483.
Avril. Il n'eſt ſi gentil mois d'Avril, qui n'ait ſon chapeau de gréſil. 440.
Bâton porte paix, & le faquin faix. 231.
Beaux eſprits (les) ſe rencontrent. 62.
Belle montre & peu de rapport. 264.
Bien dire fait rire, bien faire fait taire. 3.
Bienheureux les pauvres d'eſprit. 487.
Bien mérite d'aller à pied, qui n'a ſoin de ſon cheval. 422.
Bon avocat, mauvais voiſin. 250.
Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. 100.
Bons comptes (les) ſont les bons amis. 481.
Brebis comptées, le loup les mange. 283.
Bureau vaut bien écarlate. 430.
Buſe (d'une) on ne ſauroit faire un épervier. 223.
Caque (la) ſent toujours le hareng. 284.
Ce que femme veut, Dieu le veut. 83.
Ce qui nuit à l'un, duit à l'autre. 293.
Ceux qui ſe reſſemblent, s'aſſemblent. 286.
Chacun a ſa marotte. 300.
Chagrin (le) ne paie pas les dettes. 246.
Chandelle (la) qui va devant vaut mieux que celle qui va derrière. 202.
Changement de tems, entretien de ſots. 20.
Charbonnier (le) eſt maître chez ſoi. 93.
Charité bien ordonnée commence par ſoi-même. 276.
Châteaulandon, petite ville, mais de grand renom; perſonne n'y paſſe, qu'il n'ait ſon lardon. 16.
Chemiſe (la) eſt plus proche que le pourpoint. 275.
Chevaux (les) courent les bénéfices, & les ânes les attrapent. 17.
Clercs (les plus grands) ne ſont pas les plus fins. 253.
Courte meſſe & long dîner. 210.
Dame qui moult ſe mire, peu file. 52.
Démenti (un) vaut un ſoufflet. 229.
Double jeûne, double morceau. 225.
Eau trouble, gain du pêcheur. 292.
Faim (la) chaſſe le loup du bois. 475.
Faute d'un point, Martin perdit ſon âne. 237.
Femmes. Des femmes & des chevaux, il n'y en a point ſans défauts. 38.

Feves (les) fleuriſſent. 271.
Fumée, pluie & femme ſans raiſon, chaſſent l'homme de ſa maiſon. 95.
Gourmandiſe (la) tue plus de gens que l'épée. 214.
Grand chemin, grande rivière, grand ſeigneur, ſont trois mauvais voiſins. 250.
Grande chère & petit teſtament. 203.
Gros-Jean remontre à ſon curé. 272.
Gros poiſſons (les) mangent les petits. 215.
Groſſe tête, peu de ſens. 468.
Habit (l') ne fait pas le moine. 211.
Hâtez-vous lentement. 280.
Héritier. Un troiſième héritier ne jouit pas des biens mal acquis. 235.
Heureux commencement eſt la moitié de l'œuvre. 1.
Homme fin ſe leve matin. 76.
Honneurs (les) changent les mœurs. 262.
Il eſt avis au renard que chacun mange poule comme lui. 255.
Il eſt bon d'avoir des amis partout. 254.
Il faut caſſer le noyau, pour avoir l'amande. 227.
Il faut devenir vieux de bonne heure, ſi on veut l'être longtems. 274.
Il faut faire vie qui dure. 239.
Il faut ménager la chevre & le chou. 69.
Il faut qu'un menteur ait bonne mémoire. 233.
Il ne faut pas chomer les fêtes, avant qu'elles n'arrivent. 479.
Il ne faut pas réveiller le chat qui dort. 273.
Il ne faut pas ſe déshabiller avant de ſe coucher. 406.
Il n'eſt chaſſe que de vieux chiens. 260.
Il n'eſt chère que de vilain. 206.
Il n'eſt ſi bon cheval qui ne bronche. 299.
Il n'eſt voiſin qui ne voiſine. 250.
Il n'y a ſi petit métier, qui ne nourriſſe ſon maître. 234.
Il vaut mieux ſuer que trembler. 245.
Jamais cheval ni méchant homme, n'amenda pour aller à Rome. 268.
J'appelle un chat un chat.... 282.
Jeune chair & vieux poiſſon. 221.
Jours (les) ſe ſuivent, mais ils ne ſe reſſemblent pas. 409.
Loin des yeux, loin du cœur. 248.
Lorris. C'eſt la coutume de Lorris, le battu paie l'amende. 23.
Mal de tête veut repaître. 78.
Manceau (un) vaut un Normand & demi. 44.
Mauvaiſe herbe croit toujours. 257.
Mieux vaut regle que rente. 232.
Mort. Il y a remede à tout,

fors à la mort. 61.
Morts (les) ont tort. 209.
Netteté nourrit ſanté. 230.
Nobleſſe vient de vertu. 490.
Noël. On chante tant Noël, qu'il vient. 39.
Normand (un) a ſon dit & ſon dédit. 42.
Nuit (la) porte conſeil. 281.
Nuit (la) tous chats ſont gris. 55.
Occaſion (l') fait le larron. 242.
Œil (l') du maître engraiſſe le cheval. 423.
Oignez vilain, il vous poindra.... 295.
On connoît les amis au beſoin. 492.
On ne meurt pas pour la peine, 421.
On ne pend que les petits voleurs. 291.
Os (les) ſont pour les abſens. 459.
Pain dérobé réveille l'appétit. 225.
Pas de bonne fête ſans lendemain. 205.
Petits préſens (les) entretiennent l'amitié. 220.
Peu & bon. 216.
Peur (la) a bon pas. 33.
Picards (les) ont la tête chaude. 63.
Poële. Point de plus embarraſſé que celui qui tient la queue de la poële. 224.
Pot fêlé dure longtems. 256.
Poule (la) ne doit pas chanter devant le coq. 30.
Pour bien connoître un homme, il faut avoir mangé un minot de ſel avec lui. 212.
Procès. Un méchant accommodement vaut mieux qu'un bon procès. 290.
Quand on a mangé du lievre, on eſt beau ſept jours de ſuite. 247.
Quand on parle du loup, on en voit la queue. 294.
Quatrevingt-dix-neuf moutons & un Champenois, font cent bêtes. 18.
Qui a bon voiſin, a bon matin. 249.
Qui a bu, boira. 288.
Qui chapon mange, chapon lui vient. 226.
Qui compte ſans ſon hôte, compte deux fois. 70.
Qui donne tôt, donne deux fois. 236.
Qui fait la faute, la boit. 259.
Qui fit Breton, fit larron. 74.
Qui fit Normand, fit truand. 43.
Qui m'aime, me ſuive. 56.
Qui prend, s'engage. 244.
Qui refuſe, muſe. 241.
Rien de trop. 266.
Rien pour rien. 269.
Roi (un) ſans lettres, eſt un âne couronné. 238.
Rois (les) ont les mains longues. 31.
Si jeuneſſe ſavoit, & vieilleſſe pouvoit, jamais diſette n'y auroit. 22.
Si le ciel tomboit, il y auroit bien des alouettes priſes. 279.

Souris qui n'a qu'un trou eſt bientôt priſe. 296.
Ta chemiſe ne ſache ta guiſe. 298.
Tant tonne qu'il pleut. 297.
Tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle ſe caſſe. 285.
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera. 408.
Tems pommelé, pomme ridée & femme fardée, ne ſont pas de longue durée. 425.
Terre (la) couvre les fautes des Médecins. 436.
Tonneaux (les) vides font le plus de bruit. 265.
Tout le monde ne peut aller à Corinthe. 277.
Trois femmes font un marché. 201.
Trop achete le miel, qui le leche ſur les épines. 228.
Trop gratter cuit, trop parler nuit. 471.
Ville qui parlemente eſt à moitié rendue. 240.
Vin. Du vin du crû que Dieu nous garde. 208.
Vin (le) eſt le lait des vieillards. 222.
Vin verſé n'eſt pas avalé. 258.
Voix (la) du peuple eſt la voix de Dieu. 263.

II. *Expreſſions proverbiales, familières, &c. qui conſiſtent en un ſeul mot.*

AGA, 101.
Aigrefin, 102.
Aliboron, 103.
Amphitrion, 104.
Badaud, 105.
Baloche, 106.
Banqueter, 107.
Bardot, 108.
Baudet, 109.
Bédaine, 110.
Béguine, 111.
Bélitre, 112.
Benêt, 113.
Berner, 114.
Beſtourné, 449.
Bigot, 115.
Bobo, 116.
Bourreau, 187.
Cafard, 117.
Cagnard, 118.
Cagot, 119.
Caillette, 120.
Capon, 121.
Chafouin, 122.
Chamailler, 123.
Chape-chûte, 124.
Chien, 125.
Claude, 126.
Coq-à-l'âne, 127.
Coqueluche, 128.
Culot, 129.
Dame, 130.
Dévergondée 131.
Dodo, 132.
Dorloter, 133.
Ecornifleur, 134.

Ecoute-s'il-pleut, 135.
Eſcogriffe, 136.
Eſpiegle, 137.
Fanfreluches, 138.
Faquin, 231.
Feſſe-Matthieu, 139.
Fiacre, 140.
Fier-à-bras, 141.
Flûter, 341.
Freluquet, 142.
Futé, 143.
Gaillard, 183.
Galimatias, 144.
Gargote, 145.
Garouage, 156.
Gazette, 146.
Goguenard, 493.
Gredin, 147.
Grigou, 148.
Griſette, 149.
Gueule-fraîche, 150.
Guinguette, 151.
Hodé, *mot Picard*, 101.
Hurluberlu, 152.
Jacobin, 153.
Jargon, 356.
Jarnicoton, 154.
Ladre, 155.
Lambin, 179.
Lanternes, 366.
Loup-garou, 156.
Maître-Gonin, 157.
Malôtru, 158.
Maraud, 159.
Marionnette, 160.
Marmaille, 36.
Martin-bâton, 161.
Micmac, 162.
Mouche, 163.
Muſard, 241.
Nabot, 164.
Olibrius, 165.
Papelard, 166.
Paraſite, 167.
Patelin, 168.
Patenôtre, 443.
Penard, 169.
Penaud, 170.
Pied-plat, 171.
Piffre, 172.
Pimbêche, 173.
Pot-pourri, 174.
Poulet, 175.
Pretantaine, 176.
Quiproquo, 177.
Ragoter, 178.
Ramponer, 179.
Rater, 180.
Ratier, 181.
Rébus, 182.
Ribote, 183.
Ric-à-ric, 184.
Rodomont, 185.
Roger-bontems, 186.
Roué, 187.
Routier, 188.
Sabouler, 189.
Sac-à-vin, 190.
Sacripan, 191.
Safre, 192.
Sagouin, 193.
Sainte-Mitouche, 468.
Saugrenu, 194.
Simagrée, 195.
Sobriquet, 196.
Talmouſe, 197.
Tartuffe, 198.
Tintamarre, 199.
Trogne, 74.
Turlupin, 109.

III. *Expreſſions proverbiales, familières, &c. qui commencent par un infinitif.*

AGIR de grand cœur, 309.
Aller au-devant de quelqu'un avec la croix & la bannière, 99.
Aller comme le pourceau de S. Antoine, de porte en porte, 307.
Aller ſon grand chemin, 379.
Avaler la pillule, 91.
Avoir barre ſur quelqu'un, 329.
—— beſoin de deux grains d'ellébore, 482.
—— bon nez, 27.
—— caſtille avec quelqu'un, 397.
—— la forme enfoncée dans la matière, 469.
—— la tête près du bonnet, 344.
—— le diable dans ſa bourſe, 320.
—— le nez tourné à la friandiſe, 362.
—— ville gagnée, 324.
—— une dent contre quelqu'un, 328.
—— une dent de lait contre quelqu'un, *ibid.*
—— un pied de nez, 28.
Baiſſer la lance, 53.
—— l'oreille, 325.
Boire à la régalade, 365.
—— à la ſanté de quelqu'un, 400.
—— à tirelarigot, 341.
—— d'autant, 367.
—— en âne, 383.
Boire en chantre, 21.
—— *tanquam ſponſus*, 305.
Branler le menton, 375.
Chanter pouille à quelqu'un, 84.
Chercher midi où il n'eſt qu'onze heures, 24.
Conter des fagots, 335.
—— des fleurettes, 350.
Couper l'herbe ſous le pied à quelqu'un, 376.
Crier haro ſur quelqu'un, 357.
Croquer le marmot, 36.
Courir l'aiguillette, 349.
Débattre (ſe) de la chape à l'évêque, 57.
Demeurer entre deux ſelles le cul à terre, 498.
Devenir d'évêque meûnier, 75.
Diſputer ſur la pointe d'une aiguille, 399.
Donner des veſſies pour des Lanternes, 366.
Donner le bal à quelqu'un, 336.
Donner le ſion à une choſe, 331.
Donner un œuf pour avoir un bœuf, 87.
Donner un ſoufflet à Ronſard, 396.
Dorer la pillule, 90.
Employer le vert & le ſec pour..., 6.
Emporter le chat, 377.
Enlever comme un corps

ſaint, 330.
Entendre le jar, 356.
Envoyer de ſon boudin à quelqu'un, 311.
Envoyer quelqu'un au diable de Vauvert, 363.
Etre à cul, 338.
—— à *quia*, *ibid.*
—— camus, 28.
—— dans un mauvais pas, 398.
—— en goguettes, 433.
—— hors de page, 332.
—— marqué au *B*, 463.
—— réduit au bâton blanc, 326.
—— ſur un grand pied dans le monde, 15.
Faire banqueroute, 346.
—— comme l'anguille de Melun, ... 390.
—— danſer à quelqu'un un branle de ſortie, 337.
—— des châteaux en Eſpagne, 317.
—— gerbe de fouare à Dieu, 45.
—— la barbe à quelqu'un, 319.
—— la figue à quelqu'un, 85.
—— l'alchymie avec les dents, 373.
—— La nique à quelqu'un, 86.
—— la pluie & le beau tems, 453.
—— le beau-fils, 391.
—— l'école buiſſonnière, 393.
—— le diable à quatre, 71.
—— le gros dos, 372.
—— le pied de veau, 369.
Faire le veau, 368.
—— patte de velours, 312.
—— ripaille, 308.
—— un trou pour en boucher un autre, 322.
—— voir à quelqu'un ſon béjaune, 68.
Ferrer la mule, 354.
Filer le parfait amour, 334.
Fondre la cloche, 380.
Garder le mulet, 35.
Hauſſer le gobelet, 355.
—— le tems, 395.
Houpper, *mot Picard*, 196.
Jetter la pierre à quelqu'un, 305.
Jetter la pierre & cacher le bras, 306.
Jouer de la poche, 466.
—— gros jeu, 361.
Juger une affaire ſur l'étiquette du ſac, 364.
Laver la tête à quelqu'un, 278.
Lever la crête, 352.
Manger à table ronde, 49.
—— comme un ogre, 359.
—— ſon pain blanc le premier, 500.
—— ſon pain dans ſa poche, 304.
Mentir comme un arracheur de dents, 387.
Mettre la main au chapeau, 343.
—— pinte ſur chopine, 77.
—— quelqu'un au rang des péchés oubliés, 386.
—— quelqu'un au ſac, 46.
Monter ſur ſes grands chevaux, 333.
Montrer les cornes, 85.

Nager entre deux eaux, 321.
N'avoir ni croix ni pile, 360.
Ne manger que des croûtes, 351.
Ne ſavoir à quel Saint ſe vouer, 485.
Ne ſavoir ni *A* ni *B*, 384.
Opiner du bonnet, 11.
Oublier juſqu'à ſon nom, 353.
Parler françois, 342.
—— latin devant les clercs, 381.
—— —— devant les cordeliers, 382.
Payer en gambades, 66.
Pêcher en eau trouble, 292.
Perdre la tramontane, 64.
—— ſon latin, 383.
Planter-là quelqu'un pour reverdir, 47.
Porter bien ſon bois, 347.
—— de l'eau à la mer, 389.
—— la cornette, 8.
—— le bonnet verd, 345.
—— le haut-de-chauſſe, 7.
—— quelqu'un ſur ſes épaules, 310.
Porter haut (le), 347.
Pouſſer le tems avec l'épaule, 315.
Prendre au gobet, 355.
—— du poil de la bête, 474.
—— la chevre, 348.
—— quelqu'un ſans vert, 47.
—— ſur le vert, *ibid.*
Promettre monts & merveilles, 301.
Rengaîner un compliment, 339.
Renvoyer un homme aux calendes grecques, 385.
Répondre en Normand, 42.
Repréſenter les armes de Bourges, ... 316.
Retenir par cœur, 477.
Révéler les ſecrets de l'école, 302.
Revenir à ſes moutons, 32.
River le clou à quelqu'un, 373.
Rompre la paille avec quelqu'un, 73.
—— les chiens, 392.
Sabler un verre de vin, 365.
S'amuſer à la moutarde, 340.
Se faire montrer au doigt, 41.
Se laiſſer mener par le nez, 323.
Se mettre en rang d'oignons, 358.
Se moquer de Gautier & de Garguille, 432.
Sentir un peu plus fort, mais non pas mieux que roſes, 37.
Servir quelqu'un à plats couverts, 19.
Sortir par la belle porte, 394.
Tenir le haut du pavé, 327.
Tirer les vers du nez à quelqu'un, 313.
—— ſa poudre aux moineaux, 371.
Tuer le tems, 314.
—— le veau gras, 378.
Venir à belles baiſe-mains, &c. 318.
Vivre de ménage, 370.

IV. *Expreſſions proverbiales, familières, &c. qui commencent par un ſubſtantif ou un adjectif.*

A DROIT comme un prêtre Normand, 88.
Amoureux des onze mille vierges, 495.
Anes de Beaune, 405.
Baiſer de Judas, 451.
Bourguignon ſalé, 25.
Brûleur de cire, 442.
Bureau d'adreſſe, 429.
Calotte de plomb, 447.
Chère de commiſſaire, 445.
Chevalier d'induſtrie, 496.
Chiens d'Orléans, 473.
Délicat & blond, 461.
Eau-bénite de cour, 499.
Flaireur de cuiſine, 497.
Foireux de Blois, 493.
Gras comme un moine, 470.
Mâchoire épaiſſe, 34.
Œufs de Pâques, 10.
Onguent miton-mitaine, 448.
Or de Toulouſe, 410.
Pays de cocagne, 435.
Poiſſon d'Avril, 5.
Quart-d'heure de Rabelais, 467.
Ris de S. Médard, 450.
Roi de la feve, 4.
Saoul comme une grive, 462.
Savonnette à vilain, 491.
Sot en cramoiſi, 472.
—— en trois lettres, 29.
Tête à perruque, 454.
Tour du bâton, 424.
Traître comme Judas, 51.
Vendeur de fumée, 499.
Vin d'une oreille, 446.
—— théologal, *ibid.*

V. *Expreſſions proverbiales, familières, &c. qui forment une phraſe complette.*

ALOUETTES. Il attend que les alouettes lui tombent toutes roties dans le bec, 456.
Bois. Il eſt du bois dont on les fait, 94.
Boiteux. Il faut attendre le boiteux, 428.
Bonheur. Cela me portera bonheur, 410.
Céleſtin. Voilà un plaiſant céleſtin, 65.
Chandelle. Il doit une belle chandelle à Dieu, 486.
Chien. Il reſſemble au chien de Jean de Nivelle,... 98.
Coiffé. Il eſt né coiffé, 411.
Croix. Il faut faire la croix à la cheminée, 50.
Déchauſſer. Il ne faut pas ſe déchauſſer pour manger cela, 415.
Déluge. Après moi le déluge, 455.

Diable. Le diable bat ſa femme, 401.
Dieu vous béniſſe, 431.
Doigt. Mon petit doigt me l'a dit, 438.
Femme. Ce n'eſt rien, c'eſt une femme qui ſe noie, 480.
Feu. J'en mettrois la main au feu, 458.
Foires. Il ne ſait pas toutes les foires de Champagne, 493.
Galère. Qu'alloit-il faire dans cette galère ? 437.
Gants. Vous n'en aurez pas les gants, 12.
Herbes. J'y ai employé toutes les herbes de la Saint-Jean, 14.
Honte. Il a ſa honte bue,... 426.
Houzeaux. Il y a laiſſé ſes houzeaux, 40.
Hupés. Les plus hupés y ſont pris, 416.
Hurepoix. C'eſt du quartier du Hurepoix, *ibid.*
Jardinier, Il eſt comme le chien du jardinier,.. 407.
Langue. Sa langue va comme un cliquet de moulin, 48.
Loup. Le loup te mangera, 402.
Malle. Il a chié dans ma malle, 96.
Manteau. Il ne s'eſt pas fait déchirer le manteau, 13.
Marié. Il ſera marié cette année, 412.
Ménage. Ce n'eſt qu'un ménage de gâté, 478.
Mer. C'eſt la mer à boire, 81.
Moule. Le moule en eſt rompu, 484.
Nez. Votre nez branle, 439.
Oreilles. Les oreilles me tintent, 414.
Orme. Attendez-moi ſous l'orme, 72.
Pain. Le pain lui viendra quand il n'aura plus de dents, 54.
Pelle. C'eſt un petit ſaint de bois ſur une pelle, 465.
Penſée. Vous ſaurez ma penſée, 413.
Petaud. C'eſt la cour du roi Petaud...., 67.
Pied. Il ne ſe mouche pas du pied, 59.
Pont de Gournai. Elle a paſſé le pont de Gournai..., 427.
Poudre. Il n'a pas inventé la poudre, 476.
Prêter. C'eſt un prêté à ne jamais rendre. 58.
Prunes. Ce n'eſt pas pour des prunes, 452.
Renverſé. C'eſt le monde renverſé, 449.
Toile. Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile, 444.
Trépaſſés. Il va à la meſſe des trépaſſés...., 417.
Vaugirard. C'eſt le greffier de Vaugirard...., 97.
Vendre. Il eſt à moi à vendre & à dépendre, 60.
Vin. C'eſt du vin de Brétigny...., 420.

VI. *Expreſſions proverbiales, familières, &c. qui conſiſtent dans un adverbe, un membre de phraſe, &c.*

Après graces-Dieu but, 418.
En bon françois, 342.
Entre chien & loup, 488.
Entre les deux, 489.
Je veux être pendu ſi... 457.
——— tondu ſi..... *ibid.*
Tant qu'à des noces, 494.

Fin de la Table des Proverbes.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit intitulé: *Matinées Sénonoiſes, ou Proverbes François, ſuivis de leur origine, de leur rapport avec ceux des langues anciennes & modernes, &c.* Les recherches de l'Auteur font honneur à ſon érudition.

A Paris, ce 21 Juillet 1788.

SÉLIS.

PRIVILEGE GÉNÉRAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra: SALUT. Notre amé le Sieur Abbé T**, nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public *Les Matinées Sénonoiſes, ou Proverbes François, ſuivis de leur origine, de leur rapport avec ceux des Langues anciennes & modernes, &c.*, s'il nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, nous lui avons permis & permettons par ces préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre royaume; Voulons qu'il jouiſſe de l'effet du préſent Privilege, pour lui & ſes hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à perſonne; & ſi cependant il jugeoit à propos d'en faire une ceſſion, l'acte qui la contiendra ſera enregiſtré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilege que de la Ceſſion; & alors, par le fait ſeul de la Ceſſion enregiſtrée, la durée du préſent Privilege ſera réduite à celle de la vie de l'Expoſant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, ſi l'Expoſant décede avant l'expiration deſdites dix années; le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, portant réglement ſur la durée des Privileges en Librairie. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi d'imprimer ou faire impri-

ſer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de celui qui le repréſentera, à peine de ſaiſie & de confiſcation des exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conſeil du trente Août 1777, concernant les contrefaçons. A la charge que ces préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du préſent Privilege: qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur BARENTIN; qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur BARENTIN; le tout à peine de nullité des préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour